

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





REVUE
DE PARIS.



REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES
DE LA REVUE PARISIENNE.

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE 1840.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—
1840



MÉMOIRES

D'UN

MAITRE D'ARMES.

XX (1).

Quoique la lettre d'audience fût déjà un heureux présage, Louise n'en passa pas moins une nuit pleine d'inquiétudes et de craintes. Je restai près d'elle jusqu'à une heure du matin, la rassurant de mon mieux, et lui racontant tout ce que je savais de traits de bonté de l'empereur Nicolas; enfin je la quittai un peu plus tranquille, après lui avoir promis de revenir la prendre le lendemain matin pour la conduire au palais. J'étais chez elle à neuf heures.

Elle était déjà prête; sa mise était celle qui convient à une suppliante : elle était vêtue de noir, car elle portait le deuil de son amant exilé, et elle n'avait pas un seul bijou. La pauvre enfant, comme on se le rappelle, avait tout vendu, jusqu'à son argenterie.

L'heure venue, nous partîmes; je restai dans la voiture; elle descendit, présenta sa lettre d'audience, et non-seulement on la laissa passer, mais encore un officier se détacha pour la

(1) Voyez tome IX, page 61.

conduire, selon l'ordre qu'il avait reçu. Arrivé dans le cabinet de l'empereur, il la laissa seule, en lui disant d'attendre.

Il se passa alors dix minutes, pendant lesquelles Louise me dit qu'elle avait failli deux ou trois fois se trouver mal; enfin un pas fit craquer le parquet de la chambre voisine, la porte s'ouvrit, et l'empereur parut.

A sa vue, Louise ne sut ni avancer, ni reculer, ni parler, ni se taire; elle ne sut que tomber à genoux, les mains jointes. L'empereur vint à elle :

— C'est la seconde fois que je vous rencontre, mademoiselle, et chaque fois c'est à genoux que je vous ai trouvée. Relevez-vous, je vous prie.

— Oh! c'est que chaque fois, sire, j'avais une grande grâce à vous demander, répondit Louise. La première fois c'était sa vie, et cette fois c'est la mienne.

— Eh bien! alors, dit l'empereur en souriant, le succès de votre première demande doit vous enhardir à la seconde. Vous voulez le rejoindre, m'a-t-on dit; et c'est cette permission que vous venez me demander?

— Oui, sire, c'est cette grâce.

— Vous n'êtes cependant ni sa sœur, ni sa femme?

— Je suis son... amie... sire; et il doit avoir besoin d'une amie.

— Vous savez qu'il est exilé pour la vie?

— Oui, sire.

— Par-delà Tobolsk.

— Oui, sire.

— C'est-à-dire dans un pays où il y a à peine quatre mois de soleil et de verdure, et où tout le reste de l'année appartient à la neige et à la glace.

— Je le sais, sire.

— Vous savez qu'il n'a plus ni rang, ni fortune, ni titre à partager avec vous, et qu'il est plus pauvre que le mendiant à qui vous avez fait l'aumône en venant ce matin à ce palais?

— Je le sais, sire.

— Mais vous, vous avez sans doute quelque argent, quelque fortune, quelque espérance?

— Hélas! sire, je n'ai plus rien. Hier j'avais trente mille roubles, produit de tout ce que je possédais; on a su que j'avais

cette petite fortune, et sans respect pour la cause à laquelle je la consacrais, on me l'a volée, sire.

— Avec une fausse lettre de lui, je sais cela. C'est plus qu'un vol, c'est un sacrilège. Si celui qui l'a commis tombe entre les mains de la justice, il sera puni, je vous le promets, comme s'il avait dérobé le tronc des pauvres dans une église. Mais il vous reste un moyen de remplacer facilement cette somme.

— Lequel, sire ?

— C'est de vous adresser à sa famille. Sa famille est riche ; elle vous aidera.

— J'en demande pardon à Votre Majesté, mais je ne désire d'autre aide que celle de Dieu.

— Alors vous comptez partir ainsi ?

— Si j'en obtiens la permission de Votre Majesté.

— Mais comment cela, avec quelles ressources ?

— En vendant ce qui me reste, je puis réunir quelques centaines de roubles.

— N'avez-vous point d'amis qui puissent vous aider ?

— Si fait, sire, mais je suis fière, et je ne veux pas emprunter une somme que je ne pourrai rendre.

— Pourtant, avec vos deux ou trois cents roubles, c'est à peine si vous pourrez faire le quart du chemin en voiture : savez-vous la distance qu'il y a d'ici à Tobolsk, mon enfant ?

— Oui, sire, il y a trois mille quatre cents verstes, à peu près huit cents lieues de France.

— Comment parcourrez-vous les cinq ou six cents lieues qui vous resteront à faire ?

— Sire, il y a des villes sur la route. Eh bien ! je n'ai point oublié mon ancien métier ; je m'arrêterai dans chaque ville, je me présenterai dans les maisons les plus riches, je dirai la cause de mon voyage, on aura pitié de moi, on me fera travailler, et, quand j'aurai gagné assez pour continuer ma route, eh bien ! je me remettrai en chemin.

— Pauvre femme ! dit l'empereur attendri. Mais avez-vous songé aux difficultés matérielles d'un pareil voyage, même pour les gens riches ? Par où comptez-vous passer ?

— Par Moscou, sire.

— Et après ?

— Après, je ne sais plus... , je demanderai... Je sais seulement que Tobolsk est du côté de l'est.

— Eh bien ! dit l'empereur, en déployant sur une table de travail la carte de son immense empire; venez, et regardez! — Louise s'approcha. — Voici Moscou, jusque-là tout ira bien; — voici Perm, jusqu'à Perm tout ira bien encore; mais après Perm sont les monts Ourals, c'est-à-dire la fin de l'Europe. Vous trouverez une ville encore, sentinelle perdue qui veille aux frontières de l'Asie, c'est Ekaterynbourg; mais cette ville franchie, voyez-vous, ne comptez plus sur rien, et cependant vous avez encore trois cents lieues à faire. Voici des villages, voyez leur distance; voici des fleuves, voyez leur largeur; pas d'auberges sur la route, pas de ponts sur les rivières; des bacs quelquefois, des gués toujours, mais des gués qu'il faut connaître, ou sinon ils dévorent voyageurs, chevaux, bagages.

— Sire, répondit Louise avec le calme de la résolution, lorsque j'arriverai à ces fleuves, ils seront déjà glacés, car on me dit que de ce côté l'hiver est plus précoce encore qu'à Saint-Pétersbourg.

— Comment ! s'écria l'empereur, c'est maintenant que vous voulez partir? c'est pendant l'hiver que vous irez le rejoindre?

— Sire, c'est pendant l'hiver que la solitude doit être plus terrible.

— Mais c'est impossible, et vous êtes folle.

— C'est impossible, si Votre Majesté le veut, car nul ne peut désobéir à Votre Majesté.

— Non, l'obstacle ne viendra pas de moi; l'obstacle viendra de vous, de votre raison; l'obstacle viendra des difficultés mêmes que vous opposera votre projet.

— Alors, sire, je partirai dès demain.

— Mais si vous succombez en route?

— Si je succombe, sire, il ignorera toujours que je suis morte en allant le rejoindre, et il croira que je ne l'aimais point, voilà tout; si je succombe, il n'aura rien perdu, car je ne lui suis rien, ni mère, ni fille, ni sœur; si je succombe, il aura perdu une maîtresse, voilà tout, c'est-à-dire une femme à laquelle la société ne donne aucun droit, et qui doit remercier le monde quand le monde n'a pour elle que de l'indifférence. Si j'arrive à lui, au contraire, sire, je serai tout pour lui, mère, sœur, fa-

mille. Je serai plus qu'une femme, je serai un ange descendu du ciel; alors nous serons deux pour souffrir, et chacun de nous ne sera exilé qu'à moitié. Vous voyez bien, sire, qu'il faut que je le rejoigne, et cela le plus tôt possible.

— Oui, vous avez raison, dit l'empereur en la regardant, et je ne m'oppose plus à votre départ. Seulement, autant qu'il est en moi, je veux veiller sur vous pendant la route, me le permettez-vous?

— Oh! sire, s'écria Louise, je vous en remercie à genoux.

L'empereur sonna, un aide de camp parut.

— A-t-on donné l'ordre au brigadier Ivan de se rendre ici? demanda l'empereur.

— Il attend depuis une heure les ordres de Votre Majesté, répondit l'aide de camp.

— Faites-le entrer.

L'aide de camp s'inclina et sortit; cinq minutes après, la porte se rouvrit, et notre ancienne connaissance, le brigadier Ivan, fit un pas dans le cabinet, puis s'arrêta debout et immobile, la main gauche à la couture de son pantalon, la main droite à son schako.

— Approche, lui dit l'empereur d'une voix sévère.

Le brigadier fit quatre pas en silence, et reprit sa première position.

— Encore.

Le brigadier refit quatre autres pas, et se trouva séparé seulement de l'empereur par la table de travail.

— Tu es le brigadier Ivan?

— Oui, sire.

— Tu commandais l'escorte de la sixième section?

— Oui, sire.

— Tu avais reçu l'ordre de ne laisser communiquer les prisonniers avec personne?

Le brigadier essaya de répondre, mais il ne put que balbutier les mots qu'il avait prononcés d'une voix si ferme les deux premières fois; l'empereur ne parut pas s'apercevoir de cette hésitation et continua.

— Tu avais dans ta section, et parmi les prisonniers, le comte Alexis Waninkoff?

Le brigadier pâlit et fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! malgré la défense que tu avais reçue, tu lui as laissé voir ses sœurs et sa mère, une première fois entre Mologa et Iroslaw, et une seconde fois entre Iroslaw et Kostroma.

Louise fit un mouvement pour venir au secours du pauvre brigadier, mais l'empereur étendit la main vers elle en signe de commandement ; quant au pauvre Ivan, il fut forcé de s'appuyer sur la table. L'empereur garda un instant le silence, puis il continua :

— En désobéissant ainsi aux ordres reçus, tu savais cependant bien à quoi tu t'exposais.

Le brigadier était incapable de répondre. Louise en eut une telle pitié qu'au risque de déplaire à l'empereur, elle joignit les mains en disant :

— Au nom du ciel, grâce pour lui, sire !

— Oui, oui, sire. murmura le pauvre diable, grâce ! grâce !

— Eh bien ! je te l'accorde, ta grâce.

Le brigadier respira ; Louise jeta un cri de joie.

— Je te l'accorde à la prière de madame, continua l'empereur en montrant Louise, mais à une condition.

— Laquelle, sire ? s'écria Ivan. Oh ! parlez, parlez !

— Où as-tu conduit le comte Alexis Waninkoff ?

— A Koslowo.

— Tu vas reprendre la route que tu viens de faire, et tu conduiras madame auprès de lui.

— Oh ! sire ! s'écria Louise, qui commençait à comprendre d'où venait la feinte sévérité de l'empereur.

— Tu lui obéiras en tout, excepté lorsqu'il s'agira de sa sûreté.

— Oui, sire.

— Voilà un ordre, continua l'empereur en signant un papier tout préparé et sur lequel le cachet était déjà mis ; cet ordre met à ta disposition hommes, chevaux et voitures. Maintenant tu me réponds d'elle sur ta tête ?

— Je vous en réponds, sire.

— Et quand tu reviendras, continua l'empereur, si tu me rapportes une lettre de madame qui me dise qu'elle est arrivée sans accident et qu'elle est contente de toi, tu es maréchal-de-logis.

Ivan tomba à genoux, et, oubliant la discipline du soldat pour reprendre son langage d'homme du peuple :

— Merci, père, lui dit-il.

Et l'empereur, comme il avait l'habitude de le faire pour le dernier mougick, lui donna sa main à baiser.

Louise fit un mouvement pour se mettre à genoux de l'autre côté et baiser son autre main; l'empereur l'arrêta.

— C'est bien, lui dit-il; vous êtes une sainte et digne femme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous. Maintenant, que Dieu vous garde!

— Oh! sire, s'écria Louise, vous êtes pour moi la Providence visible. Merci, merci. Mais moi, moi, que puis-je faire?

— Quand vous prierez pour votre enfant, dit l'empereur, priez en même temps pour les miens.

Et il lui fit un signe de la main, et sortit.

En rentrant chez elle, Louise trouva une petite cassette qu'on avait apportée de la part de l'impératrice.

Elle contenait les 50,000 roubles.

XXI.

Il fut décidé que Louise partirait le lendemain pour Moscou, où elle devait laisser son enfant entre les mains de la comtesse Waninkoff et de ses filles. J'obtins de mon côté d'accompagner Louise jusqu'à cette seconde capitale de la Russie, que je désirais visiter depuis si longtemps. Louise donna l'ordre à Ivan de se procurer une voiture pour le lendemain à huit heures du matin.

La voiture fut prête à heure fixe, et cela me donna une haute idée de la ponctualité d'Ivan. Je jetai un coup d'œil sur l'équipage et j'en remarquai avec surprise la construction à la fois solide et légère; mais mon étonnement cessa lorsque j'eus reconnu dans un coin du panneau la marque des écuries impériales. Ivan avait usé du droit que lui donnait l'ordre de l'empereur, et il avait pris ce qu'il avait trouvé de mieux dans les voitures de suite.

Louise ne se fit pas attendre. Elle était radieuse, tous les

dangers avaient disparu , toutes les craintes étaient évanouies. La veille , elle était décidée à faire la route sans aucune ressource et à pied s'il le fallait ; aujourd'hui , elle accomplissait ce projet avec toutes les facilités du luxe et sous la protection de l'empereur. La voiture était toute garnie de fourrures , car, quoiqu'il ne fût point encore tombé de neige , l'air était déjà froid , surtout la nuit. Nous nous établîmes , Louise et moi , dans l'intérieur. Ivan se mit avec le postillon sur le siège , et , sur le signal que donna en sifflant le brigadier , nous partîmes comme le vent.

Quand on n'a pas voyagé en Russie , on ne peut avoir aucune idée de la vitesse. Il y a sept cent vingt-sept verstes , environ cent quatre-vingt dix lieues de France , de Saint-Pétersbourg à Moscou , et on les franchit , pour peu que l'on paye bien les postillons , en quarante heures. Or , expliquons ce que c'est que bien payer les postillons en Russie.

Le prix de chaque cheval est de cinq centimes par quart de lieue , ce qui fait à peu près sept à huit sous de France par poste. Voilà pour les maîtres des chevaux , et de ce point nous n'avions pas même à nous occuper , nous voyagions aux frais de l'empereur.

Quant au postillon , son pour-boire , qui n'est pas dû , est laissé à la générosité du voyageur ; 80 kopecks par station de vingt-cinq à trente verstes , c'est-à-dire pour une distance de six à sept lieues , lui paraissent une somme si magnifique , qu'il ne manque pas de crier de loin en arrivant au relais : — Alerte , alerte , j'amène des aigles. Ce qui indique qu'il faut aller avec la rapidité de l'oiseau dont il emprunte le nom pour désigner le splendide voyageur ; si , au contraire , il est mécontent , et si ceux qu'il conduit ne lui donnent que peu de chose ou rien , il annonce avec une grimace expressive , et en arrivant au petit trot devant la poste , qu'il ne conduit que des corbeaux.

Quinze ou vingt paysans , dont les chevaux sont prêts à marcher , se tiennent toujours devant la station , guettant l'arrivée de quelque chaise de poste ou de quelque traîneau , et jouant en l'attendant , car le paysan russe est joueur , mais joueur à la manière des enfants , pour s'amuser et non pour gagner. A peine une chaise de poste paraît-elle que tout jeu cesse , et si elle renferme des *aigles* , chacun se précipite , on détèle les

chevaux avant même qu'ils soient arrêtés, on s'empare du trait de droite, qui est tout simplement une corde; chacun saisit la corde tour à tour, mettant sa main à côté de la main de son camarade, jusqu'à ce que la corde ait été empoignée trois ou quatre fois par les mêmes mains dans toute sa longueur, et celui dont la main arrive à l'extrémité de la corde, est désigné pour conduire la voiture de cette poste à l'autre. Aussitôt il court chercher ses chevaux au milieu des félicitations de ses camarades; chacun lui donne un coup de main pour atteler, et, au bout d'une seconde, le nouveau relai s'élançe sur la route. Si, au contraire, ce sont des *corbeaux* qui arrivent, tout se passe d'une façon plus calme, quoique toujours de la même manière; seulement le jeu change, car c'est celui qui doit les conduire qui devient le perdant; alors chacun use d'adresse en empoignant la corde, afin de ne pas tomber au sort, et celui que le hasard désigne s'éloigne la tête basse pour aller chercher les chevaux, au milieu des huées de ses compagnons; puis, les chevaux attelés, il part au petit trot.

Mais une fois parti, quelle que soit la modicité du pourboire, le cocher s'anime lui-même en parlant à ses chevaux, car jamais il ne les frappe, et c'est avec la voix seulement qu'il presse ou ralentit leur marche. Il est vrai que rien n'est plus flatteur que ses éloges, comme aussi rien n'est plus humiliant que ses reproches; s'ils vont bien, ses chevaux sont des hirondelles, des colombes; il les appelle ses frères, ses bien-aimés, ses petits pigeons; s'ils vont mal, ce sont des tortues, des limaces, des escargots, et il leur promet une plus mauvaise litière encore dans l'autre monde que dans celui-ci; menace qui leur rend ordinairement tout leur courage, et grâce à laquelle ils repartent avec la rapidité du vent.

Une fois lancé, rien n'arrête le cocher russe, sa course est une course au clocher: fossé, tertre, fascine, arbre renversé, il franchit tout; s'il vous verse, il se ramasse, et sans même s'inquiéter de ce qu'il a lui-même, il accourt à la portière, la figure riante; son premier mot est: *Nitcheraw*, ce n'est rien, — et le second: *Nebos*, n'ayez pas peur. Quels que soient votre rang et votre qualité, la formule ne change en rien; quelle que soit la gravité de votre chute, la figure qui se présente à votre portière est la même, toujours souriante.

Si l'accident est moindre, il est réparé en un instant. Est-ce un essieu qui casse, le premier arbre qui se rencontre sur la route tombe sous la petite hache que le paysan russe porte presque toujours avec lui, et qui remplace pour lui tous les instruments. Au bout d'un instant, l'arbre est coupé, façonné, équarri, il a remplacé l'essieu, et la voiture marche. Est-ce un trait qui se rompt de manière à ne pouvoir se renouer, quelques secondes suffisent au paysan russe pour tisser une corde plus solide que la première avec l'écorce d'un bouleau, et les chevaux, réattelés, repartent au premier signal de leur maître.

Au reste, le cocher fait un tel bruit avec ses encouragements et ses chansons, il est si peu préoccupé de la cage qu'il traîne après lui, et dans laquelle il ballote ses corbeaux ou ses aigles, que parfois il ne s'aperçoit pas, par exemple, que dans un cahot l'avant-train se détache. Alors il continue de s'éloigner au grand galop, laissant la caisse sur la route; ce n'est qu'au relai qu'il s'aperçoit qu'il a perdu ses voyageurs; alors il revient sur ses pas avec la parfaite bonne humeur qui fait le fond de son caractère, il les rejoint en leur disant : *Ce n'est rien; il raccommode son attelage et repart en ajoutant : N'ayez pas peur.*

Quoique nous fussions, on le devine bien, rangés dans la classe des aigles, notre voiture, grâce à la prévoyance d'Ivan, était si solide qu'il ne nous arriva aucun accident de ce genre, et le même soir, nous arrivâmes à Novgorod; la vieille et puissante ville qui avait pris pour devise le proverbe russe : nul ne peut résister aux dieux et à la grande Novgorod!

Novgorod, autrefois le berceau de la monarchie russe, et dont les soixante églises suffisaient à peine à sa magnifique population, est aujourd'hui avec ses murailles démantelées une espèce de ruine aux rues désertes, et se dresse sur le chemin comme l'ombre d'une capitale morte entre Saint-Petersbourg et Moscou, ces deux capitales modernes.

Nous nous arrêtâmes à Novgorod pour y souper seulement, puis nous repartîmes aussitôt. De temps en temps, sur notre route, nous trouvions de grands feux, et autour de ces feux dix ou douze hommes à longues barbes, et un convoi de charriots rangé sur l'un des deux côtés de la route. Ces hommes, ce sont les rouliers du pays, qui, à défaut de villages, et par

conséquent d'auberge, campent sur le revers du chemin, dorment dans leurs manteaux, et le lendemain se remettent en route aussi dispos et aussi joyeux que s'ils avaient passé la nuit dans le meilleur lit du monde. Pendant leur sommeil, leurs chevaux dételés broutent dans la forêt ou paissent dans la plaine; le jour venu, les rouliers les sifflent, et les chevaux reviennent se ranger d'eux-mêmes chacun à sa place.

Nous nous réveillâmes, le lendemain, au milieu de ce que l'on appelle la Suisse russe. C'est, parmi ces steppes éternelles ou ces sombres et immenses forêts de sapins, une contrée délicieusement entrecoupée de lacs, de vallées et de montagnes. Waldaï, située à quatre-vingt-dix lieues à peu près de Saint-Pétersbourg, est le centre et la capitale de cette Helvétie septentrionale. A peine notre voiture y fut-elle arrivée, que nous nous trouvâmes environnés d'une multitude de marchandes de croquets qui me rappelèrent les marchandes de plaisirs parisiennes. Seulement, au lieu du petit nombre d'industrielles privilégiées qui exploitent les abords des Tuileries, à Waldaï on est assailli par une armée de jeunes filles en jupons courts, que je soupçonne fort de joindre un commerce illicite et caché au commerce ostensible qu'elles exercent.

Après Waldaï vient Torschok, célèbre par son commerce de maroquin brodé, dont on fait des bottes du matin d'une élégance charmante, et des pantoufles de femme d'un goût et d'un caprice délicieux. Puis se présente Twer, chef-lieu de gouvernement, où sur un pont de six cents pieds de long on traverse le Volga. Ce fleuve au cours gigantesque prend sa source au lac Scliguer et va se jeter dans la mer Caspienne, après avoir traversé la Russie dans toute sa largeur, c'est-à-dire sur un espace de près de sept cents lieues. A vingt-cinq verstes de cette dernière ville, la nuit nous reprit, et quand le jour arriva, nous étions en vue des dômes brillants et des clochers dorés de Moscou.

Cette vue me causa une impression profonde. J'avais devant les yeux le grand tombeau où la France était venue ensevelir sa fortune. Je frissonnai malgré moi, et il me semblait que l'ombre de Napoléon allait m'apparaître comme celle d'Adamastor et me raconter sa défaite avec des larmes de sang.

En entrant dans la ville, j'y cherchai partout les traces de

notre passage en 1812, et j'en reconnus quelques-unes. De temps en temps de vastes décombres, morues preuves du dévouement sauvage de Rostopchin, s'offraient à notre vue tout noircis encore par les flammes. J'étais tout prêt à arrêter la voiture, et avant de descendre à l'hôtel, avant d'aller nulle part, à demander le chemin du Kremlin, impatient de visiter le château sombre auquel les Russes firent un matin, avec la ville entière, une ceinture de feu; mais je n'étais pas seul. Je remis ma visite à plus tard, et je laissai Ivan nous conduire; il nous fit traverser une partie de la ville, et nous nous arrêtâmes à la porte d'une hôtellerie tenue par un Français, près du pont des Maréchaux. Le hasard nous avait fait descendre près de l'hôtel qu'habitait la comtesse Waninkoff.

Louise était très-fatiguée du voyage, pendant lequel elle n'avait cessé de porter son enfant entre ses bras; mais, quoique j'insistasse pour qu'elle se reposât d'abord, elle commença par écrire à la comtesse pour lui annoncer son arrivée à Moscou et lui demander la permission de se présenter chez elle. Nous cherchions par quel messenger nous pourrions faire tenir cette dépêche à la comtesse, lorsque nous songeâmes à notre brave brigadier Ivan. Nous comprîmes que la lettre n'en serait pas plus mal reçue pour être portée par lui, et de son côté il accepta la commission avec grand plaisir.

Dix minutes après, et comme je venais de me retirer dans ma chambre, une voiture s'arrêta à la porte. Cette voiture amenait la comtesse et ses filles, qui n'avaient pas voulu attendre la visite de Louise et qui accouraient la chercher. En effet, elles connaissaient le dévouement de ce noble cœur, elles savaient dans quel but elle était partie et vers quelle destination elle se rendait, et elles ne voulaient pas que, pendant le peu de temps qu'elle resterait à Moscou, celle qu'elles appelaient leur fille et leur sœur demeurât autre part que chez elles.

Comme ma chambre touchait à celle de Louise, je fus en quelque sorte témoin de l'effusion ardente avec laquelle la pauvre mère se jeta dans les bras de celle qui allait revoir son fils. Ainsi que nous l'avions pensé, la vue d'Ivan avait fait grand plaisir à toute la famille, car par lui la comtesse avait pu avoir des nouvelles plus récentes de Waninkoff, et elle avait appris qu'il était arrivé à Koslowo en aussi bon état de santé que le

permettait sa situation. Au reste, c'était déjà un bonheur pour la comtesse et ses filles que de savoir le nom du village qu'il habitait.

Louise tira les rideaux du lit et leur montra son enfant qui était endormi ; et, avant même qu'elle eût dit que son intention était de le leur laisser, les deux sœurs s'en étaient emparées et le présentaient aux baisers de leur mère.

Mon tour vint. On sut que j'avais accompagné Louise et que j'étais le maître d'armes du comte Alexis ; alors les trois femmes voulurent me voir. Louise me fit prévenir que l'on me demandait ; je m'y étais attendu, et j'avais heureusement eu le temps de réparer le désordre que deux jours et deux nuits de voyage avaient apporté dans ma toilette.

Comme on le devine, je fus accablé de questions. J'avais vécu assez longtemps dans l'intimité du comte pour pouvoir satisfaire à toutes les demandes et je l'avais trop aimé pour me lasser de parler de lui. Il en résulta que les pauvres femmes furent si enchantées de moi qu'elles voulaient absolument que j'accompagnasse Louise chez elles ; mais comme je n'avais aucun droit à une si honorable hospitalité, je refusai. D'ailleurs, à part l'indiscrétion qu'il y eût eu à accepter, j'étais beaucoup plus libre à l'hôtel ; et, comme je ne comptais pas rester à Moscou après le départ de Louise, je voulais mettre à profit, pour visiter la ville sainte, le peu de temps que j'avais à y passer.

Louise raconta son entrevue avec l'empereur, ainsi que tout ce qu'il avait fait pour elle, et la comtesse pleura à ce récit autant de joie que de reconnaissance, car elle espérait que l'empereur ne serait pas généreux à demi, et commuerait l'exil perpétuel en un exil à temps, comme il avait déjà commué la peine de mort en exil.

A mon défaut, la comtesse voulait au moins offrir l'hospitalité à Ivan ; mais je le réclamai dans l'intention où j'étais d'en faire mon cicérone. Ivan avait fait la campagne de 1812 ; il avait battu en retraite depuis le Niémen jusqu'à Wladimir, et nous avait poursuivis depuis Wladimir jusqu'au-delà de la Bérésina. On comprend qu'il m'était trop précieux pour que je m'en séparasse. Louise et son enfant montèrent donc en voiture avec la comtesse Waninkoff et ses filles, et moi je restai à

l'hôtel avec Ivan , mais après avoir promis toutefois d'aller dîner le jour même chez la comtesse.

Un quart d'heure après nous étions en route, et je commençai mes investigations.

XXII.

Ce fut le 14 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi, que l'armée française découvrit, du haut du mont du Salut, la ville sainte. Aussitôt, et comme cela était arrivé quinze ans auparavant à l'aspect des Pyramides, cent vingt mille hommes se mirent à battre des mains, en criant : Moscou ! Moscou ! Après une longue navigation dans cette mer de steppes, on apercevait enfin la terre. A l'aspect de la ville aux coupoles d'or, tout fut oublié, même cette terrible et sanglante victoire de la Moskowa, qui avait attristé l'armée à l'égal d'une défaite. Après avoir touché d'une main à l'Océan indien, la France allait donc toucher de l'autre aux mers polaires. Rien n'avait pu l'arrêter, ni le désert de sable, ni le désert de neige. Elle était véritablement la reine du monde, celle-là qui allait tour à tour se faire sacrer dans toutes les capitales.

Aux cris de son armée tout entière qui rompt les rangs, qui se presse, qui applaudit, Napoléon lui-même est accouru. Son premier sentiment est une joie indicible qui illumine son front, pareille à une auréole. Comme tout le monde, il s'écrie, en se dressant sur ses étriers : Moscou ! Moscou ! Mais aussitôt, on voit passer sur son front comme l'ombre d'un nuage, et s'affaissant sur sa selle : Il était temps ! dit-il.

L'armée a fait halte ; car Napoléon attend que de l'une de ces portes par lesquelles ses yeux tentent de plonger avidement dans la ville, il sorte quelque députation de boyards à longue barbe et de jeunes filles tenant des rameaux, qui lui vienne, sur un plat d'argent, apporter les clefs d'or de la cité sainte. Mais tout reste silencieux et solitaire, comme si la ville était endormie ; aucune vapeur ne s'élève des cheminées ; seulement de grandes troupes de corbeaux planent en tournoyant sur le Kremlin, et s'abattent sur quelque coupole dont l'or disparaît comme sous un drapeau noir.

De l'autre côté de Moscou seulement, et comme si elle sortait par la porte opposée à celle qui s'offre à nous, il semble que l'on voie se mouvoir une armée. C'est encore cet ennemi insaisissable, qui nous a glissé entre les mains depuis le Niémen jusqu'à la Moskowa, et qui s'enfonce vers l'orient.

En ce moment, comme si l'armée française, pareille à son aigle, eût déployé ses deux ailes, Eugène et Poniatowski s'étendent à droite et débordent la ville, tandis que Murat, que Napoléon suit des yeux avec une inquiétude croissante, atteint l'extrémité des faubourgs sans qu'aucune députation se soit présentée.

Alors ses maréchaux se pressent autour de lui, inquiets de son inquiétude. Napoléon voit tous ces fronts soucieux, tous ces regards fixes : il devine que sa pensée est la pensée de tous. — Patience, patience, dit-il machinalement, ces gens-là sont si sauvages qu'ils ne savent peut-être pas même se rendre.

Pendant ce temps, Murat a pénétré dans la ville; Napoléon n'y tient plus, il envoie après lui Gourgaud. Gourgaud met son cheval au galop, traverse l'espace, entre dans la ville à son tour, et rejoint Murat au moment où un officier de Milarodowich déclare au roi de Naples que le général russe mettra le feu à la ville si on ne donne pas le loisir à son arrière-garde de se retirer. Gourgaud repart au galop, et va porter à Napoléon cette nouvelle. — Laissez-les partir, dit Napoléon, j'ai besoin de Moscou tout entière, depuis son plus riche palais jusqu'à sa plus pauvre cabane.

Gourgaud rapporte cette réponse à Murat, qu'il trouve au milieu des Cosaques, qui regardent avec étonnement les broderies de sa riche polonaise et les plumes flottantes de sa toque. Murat leur transmet la nouvelle de l'armistice, donne sa montre à un chef, ses bijoux à un autre, et quand il n'en a plus, il emprunte les montres et les bagues de ses aides de camp.

Pendant ce temps, et protégée par cette convention verbale, l'armée russe continue d'évacuer Moscou.

Napoléon s'arrête à la barrière, attendant toujours que des habitants sortent de la ville enchantée. Rien ne paraît, et chaque officier qui revient à lui rapporte cette étrange parole : Moscou est déserte. Cependant il ne peut y croire; il regarde, il écoute, c'est la solitude du désert, c'est le silence de la mort.

Il est à la porte de la ville des tombeaux : c'est Pompeïa ou Nécropolis.

Pourtant il espère encore que , comme Brennus , il trouvera ou l'armée au Capitole , ou les sénateurs sur leurs chaises curules. Afin qu'il ne s'échappe de Moscou que ceux qui ont le droit d'en sortir , il fait embrasser la ville d'un côté par le prince Eugène , et de l'autre par le prince Poniatowski ; les deux corps d'armée s'allongent en croissant , et enveloppent Moscou ; puis il pousse en avant , et pour pénétrer au cœur de la capitale , le duc de Dantzig et la jeune garde. Enfin , après avoir tardé tant qu'il a pu à y entrer lui-même , comme s'il voulait douter encore du témoignage de ses propres yeux , il se décide à franchir la barrière de Dorogomitoff , fait appeler le secrétaire-interprète Leborgne , qui connaît Moscou , lui ordonne de se tenir près de lui , et tout en avançant la tête vers ce grand silence , qui n'est interrompu que par le bruit de ses propres pas , il l'interroge sur tous ces monuments déserts , sur tous ces palais vides , sur toutes ces maisons veuves. Puis , comme s'il craignait de s'aventurer dans cette Thèbes moderne , il s'arrête , descend de son cheval , et prend son logement provisoire dans une grande auberge , abandonnée comme le reste de la ville.

A peine y est-il installé que ses ordres se succèdent comme s'il venait de poser sa tente sur un champ de bataille. Il a besoin de combattre cette solitude et ce silence plus terrible pour lui que la présence et le fracas d'une armée. Le duc de Trévise est nommé gouverneur de la province ; le duc de Dantzig s'emparera du Kremlin et sera chargé de la police de ce quartier ; le roi de Naples poursuivra l'ennemi , ne le perdra pas de vue , ramassera ses traîneurs et les enverra à Napoléon.

La nuit vient , et à mesure qu'elle arrive , Napoléon s'assombrit comme elle. On a entendu quelques coups de carabine vers la porte de Kolomna : c'est Murat , qui , après neuf cents lieues franchies et soixante combats livrés , a traversé Moscou , la ville des czars , comme il eût fait d'une bourgade , et a rejoint les Cosaques sur la route de Wladimir.— On annonce des Français qui viennent solliciter la clémence de leur propre empereur. Napoléon les fait entrer , les presse , les interroge ; c'est lui qui les remercie en quelque sorte d'avoir bien voulu venir lui

donner des nouvelles. Mais aux premiers mots qu'ils disent , Napoléon fronce le sourcil , s'emporte , et nie. En effet , ils racontent des choses étranges. Selon eux , Moscou est réservée aux flammes ; selon eux , Moscou est condamnée , et cela par les Russes , par ses propres fils : c'est impossible.

A deux heures du matin , on apprend que le feu éclate dans le Palais-Marchand , c'est-à-dire dans le plus beau quartier de la ville. La menace jetée derrière lui par Rostopchin se réalise ; mais Napoléon en doute encore : c'est l'imprudence de quelque soldat qui est cause de cet incendie ; et il donne ordre sur ordre , il envoie courrier sur courrier. Le jour arrive sans que la flamme soit éteinte ; car nulle part , chose étrange , on ne trouve de pompes. Alors Napoléon n'y peut plus tenir , il court lui-même sur le théâtre du désastre. C'est la faute de Mortier , c'est la faute de la jeune garde , tout cela vient de l'imprudence du soldat. Alors Mortier montre à Napoléon une maison fermée qui s'enflamme toute seule et comme par enchantement. Napoléon pousse un soupir , et monte lentement , et la tête inclinée , les marches qui conduisent au Kremlin.

Enfin il est arrivé à ce but tant désiré : devant lui est l'ancienne demeure des czars ; à sa droite l'église qui renferme leur sépulture , à sa gauche le palais du sénat ; puis au fond le haut clocher d'Ivan Welikoï , dont la croix dorée , que d'avance il a destinée à remplacer celle des Invalides , domine tous les dômes de Moscou.

Il entre dans le palais , et ni son architecture , qui rappelle celle de Venise , ni les appartements vastes et splendides qu'il traverse , ni la vue magnifique qui des fenêtres de son appartement plonge sur la Moskowa et s'étend sur ce monde de maisons aux mille couleurs , sur ces dômes d'or , sur ces coupoles d'argent , sur ces toits de bronze , rien ne peut l'arracher à sa rêverie. Ce n'est pas Moscou qu'il a entre les mains ; c'est son ombre , son spectre , son fantôme. Qui donc l'a tuée ?

Tout à coup on vient lui dire que le feu est éteint , et il relève la tête. C'est encore un ennemi vaincu ; sa fortune est toujours celle de César. Au fait , moins la solitude et le feu , tout arrive comme Napoléon l'a calculé.

Les rapports se succèdent. L'arsenal du Kremlin renferme quarante mille fusils anglais , autrichiens et russes , une cen-

taine de pièces de canon , des lances , des sabres , des armures et des trophées , enlevés aux Turcs et aux Persans. A la barrière des Allemands, on a découvert dans des bâtiments isolés, où ils ont été cachés , quatre cents milliers de poudre , et plus d'un million pesant de salpêtre. La noblesse a abandonné ses cinq cents palais ; mais ces palais sont ouverts et meublés ; ils seront occupés par les officiers supérieurs de l'armée. Quelques maisons que l'on croyait vides seront ouvertes ; elles appartiennent à des habitants faisant partie de la classe moyenne de la société. En apprivoisant ceux-là , on en attirera d'autres. Enfin nous avons derrière nous deux cent cinquante mille hommes ; on peut donc attendre l'hiver ; le vaisseau de la France, qui voguait à la conquête des mers du Nord , sera pris pendant six mois dans les glaces polaires, et voilà tout. Avec le printemps la guerre, et avec la guerre la victoire.

Ainsi Napoléon s'endort , bercé par le flux de ses craintes et le reflux de ses espérances.

A minuit , le cri au feu se fait entendre de nouveau.

Le vent vient du nord , et c'est au nord qu'éclate l'incendie. Ainsi le hasard seconde la flamme ; le vent la pousse, et elle s'approche dans la direction du Kremlin comme une rivière ardente : déjà des flammèches volent jusque sur les toits du palais et tombent au milieu d'un parc d'artillerie rangé sous les murailles , lorsque le vent saute à l'ouest. La flamme change de direction ; elle s'étend , mais elle s'éloigne.

Tout à coup un second incendie s'allume à l'ouest , et s'avance comme le premier , poussé par le vent. On dirait que le rendez-vous du feu est au Kremlin , et qu'allié intelligent des Russes, il marche droit à Napoléon. Il n'y a plus à en douter, c'est un nouveau plan de destruction adopté par l'ennemi , et l'évidence à laquelle Napoléon s'est si longtemps refusé commence à le mordre au cœur.

Bientôt de place en place s'élèvent de nouveaux tourbillons de fumée qui percent tout à coup les flammes comme des lances ardentes ; comme le vent est toujours incertain et passe constamment du nord à l'ouest , l'incendie s'avance , pareil à un serpent qui rampe ; de tous côtés des sillons ardents se creusent , qui enveloppent le Kremlin , et dans lesquels semblent couler des fleuves de lave. A chaque instant , de ces fleuves

découlent des torrents qui vont s'élargissant à leur tour ; on dirait que la terre s'ouvre et vomit du feu ; ce n'est plus un incendie, c'est une mer, et l'immense marée, montant sans cesse, s'approche en mugissant et vient battre le pied des murailles du Kremlin.

Toute la nuit Napoléon contemple avec terreur cette tempête de feu : là sa puissance expire, son génie est vaincu, il y a un démon caché qui souffle cette flamme, et, comme Scipion regardant brûler Carthage, il frémit en pensant à Rome.

Le soleil monte sur cette fournaise, et le jour vient éclairer les désastres de la nuit. Le feu a accompli son cercle immense, chassant devant lui les travailleurs et se rapprochant de plus en plus du Kremlin. Alors les rapports se succèdent, et l'on commence à connaître les incendiaires.

Dans la nuit du 14 au 15, c'est-à-dire dans la nuit même de l'occupation, un globe de flamme, pareil à une bombe, s'est abaissé sur le palais du prince Troubetskoï et y a mis le feu : sans doute c'était un signal, car à l'instant même la Bourse s'est enflammée, et sur deux ou trois points l'incendie, attisé par les lances goudronnées des soldats de la police russe, est apparu. Des obus ont été cachés dans presque tous les poêles, et les soldats français, en y mettant le feu pour se chauffer, les ont fait éclater ; si bien que les obus doublement funestes ont tué les hommes et incendié les maisons. Toute la nuit s'était écoulée pour les soldats à fuir de maisons en maisons, et à voir la maison dans laquelle ils étaient, ou celle dans laquelle ils allaient entrer, s'enflammer spontanément sans cause visible. Moscou, comme les vieilles villes maudites de la Bible, est vouée tout entière à la destruction, si ce n'est que le feu, au lieu de tomber du ciel, semble sortir de la terre.

Alors Napoléon est forcé de se rendre, et reconnaît que ces incendies, allumés en même temps sur des milliers de points, sont l'œuvre d'une seule volonté, sinon d'une même main. Il passe la main sur son front, dont la sueur découle, et poussant un soupir : « Voilà donc, dit-il, comme ils font la guerre. La civilisation de Saint-Pétersbourg nous a trompés, et les Russes modernes sont toujours les anciens Scythes. »

Aussitôt il donne l'ordre de prendre, de juger et de fusiller

quiconque sera saisi allumant ou excitant la flamme ; la vieille garde , qui occupe le Kremlin , se mettra sous les armes ; on chargera les chevaux , on attelera les voitures ; enfin , on se tiendra prêt à quitter cette ville, qu'on est venu chercher si loin, et sur laquelle on avait tant compté.

Au bout d'une heure , on vient dire à l'empereur que ses ordres sont exécutés : une vingtaine d'incendiaires ont été pris , interrogés et fusillés. Dans l'interrogatoire, ils ont avoué qu'ils sont neuf cents , et qu'avant d'évacuer Moscou , Rostopchin, le gouverneur, les a fait cacher dans les caves afin qu'ils missent le feu à tous les quartiers. Ils ont fidèlement obéi. Pendant cette heure la flamme a fait de nouveaux progrès, le Kremlin semble une île jetée sur une mer de flamme. L'atmosphère est chargée de vapeurs brûlantes, les vitres du Kremlin , dont on a fermé les fenêtres , pétillent et éclatent. On respire un air plein de cendres.

En ce moment un dernier cri se fait entendre : Le feu au Kremlin ! le feu au Kremlin !

Napoléon pâlit de colère. Ainsi le palais antique , le vieux Kremlin, la demeure des czars, n'est pas même sacrée pour ces Érostrates politiques ; mais du moins on a pris celui qui a mis le feu, on l'amène devant l'empereur. C'est un soldat de la police russe. Napoléon l'interroge lui-même : il répète ce qui a été dit ; chacun a reçu sa tâche ; lui et huit de ses compagnons ont été chargés du Kremlin. Napoléon le chasse avec dégoût , et dans la cour même il est fusillé.

Alors on presse l'empereur de quitter le palais où le feu le poursuit ; mais il se roidit contre l'évidence , il se cramponne à sa volonté , il ne refuse ni n'accepte , il reste sourd , inerte , abattu ; tout à coup un sourd murmure circule autour de lui : le Kremlin est miné.

Au même instant on entend les cris des grenadiers qui le demandent ; cette nouvelle s'est répandue aussi parmi eux : ils veulent leur empereur, il leur faut leur empereur ; s'il tarde d'un instant, ils viendront le chercher eux-mêmes.

Napoléon se décide enfin ; mais , par où sortir ? On a tant attendu qu'il n'y a plus d'issue. L'empereur ordonne à Gourgaud et au prince de Neufchâtel de monter sur la terrasse du Kremlin pour tâcher de découvrir un passage , et en même temps il

ordonne à plusieurs officiers d'ordonnance de se répandre aux alentours du palais dans le même but ; tous s'empressent d'obéir, les officiers descendent rapidement par tous les escaliers, Berthier et Gourgaud montent sur la terrasse.

A peine y sont-ils qu'ils sont forcés de se cramponner l'un à l'autre : la violence du vent, la raréfaction de l'air causent une si terrible tourmente, que le tourbillon qui passe et repasse incessamment a failli les emporter avec lui ; au reste, d'où ils sont, impossible de rien voir qu'un océan de flammes sans issues et sans bornes.

Ils redescendent et annoncent cette nouvelle à l'empereur.

Alors Napoléon n'hésite plus ; au risque d'aller donner tête baissée dans la flamme, il descend rapidement l'escalier du nord, sur les marches duquel les Strélitz ont été égorgés ; mais, arrivé dans la cour, on ne trouve plus d'issues, les flammes bloquent toutes les portes, on a attendu trop tard, il n'est plus temps.

En ce moment, un officier accourt haletant, la sueur sur le front, les cheveux à demi brûlés ; il a trouvé un passage, c'est une poterne fermée qui doit donner sur la Moskowa ; quatre sapeurs se précipitent, la porte est brisée à coups de hache ; Napoléon s'engage à travers deux murailles de rochers ; ses officiers, ses maréchaux, sa garde le suivent ; s'il fallait maintenant revenir sur ses pas, la chose lui serait impossible : il faut marcher en avant.

L'officier s'est trompé ; la poterne ne donne pas sur la rivière, mais sur une rue étroite et enflammée ; n'importe, cette rue menât-elle à l'enfer, il faut la prendre ; Napoléon donne l'exemple et s'élançait le premier sous une arcade de feu ; tout le monde le suit, nul ne cherche un salut à côté ou en dehors du sien : s'il meurt, on mourra.

Il n'y a plus de chemin, il n'y a plus de guide, il n'y a plus d'étoiles ; on marche au hasard, au milieu du mugissement des flammes, du petillement des brasiers, du craquement des voûtes ; toutes les maisons brûlent ou sont brûlées, et de toutes celles qui sont debout encore, par les fenêtres, par les portes, les flammes s'élançent comme pour poursuivre les fugitifs ; des poutres tombent, le plomb fondu coule dans les ruisseaux, tout est de feu, l'air, les murailles, le ciel ; quelques fugitifs sont

tombés sur la route , étouffés par le manque d'air ou écrasés par les décombres.

En ce moment , des soldats du premier corps , qui cherchent l'empereur , apparaissent presque au milieu des flammes ; ils le reconnaissent , et , tandis que dix ou douze l'environnent comme s'il s'agissait de le défendre d'un ennemi ordinaire , les autres marchent devant en criant : Par ici ! par ici !

Napoléon s'abandonne à eux avec la même confiance qu'ils s'abandonnent ordinairement à lui , et cinq minutes après , il se trouve en sûreté dans les décombres d'un quartier brûlé depuis le matin.

Alors il s'enfonce entre un double rang de voitures , il demande quels sont ces fourgons et ces caissons , on lui répond que c'est le parc du premier corps que l'on a sauvé : chaque voiture contient des milliers de poudre , et des tisons brûlent entre les roues !

Napoléon donne l'ordre de prendre la route de Petroskoï ; c'est un château royal situé hors de la ville , à une demi-lieue de la barrière de Saint-Pétersbourg , au milieu des cantonnements du prince Eugène : là sera désormais le quartier impérial.

Pendant deux jours et deux nuits , Moscou brûle encore ; puis enfin , au matin du troisième jour , la flamme a entièrement disparu , et , à travers la fumée qui le couvre comme une brume , Napoléon peut voir se dresser , noirci et à demi consumé , le squelette de la ville sainte.

A part quelques dernières traces d'incendie qui semblent laissées exprès comme de sombres souvenirs de cette époque terrible , Moscou tout entière est sortie de ses cendres plus splendide , plus magnifique et plus dorée qu'elle n'a jamais été. Le Kremlin seul , resté debout comme un antique et indestructible témoin des choses passées , a conservé son caractère byzantin , qui le fait ressembler , au premier coup d'œil , au palais des doges de Venise. Ma visite , en arrivant , fut pour cet édifice , et des cinq portes percées dans ses hautes murailles crénelées , je choisis la porte de Spaskoï , ou la porte sainte , et j'entrai , selon l'usage , la tête découverte , dans l'antique palais autour duquel a tourné l'histoire de la vieille Moscovie.

Le Kremlin , dit-on , tire son nom du mot *Kremle* , qui veut

dire Pierre. Il renferme le sénat, l'arsenal, l'église de l'Annonciation, la cathédrale de l'Assomption, où se fait la cérémonie du couronnement, et où effectivement l'empereur Nicolas venait d'être couronné; l'église de Saint-Michel, où sont les tombeaux des premiers souverains de l'empire; le palais des patriarches et le palais des anciens czars. C'est dans ce nid de granit que naquit Pierre I^{er}.

Grâce à Ivan, qui faisait servir à tout l'ordre de l'empereur, devant lequel, au reste, chacun s'inclinait, je pus visiter le palais dans tous ses détails. D'abord je me fis montrer la petite poterne par laquelle Napoléon était sorti, puis l'appartement qu'il avait occupé, et dans lequel, pendant une nuit et un jour, les bras croisés à la fenêtre, il avait vu s'avancer vers lui ce nouvel ennemi, inconnu, irrésistible, indomptable, qui l'avait pied à pied chassé de sa conquête. De cet appartement je montai sur la terrasse du haut de laquelle Gourgaud et Berthier avaient failli être précipités, et de là je découvris Moscou, non plus agonisante et se tordant dans son agonie enflammée, mais jeune, joyeuse, riante, toute parsemée de jardins verts, tout étincelante de coupoles d'or.

Moscou date du milieu du XIII^e siècle à peu près. Comme on le voit, elle est de médiocre antiquité; c'est à peine si son âge eût suffi à un seigneur du temps de Louis XIV pour monter dans les carrosses du roi. Peut-être existait-elle longtemps auparavant, pauvre, inconnue et roturière; mais ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle fut élevée au rang de principauté et gouvernée par Michel-le-Brave, frère d'Alexandre Newski, le même qui, ayant pris le cilice vers la fin de sa vie, a été mis au rang des saints et est devenu un des patrons les plus miraculeux de la ville de Saint-Pétersbourg. L'origine du nom de Moscou ne soulève pas les mêmes doutes que le nom du Kremlin. Sa marraine est la Moskowa, pauvre et humble rivière boueuse qui prend sa source à Giah et va se jeter dans l'Oka, au-dessus de Riazan, tout étonnée encore d'avoir, dans sa course de quelques heures, servi de ceinture à une reine.

Le Kremlin est situé au centre de Moscou, et dans la partie la plus élevée, de sorte que du haut de la terrasse du palais on domine la ville tout entière. C'est de là que l'irrégularité de Moscou, qui semble la cité capricieuse et fantasque de quel-

que architecte des *Mille et une Nuits*, apparaît dans toute son étrange variété, avec sa mosaïque de toits, ses minarets byzantins, ses pagodes chinoises, ses terrasses italiennes, ses kiosques indiens et ses fermes hollandaises. C'est de là qu'on voit se presser dans les trois quartiers qui la divisent, et surtout dans le Kitai-Gorod, ou le quartier marchand, des envoyés de tous les peuples de la terre, et qu'on reconnaît le Turc à son turban, l'Arménien à sa longue robe, le Mongol à son bonnet pointu, le mougick à son sarreau de toile, et le Français à son habit étriqué. Quant aux rues, elles sont tortueuses comme la rivière qui les traverse, et dont le nom vient, dit-on, d'un mot sarmate qui signifie serpent; mais elles ont cet avantage d'être bâties contre le vent et contre le soleil, et de ne jamais offrir à l'œil effrayé ces longues perspectives qui semblent infranchissables au malheureux piéton.

Descendu de la terrasse, où je restai plus d'une heure sans me lasser de contempler ce magnifique panorama, je passai auprès du sénat, immense bâtiment élevé sous le règne de Catherine, et qui, sur les quatre côtés du cube qui surmonte sa coupole, porte écrit en grosses lettres le mot *loi*, en caractères russes. Comme la salle des séances m'offrait peu d'intérêt, et que d'ailleurs le temps de mon séjour à Moscou était compté, je m'acheminai vers l'arsenal, vaste édifice commencé en 1702, sous le règne de Pierre I^{er}. Miné en 1812, au moment de la retraite de l'armée française, l'arsenal porte encore des traces de l'explosion terrible qui le renversa en grande partie, sans briser une glace qui se trouvait devant l'image de saint Nicolas, événement qui fut attribué à un miracle du saint, ainsi que le constate une inscription gravée au-dessous. Une autre preuve d'un miracle non moins grand, mais dont l'auteur est l'hiver, saint bien plus puissant encore que saint Alexandre Newski, ce sont les huit cent soixante-dix pièces d'artillerie prises aux Français et à leurs alliés, et retrouvées par les chemins, au bord des rivières, au fond des ravins, sur la route de Moscou à Wilna. Ces pièces sont rangées devant la façade de l'édifice. Chacune d'elles, toute captive qu'elle est, porte encore le nom orgueilleux dont l'a baptisée le fondeur dans son ignorance de l'avenir. C'est l'Invincible, c'est l'Imprenable, c'est le Vengeur. La place où elles sont prouvé que ce n'est pas seulement sur les

colonnes et sur les tombeaux que le bronze a pris l'habitude de mentir.

En avant de l'une des faces latérales est la fameuse pièce de canon coulée en 1694, dont le poids est de quatre-vingt-seize mille livres treize onces, dont la longueur est de dix-sept pieds, et dont le diamètre est de quatre pieds trois pouces; elle est entourée de plusieurs autres pièces turques et persanes dont elle semble l'aïeule, quoique la plus petite de toutes celles-ci, prise isolément, doive paraître énorme. Elles sont surchargées d'ornements orientaux bizarres, mais précieux de détails, et chacune d'elles, comme preuve de sa force, porte le chiffre de son poids gravé près de la culasse. Comparée à la plus petite de ces pièces, la plus forte des nôtres semble un jouet d'enfant.

Nous avons alors en face de nous le clocher d'Ivan Velikoï, élevé pour perpétuer le souvenir d'une famine qui désola Moscou vers l'an 1600. La forme du clocher est octogone et la coupole est, assure-t-on, recouverte entièrement en or de ducats. La croix qui couronnait l'église fut enlevée au moment de la retraite par Napoléon, qui la destinait au dôme des Invalides, et ceux qui étaient chargés de la garder la jetèrent dans la Bérésina, ne pouvant la trainer plus loin. Les Russes l'ont remplacée par une croix de bois plaquée en cuivre doré.

Au pied de cette église, dans une cavité circulaire recouverte par des planches, gît la fameuse cloche éternelle transportée de Novgorod à Moscou, où elle devait être la reine des trente-deux autres cloches qui forment le carillon de l'église d'Ivan-le-Grand. Pendant quelque temps elle régna en effet sur elles, tant par la grosseur que par le bruit; mais un jour, elle rompit ses liens, tomba, et s'enfouit dans sa chute à la profondeur de plusieurs pieds. C'est par une trappe et en descendant un escalier d'une vingtaine de marches gardé par une sentinelle qui vous prévient de prendre garde de vous rompre le cou, que nous arrivâmes au pied de la montagne de bronze dont on fait le tour en longeant une petite muraille de briques élevée dans le but de la soutenir. La circonférence de la cloche est de soixante-sept pieds quatre pouces, ce qui donne un diamètre de vingt-deux pieds quatre pouces un liers; sa hauteur, de de vingt-un pieds quatre pouces et demi; son épaisseur, à l'endroit où frappait le battant, de vingt-trois pouces, et son poids

de quatre cent quarante-trois mille sept cent soixante-douze livres, ce qui, au simple prix du métal, c'est-à-dire à trois francs quinze sous la livre, représente à peu près une somme de soixante-six mille cinq cents louis. Mais la valeur de la cloche s'accroît de plus du triple, lorsqu'on sait qu'au moment où elle fut fondue, les nobles et le peuple vinrent y jeter à l'envi leur or, leur argent et leur vaisselle. C'est donc à peu près quatre millions sept cent quarante-deux mille francs qui furent enfouis dans cette espèce de cave, sans utilité comme sans rapport.

A certains jours de l'année, les paysans visitent cette cloche en grande dévotion et se signent à chaque marche de l'escalier, soit qu'ils le montent, soit qu'ils le descendent.

Comme je voulais en finir du coup avec le Kremlin, j'entrai dans l'église de l'Assomption, où venait d'avoir lieu, six semaines auparavant, le couronnement de l'empereur. C'est un édifice assez petit et de forme carrée, qui fut fondé en 1325, s'écroula en 1474 et fut réédifié l'année suivante par des architectes italiens qu'Ivan III fit venir de Florence. Cette église, qui peut à peine contenir cinq cents personnes, renferme les tombeaux des patriarches et le trône des czars. Avant 1812, elle était éclairée par un lustre en argent pesant plus de trois mille sept cents livres, lequel disparut pendant l'invasion française. En revanche, celui qui l'a remplacé a été fondu avec l'argent pris sur nous pendant la retraite. Il est vrai que l'église a perdu à cette restitution forcée, celui qui y est aujourd'hui ne pesant que six cent soixante livres.

J'aurais eu grande envie de visiter le même jour Petroskoï ; mais mon invitation à dîner chez la comtesse Waninkoff ne m'en laissait pas le temps. Je me contentai donc de jeter en passant un coup d'œil sur l'échafaud en pierre, où le civilisateur sanglant de la Russie exécuta plus d'une fois l'arrêt de mort avec la main qui l'avait signé, et je dis à Ivan de me conduire à l'église de la Protection de la Vierge, que les Russes appellent Vassili-Blajennoï, et qui est la plus curieuse des deux cent soixante-trois que renferment les murs de la capitale.

Ce monument, qui fut construit en 1554, sous le règne d'Ivan-le-Terrible, en commémoration de la prise de Kasan, est l'œuvre d'un architecte italien, qui, appelé du sein de la plus

splendide civilisation au milieu d'un peuple barbare , voulut faire quelque chose qui satisfît par son étrangeté le sauvage caprice du czar. Dix-sept coupoles s'arrondissent sur le toit de Vassili-Blajennoï, et chacune est de forme et de couleur différente. Grâce à cette disparate collection de boules , de pommes de pins, de melons , d'ananas , verts , rouges , bleus , jaunes et violets , Ivan-le-Terrible parut fort satisfait. Cette satisfaction s'accrut si fort et si bien les jours suivants, qu'au moment où l'architecte vint prendre congé de lui pour réclamer son salaire et retourner en Italie, il lui fit donner le double de la somme promise et crever les yeux , de peur qu'il ne lui prît envie de doter la ville des Médicis d'un chef-d'œuvre pareil à celui qu'il possédait.

L'heure était venue de me rendre chez la comtesse Waninkoff. J'y trouvai Louise installée. Cependant , tout ce qu'on avait pu obtenir d'elle, c'est qu'elle ne partirait que le surlendemain au matin. Quant à l'enfant, il était déjà devenu le maître de la maison ; au moindre cri qu'il jetait, tout le monde était sur pied , et je trouvai la nourrice dans un magnifique costume national que lui avaient acheté les deux jeunes filles.

On devine bien que la conversation ne roula que sur l'exil de Waninkoff et le dévouement de Louise. Tout le monde ignorait comment il se trouvait au fond de la Sibérie , s'il était libre ou prisonnier ; et l'hiver qui s'approchait , et pendant lequel le froid , dans ces contrées septentrionales , s'élève quelquefois jusqu'à quarante et quarante-cinq degrés , inspirait les plus vives inquiétudes aux pauvres femmes , qui savaient le comte Alexis habitué , comme la plupart des jeunes gens russes nobles et riches , à toutes les jouissances du luxe et à toutes les mollesses de l'Orient. Aussi , sous prétexte d'adoucir l'exil de Waninkoff , on avait déjà offert à Louise, sous mille formes différentes , une véritable fortune ; mais , excepté des fourrures , elle avait tout refusé , disant que Waninkoff avait surtout besoin d'amour , de soins et de dévouement , et qu'elle lui en portait tout un trésor.

J'eus à mon tour ma part d'offres, que je refusai comme avait fait Louise. Cependant je me laissai tenter par un sabre turc qui avait appartenu au comte , et qui était plus précieux au reste par sa trempe que par sa monture.

Si fatigués que nous fussions par deux jours et deux nuits de voyage, cette excellente famille, qui croyait revoir en nous quelque chose de celui qu'elle avait perdu, nous retint jusqu'à minuit. Enfin, à minuit, j'obtins la permission de me retirer. Quant à Louise, il était décidé depuis le matin qu'elle ne rentrerait pas à l'hôtel, et on lui avait à l'instant même préparé la plus belle chambre de la maison.

J'avais, avant de le quitter, prévenu Ivan que le lendemain je comptais aller déjeuner à Petroskoï, de sorte qu'à sept heures du matin il était à ma porte avec un droschki. C'était, on se le rappelle, un pèlerinage national que j'accomplissais. C'est à Petroskoï que Napoléon se retira pendant les trois jours que dura l'incendie de Moscou.

Trois quarts d'heure après notre départ de l'hôtel, nous étions au château, qui donne son nom à un charmant village composé presque entièrement des plus riches maisons de campagne des plus riches seigneurs de Moscou. C'est un bâtiment d'une forme étrange, qui, par sa bizarrerie moderne, cherche à imiter le style des anciens palais tartares. Avant d'y arriver, je traversai un petit bois, où, au milieu des sapins noirs, je saluai avec une joie presque enfantine quelques beaux chênes verts qui me rappelaient nos majestueuses forêts de France.

En sortant du château, Ivan, qui m'avait quitté pendant quelques minutes pour aller commander le déjeuner à l'auberge, revint me dire tout joyeux que, par un hasard qui m'était des plus favorables, des bohémiens avaient fait élection de domicile cette année à Petroskoï. Je connaissais la passion des grands seigneurs russes pour ces *tsiganes*, qui sont pour eux ce que les almées sont pour les Égyptiens et ce que les bayadères sont pour l'Inde, de sorte qu'après avoir tâté mes poches je résolus de me donner, en déjeunant, un plaisir princier. En conséquence, je dis à Ivan de me conduire à la maison des bohémiens, curieux que j'étais de voir par moi-même, et chez eux, ces descendants des Cophites et des Nubiens.

Ivan s'arrêta devant une des plus belles maisons du village; c'était là que nos tsiganes avaient fait élection de domicile; mais ils étaient déjà en course, ayant été appelés pendant la nuit dans différents palais dont ils n'étaient point encore reve-

nus. Cette réponse nous fut faite par une servante maltaise qui était à leur service, et qui parlait un peu italien. Je lui demandai alors si, en l'absence des maîtres, je pouvais sans indiscretion visiter leur demeure. Elle me répondit que oui, et la porte du sanctuaire me fut ouverte.

La chambre où je fus introduit, et qui était la chambre commune, pouvait avoir une trentaine de pieds de longueur sur vingt de largeur. Aux deux côtés étaient rangés des lits garnis de matelas, de draps et de couvertures, beaucoup meilleurs et surtout beaucoup plus propres que ne le sont ordinairement les lits russes. Ces lits se ressentaient même de l'origine orientale de ceux qui les occupaient; car, sur quelques-uns, je comptai jusqu'à six et huit coussins d'espèces différentes. Les uns étaient de longs traversins, les autres des oreillers de la grandeur des nôtres, enfin d'autres encore avaient la forme des petits carreaux que nos femmes mettent sous leurs pieds. A tête de chaque lit étaient suspendus les instruments, les armes ou les bijoux de celui ou de celle à qui le lit appartenait.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de cette espèce de dortoir, voyant que les tsiganes ne rentraient point, j'exprimai à leur servante, en même temps que le désir d'avoir quatre ou cinq bohémiens pendant mon déjeuner, la crainte qu'ils ne fussent trop fatigués pour venir, ayant passé la nuit dehors. Mais la jeune fille me rassura en me disant que je pouvais compter sur les premiers rentrés, et que, si fatigués qu'ils fussent, ils dormiraient plus tard.

Le maître du restaurant où Ivan avait commandé le déjeuner était un Français resté dans le pays après la retraite, et qui, ayant été cuisinier chez le prince de Neufchâtel, avait songé à utiliser ses talents. En Russie, les cuisiniers et les professeurs sont toujours sûrs de ne pas rester longtemps sans place; de sorte que, sur le prospectus de son savoir, il était promptement entré au service d'un prince russe. La maison était bonne; au bout de sept ou huit ans, il s'était retiré avec une somme considérable, et avait fondé ce restaurant, où il était en voie de faire fortune. Le digne maître d'hôtel, sachant qu'il avait à faire à un compatriote, m'avait traité en conséquence, et je trouvai un déjeuner magnifique servi dans la plus belle chambre de son établissement. Ce luxe me fit frémir pour ma

hourse, mais il était arrêté que je passerais une matinée de grand seigneur, et qu'Ivan partagerait ma fastueuse prodigalité.

Nous en étions au dessert, et je commençais à perdre l'espoir de voir arriver nos bohémiens, lorsque notre hôte monta lui-même nous dire qu'ils étaient en bas. Je donnai aussitôt l'ordre qu'ils fussent introduits, et je vis entrer deux hommes et trois femmes.

Au premier abord, je l'avoue, j'eus quelque peine à comprendre la passion des Russes pour ces créatures étranges, parmi lesquelles le fameux comte Tolstoy et le prince Gagarin ont été chercher des femmes légitimes. Deux ne me parurent aucunement jolies; quant à la troisième, qui se présentait avec la confiance que donne la supériorité de la beauté ou du talent, elle me fit plutôt l'effet, comme ses compagnes, d'une espèce d'animal sauvage à formes humaines que d'une femme. En effet, ses yeux noirs tout chargés de fatigue avaient l'expression farouche de ceux d'une gazelle à demi endormie, tandis que sa peau cuivrée avait quelque chose de la robe d'un serpent. Au reste, sous des lèvres presque livides étincelaient des dents blanches comme des perles, et d'un large pantalon à la turque sortaient des pieds d'enfants petits et fins comme je n'en avais jamais vu. Tous, d'ailleurs, hommes et femmes, semblaient exténués, si bien que je crus que l'amour du gain l'avait emporté sur leurs forces, et je commençais à regretter qu'au lieu de dormir plus tard ils n'eussent pas dormi plus tôt.

Le plus vieux des hommes, qui semblait exercer une certaine autorité patriarcale sur la troupe, s'assit une guitare à la main sur un de ces poêles gigantesques qui tiennent en Russie le tiers de toute chambre tant soit peu confortable, et pendant qu'il tirait quelques sons de son instrument, l'autre homme et les deux femmes s'accroupirent à ses pieds. La plus jolie et la plus élégante des trois femmes resta seule debout, un peu affaissée sur elle-même, les genoux légèrement pliés et la tête inclinée sur son épaule comme un oiseau qui cherche l'abri de son aile pour s'endormir.

Bientôt les sons incertains se changèrent en accords, puis à la suite d'un accord, et sans préparation aucune, le joueur de

guitare entonna soudainement une *canson* ou plutôt une cantate vive, animée, stridente, qu'après quelques mesures les deux femmes et l'homme accroupi accueillirent par un chœur, pendant lequel la bohémienne qui était restée debout sembla se réveiller, secouant doucement la tête comme pour marquer la cadence; puis, lorsque le chœur fut fini, elle fit sortir de cette touffe de notes, si je puis parler ainsi, un chant élégant, doux, mince et délié qui finit par s'épanouir dans un flot de petites notes hautes d'une justesse miraculeuse et d'un charme étrange; alors le chœur reprit, et sur ce chœur, elle greffa de nouveau sa suave et mélodieuse improvisation. Enfin, interrompue une seconde fois par le chœur, elle reprit une troisième fois, toujours avec la même justesse et la même suavité, comme si elle eût eu un bouquet à composer avec trois fleurs de couleurs et de parfums différents, et à son tour le chœur reprit une dernière fois et finit *smorzando*; on eût dit que les forces des exécutants s'étaient éteintes dans la dernière note triste comme un dernier soupir.

Je ne puis exprimer l'impression âcre et profonde que produisit sur moi ce chant sauvage et cependant si mélodieux. C'était comme celui que ferait entendre tout à coup, dans un de nos parcs habitués aux gazouillements du rossignol et de la fauvette, quelque oiseau inconnu des forêts vierges de l'Amérique qui chante non plus pour les hommes, mais pour le désert et pour Dieu. J'étais resté immobile et les yeux fixés sur la chanteuse sans oser respirer et le cœur serré comme par une douleur. Tout à coup la guitare petilla sous les doigts du vieux bohémien en accords frissonnants, les femmes et l'homme accroupi bondirent de leurs places et retombèrent sur leurs pieds; une mesure pleine d'énergie donna le signal de la danse, et, se prenant par la main, les trois bohémiens commencèrent une espèce de ronde autour de la danseuse, l'enfermant dans leurs bras comme dans un cercle, tandis qu'elle, se balançant sur elle-même, semblait s'animer de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin, les autres s'étant arrêtés, ce fut elle qui, brisant la chaîne qu'ils avaient formée, commença de bondir à son tour.

L'espèce de pas qu'accomplissait la bohémienne était plutôt d'abord une pantomime qu'une danse. Comme un papillon qui

sort de sa chrysalide et qui voit pour la première fois l'espace ouvert à ses ailes, elle semblait voler incertaine et prête à se poser sur tout; elle faisait avec ses petits pieds des pas immenses et si légers, qu'on l'eût crû soutenue par quelque fil comme nos sylphides de l'Opéra. Pendant ce temps, ses membres, que j'avais cru brisés par la fatigue, reprenaient la souplesse et la force de ceux d'une gazelle; ses yeux, qui semblaient endormis, s'étaient ranimés et jetaient des flammes; ses lèvres, qui d'abord avaient semblé pouvoir à peine s'ouvrir, se relevaient lascivement aux deux coins de la bouche, et laissaient voir comme une bordure de perles deux rangées de dents magnifiques; le papillon était devenu femme, et la femme devenait bacchante.

Alors, et comme emporté lui-même par les vibrations de la guitare et attiré à la poursuite de la bohémienne, l'homme s'élança à son tour, et la toucha de ses lèvres à l'épaule; la jeune sauvage bondit en jetant un cri, comme si un fer rouge l'eût touchée. Alors commença entre eux une espèce de course circulaire où la femme parut peu à peu perdre de son envie de fuir; enfin elle s'arrêta, fit face à son partner, et commença une espèce de danse qui tenait à la fois de la pyrrhique grecque, du jaleo espagnol et de la chica américaine; c'était tout ensemble une fuite et une provocation, une lutte dans laquelle la femme échappait comme une couleuvre et où l'homme poursuivait comme un tigre. Pendant ce temps, la musique montait toujours plus vibrante; les deux autres femmes criaient et bondissaient comme des hyènes amoureuses, frappant la terre de leurs pieds, et heurtant leurs mains comme des cimbales; enfin, chanteurs et chanteuses, danseur et danseuse, ayant paru atteindre le dernier degré des forces humaines, jetèrent tous ensemble un cri d'épuisement, de rage et d'amour; les deux femmes et l'homme tombèrent sur le plancher, et la belle bohémienne, faisant un dernier bond, s'élança sur mes genoux au moment où je m'y attendais le moins, et m'enlaçant de ses bras comme un double serpent, elle appuya sur mes lèvres ses lèvres parfumées par je ne sais quelle herbe d'Orient.

C'était sa manière de demander ce qui lui était dû pour le spectacle miraculeux qu'elle venait de me donner.

Je vidai mes poches sur la table , et je fus bien heureux de n'avoir que deux à trois cents roubles ; j'aurais eu une fortune, je la lui aurais donnée.

Je comprenais la passion des Russes pour les bohémiennes.

XXIII.

Plus le moment du départ de Louise approchait , plus une idée qui s'était déjà présentée plusieurs fois à son esprit revenait s'offrir , si je puis m'exprimer ainsi , à mon cœur et à ma conscience. Je m'étais informé à Moscou des difficultés que présente la route jusqu'à Tobolsk à cette époque de l'année , et tous ceux à qui je m'étais adressé m'avaient répondu que c'étaient non-seulement des difficultés que Louise aurait à vaincre , mais des périls réels qu'il lui faudrait surmonter. Dès-lors , on le comprend bien , j'étais tourmenté de l'idée d'abandonner ainsi à son dévouement une pauvre femme à huit cents lieues de son pays , dont elle allait s'éloigner de neuf cents autres lieues encore , sans famille , sans parents , sans autre ami que moi enfin. La part que j'avais prise à ses joies et à ses douleurs , depuis près de dix-huit mois que j'étais à Saint-Pétersbourg , la protection que sur sa recommandation m'avait accordée le comte Alexis , protection à laquelle j'avais dû la place que l'empereur avait daigné m'accorder ; enfin , plus que tout cela , cette voix intérieure qui dicte à l'homme son devoir dans les grandes circonstances de la vie où son intérêt combat sa conscience , tout me disait que je devais accompagner Louise jusqu'au terme de son voyage , et la remettre aux mains d'Alexis. D'ailleurs , je sentais que , si je la quittais à Moscou , et s'il lui arrivait quelque accident en route , ce ne serait pas seulement pour moi une douleur , mais un remords. Je résolus donc (car je ne me dissimulais pas les inconvénients qu'avaient pour moi et dans ma position un pareil voyage , dont je n'avais pas demandé la permission à l'empereur , et qui serait peut-être mal interprété) ; je résolus de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour obtenir de Louise qu'elle retardât son voyage jusqu'au printemps , et , si elle persistait dans sa résolution , de partir avec elle.

L'occasion ne tarda point à se présenter de tenter un dernier

effort auprès de Louise. Le soir même, et comme nous étions assis, la comtesse, ses deux filles, Louise et moi, autour d'une table à thé, la comtesse lui prit les deux mains dans les siennes, et lui racontant tout ce qu'on lui avait dit des dangers de la route, elle la supplia, quelque désir de mère qu'elle eût que son fils eût une consolatrice, de passer l'hiver à Moscou près d'elle et avec ses filles. Je profitai de cette ouverture, et joignis mes instances aux siennes; mais Louise nous répondit toujours, avec son doux et mélancolique sourire: « Soyez tranquilles, j'arriverai. » Nous la suppliâmes alors d'attendre au moins l'époque du trainage; mais elle secoua de nouveau la tête, en disant: « Ce serait trop long. » En effet, l'automne était humide et pluvieux, de sorte qu'on ne pouvait préjuger vers quelle époque les froids commenceraient. Et comme nous insistions toujours: « Voulez-vous donc, dit-elle avec quelque impatience, qu'il meure là-bas et moi ici? » C'était, comme on le voit, une résolution prise, et de mon côté je n'hésitai plus.

Louise devait partir le lendemain à dix heures, après le déjeuner, que nous étions invités à prendre ensemble chez la comtesse. Je me levai de bonne heure, et j'allai acheter une redingote, un bonnet, de grosses bottes en fourrures, une carabine et une paire de pistolets. Je chargeai Ivan de mettre tout cela dans la voiture de voyage, qui était, comme je l'ai dit, une excellente berline de poste, que nous serions forcés de quitter sans doute, pour prendre ou un télègue, ou un traîneau, mais dont nous comptions profiter au moins tant que le temps et le chemin nous le permettraient. J'écrivis à l'empereur qu'au moment de voir monter en voiture, pour un si long et si dangereux voyage, la femme à laquelle il avait daigné accorder une si généreuse protection, je n'avais pas eu le courage, moi son compatriote et son ami, de la laisser partir seule; que je priais en conséquence Sa Majesté d'excuser une résolution pour laquelle je n'avais pu lui demander son consentement; puisque cette résolution était spontanée, et de l'envisager surtout sous son véritable jour. Puis je me rendis chez la comtesse.

Le déjeuner, comme on le pense bien, fut triste et grave. Louise seule était radieuse; il y avait en elle, à l'approche du danger et à la pensée de la récompense qui devait le suivre,

quelque chose de l'inspiration religieuse des anciens chrétiens prêts à descendre dans le cirque au-dessus duquel le ciel s'ouvrait : au reste, cette sérénité pénétrait en moi-même, et, comme Louise, j'étais plein d'espérance et de foi en Dieu.

La comtesse et ses deux filles conduisirent Louise dans la cour où l'attendait la voiture ; là les adieux se renouvelèrent plus tendres et plus douloureux de leur part, plus résignés encore de la part de Louise ; puis vint mon tour, elle me tendit la main. Je la conduisis à la voiture.

— Eh bien ! me dit-elle, vous ne me dites pas adieu, vous ?

— Pourquoi faire ? répondis-je.

— Comment ? mais je pars.

— Moi aussi.

— Comment ? vous aussi ?

— Sans doute, vous connaissez le caillou du poète persan qui n'était pas la fleur, mais qui avait vécu près d'elle.

— Après ?

— Eh bien ! le dévouement m'a gagné, et je pars avec vous ; je vous remets au comte saine et sauve, et je reviens.

Louise fit un mouvement comme pour m'en empêcher, puis après un instant de silence :

— Je n'ai pas le droit, dit-elle, de vous empêcher de faire une belle et sainte action ; si vous avez confiance en Dieu comme moi, si vous êtes résolu comme je suis décidée, venez.

En ce moment je sentis qu'on prenait mon autre main pour la baiser, c'était la pauvre mère : quant aux deux filles, elles pleuraient.

— Soyez tranquilles, leur dis-je ; il saura par moi que, si vous n'êtes pas venues, vous, c'est que vous ne pouviez pas venir.

— Oh ! oui, dites-le lui bien, s'écria la mère ; dites-lui que nous l'avons fait demander, mais qu'on nous a répondu qu'il n'y avait pas d'exemple qu'une pareille grâce ait jamais été accordée ; dites-lui que, si on nous l'avait permis, nous eussions été le rejoindre, fût-ce à pied, fût-ce en demandant l'aumône par les chemins.

— Nous lui dirons ce qu'il sait déjà, c'est que vous avez un véritable cœur de mère, et voilà tout.

— Apportez-moi mon enfant, s'écria alors Louise qui était

restée ferme jusque-là , mais qui à ces paroles éclata en sanglots ; apportez-moi mon enfant , que je l'embrasse une dernière fois.

Ce fut alors le moment le plus cruel : on lui apporta l'enfant qu'elle couvrit de baisers ; enfin je le lui arrachai des bras , je le remis à la comtesse , et , sautant en voiture , je refermai la portière en criant : Allons. Ivan était déjà sur le siège , le postillon ne se le fit pas redire , il partit au grand galop , et au milieu du bruit des roues sur le pavé , nous entendîmes encore une fois les adieux de toute la famille , dernier cri de séparation , dernier souhait de bon voyage. Dix minutes après nous étions hors de Moscou.

J'avais prévenu Ivan que notre intention était de ne nous arrêter ni jour ni nuit , et cette fois l'impatience de Louise était d'accord avec la prudence , car , ainsi que je l'ai dit , l'automne avait pris un caractère pluvieux , et il était possible que nous arrivassions à Tobolsk avant les premières neiges , ce qui enlevait tout danger à la route et nous permettait de la faire en une quinzaine de jours. Nous traversâmes donc , avec cette rapidité merveilleuse des voyages en Russie , Pokrow Wladimir et Kourow , et nous arrivâmes le surlendemain dans la nuit à Nijnéi Novgorod. Là je fus le premier à exiger de Louise qu'elle prît quelques heures de repos , dont , à peine remise qu'elle était de ses souffrances et de ses émotions , elle avait grand besoin. Si curieuse que fût la ville , nous ne primes cependant pas le temps de la visiter , et sur les huit heures du matin nous repartîmes avec la même rapidité , si bien que le soir du même jour nous arrivâmes à Kosmodemiansk. Jusque-là tout avait été à merveille , et nous ne nous apercevions aucunement que nous fussions sur la route de la Sibérie. Les villages étaient riches et avaient tous plusieurs *cerquias* (1) ; les paysans paraissaient heureux , leurs maisons ressemblaient aux châteaux des autres provinces , et dans chacune de ces maisons d'une propreté exquise , nous trouvions à notre grand étonnement une salle de bain et un riche cabaret pour servir le thé. Au reste , nous étions accueillis partout avec le même empressement et la même

(1) Nom que l'on donne aux églises russes.

bonhomie , ce qu'il ne fallait pas attribuer à l'ordre de l'empereur dont nous n'avions pas encore eu besoin de faire usage , mais à la bienveillance naturelle des paysans russes.

Cependant la pluie avait cessé de tomber , quelques raffales de vent froid , qui semblaient venir de la mer Glaciale , passaient de temps en temps sur nos têtes , et nous faisaient frissonner ; le ciel semblait une immense plaque d'étain lourde et compacte , et Kasan , où nous arrivâmes bientôt , ne put , malgré l'étrange aspect de sa vieille physionomie tartare , nous arrêter plus de deux heures. Dans toute autre circonstance , j'aurais cependant eu grande envie de soulever quelqu'un des grands voiles des femmes de Kasan , que l'on dit si belles , mais ce n'était pas le moment de me livrer à des investigations de ce genre ; l'aspect du ciel devenait de plus en plus menaçant ; nous n'entendions plus guère la voix d'Ivan , que lorsqu'il disait à chaque nouveau postillon , d'une de ces voix qui n'admettent pas de réplique : *Pascare , pascare* ; plus vite , plus vite ; si bien , que nous semblions voler sur cette vaste plaine , où pas un monticule ne vient retarder la marche. Il était évident que le grand désir de notre conducteur était de traverser les monts Ourals avant que la neige fût tombée , et que la diligence qu'il s'imposait n'avait pas d'autre but.

Cependant , en arrivant à Perm , Louise était si fatiguée , que force nous fut de demander à Ivan une nuit ; il hésita un instant , puis , regardant le ciel plus mat et plus menaçant encore que d'habitude : Oui , dit-il , restez ; la neige ne peut tarder maintenant à tomber , et mieux vaut qu'elle nous prenne ici , que par les chemins. — Si peu rassurant que fût ce pronostic , je n'en dormis pas moins avec délices toute la nuit ; mais , lorsque je me réveillai , la prédiction d'Ivan s'était accomplie , les toits des maisons et les rues de Perm s'étaient couverts de près de deux pieds de neige.

Je m'habillai promptement , et je descendis pour me concerter avec Ivan sur ce qu'il y avait à faire. Je le trouvai fort inquiet ; la neige était tombée avec une telle abondance , que tous les chemins avaient dû disparaître , et tous les ravins se combler ; cependant , il ne faisait point assez froid encore pour que le traînage fût établi , et que la légère croûte de glace qui recouvrait les rivières fût assez forte pour porter les voitures. Ivan

nous donnait donc le conseil d'attendre à Perm que la gelée se déclarât ; je secouai la tête , car j'étais bien sûr que Louise n'accepterait pas.

En effet , nous la vîmes descendre un instant après , fort inquiète elle-même ; elle nous trouva discutant sur le meilleur parti qu'il y avait à prendre , et vint se mêler à notre discussion pour la fixer , en disant qu'elle voulait partir ; nous lui rappelâmes alors toutes les difficultés qui pouvaient contrarier l'exécution de ce projet , puis , lorsque nous eûmes fini : Je vous donne deux jours , dit-elle ; Dieu , qui nous a protégés jusqu'ici , ne nous abandonnera pas. — Je craignais d'avoir l'air plus timide qu'une femme , et , au ton doux mais ferme des paroles que Louise venait d'adresser à Ivan , j'avais reconnu que c'était un ordre ; je lui répétai donc que nous lui donnions deux jours , et l'invitai , pendant ces deux jours , à faire tous les préparatifs nécessaires à notre nouvelle manière de voyager.

Ces dispositions consistaient à laisser là notre berline et à acheter un télègue , espèce de petite charrette de bois non suspendue , que nous devions plus tard , et lorsque le froid serait déclaré , troquer contre un traîneau monté sur patins. L'achat fut fait dans la journée , et nos fourrures et nos armes transportées dans notre nouvelle acquisition. Ivan , en véritable Russe qu'il était , avait obéi sans faire une seule observation , et le même jour , quelque certitude qu'il eût du péril , il eût été prêt à repartir sans murmurer.

A Perm , nous commencâmes à rencontrer des exilés : c'étaient des Polonais qui avaient pris une part lointaine à la conspiration , ou qui ne l'avaient pas révélée , et qui , pareils à ces âmes que Dante rencontre à l'entrée de l'enfer , n'avaient pas été dignes d'habiter avec les parfaits damnés.

Cet exil , au reste , à part la perte de la patrie et l'éloignement de la famille , est aussi tolérable qu'un exil peut l'être. Perm doit être l'été une jolie ville , et l'hiver le froid ne s'y élève guère au-dessus de 55° à 58° , tandis qu'à Tobolsk on cite des époques où il est monté jusqu'à 50°.

Le surlendemain , nous nous remîmes en route dans notre télègue , de la dureté duquel , grâce à l'épaisse couche de neige qui recouvrait la terre , nous ne nous apercevions pas ; au reste , en sortant de Perm , l'aspect nouveau qu'avait pris le paysage

nous avait serré le cœur. En effet, sous le linceul étendu par la main de Dieu, tout avait disparu, route, chemins, rivières; c'était une mer immense, où, sans quelques arbres isolés qui servaient de guide aux postillons familiers avec les localités, on eût eu besoin d'une boussole ainsi que sur une mer véritable. De temps en temps une sombre forêt de sapins aux branches frangées de diamants apparaissait comme une île, soit à notre droite, soit à notre gauche, soit sur notre passage, et, dans ce dernier cas, nous reconnaissons que nous ne nous étions point écartés du chemin à l'ouverture percée entre les arbres. Nous parcourûmes ainsi cinquante lieues de terrain à peu près, nous enfonçant dans un pays qui, à travers le voile qui le couvrait, nous paraissait de plus en plus sauvage. A mesure que nous avançons, les postes devenaient rares au point d'être séparées quelquefois par trente verstes de distance, c'est-à-dire presque huit lieues. En arrivant à ces postes, ce n'était plus comme dans le trajet de Saint-Pétersbourg à Moscow, où nous trouvions toujours bruyante et joyeuse assemblée devant la porte; c'était au contraire une solitude presque complète. Un ou deux hommes seulement se tenaient dans des cabanes chauffées par un de ces grands poêles, meuble obligé des plus pauvres chaumières; au bruit que nous faisons, l'un d'eux s'élançait à poil nu sur un cheval, une grande gaule à la main, s'enfonçait dans quelque touffe de sapin, et en ressortait bientôt chassant devant lui un troupeau de chevaux sauvages. Alors il fallait que le postillon de la dernière poste, Ivan, et quelquefois moi-même, nous saisissions les chevaux à la crinière pour les atteler de force à notre télègue. Ils nous emportaient avec une rapidité effrayante; mais bientôt cette ardeur se calmait, car, comme il n'avait pas gelé encore, ils enfonçaient jusqu'au jarret dans la neige et se trouvaient promptement fatigués; puis en arrivant, après être demeurés en route une heure de plus que nous n'y fussions restés en toute autre époque, nous perdions encore vingt ou vingt-cinq minutes à chaque poste, où toujours le même manège se renouvelait. Nous traversâmes ainsi tous les terrains qu'arrosent la Silwa et l'Ouja, dont les eaux, en roulant des parcelles d'or, d'argent et de platine, et des cailloux de malachite, ont indiqué la présence de ces riches métaux et de ces pierres précieuses. Tant que nous fûmes dans

la circonférence exploitée, le pays que nous traversions, grâce aux villages qu'habitent les familles des mineurs, nous parut reprendre quelque vie; mais bientôt nous eûmes franchi cette contrée, et nous commencâmes d'apercevoir à l'horizon, comme un mur de neige dentelé de quelques pics noirs, les monts Ourals, cette puissante barrière que la nature a posée elle-même entre l'Europe et l'Asie.

A mesure que nous approchions, je remarquai avec joie que le froid devenait plus vif, ce qui nous donnait quelque espoir que la neige prendrait assez de consistance pour que le traînage s'établît. Enfin nous arrivâmes au pied des monts Ourals, et nous nous arrêtâmes dans un misérable village d'une vingtaine de maisons, où nous ne trouvâmes d'autre auberge que la poste elle-même. Ce qui détermina surtout notre halte en ce lieu, c'est que, le froid prenant de l'intensité, il nous fallait échanger notre tèlegue contre un traîneau. Louise se décida donc à passer dans cette misérable bicoque le temps que nous feraient perdre l'attente d'une gelée complète, la découverte d'un traîneau et la translation de nos effets dans ce nouveau véhicule; nous entrâmes, en conséquence, dans ce que notre postillon appelait effrontément une auberge.

Il fallait que la maison fut bien pauvre, car, pour la première fois, nous ne trouvions pas le poêle classique, mais seulement, au milieu de la chambre, un grand feu dont la fumée s'échappait par un trou ménagé au toit; nous n'en descendîmes pas moins pour prendre notre place autour du foyer, que nous trouvâmes occupé déjà par une douzaine de rouliers qui, ayant comme nous à traverser les monts Ourals, attendaient, de leur côté, que le passage fût possible. Ils ne firent pas d'abord la moindre attention à nous; mais lorsque j'eus jeté mon manteau, mon uniforme m'eut bientôt conquis une place; on s'écarta respectueusement, et on nous laissa, pour Louise et moi, toute une moitié du cercle.

Le plus pressé était de nous réchauffer, aussi ce fut ce dont nous nous inquiétâmes d'abord; puis, lorsque nous eûmes repris un peu de chaleur, je commençai à m'occuper d'un soin non moins important, celui du souper. J'appelai l'hôte de cette malheureuse auberge, et lui fit entendre ce que je désirais; mais ce désir lui sembla, à ce qu'il me parut, une prétention bien

extravagante, car, à ma demande, il manifesta l'étonnement le plus profond, et m'apporta une moitié de pain noir, en me faisant entendre à son tour que c'était tout ce qu'il pouvait nous offrir. Je regardai Louise qui, avec son doux sourire résigné, étendait déjà la main, et je l'arrêtai, insistant auprès de l'hôte pour qu'il nous trouvât quelque autre chose; mais le pauvre diable, comprenant d'après ma pantomime que j'étais mécontent de ce qu'il m'offrait et que je désirais mieux, alla m'ouvrir tout ce qu'il y avait d'armoires, de bahuts et de caisses dans sa pauvre baraque, en m'invitant à faire la recherche moi-même. En effet, en regardant avec quelque attention les rouliers, nos commensaux, je remarquai que chacun d'eux tirait de sa valise son pain et un morceau de lard dont il le frottait, après quoi il remettait soigneusement son lard dans sa valise, pour que ce raffinement de sensualité durât aussi longtemps que possible. J'allais demander à ces braves gens la permission de frotter au moins un peu notre pain à leur lard, lorsque je vis rentrer Ivan, qui, se doutant de la détresse où nous nous trouvions, était parvenu à se procurer du pain un peu moins bis et deux poulets auxquels, pour ménager notre sensibilité, il avait déjà tordu le cou. Dès-lors ce fut à notre tour de prendre en mépris nos hommes au lard, qui avaient paru rire sous cape de notre détresse, et qui maintenant étaient écrasés par notre luxe.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'appétit, un instant suspendu par la vue du souper que nous avait d'abord offert notre hôte, revenait avec une rapidité effrayante: nous décidâmes que nous aurions un bouillon et du rôti. Ivan détacha une marmite que le postillon se mit à recurer de toute la force de ses bras, tandis que, Louise et moi, nous plumions les poulets et qu'Ivan confectionnait une broche. Au bout d'un instant tout était prêt, la marmite bouillait à gros bouillons, et le rôti, pendu par les pattes à une ficelle, tournait à miracle devant le brasier.

Comme nous commençons à être un peu rassurés sur notre souper, nous nous inquiétâmes de ce qui avait été résolu relativement au départ. Il avait été impossible de se procurer un traîneau, mais Ivan avait tourné la difficulté en faisant enlever les roues de notre télégue, et en le faisant monter sur patins.

Le charron de l'endroit était à cette heure occupé à accomplir cette opération ; quant au temps , il paraissait tourner de plus en plus à la gelée , et il y avait espoir que nous pourrions partir le lendemain matin : cette bonne nouvelle redoubla notre appétit , et il y avait longtemps que je n'avais si bien soupé que ce soir-là.

Pour les lits , on se doute bien que nous ne nous étions pas même informés s'il y en avait ; mais nous avions de si excellentes fourrures que nous pouvions facilement suppléer à leur absence. Nous nous enveloppâmes de nos pelisses et de nos manteaux , et nous nous endormîmes faisant des vœux pour que le temps se maintint dans les bonnes dispositions où il était.

Vers les trois heures du matin , je fus réveillé par un picotement assez vif que j'éprouvais à la figure. Je me dressai sur mon séant , et j'aperçus , à la lueur d'un reste de flamme tremblottante au foyer , une poule qui s'était bien gardée de se montrer la veille , et qui , s'étant introduite dans la chambre , s'adjugeait les restes de notre souper. Ne sachant pas si le lendemain Ivan serait aussi heureux qu'il l'avait été la veille au soir , et instruit par expérience de ce qu'il fallait nous attendre à trouver dans les auberges de la route , je me gardai bien d'effaroucher l'estimable volatile , et je me recouchai au contraire , lui laissant toute facilité de continuer ses recherches gastronomiques. En effet , à peine étais-je retombé dans mon immobilité , qu'enhardie par l'impunité de sa première tentative , elle revint avec une familiarité charmante sautiller de mes pieds à mes genoux , et de mes genoux à ma poitrine ; mais là s'arrêta son voyage ; je la saisis d'une main par les pattes , de l'autre par la tête , et avant qu'elle eût eu le temps de jeter un cri , je lui avais tordu le cou.

On devine qu'après une pareille opération qui nécessitait l'application de toutes les facultés de mon esprit , j'étais peu disposé à me rendormir ; au reste , je l'eusse voulu , que la chose m'eût été à peu près impossible , grâce à deux coqs qui se mirent , de minute en minute , à saluer sur un ton différent le retour du matin. En conséquence , je me levai et j'allai étudier l'état du temps ; il était tel que nous pouvions l'espérer , et la neige avait déjà pris assez de dureté pour que les patins du traîneau pussent glisser dessus.

En revenant près du foyer, je vis que je n'étais pas le seul que le chant du coq eût réveillé. Louise était assise toute enveloppée de ses fourrures, souriant comme si elle venait de passer la nuit dans le meilleur lit, et ne paraissant pas songer aux dangers qui nous attendaient probablement dans les gorges des monts Onrals; quant aux rouliers, ils commençaient, de leur côté, à donner signe de vie: Ivan dormait comme un bienheureux. Quoique dans les circonstances ordinaires j'aie au plus haut degré la religion du sommeil, la situation était trop grave pour que je respectasse le sien. Les rouliers étaient venus tour à tour sur le seuil de la porte et se consultaient entre eux; je voyais qu'il y avait discussion pour et contre le départ; je réveillai donc Ivan pour qu'il prît part au conseil et qu'il s'éclairât à l'expérience de ces braves gens dont l'état était de passer et de repasser sans cesse d'Europe en Asie, et de faire, hiver comme été, la route que nous devons suivre.

Je ne m'étais pas trompé: il y avait division dans les opinions. Quelques-uns, et de ce nombre étaient les plus vieux et les plus expérimentés, voulaient demeurer un jour ou deux encore; les autres, et c'étaient les plus jeunes et les plus entreprenants, voulaient partir; et Louise, qui entendait quelques mots de leurs patois, était de l'avis de ces derniers.

Soit qu'Ivan fût accessible aux prières que lui adressait une jolie bouche, soit qu'effectivement le temps lui parût présenter des garanties, il se rangea du parti de ceux qui étaient pour le départ; et très probablement par l'influence qu'exerçait naturellement son habit militaire dans un pays où l'uniforme est tout, il ramena à ce sentiment quelques-uns de ceux qui y étaient opposés; de sorte que, la majorité ayant fait loi, chacun commença ses préparatifs. La vérité est qu'Ivan craignait que, quelle que fût la résolution des voituriers, nous n'en fissions pas moins à notre tête, et il aimait mieux faire la route en compagnie que seul.

Comme c'était Ivan qui réglait nos comptes, je le chargeai d'ajouter au total que lui présenterait notre hôte le prix de sa poule, et je la lui remis à titre d'à-compte sur notre souper, en le priant d'y ajouter quelque autre provision, et surtout du pain moins bis, s'il était possible, que celui auquel nous avions failli être réduits la veille. Il se mit en quête, et bientôt il rentra

avec une seconde poule, un jambon cru, du pain mangeable, et quelques bouteilles d'une espèce d'eau-de-vie rouge qui se fait, je crois, avec de l'écorce de bouleau.

Pendant ce temps, les voituriers attelaient leurs chevaux, et j'allais moi-même à l'écurie pour choisir les nôtres. Mais, selon l'habitude, ils étaient dans la forêt voisine. Notre hôte alors réveilla un enfant de douze à quinze ans qui dormait dans un coin, et lui ordonna d'aller faire la chasse. Le pauvre petit diable se leva sans murmurer, puis, avec l'obéissance passive du paysan russe, il prit une grande perche, monta sur un des chevaux des voituriers, et partit au galop. En attendant, les conducteurs devaient se choisir un guide-chef chargé de prendre le commandement de la caravane; ce guide une fois élu, chacun devait s'abandonner à son expérience et à son courage et lui obéir comme un soldat à son général : le choix tomba sur un voiturier nommé George.

C'était un vieillard de soixante-dix à soixante-quinze ans, à qui on en eût donné quarante-cinq à peine; aux membres athlétiques, aux yeux noirs ombragés d'épais sourcils grisonnants et à la longue barbe blanchissante. Il était vêtu d'une chemise de laine serrée autour du corps par une sangle de cuir, d'un pantalon de molleton rayé, d'un bonnet fourré et d'une peau de mouton, dont la laine était retournée en dedans. Il portait d'un côté, à la ceinture, deux ou trois fers à cheval qui cliquetaient l'un contre l'autre, un cuiller et une fourchette d'étain, un long couteau, qui tenait le milieu entre un poignard et un couteau de chasse; de l'autre côté, une hache à manche court et une bourse dans laquelle étaient pêle-mêle un tournevis, une vrille, une pipe, du tabac, de l'amadou, un briquet, deux pierres à feu, des clous, des tenailles et de l'argent.

Le costume des autres voituriers était le même, à peu de chose près.

A peine George eut-il été revêtu du grade de guide-chef, qu'il débuta dans ses fonctions en ordonnant à tout le monde d'atteler sans retard, afin que l'on pût arriver pour coucher à une espèce de cabane située au tiers à peu près du passage; mais, quelle que fût sa hâte de se mettre en route, je le priai d'attendre que nos chevaux fussent arrivés, pour que nous pussions

partir tous ensemble. La demande nous fut accordée le plus gracieusement du monde. Les voituriers rentrèrent, et notre hôte ayant jeté quelques brassées de branches de sapins et de bouleaux sur le foyer, il s'en éleva une flamme dont, au moment de nous séparer d'elle, nous sentions mieux encore la valeur. Nous étions à peine rangés autour du feu, que nous entendîmes le galop des chevaux qui revenaient de la forêt; en même temps la porte s'ouvrit, et le malheureux enfant qui venait de les chercher se précipita dans la chambre en poussant des cris aigus et inarticulés; puis, fendant le cercle, il vint se jeter à genoux devant notre feu, les bras étendus presque dans la flamme et comme s'il voulait la dévorer. Alors toutes les facultés de son être parurent s'épanouir sous l'impression du bonheur dont il jouissait. Il resta un instant ainsi immobile, silencieux, avide; enfin ses yeux se fermèrent, il s'affaissa sur lui-même, poussa un gémissement et tomba. Alors je voulus le relever, et je le saisis par la main; mais je sentis avec horreur que mes doigts entraient dans ses chairs comme dans de la viande cuite. Je jetai un cri; Louise voulut prendre l'enfant dans ses bras, mais je l'arrêtai. Alors George se pencha sur lui, le regarda, et dit froidement : Il est perdu.

Je ne pouvais croire que ce fût vrai; l'enfant était visiblement plein de vie, il avait rouvert les yeux et nous regardait. Je demandai à grands cris un médecin, mais personne ne répondait. Cependant, moyennant un billet de cinq roubles, un des assistants se décida à aller chercher dans le village une espèce de vétérinaire qui soignait à la fois les hommes et les chevaux. Pendant ce temps, Louise et moi, nous déshabillâmes le malade, nous fîmes chauffer une peau de mouton au feu, et nous le roulâmes dedans; l'enfant murmurait des paroles de remerciement, mais ne remuait point et paraissait perclus de tous ses membres. Quant aux voituriers, ils étaient retournés à leurs chevaux et se disposaient à partir. J'allai à George, le suppliant d'attendre au moins un instant que le médecin fût arrivé; mais George me répondit : Soyez tranquille, nous ne partirons pas avant un quart d'heure, et dans un quart d'heure il sera mort. Je revins près du malade, que j'avais laissé sous la garde de Louise; il avait fait un mouvement pour se rapprocher encore du feu, ce qui nous donna quelque espoir. En ce

moment le médecin entra , et Ivan lui expliqua dans quel but on l'avait envoyé chercher. Le médecin secoua la tête, s'approcha du feu, déroula la peau de mouton : l'enfant était mort.

Louise demanda où étaient les parents de ce malheureux enfant, afin de leur laisser une centaine de roubles; mais l'hôte répondit qu'il n'en avait point, et que c'était un orphelin qu'il élevait par charité.

XXIV.

Les augures n'étaient pas heureux; néanmoins il était trop tard pour reculer; c'était George qui, à son tour, nous pressait; les voitures étaient rangées à la file à la porte de l'auberge; George était en tête de la caravane, au milieu de laquelle était notre telègue attelé de *troïka*, c'est-à-dire avec trois chevaux; nous y montâmes. Ivan s'installa avec le postillon sur un banc adapté à la place du siège, qui avait disparu dans la métamorphose de notre équipage, et, à un coup de sifflet prolongé, nous nous mîmes en route.

Nous étions déjà à une douzaine de verstes du village, lorsque le jour parut; devant nous, et comme si nous pouvions les toucher de la main, étaient les monts Ourals, où nous allions nous engager; mais avant d'aller plus loin, George prit hauteur, comme eût pu faire un capitaine de vaisseau, et reconnut au gisement des arbres que nous étions bien sur la route. Nous continuâmes donc, en prenant des précautions pour ne pas nous en écarter, et nous arrivâmes, en moins d'une heure, au versant occidental. Là il fut reconnu que la pente était trop rapide, et la neige encore trop peu consolidée pour que chacune des voitures pût monter avec les huit chevaux qui la conduisaient. George décida que deux voitures seulement monteraient à la fois, et qu'on attellerait à ces deux voitures tous les chevaux de la caravane; puis, ces deux voitures arrivées, les chevaux redescendraient pour en aller prendre deux autres, ainsi de suite, jusqu'à ce que les dix équipages qui composaient notre caravane eussent rejoint le premier. Deux chevaux étaient réservés pour être attelés en arbalète à notre

traîneau. On voit que nos compagnons de voyage nous traitaient en frères, et cependant tout cela se faisait sans que nous eussions eu besoin d'exhiber une seule fois l'ordre de l'empereur.

Ici les dispositions changèrent. Comme notre équipage était le plus léger, nous passâmes du centre à la tête; deux hommes nous précédèrent armés de longues piques pour sonder le terrain. George prit notre premier cheval par la bride; deux hommes nous suivirent, entamant avec leur hache la neige derrière le traîneau, afin de laisser, aux endroits où avaient passé les roues, des traces qui pussent être suivies par une seconde, puis par une troisième voiture; je me plaçai entre le traîneau et le précipice, enchanté de trouver cette occasion de marcher un peu à pied, et nous commençâmes l'ascension, suivis par deux voitures.

Au bout d'une heure et demie de montée sans accident, nous arrivâmes à une espèce de plateau couronné de quelques arbres. L'endroit parut favorable pour la halte. Il restait huit autres voitures qui devaient monter deux par deux comme les premières; c'était donc l'affaire de huit heures, sans compter le temps que les chevaux mettraient à redescendre; nous pouvions donc à peine espérer d'être réunis tous avant la nuit.

Tous les voituriers, moins deux restés en bas pour la garde des bagages, étaient montés avec nous enfin d'examiner le terrain, et tous avaient reconnu que nous étions dans la véritable route. Comme il n'y avait qu'à suivre les traces faites, ils redescendirent avec les chevaux: quatre des leurs restèrent avec George, Ivan et moi, pour bâtir une baraque.

Louise était dans le traîneau, tout enveloppée de fourrures, et n'ayant rien à craindre du froid; nous l'y laissâmes attendre tranquillement qu'il fût temps d'en sortir, et nous nous mîmes à abattre à grands coups de hache les arbres qui nous environnaient, moins quatre destinés à être les piliers angulaires de l'édifice. Alors, autant pour nous réchauffer que pour nous faire un abri, nous nous mîmes à bâtir une cabane qui, au bout d'une heure, grâce à la merveilleuse dextérité de nos architectes improvisés, se trouva construite. Aussitôt on creusa la neige intérieurement jusqu'à ce qu'on trouvât le sol; avec

cette neige on calfeutra les dehors de la cabane ; puis avec les branches inutiles on alluma un grand feu , dont la fumée s'échappa comme d'habitude par l'ouverture pratiquée au milieu du toit. La cabane était achevée, Louise était descendue et assise devant le foyer ; la poule plumée , et pendue par les pattes à une ficelle , tournait symétriquement tantôt à droite, tantôt à gauche, lorsque le second convoi arriva.

A cinq heures du soir toutes les voitures étaient rangées sur le plateau , et les chevaux dételés mangeaient leur paille de maïs : quant aux hommes, ils faisaient bouillir dans une grande marmite une espèce de *polenta* , qui , avec le lard cru dont ils frottèrent leur pain , et la bouteille d'eau-de-vie que nous leur abandonnâmes, forma tout leur souper.

Le repas achevé , nous nous casâmes du mieux que nous pûmes ; les voituriers voulaient nous laisser la cabane et dormir en plein air, au milieu de leurs chevaux ; mais nous exigeâmes positivement qu'ils profitassent de l'abri qu'ils avaient construit ; seulement il fut convenu que l'un d'eux resterait en sentinelle, armé de sa carabine , de peur des loups et des ours, et que d'heure en heure cette sentinelle serait relevée ; c'est en vain que nous fîmes, Ivan et moi , de vives instances pour ne point être exemptés de notre tour de garde.

Comme on le voit , notre position jusque-là était très-tolérable ; aussi nous endormîmes-nous sans trop souffrir du froid , grâce aux fourrures dont nous avait pourvues en abondance la comtesse Waninkoff. Nous étions au milieu de notre meilleur sommeil, lorsque nous fûmes réveillés par un coup de carabine.

Je bondis sur mes pieds , et , prenant un pistolet de chaque main , je m'élançai vers la porte ainsi qu'Ivan ; quant aux voituriers, il se contentèrent de soulever la tête en demandant ce que c'était, et il y en eut même deux ou trois qui ne se réveillèrent pas du tout.

C'était George qui venait de faire feu sur un ours ; attiré par la curiosité , l'animal s'était approché à une vingtaine de pas de la cabane , puis, arrivé là , et pour mieux voir sans doute ce qui se passait chez nous, il s'était dressé sur ses pattes de derrière : alors George avait profité de la position et lui avait envoyé une balle ; il rechargeait tranquillement sa carabine

de peur de surprise, lorsque j'arrivai près de lui. Je lui demandai s'il croyait l'avoir touché ; il me répondit qu'il en était sûr.

Du moment où ceux qui avaient demandé ce que c'était eurent appris qu'il était question d'un ours, leur apathie fit place au désir de poursuivre l'animal ; mais comme effectivement l'ours était blessé, ce qu'il était facile de reconnaître aux larges traces de sang laissées sur la neige, George seul y avait des droits ; en conséquence, son fils, qui était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, nommé David, lui demanda la permission de suivre la trace ; et cette permission accordée, il s'éloigna dans la direction du sang ; je le rappelai pour lui offrir ma carabine, mais il me fit signe qu'il avait son couteau et sa hache et que ces deux armes lui suffisaient.

Je le suivis des yeux jusqu'à la distance de cinquante pas à peu près, et je le vis descendre dans un ravin, s'enfonçant dans l'obscurité, où il marcha courbé pour ne point perdre de vue les vestiges sanglants. Les voituriers rentrèrent dans la cabane ; George continua sa faction qui n'était pas achevée, et comme j'étais réveillé de manière à ne pas me rendormir de quelque temps, je demurai près de lui. Au bout d'un instant, il me sembla entendre, vers la direction dans laquelle avait disparu le fils de George, un rugissement sourd : le père l'entendit aussi, car, sans me rien dire, il me saisit le bras et me le serra avec force. Au bout de quelques secondes, un nouveau rugissement se fit entendre, et je sentis les doigts de fer de George se crispier encore davantage ; puis il y eut un silence de cinq minutes à peu près, qui durent paraître cinq siècles au pauvre père ; enfin, au bout de ces cinq minutes, un cri humain retentit : George respira bruyamment, lâcha mon bras, et se tournant de mon côté : — Nous aurons un meilleur dîner demain qu'aujourd'hui, dit-il, l'ours est mort.

— Oh mon Dieu ! George murmura une voix douce derrière nous ; comment avez-vous permis à votre fils de poursuivre seul et presque sans armes un pareil animal ?

— Sauf votre respect, ma jolie dame, dit George avec un sourire d'orgueil, les ours, cela nous connaît ; j'en ai pour mon compte tué plus de cinquante dans ma vie, et je n'ai jamais attrapé à cette chasse que quelques égratignures qui ne valent

pas la peine d'en parler. Pourquoi arriverait-il plutôt malheur à mon fils qu'à moi?

— Cependant, lui dis-je, vous n'avez pas toujours été aussi tranquille que dans ce moment, témoin mon bras que j'ai cru que vous alliez me briser.

— Ah! me dit George, c'est que j'avais reconnu au rugissement de l'ours que lui et mon enfant se battaient corps à corps. C'est une faiblesse; c'est vrai, excellence; mais que voulez-vous? un père est toujours père.

En ce moment le chasseur reparut à l'endroit même où je l'avais perdu de vue; car, pour revenir ainsi que pour aller, il avait suivi la trace du sang. Comme s'il voulait nous donner la preuve que sa faiblesse était passée, George s'abstint de faire même un pas au-devant de David, et j'allai seul à la rencontre du jeune homme.

Il rapportait les quatre pattes de l'animal, c'est-à-dire la partie qui passe pour la plus friande, et ces quatre pattes nous étaient destinées. Quant au reste, il n'avait pu le rapporter: l'ours était énorme et pesait au moins cinq cents.

A cette nouvelle, les dormeurs se réveillèrent tous jusqu'au dernier, et ce fut à qui s'offrirait pour aller chercher les quartiers de l'ours. Pendant ce temps, David ôta sa peau de mouton et découvrait son épaule; il avait reçu de son terrible antagoniste un coup de griffe qui lui avait mis l'os presque à découvert. Cependant il avait perdu peu de sang, le sang ayant gelé presque aussitôt. Louise voulut laver la plaie avec de l'eau tiède et la bander avec son mouchoir, mais le blessé secoua la tête et répondit que c'était déjà sec; puis il remit sa peau de mouton par-dessus, après avoir frotté, pour tout remède, son épaule avec un morceau de lard. Cependant son père lui défendit de quitter la cabane, et les six voituriers désignés par George pour aller chercher les quartiers de l'ours partirent seuls.

La faction de George était finie; il vint s'asseoir près de son fils, et un autre le remplaça. J'entendis alors que le jeune homme racontait au vieillard tous les détails du combat. Pendant ce récit, les yeux de George brillaient comme des charbons. Lorsqu'il eut fini, Louise offrit au blessé quelques-unes de nos fourrures pour s'envelopper, mais il refusa, posa sa tête sur l'épaule du vieillard et s'endormit.

Nous étions si fatigués que nous ne tardâmes point à en faire autant , et nous nous réveillâmes sur les cinq heures du matin , sans qu'aucun autre accident eût troublé notre sommeil.

Nos guides avaient déjà attelé la moitié des voitures et notre traîneau. Comme la montée était beaucoup moins rapide que la veille , ils espéraient cette fois n'avoir à faire que deux voyages. George prit , comme il l'avait déjà fait , la bride de notre premier cheval et conduisit la caravane ; son fils et un autre voiturier marchaient devant avec leurs longues lances pour sonder le terrain. Vers midi , nous arrivâmes au point le plus haut , non pas de la montagne , mais du passage. Il était temps de faire halte , si nous voulions que le reste des voitures pût nous rejoindre avant la nuit. Nous regardâmes tout autour de nous pour voir si nous ne trouverions pas , comme la veille , quelques bouquets de bois ; mais , aussi loin que la vue pouvait s'étendre , la montagne était nue ; il fut donc convenu que le second convoi rapporterait une charge de bois suffisante , non-seulement pour préparer le souper , mais encore pour faire du feu toute la nuit.

Quant à nous , nous étions désespérés de n'avoir pas eu cette idée tout d'abord , et nous étions en train d'établir tant bien que mal , avec quatre piques enfoncées en terre et la toile qui recouvrait une des voitures , une espèce de tente , lorsque nous vîmes revenir le fils de George avec deux chevaux qui arrivaient au grand trot tout chargés de bois. Ces braves gens avaient pensé à nous et , prévoyant que sans feu nous trouverions le temps long , ils nous envoyaient des combustibles. La tente était finie ; nous grattâmes la neige comme d'habitude ; le fils de George creusa dans la terre un trou carré d'un pied à peu près de profondeur , alluma un premier fagot sur ce trou ; lorsque le fagot fut brûlé , il remplit à moitié le trou de braise ardente , posa dessus deux des pattes de l'ours qu'il avait tué la veille . les recouvrit de charbons allumés comme il aurait pu faire de pommes de terre ou de châtaignes , puis il plaça sur cette espèce de four de campagne un second fagot , qui au bout de deux heures ne fut plus qu'un amas de cendres et de braises.

Cependant , tout en soignant les préparatifs du souper , notre cuisinier allait souvent à l'ouverture de notre tente interroger le temps ; en effet , le ciel se couvrait de nuages , et un morne silence régnait dans l'atmosphère , indiquant quelque change-

ment pour la nuit ; or, tout changement dans notre situation ne pouvait que nous être préjudiciable. Aussi, lorsque le second convoi arriva, les voituriers se réunirent-ils en conseil, examinant le ciel et tendant la main au vent afin de savoir s'il se fixait enfin quelque part ; le résultat fut sans doute assez peu satisfaisant, car ils vinrent s'asseoir tristement près du feu. Comme je ne voulais point paraître devant Louise partager cette inquiétude, je chargeai Ivan de s'informer de ce qu'ils craignaient ; Ivan revint un instant après me dire que le temps^o tournait à la neige : ils craignaient donc pour le lendemain, outre les tempêtes et les avalanches, de ne pouvoir suivre exactement leur chemin, et, comme la route pendant toute la descente était bordée de précipices, la moindre déviation pouvait devenir mortelle. C'était justement le péril que je redoutais ; aussi, la nouvelle me trouva-t-elle tout préparé.

Quelque inquiétude qu'eussent nos compagnons de voyage, la faim ne perdait cependant point ses droits ; aussi, à peine installés autour du brasier, se mirent-ils à couper des effilés de l'ours qu'ils étendirent sur les charbons. Quant à nous, on nous réservait un mets plus délicat, c'était les pattes cuites à l'étouffé ; aussi, lorsque celui qui s'était constitué notre cuisinier jugea qu'elles étaient à point, il écarta avec précaution les braises qui les enveloppaient, et les tira l'une après l'autre du brasier.

Cette fois encore, je l'avoue, l'impression fut peu flatteuse, les pattes avaient démesurément grossi, et présentaient une masse informe et assez peu attrayante. Après les avoir posées toutes fumantes sur un tronc de sapin que ses compagnons avaient scié la veille et avaient apporté pour nous faire une espèce de table, notre cuisinier commença, avec son couteau, à enlever la croûte qui les recouvrait. Cependant, comme à mesure que cette opération s'accomplissait, une odeur des plus succulentes se faisait sentir, je ne tardai pas à faire retour sur mes opinions, d'autant mieux que, n'ayant mangé depuis le matin qu'un peu de pain et de jambon cru, j'avais une faim atroce. Quant à Louise, elle regardait toutes ces préparations avec une répugnance visible, et avait déclaré positivement qu'elle ne mangerait que du pain.

Malheureusement, quand le repas fut prêt, la vue faillit me

faire perdre l'appétit qu'avait excité l'odorat; en effet, dépouillées ainsi de leur peau, les pattes de l'ours faisaient l'effet de deux mains de géant. Je restai donc, au grand étonnement des spectateurs, un instant indécis, attiré par l'odeur, repoussé par la forme, et assez désireux d'avoir un dégustateur du mets tant vanté. Je me tournai donc vers Ivan, qui convoitait ce rôti avec une gourmandise très-visible, et lui fit signe d'y goûter; il ne se le fit pas dire deux fois, emprunta la fourchette et le couteau de son voisin, et, avec une satisfaction visible, il entama une des deux pattes; comme il n'y avait à se tromper ni à son assurance désintéressée, ni à sa satisfaction évidente, j'en fis autant que lui, et, à la première bouchée, je fus forcé de convenir qu'Ivan avait pleinement raison.

Quant à Louise, nos exemples ni nos prières ne purent rien sur elle, elle se contenta de manger un peu de pain et de jambon rôti, et, ne voulant pas boire d'eau-de-vie, elle se désaltéra avec de la neige.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue, et l'obscurité toujours croissante indiquait que le temps se chargeait de plus en plus; les chevaux se serraient les uns contre les autres avec une espèce d'inquiétude instinctive, et, de temps en temps, il passait des raffales de vent qui eussent emporté notre tente si nos prévoyants compagnons n'eussent pris soin de l'adosser à un rocher; nous n'en fîmes pas moins nos dispositions pour dormir, si la chose nous était possible. Comme la tente n'offrait point un abri suffisant pour une femme, Louise rentra dans son traîneau dont je fermai l'ouverture avec la peau de l'ours tué la veille, et je revins m'installer sous la tente que nos voituriers nous avaient abandonnée, prétendant qu'ils seraient très-bien sous leurs chariots. Effectivement, la tente était trop petite pour les contenir tous; cependant nous insistâmes pour que la moitié de la troupe la partageât avec nous; mais ils refusèrent obstinément, et il n'y eut que le fils de George qui, sur l'ordre de son père, et souffrant encore de sa blessure de la veille, se décida enfin à rester notre camarade de chambrée. Quant aux autres, ils se placèrent, comme ils l'avaient dit, sous leurs voitures, à l'exception de George, qui, méprisant ce sybaritisme, se coucha tout bonnement à terre, enveloppé de ses peaux de mouton, et la tête sur un rocher; un des voituriers

resta, comme la veille, en sentinelle à la porte de la tente.

Comme je rentrais après avoir visité toutes ces dispositions extérieures, j'en vis une que je n'avais pas remarquée : c'était un grand amas de branches placé au milieu de la route, et auquel on commençait à mettre le feu. Ce second foyer, qui ne devait chauffer personne, me paraissait à peu près inutile ; je demandai donc dans quel but il était préparé ; le fils de George me répondit alors que c'était pour écarter les loups qui, attirés par l'odeur de notre rôti, ne manqueraient pas de venir rôder autour de nous. La raison me parut suffisante et la précaution des mieux conçues ; la sentinelle était chargée d'entretenir le feu de notre tente et le feu de la route.

Nous nous enveloppâmes dans nos pelisses, et nous attendîmes, sinon avec tranquillité, du moins avec résignation, les deux ennemis qui nous menaçaient, la neige et les loups. L'attente ne fut pas longue, et une demi-heure ne s'était point écoulée, que je vis tomber l'une, et que j'entendis dans le lointain les hurlements des autres. Cependant j'étais si fatigué, que, lorsque je vis, au bout d'une vingtaine de minutes, que ces hurlements, qui, je l'avoue, m'inquiétaient plus que la neige, quoiqu'ils fussent réellement moins dangereux, ne se rapprochaient point, je m'endormis profondément.

Je ne sais pas depuis combien de temps j'étais plongé dans ce sommeil, lorsque je sentis tomber sur moi une lourde masse. Je me réveillai en sursaut ; j'étendis instinctivement les bras, mais je rencontrai un obstacle ; je voulus crier, mais ma voix se perdit étouffée. Dans le premier moment, j'ignorais complètement où j'étais ; puis, en rassemblant mes idées, je crus que la montagne s'était écroulée sur nous, et je redoublai d'efforts. Aux secousses qui l'ébranlaient, je sentis que je n'étais pas le seul Encelade enseveli sous ce nouvel Etna. J'étendis la main vers mon compagnon d'infortune, qui me saisit le bras et me tira à lui ; je cédai à l'impulsion, et je me trouvai la tête dehors. La toile de notre tente, surchargée de neige, s'était abattue sur nous et nous avait enveloppés comme dans un panneau ; mais le fils de George, tandis que je cherchais une issue impossible à trouver, l'avait éventrée avec un poignard, et, me saisissant d'une main et Ivan de l'autre, il nous faisait sortir avec lui par l'ouverture qu'il s'était frayée.

Il n'y avait point de sommeil à espérer pendant tout le reste de la nuit ; la neige tombait à flocons si pressés , que nos voitures avaient entièrement disparu sous la couche qui les recouvrait , et semblaient des monticules adhérents à la montagne. Quant à George , une légère élévation du terrain indiquait seule l'endroit où il était couché. Nous nous assîmes , les pieds au feu et le dos au vent , et nous attendîmes le jour.

Vers les six heures du matin , la neige cessa ; et cependant , malgré l'approche du jour , le ciel resta terne et lourd. Au premier rayon qui parut vers l'orient , nous appelâmes George , qui passa aussitôt sa tête à travers sa couverture de neige. Mais c'est tout ce qu'il put faire ; sa peau de mouton était prise dans la neige solide , et le retenait comme cloué au sol. Il lui fallut faire un effort violent , à l'aide duquel il rentra en possession de lui-même. Aussitôt , et à son tour , il appela les autres voituriers.

Alors nous les vîmes , les uns après les autres , passer leurs têtes à travers le rideau de neige qui avait fait du dessous de chaque voiture une espèce d'alcôve fermée. Leur premier regard se dirigea vers l'orient. Un jour pâle et triste y luttait avec la nuit , et il semblait que c'était la nuit qui dût remporter la victoire ; l'aspect était inquiétant , car aussitôt ils se réunirent en conseil pour savoir ce qu'il fallait faire.

En effet , toute la nuit la neige était tombée , et à chaque pas que l'on faisait dans cette couche nouvelle , on y enfonçait jusqu'aux genoux. Tout chemin avait donc disparu , et les raffales de vent , qui avaient passé si violentes toute la nuit , avaient dû combler les ravins , qu'il devenait ainsi impossible d'éviter. D'un autre côté , nous ne pouvions rester à la même place , manquant de tout , sans feu , sans provisions , sans abri. Quant à retourner sur nos pas , cette résolution présentait tout autant de danger que d'aller en avant ; d'ailleurs , cette opinion fût-elle celle de nos compagnons , nous étions bien résolus à ne pas l'adopter.

Au milieu de toutes ces discussions , Louise venait de sortir la tête de son traîneau et m'avait appelé ; comme les autres voitures , il était complètement enseveli sous la neige , de sorte qu'au premier aspect elle avait jugé la position et deviné ce qui se passait. Je la trouvai ferme et calme , comme toujours , et décidée à aller en avant.

Pendant ce temps, la discussion continuait entre nos voituriers, et je voyais, au geste rapide et à la parole animée de George, qu'il soutenait une opinion qu'il avait peine à faire adopter. En effet, George voulait aller en avant, et les autres voulaient attendre. George disait que la neige pouvait continuer de tomber ainsi pendant un jour ou deux, et rester, comme cela arrive quelquefois, une semaine et même plus, sans prendre aucune consistance. Alors la caravane tout entière ne pourrait plus ni avancer ni reculer, et serait ensevelie vivante; au contraire, en continuant la marche le jour même, et tandis qu'il n'y avait encore que deux pieds de neige nouvelle, on pourrait le lendemain matin arriver à un village qui se trouve au bas du versant oriental, à une quinzaine de lieues d'Ekaterynbourg.

Cet avis, il faut bien le dire, quoiqu'il fût celui auquel d'avance je m'étais sympathiquement réuni, présentait bien des dangers. Le vent continuait de souffler avec violence, les chasses-neige et les avalanches sont d'ailleurs fréquents dans ces montagnes. Aussi une forte opposition se manifesta-t-elle contre l'opinion de George, et, au bout de quelque temps, elle dégénéra en révolte complète. Comme l'autorité dont il était investi n'était qu'une concession volontaire, ceux qui la lui avaient donnée pouvaient la lui retirer, et effectivement ils venaient de lui dire de continuer la route avec son fils et sa voiture s'il voulait, lorsque Ivan, après être venu prendre mon avis et celui de Louise, plein de confiance comme nous dans l'expérience du vieux guide, s'avança et ordonna de mettre les chevaux aux équipages. Cet ordre excita d'abord l'étonnement, puis des murmures; mais alors Ivan tira un papier de sa poche, et le déployant : *Ordre de l'empereur*, dit-il. — Aucun des voituriers ne savait lire, mais tous connaissaient le cachet impérial. Sans s'informer comment Ivan était porteur de cet ordre, sans discuter s'ils devaient y être soumis, ils coururent aux chevaux, qui, réuni en un seul groupe; se pressaient les uns contre les autres comme un troupeau de moutons, et au bout de dix minutes, la caravane se trouva prête à partir.

Le fils de George prit les devants pour sonder le terrain, George et sa voiture se placèrent en tête de la colonne. Notre traîneau suivait immédiatement, de sorte que, si l'équipage de

George enfonçait dans quelque ravin , nous pourrions , nous , avec notre voiture légère , l'éviter facilement. Les autres venaient sur une seule ligne , car cette fois nous pouvions marcher tous ensemble. Ainsi que je l'ai dit , nous étions arrivés au plateau le plus élevé de la montagne , et nous n'avions plus qu'à redescendre.

Au bout d'un instant , nous entendîmes un cri , et nous vîmes s'enfoncer notre guide. Nous courûmes à l'endroit où il avait disparu , nous trouvâmes un trou d'une quinzaine de pieds de profondeur , au fond duquel la neige s'agitait , puis une main qui passait encore. En ce moment , le pauvre père accourut , tenant une longue corde à la main , afin qu'on la lui attachât autour du corps et qu'il pût s'élancer après son fils avec quelque espoir de le sauver. Mais un voiturier se présenta en disant qu'on avait besoin que George se conservât pour conduire la caravane , et que c'était à lui de descendre. On lui passa la corde sous les aisselles , Louise lui tendit sa bourse , qu'il mit dans sa poche en faisant un signe de tête et sans s'informer de ce qu'il y avait dedans ; nous prîmes à six ou huit la corde , que nous laissâmes filer rapidement , de sorte qu'il arriva au moment où la main commençait à disparaître. Alors , saisissant le malheureux par le poignet , en même temps que nous le tirions en haut , il parvint à l'enlever de la couche de neige où il était enseveli , et le prit tout évanoui dans ses bras ; aussitôt nous redoublâmes d'efforts , et en un instant l'un et l'autre furent replacés sur un terrain solide.

Le pauvre père ne savait lequel il devrait embrasser d'abord ou de son fils ou de celui qui l'avait été chercher au fond du ravin ; mais , David étant évanoui , ce fut de lui qu'il s'occupa d'abord. L'évanouissement venait évidemment du froid ; George fit donc avaler au malade quelques gouttes d'eau-de-vie qui le ranimèrent ; puis on l'étendit sur une fourrure , on le déshabilla , on le frotta de neige par tout le corps jusqu'à ce que la peau fût d'un rouge de sang , et alors , comme il remuait bras et jambes et qu'il n'y avait plus de danger , David pria lui-même que l'on continuât la route , disant qu'il se sentait en état de marcher ; mais Louise n'y voulut pas consentir , elle le plaça près d'elle dans le télègue , et un autre voiturier le remplaça. Notre postillon monta sur un de ses chevaux , je

me plaçai près d'Ivan sur le siège, et nous nous remîmes en marche.

La route tournait à gauche, s'escarpant aux flancs de la montagne; à droite s'étendait le ravin dans lequel était tombé le fils de Georges, ravin dont il était impossible de mesurer la profondeur, car, selon toutes les probabilités, David n'avait pas roulé au fond, mais s'était arrêté sur quelque accident de terrain qui l'avait heureusement retenu. Ce qu'il y avait de mieux à faire était donc de serrer autant que possible la paroi de rocher à laquelle, sans aucun doute, était adossé le chemin.

Cette manœuvre nous réussit, et nous marchâmes ainsi deux heures à peu près sans accident. Pendant ces deux heures, la descente était sensible, quoiqu'elle ne fût point rapide; nous étions alors arrivés à un bouquet d'arbres pareil à celui sous lequel nous nous étions arrêtés pendant la première nuit. Personne de nous n'avait mangé encore; nous résolûmes de nous arrêter une heure pour laisser reposer les chevaux, déjeuner et faire du feu.

Ce fut sans doute par une prévision toute miséricordieuse que Dieu plaça au milieu des neiges ces bois résineux si prompts à s'enflammer. Aussi n'eûmes-nous besoin que d'abattre un sapin, et de secouer la neige qui pendait en frange à ses branches, pour nous faire un foyer splendide, autour duquel, en un instant, nous fûmes tous groupés, et dont la chaleur acheva de remettre David. J'ambitionnais fort une troisième patte d'ours, mais nous n'avions pas le temps de préparer le fourneau nécessaire à sa cuisson; je fus donc forcé de me contenter d'une tranche rôtie sur les charbons, tranche au reste que je trouvai excellente. Nous ne mangeâmes que la viande; le pain était trop précieux, il ne nous en restait plus que quelques livres.

Cette halte, si courte qu'elle fût, avait fait grand bien à tout le monde, et hommes et animaux étaient prêts à repartir avec un nouveau courage, quand on s'aperçut que les roues ne tournaient plus: pendant notre station, une épaisse couche de glace avait emprisonné les moyeux, et il fallut la briser à coups de marteau pour que les roues pussent faire leur office. Cette opération nous prit encore au moins une

demi-heure ; il était près de midi lorsque nous nous remîmes en route.

Nous marchâmes trois heures sans accident, de sorte que nous devons avoir fait, depuis notre premier départ, près de sept lieues. lorsque nous entendîmes comme un craquement suivi d'un bruit pareil à celui que ferait un coup de tonnerre répété d'écho en écho, en même temps nous sentîmes passer comme un tourbillon de vent, et nous vîmes l'air obscurci d'une poussière de neige. A ce bruit, George arrêta court sa voiture : Une avalanche ! cria-t-il, et chacun resta muet, immobile et attendant. Puis, au bout d'un instant, le bruit cessa, l'air s'éclaircit, et la raffale, comme une trombe, continua son chemin, balayant la neige et renversant deux sapins qui croissaient sur un roc à cinq cents pas au-dessous de nous. Tous les voituriers poussèrent un cri de joie ; car, si nous eussions été d'une demi-verste plus avancés seulement, nous étions enlevés dans l'ouragan, ou engloutis par l'avalanche ; en effet, à une demi-verste d'où nous étions, nous trouvâmes le chemin encombré par la neige.

Ce n'était pas, à vrai dire, un obstacle imprévu, car, dès que la trombe avait été aperçue, George m'avait manifesté la crainte qu'elle ne nous laissât cette trace de son passage. Nous n'en essayâmes pas moins, comme cette neige était légère et friable, de percer au travers, et nous poussâmes les chevaux dessus ; mais les chevaux reculèrent comme si on les lançait sur un mur ; nous les piquâmes avec nos lances pour les forcer d'avancer, ils se cabrèrent tout debout, puis retombèrent les pieds de devant dans cette neige qui, leur entrant dans les yeux et dans les naseaux, les rendit furieux et les fit reculer. Il était inutile d'essayer de forcer le passage, il fallait faire une trouée.

Trois rouliers montèrent sur la plus haute des voitures, et un quatrième se hissa sur leurs épaules, afin de dominer l'obstacle. L'éboulement pouvait avoir une vingtaine de pieds d'épaisseur ; le mal était donc moins grand qu'on n'aurait pu le croire d'abord : il y avait, en nous y mettant tous, pour deux ou trois heures de travail.

Le ciel était si couvert que, quoiqu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi, la nuit venait déjà, rapide et mena-

çante. Cette fois nous n'avions pas même le temps de nous construire le frêle abri d'une tente, et de plus nous n'avions aucun moyen de nous procurer du feu, puisque, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions aucun arbre. Nous nous arrêtâmes donc à l'instant même; nous rangeâmes nos chariots en un arc, dont l'éboulement faisait la corde. et, dans ce demi-cercle, nous enfermâmes les chevaux et le télègue. Toutes ces précautions étaient prises contre les loups, qu'il n'était plus possible, vu le manque de feu, de tenir à distance. A peine avions-nous fait ces dispositions, que nous nous trouvâmes dans une obscurité complète.

Il n'y avait guère moyen de songer à souper; cependant nos rouliers mangèrent chacun un morceau de l'ours, paraissant trouver cette viande aussi bonne crue que cuite. Quant à moi, quelle que fût la faim que j'éprouvais, je ne pus surmonter le dégoût que m'inspirait cette chair crue; je me contentai donc de partager un pain avec Louise, puis j'offris ma dernière bouteille d'eau-de-vie; mais George refusa au nom de tous ses camarades, disant qu'il fallait la conserver pour les travailleurs.

Alors Louise, avec sa présence d'esprit ordinaire, me rappela qu'il y avait à notre berline de poste deux lanternes que j'avais bien recommandé à Ivan de mettre dans le télègue. Je l'appelai pour lui demander s'il avait suivi mes instructions à cet égard, et j'appris avec joie que les deux lanternes étaient dans le coffre. Je les en tirai aussitôt, et les trouvai toutes garnies de leurs bougies.

Ivan fit part à nos compagnons du trésor que nous venions de découvrir, et il fut reçu avec des cris de joie. Ce n'était pas un foyer qui pût écarter de nous les animaux de proie, mais c'était une lumière à l'aide de laquelle au moins nous pourrions être prévenus de leur approche. Les deux lanternes furent placées au bout de deux perches enfoncées solidement dans la neige; puis on les alluma, et nous vîmes avec satisfaction que leur lueur, toute pâle qu'elle était, suffisait, grâce à l'éclat de la neige, pour éclairer dans une circonférence d'une cinquantaine de pas les alentours de notre camp.

Nous étions dix hommes en tout; deux se placèrent en sentinelle sur les chariots, huit se mirent à travailler pour percer

l'éboulement. Depuis deux heures de l'après-midi le froid avait repris toute sa force, de sorte que la neige présentait déjà assez de solidité pour qu'on pût y creuser un passage, quoiqu'elle ne fût pas assez compacte pour rendre cette besogne aussi fatigante qu'elle l'eût été deux jours plus tard. J'avais préféré être du nombre des travailleurs, car j'avais pensé que, forcé de me donner un mouvement continu, je souffrirais moins du froid.

Pendant trois ou quatre heures nous travaillâmes assez tranquillement, et ce fut alors que mon eau-de-vie, si heureusement ménagée par George, fit merveille. Mais, sur les onze heures du soir, un hurlement si prolongé et si proche se fit entendre, que nous nous arrêtâmes tous; en même temps nous entendîmes la voix du vieux George que nous avions placé en sentinelle et qui nous appelait. Nous laissâmes notre travail aux trois quarts achevé, et nous courûmes aux chariots, sur lesquels nous montâmes. Il y avait déjà plus d'une heure qu'une douzaine de loups étaient en vue; mais maintenus par la lumière de nos lanternes, ils n'osaient approcher, et on les voyait rôdant comme des ombres sur la limite de cette lumière, rentrant dans l'obscurité, puis reparaisant, puis disparaissant encore. Enfin, l'un d'eux s'était approché si près, et George, à son hurlement, avait tellement bien compris qu'il ne tarderait pas à s'approcher davantage encore, qu'il nous avait appelés.

J'avoue qu'au premier moment je fus médiocrement rassuré en voyant ces animaux monstrueux qui me paraissaient le double au moins de ceux d'Europe. Je n'en fis pas moins bonne contenance, m'assurant que ma carabine, que je tenais à la main, et que mes pistolets, que j'avais à ma ceinture, étaient bien amorcés. Tout était en bon ordre, et cependant, malgré le froid, je sentis une sueur tiède me passer sur le visage.

Nos huit chariots, comme je l'ai dit, formaient l'enceinte demi-circulaire où étaient enfermés nos chevaux, le télègue et Louise, cette enceinte était protégée d'un côté par la paroi de la montagne, tranchée perpendiculairement à plus de quatre-vingts pieds, et de l'autre, par l'éboulement, qui faisait sur nos derrières comme une espèce de rempart naturel. Quant à la ligne des chariots, elle était garnie comme les créneaux

d'une ville assiégée ; chaque homme avait sa pique, sa hache et son couteau, et Ivan et moi, nous avions chacun une carabine et une paire de pistolets.

Nous restâmes ainsi pendant une demi-heure à peu près, occupés des deux côtés à mesurer nos forces. Les loups, comme je l'ai dit, faisaient quelquefois des pointes dans la lumière comme pour s'enhardir, et cependant ces pointes avaient un caractère visible d'hésitation. Cette tactique de leur part avait cela de maladroit qu'elle nous familiarisait avec le danger ; quant à moi, une espèce de fièvre avait succédé à ma crainte première, et j'étais impatient de cette situation, qui était depuis longtemps déjà le danger sans être encore le combat. Enfin un des loups s'approcha si près de nous, que je demandai à George s'il ne serait pas convenable de lui envoyer une balle pour le faire repentir de sa témérité.

— Oui, me dit-il, si vous êtes sûr de le tuer roide.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si vous le tuez roide, ses camarades s'amuseront à le manger, comme font les chiens dans un chenil ; il est vrai aussi, murmura-t-il entre ses dents, qu'une fois qu'ils auront goûté du sang, ils seront comme des démons.

— Ma foi, répondis-je, il me fait si beau jeu, que je suis à peu près sûr de mon coup.

— Tirez donc, alors, dit George, car, aussi bien faut-il que cela finisse d'une façon ou de l'autre.

Il n'avait pas achevé, que le coup de fusil était parti, et que le loup se tordait sur la neige.

En même temps, et ainsi que l'avait prévu George, cinq ou six loups que nous n'apercevions que comme des ombres, se précipitèrent dans le cercle de lumière, saisirent le mort et, l'entraînant avec eux, rentrèrent dans l'obscurité en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mais, quoique les loups fussent hors de vue, leur présence n'en était pas moins constatée par des hurlements féroces ; il y a plus, ces hurlements redoublaient tellement, qu'il était visible que la troupe augmentait en nombre. En effet, c'était une espèce d'appel à la curée, et tout ce qu'il y avait de ces animaux à deux lieues à la ronde, était maintenant réuni en face de nous ; enfin, les hurlements cessèrent.

— Entendez-vous nos chevaux? me dit George.

— Que font-ils?

— Ils piétinent et hennissent, cela veut dire que nous nous tenions prêts.

— Mais je croyais les loups partis, ils ne rugissent plus.

— Non, ils ont fini et ils se pourlèchent. Eh! tenez, les voilà; attention, les autres.

En effet, huit à dix loups qui, dans l'obscurité, nous paraissaient gros comme des ânes, entrèrent tout à coup dans le cercle de lumière qui nous entourait, puis, sans hésitation, sans hurlements, fondirent droit sur nous, et, au lieu d'essayer de passer sous nos voitures, bondirent bravement dessus pour nous attaquer en face. Cette attaque fut rapide comme la pensée, et, à peine avais-je eu le temps de les apercevoir, que nous en étions déjà aux prises avec eux; cependant, soit hasard, soit qu'ils eussent vu de quel point était parti le coup de feu, aucun n'attaqua mon chariot, de sorte que je pus juger du combat mieux que si j'y eusse pris une part directe.

A ma droite, le chariot qui était défendu par George, était attaqué par trois loups dont l'un, à peine à portée, fut transpercé d'un coup de pique que lui lança le vieillard, et l'autre tué d'un coup de carabine que je lui tirai; il n'en restait donc plus qu'un, et, comme je vis George lever sa hache sur lui, je ne m'en inquiétai pas davantage, et me retournai vers le chariot de gauche sur lequel était David.

Là, la chance était moins heureuse, quoique deux loups seulement l'eussent attaqué, car David, on se le rappelle, était blessé à l'épaule gauche; il avait bien frappé un des deux loups d'un coup de pique, mais le fer n'ayant atteint à ce qu'il paraît aucune partie vitale, le loup avait mordu et brisé le bois de la pique, de sorte que David s'était trouvé un instant n'avoir qu'un bâton dans la main. Au même instant, l'autre loup s'était élancé et se cramponnait aux cordages, afin d'arriver jusqu'à David. Aussitôt je passai d'un chariot à l'autre, et, au moment où David tirait son couteau, je cassai la tête de son antagoniste d'un coup de pistolet; quant à l'autre, il se roulait sur la neige, rugissant avec fureur et mordant, sans pouvoir l'arracher, le bois de la pique qui sortait de six à huit pouces de sa blessure.

Pendant ce temps, Ivan faisait merveille de son côté, et j'avais entendu un coup de carabine et deux coups de pistolet qui m'annonçaient que nos adversaires étaient aussi bien reçus à mon extrême gauche qu'à ma gauche et à ma droite. En effet, au bout d'un instant, quatre loups traversèrent de nouveau la lumière, mais cette fois pour fuir; et, chose étrange! alors deux ou trois de ceux que nous croyions morts ou blessés mortellement, se dressèrent sur leurs pattes; puis tout en se traînant et en laissant derrière eux une large trace de sang, suivirent leurs compagnons et disparurent avec eux; si bien que, tout compte fait, il ne resta que trois ennemis sur le champ de bataille.

Je me retournai vers George, au bas du chariot duquel deux loups étaient gisants; c'était celui qu'il avait transpercé d'un coup de pique, et celui que j'avais tué d'un coup de carabine.

— Rechargez vite, me dit-il, ce sont de vieilles connaissances dont je sais toutes les allures; rechargez vite, nous n'en serons pas quittes à si bon marché.

— Comment! lui dis-je en mettant à l'instant même son conseil à exécution, vous croyez que nous ne sommes pas encore débarrassés d'eux?

— Écoutez-les, répondit George; tenez, les voilà qui s'appellent; et puis, tenez, tenez... et il étendit la main vers l'horizon.

En effet, aux hurlements rapprochés de nous répondaient des hurlements lointains; de sorte qu'il était évident que le vieux guide avait raison, et que cette première attaque n'était qu'une affaire d'avant-garde.

En ce moment je me retournai, et je vis luire, pareils à deux torches ardentes, les deux yeux d'un loup, qui, parvenu sur la crête de l'éboulement, plongeait de là dans notre camp. Je le mis en joue; mais, au moment où le coup partait, il s'élançait au milieu des chevaux, et tombait, cramponné à la gorge de l'un d'eux. En même temps, deux ou trois de nos compagnons se laissèrent glisser à bas des chariots; mais aussitôt la voix du vieux George retentit:

— Il n'y a qu'un loup, cria-t-il; il ne faut qu'un homme, tous les autres à leur poste. — Et vous, ajouta-t-il en s'adres-

sant à moi , rechargez vite , et tâchez de ne tirer qu'à coup sûr .

Deux hommes remontèrent sur les chariots , et le troisième se glissa . ventre à terre et son long couteau à la main , entre les pieds des chevaux , qui trépignaient de terreur et se jetaient comme des insensés contre les voitures , qui les enfermaient . Au bout d'un instant , je vis luire une lame , qui disparut aussitôt , alors le loup lâcha le cheval , qui se dressa tout sanglant sur ses pieds de derrière , tandis qu'à terre on voyait une masse informe se rouler sans qu'on pût distinguer l'homme du loup ni le loup de l'homme : c'était quelque chose de terrible . Au bout d'un instant , l'homme se releva ; nous poussâmes un cri de joie , nous avons tous le cœur oppressé .

— David , dit le lutteur en se secouant , viens m'aider à enlever cette charogne ; tant qu'elle sera dans l'enceinte , il n'y aura pas moyen de jouer des chevaux .

David descendit , traîna le loup jusqu'au chariot où était son père , et le souleva avec l'aide de son compagnon . George alors le prit par les pattes de derrière , comme il eût pu faire d'un lièvre , et , le tirant à lui , le jeta en dehors du cercle avec les deux ou trois qui étaient déjà gisants ; puis , se retournant vers le voiturier , qui s'était assis à terre tandis que David remontait sur sa voiture :

— Eh bien ! Nicolas , lui dit-il , ne remontes-tu pas à ton poste ?

— Non , vieux George , non , dit le voiturier en secouant la tête , j'en ai assez .

— Sériez-vous donc blessé ? s'écria Louise en sortant à demi du télègue .

— Je ne saurais trop vous dire , ma petite dame , répondit Nicolas ; seulement ce que je sais , c'est que je crois que j'ai mon compte .

— Eugène ! me cria Louise , Eugène ! venez donc m'aider à panser ce pauvre homme ; il perd tout son sang .

Je tendis ma carabine à George , je sautai à bas du chariot et je courus au blessé .

Effectivement , il avait une partie de la mâchoire emportée , et le sang coulait abondamment d'une large plaie qu'il avait au cou . J'eus peur un instant que la carotide ne fût atteinte ; je pris une poignée de neige et je l'appliquai sur sa blessure , sans sa-

voir si je faisais bien ou mal. Le patient, saisi par le froid, jeta un cri et s'évanouit : je crus qu'il était mort.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Louise, pardonnez-moi, car c'est moi qui suis cause de tout cela.

— A nous ! Excellence, à nous, cria George, voilà les loups.

Je laissai le blessé aux soins de Louise, et je remontai vivement sur mon chariot.

Cette fois, je ne pus suivre aucun détail, car j'eus assez à faire pour mon propre compte, sans m'occuper des autres. Nous étions attaqués par vingt loups au moins ; je déchargeai l'un après l'autre mes deux pistolets à bout portant, puis je saisis une hache que George me tendait. Mes pistolets déchargés n'étaient plus bons à rien ; je les passai dans ma ceinture, et je me mis à jouer de mon mieux de l'instrument dont j'étais armé.

Le combat dura près d'un quart d'heure ; pendant un quart d'heure quelqu'un qui eût assisté à cette lutte eût eu, certes, sous les yeux, un des spectacles les plus terribles qui se puissent voir. Enfin, au bout d'un quart d'heure, j'entendis pousser sur toute notre ligne un grand cri de victoire ; je fis un dernier effort. Un loup s'était cramponné aux cordages de mon chariot, afin de parvenir jusqu'à moi ; je lui déchargeai un coup terrible sur la tête, et quoique la hache glissât sur l'os du crâne, elle lui fit une si profonde blessure à l'épaule, qu'il lâcha prise et retomba en arrière.

Alors, comme la première fois, nous vîmes les loups faire retraite, repasser en hurlant dans l'espace éclairé, puis disparaître dans les ténèbres ; mais cette fois pour ne plus revenir.

Chacun de nous alors jeta un regard silencieux et morne autour de lui ; trois de nos hommes étaient plus ou moins blessés, et sept ou huit loups étaient gisants çà et là : il était évident que, sans le moyen que nous avions trouvé d'éclairer le champ de bataille, nous eussions probablement été tous dévorés.

Le péril même que nous venions de courir nous faisait plus vivement encore sentir la nécessité de gagner rapidement la plaine. Qui pouvait prévoir les nouveaux dangers qu'amènerait la prochaine nuit si nous étions forcés de la passer dans la montagne ?

Nous plaçâmes donc nos blessés en sentinelles sur les chariots, après avoir bandé leurs plaies, car, quoiqu'il fût probable, ainsi

que l'annonçaient les hurlements de plus en plus éloignés des fuyards, que nous étions décidément débarrassés d'eux, il eût été imprudent de ne point nous tenir toujours sur nos gardes; cette précaution prise, nous nous remîmes à creuser notre galerie.

Au point du jour l'éboulement était percé de part en part.

Alors George donna l'ordre d'atteler. Quatre de nos voituriers s'occupèrent de ce soin, tandis que les quatre autres dépouillaient les morts dont les fourrures, surtout à l'époque où nous étions, avaient une certaine valeur; mais au moment de partir, on s'aperçut que le cheval qui avait été mordu par les loups était trop grièvement blessé, non-seulement pour rendre aucun service, mais encore pour continuer la route.

Alors le voiturier auquel il appartenait m'emprunta un de mes pistolets, et le conduisant dans un coin, il lui cassa la tête.

Cette exécution faite, nous nous remîmes en route en silence et tristement. Nicolas était toujours dans un état presque désespéré, et Louise, qui l'avait pris sous sa protection, l'avait fait mettre près d'elle dans le traîneau; les autres étaient couchés sur leurs voitures; quant à nous, nous marchions à pied près des attelages.

Au bout de trois ou quatre heures de marche, pendant lesquelles les voitures faillirent vingt fois être précipitées, nous arrivâmes à un petit bois que les voituriers reconnurent avec une grande joie, car il n'était distant que de trois ou quatre lieues du premier village que l'on rencontre sur le versant asiatique de l'Oural; nous nous arrêtâmes donc, et comme le besoin de repos était général, George ordonna de faire halte.

Chacun mit la main à l'œuvre, même les blessés; en dix minutes les chevaux furent dételés, trois ou quatre sapins abattus, et un grand feu fut allumé. Cette fois encore l'ours fit les frais du repas, mais comme nous ne manquions pas de charbons pour le faire griller, tout le monde en mangea, même Louise.

Puis, comme chacun avait hâte de sortir de ces montagnes maudites, nous nous remîmes en route aussitôt le repas de nos chevaux et le nôtre terminé. Après une heure et demie de marche, nous aperçûmes au détour d'une colline plusieurs colonnes de fumée qui semblaient sortir de la terre, c'était le village tant désiré que plus d'un d'entre nous avait cru ne jamais

atteindre, et dans lequel nous entrâmes enfin vers les quatre heures du soir.

Il n'y avait qu'une mauvaise auberge, dont, en toute autre circonstance, je n'aurais pas voulu pour servir de chenil à mes chiens, et qui nous sembla un palais.

Le lendemain, en partant, nous laissâmes cinq cents roubles à George, en le priant de les partager entre lui et ses camarades.

XXV.

A partir de ce moment, tout alla bien, car nous nous trouvions dans ces vastes plaines de la Sibérie qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale, sans qu'on rencontre une seule montagne qui mérite le nom de colline. Grâce à l'ordre dont Ivan était porteur, les meilleurs chevaux étaient pour nous; puis la nuit, de peur d'accidents pareils à ceux dont nous avons failli être victimes, des escortes de dix ou douze hommes armés de carabines ou de lances nous accompagnaient, galopant aux deux côtés de notre traîneau. Nous traversâmes ainsi Ekaterynbourg sans nous arrêter à ses magnifiques magasins de pierreries, qui la font étinceler comme une ville magique, et qui nous semblaient d'autant plus fabuleux, que nous sortions d'un désert de neige, où, pendant trois jours, nous n'avions pas trouvé l'abri d'une chaumière; puis Tioumen, où commence véritablement la Sibérie; enfin nous entrâmes dans la vallée du Tobol, et, sept jours après être sortis des terribles monts Ourals, nous entrions à la nuit tombante dans la capitale de la Sibérie.

Nous étions écrasés de fatigue, et cependant Louise, soutenue par le sentiment de son amour, qui croissait à mesure qu'elle se rapprochait de celui qui en était l'objet, ne voulut s'arrêter que le temps de prendre un bain. Vers les deux heures du matin, nous repartîmes pour Koslowo, petite ville située sur l'Irtich, et qui avait été fixée pour résidence à une vingtaine de prisonniers, au nombre desquels, comme nous l'avons dit, se trouvait le comte Alexis.

Nous descendîmes chez le capitaine commandant le village, et là, comme partout, l'ordre de l'empereur fit son effet. Nous

nous informâmes du comte ; il était toujours à Koslowo , et sa santé était aussi bonne qu'on pouvait le désirer. Il était convenu avec Louise que je me présenterais d'abord à lui , afin de le prévenir qu'elle était arrivée. Je demandai en conséquence , pour le voir , au gouverneur , une permission qui me fut accordée sans difficulté. Comme je ne savais pas où résidait le comte et que je ne parlais pas la langue du pays , on me donna un Cosaque pour me conduire.

Nous arrivâmes dans un quartier du village fermé par de hautes palissades , dont toutes les issues étaient gardées par des sentinelles , et qui se composait d'une vingtaine de maisons à peu près. Le Cosaque s'arrêta à l'une d'elles , et me fit signe que c'était là. Je frappai avec un battement de cœur étrange à cette porte , et j'entendis la voix d'Alexis qui répondait : Entrez. — J'ouvris la porte , et je le trouvai couché tout habillé sur son lit , un bras pendant et un livre tombé près de lui.

Je restai sur le seuil , le regardant et lui tendant les bras , tandis que lui se soulevait étonné , hésitant à me reconnaître.

— Eh bien ! oui , c'est moi , lui dis-je.

— Comment ! vous ! vous !

Et il bondit de son lit et me jeta les bras autour du cou ; puis , reculant avec une espèce de terreur :

— Grand-Dieu ! s'écria-t-il , et vous aussi , seriez-vous exilé , et serais-je assez malheureux pour être cause...

— Rassurez-vous , lui dis-je , je viens ici en amateur.

Il sourit amèrement.

— En amateur au fond de la Sibérie , à neuf cents lieues de Saint-Pétersbourg ! Expliquez-moi cela... ou plutôt... avant tout... pouvez-vous me donner des nouvelles de Louise !

— D'excellentes et de toutes fraîches : je la quitte.

— Vous la quittez ! vous la quittez il y a un mois ?

— Il y a cinq minutes.

— Mon Dieu ! s'écria Alexis en pâlisant , que me dites-vous là ?

— La vérité.

— Louise ?

— Est ici.

— O saint cœur de femme ! murmura-t-il en levant les mains au ciel tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

Puis , après un instant de silence . pendant lequel il paraissait remercier Dieu : Mais où est-elle ? demanda-t-il.

— Chez le gouverneur , répondis-je.

— Courons, alors. — Puis, s'arrêtant : Que je suis fou, reprit-il ; j'oublie que je suis parqué et que je ne puis sortir de mon parc sans la permission du brigadier. Mon cher ami , ajouta-t-il , allez chercher Louise , que je la voie , que je la serre dans mes bras ; ou plutôt restez , cet homme ira. Pendant ce temps nous parlerons d'elle.

Et il dit quelques mots au Cosaque , qui sortit pour s'acquitter de sa commission.

Pendant ce temps je racontai à Alexis tout ce qui s'était passé depuis son arrestation : la résolution de Louise , comment elle avait tout vendu , de quelle façon cette somme lui avait été volée , son entrevue avec l'empereur , la bonté de celui-ci pour elle , notre départ de Saint-Pétersbourg , notre arrivée à Moscou , de quelle façon nous y avons été reçus par sa mère et par ses sœurs , qui s'étaient chargées de son enfant ; puis notre départ , nos fatigues , nos dangers ; le passage terrible à travers les monts Ourals ; enfin notre arrivée à Tobolsk et à Koslowo. Le comte écouta ce récit comme on fait d'une fable , me prenant de temps en temps les mains et me regardant en face pour s'assurer que c'était bien moi qui lui parlais et qui étais là devant lui ; puis , avec impatience , il se levait , allait à la porte , et , ne voyant personne venir , il se rasseyait , me demandant de nouveaux détails que je ne me lassais pas plus de répéter que lui d'entendre. Enfin la porte s'ouvrit , et le Cosaque reparut seul.

— Eh bien ? lui demanda le comte en pâlisant.

— Le gouverneur a répondu que vous deviez connaître la défense faite aux prisonniers.

— Laquelle ?

— Celle de recevoir des femmes.

Le comte passa la main sur son front , et retomba assis sur son fauteuil. Je commençai à craindre moi-même , et je regardais le comte , dont le visage trahissait tous les sentiments violents qui se heurtaient dans son âme. Au bout d'un moment de silence , il se retourna vers le Cosaque.

— Pourrais-je parler au brigadier ? dit-il.

— Il était chez le gouverneur en même temps que moi.

— Veuillez l'attendre à sa porte et le prier de ma part d'avoir la bonté de passer chez moi.

Le Cosaque s'inclina et sortit.

— Ces gens obéissent cependant, dis-je au comte.

— Oui, par habitude, répondit celui-ci en souriant. Mais comprenez-vous quelque chose de pareil et de plus terrible? elle est là à cent pas de moi; elle a fait neuf cents lieues pour me rejoindre, et je ne puis la voir.

— Mais sans doute, lui dis-je, c'est quelque erreur, quelque consigne mal interprétée, on reviendra là-dessus.

Alexis sourit d'un air de doute.

— Eh bien! alors, nous nous adresserons à l'empereur.

— Oui, et la réponse arrivera dans trois mois, et pendant ce temps... vous ne savez pas ce que c'est que ce pays, mon Dieu!

Il y avait dans les yeux du comte un désespoir qui m'effraya.

— Eh bien! s'il le faut, repris-je en souriant, pendant ces trois mois je vous tiendrai compagnie; nous parlerons d'elle, cela vous fera prendre patience, puis, d'ailleurs, le gouverneur se laissera toucher, ou bien il fermera les yeux.

Alexis me regarda en souriant à son tour.

— Ici, voyez-vous, me dit-il, il ne faut compter sur rien de tout cela. Ici tout est de glace comme le sol. S'il y a un ordre, l'ordre sera exécuté, et je ne la verrai pas.

— Mais c'est affreux, murmurai-je.

En ce moment le brigadier entra.

— Monsieur! s'écria Alexis en s'élançant au devant de lui, une femme, par un dévouement héroïque, sublime, a quitté Saint-Pétersbourg pour me rejoindre; elle arrive, elle est ici, après mille dangers courus; et cet homme me dit que je ne puis la voir.... il se trompe sans doute?

— Non, monsieur, répondit froidement le brigadier, vous savez bien que les prisonniers ne peuvent communiquer avec aucune femme.

— Et cependant M. le prince Troubetskoï a obtenu la permission qu'on me refuse; est-ce parce qu'il est prince?

— Non, monsieur, répondit le brigadier; mais c'est parce que la princesse est sa femme.

— Et si Louise était ma femme , s'écria le comte , on ne s'opposerait donc point à ce que je la revisse ?

— Aucunement , monsieur.

— Oh ! s'écria le comte , comme soulagé d'un grand fardeau. Puis après un instant : Monsieur , dit-il au brigadier , voulez-vous bien permettre au pope de me venir parler ?

— Il va être prévenu dans un instant , dit le brigadier.

— Et vous , mon ami , continua le comte en me serrant les mains , après avoir servi de compagnon et de défenseur à Louise , voudrez-vous bien lui servir de témoin et de père ?

Je lui jetai les bras autour du cou et je l'embrassai en pleurant ; je ne pouvais prononcer une seule parole.

— Allez retrouver Louise , reprit le comte , et dites-lui que nous nous reverrons demain.

En effet , le lendemain à dix heures du matin , Louise , conduite par moi et par le gouverneur , et le comte Alexis , suivi du prince Troubetskoï et de tous les autres exilés , entraient chacun par une porte de la petite église de Koslowo , venaient s'agenouiller en silence devant l'autel , et là échangeaient entre eux leur premier mot.

C'était le oui solennel qui les liait à jamais l'un à l'autre.

L'empereur , par une lettre particulière adressée au gouverneur , et que lui avait remise Ivan à notre insu , avait ordonné que le comte ne reverrait Louise qu'à titre de femme.

Le comte , comme on le voit , avait été au devant des désirs de l'empereur.

ALEXANDRE DUMAS.

FEMMES

DE LA RÉGENCE.

III.

MADAME DE VERRUE.

VI.

Jamais la chute d'une femme n'eut un éclat plus grand que celle de M^{me} de Verrue. La douairière et le reste de la famille, qui avaient amené cette catastrophe, jetèrent feux et flamme du scandale dont ils étaient cause. Ils emplirent le royaume de leurs cris ; mais on reconnut bientôt que c'était une façon de viser à se faire acheter leur silence. Le comte s'en revint de Madrid, et importuna si bien M. de Savoie, qu'on fut obligé de lui ôter ses emplois. La douairière se démit de sa charge de dame d'honneur ; les autres Verrue se conduisirent plus sottement en allant jusqu'aux menaces. Les uns se firent exiler de la cour, les autres se couvrirent de ridicule et de honte, parce qu'on devina l'ambition qu'ils déguisaient sous leur feinte colère. Le rententissement de cet affaire fut considérable à Versailles,

(1) Voyez tome IX, page 500.

où M^{me} de Verrue avait neuf frères et sœurs , tous placés hautement , et jaloux de l'honneur de leur nom. Comme ils n'eussent point voulu qu'une des leurs fût la favorite du roi de France lui-même , à plus forte raison n'étaient-ils pas contents de voir une femme de leur sang maîtresse avouée d'un petit prince ; cependant , le mal étant fait et sans remède , leur indignation se réduisit à du bruit et des clameurs.

Si M. de Luynes avait eu dix ans de moins , il eût commandé à l'un de ses enfants d'aller à Turin et d'en ramener sa fille morte ou vive ; mais l'honorable duc devenait vieux , sa piété était extrême , et il travaillait alors à un ouvrage de dévotion dans son château de Vaumurier. Il offrit ses chagrins à Dieu , et prit en patience le malheur qui le frappait. On ne sut toute l'amertume de sa douleur que dans l'occasion où le roi Louis XIV lui adressa des condoléances à ce sujet.

— Je supplie votre Majesté , dit-il , d'effacer de sa mémoire le nom de Jeanne de Luynes comme il est effacé de mon cœur. Le ciel me laisse huit enfants honnêtes gens et fidèles à leurs devoirs : le neuvième est mort.

Malgré sa résignation chrétienne , M. de Luynes sentit encore son outrage assez vivement pour que ses derniers jours en fussent empoisonnés : ce coup terrible le mena lentement au tombeau. Monsieur , dont Victor-Amédée avait épousé la fille il y avait cinq ans , voulait que le roi son frère envoyât faire des remontrances au duc de Savoie ; mais Louis XIV avait un trop juste sentiment des convenances pour risquer une telle démarche ; et d'ailleurs , ses amours publiques avec M^{mes} de La Vallière , de Montespan et de Fontanges , auraient donné trop beau jeu à M. de Savoie pour lui répondre. En Espagne on se réjouissait d'une liaison criminelle qui devait irriter la France , dont les vrais intérêts du Piémont éloignaient chaque jour davantage Victor-Amédée.

Tandis qu'on s'occupait ainsi diversement de M^{me} de Verrue dans les cours de l'Europe , elle vivait le plus doucement du monde avec celui qu'elle aimait. Afin de donner plus de temps à sa maîtresse , le prince avait repris son goût pour la solitude , et ne sortait presque plus du château de Rivoli , où la comtesse se tenait enfermée. Aux charmes de la première jeunesse , Jeanne de Luynes réunissait les qualités solides d'un autre âge ; elle

avait une aptitude remarquable à tout comprendre , et une certaine ardeur d'imagination qui demandait à s'employer ; les plus graves questions de la politique n'offraient rien de trop aride pour elle. La comtesse était surtout femme de bon conseil , et avait naturellement l'amour des belles choses. M. de Savoie ne faisait rien sans la consulter. C'était pour tous deux une grande source de jouissances que de régler ensemble les affaires de l'État , pour se délasser ensuite de leurs travaux par des plaisirs qu'ils partageaient encore. Tout servait ainsi d'aliment à leur passion , sans qu'il fût besoin de ces repos et de ces heures de séparation dont la crainte de la satiété fait d'ordinaire aux amants une triste obligation. Le prince , qui avait un esprit calme et raisonnable , goûtait son bonheur sans emportement , et sentait son amour croître chaque jour d'avantage. Il semblait que celui de la comtesse fît de même ; ils le croyaient du moins tous les deux. M. de Savoie disait qu'ayant trouvé son meilleur conseiller et son plus sûr ami dans sa maîtresse , il n'avait plus rien à souhaiter , et qu'il était fixé pour la vie.

Pendant la prudence n'est jamais de trop ; il est bon de l'écouter en toute circonstance. Le prince rêvait souvent aux moyens d'entretenir la tendresse de M^{me} de Verrue et de lui faire trouver sa position aussi délicieuse qu'il était possible. Il craignait autant de reconnaître les signes d'un refroidissement dans son propre cœur que dans celui de sa maîtresse , et comme on a toujours dit que le bonheur trouve sa fin dans son excès même , il voulut donner quelque variété à la vie qu'il menait , et qui menaçait d'être monotone. Sa politique l'obligeait à conférer secrètement avec des envoyés de Madrid et de Vienne. Il leur donna secrètement rendez-vous à Venise , où il alla durant le carnaval , pensant que la comtesse y prendrait une distraction agréable. Il faut que l'amour soit une bien douce chose pour qu'on tremble ainsi de voir le feu s'éteindre , et qu'on se donne tant de peines pour le nourrir sans cesse. Les amants ont d'ailleurs bien raison de rechercher ensemble les plaisirs de toutes sortes , car l'amour en augmente fort la vivacité.

Nous ne dirons point toutes les délices que goûtèrent M. de Savoie et la comtesse de Verrue pendant ce carnaval. Si le lecteur s'en veut faire une idée , qu'il songe aux heureux jours passés en compagnie de la maîtresse qu'il a le plus aimée. On

était alors en 1687, et ce fut pendant ce séjour à Venise que le prince entra dans la ligue d'Augsbourg. La comtesse eut bien quelques regrets de voir son amant prendre liaison avec les ennemis de la France ; mais la Savoie était son pays d'adoption, et comme il semblait que les intérêts de cet état fussent de s'unir à l'Espagne, elle n'essaya pas de s'y opposer. Le sort des armes ne favorisa point Victor-Amédée. Le maréchal de Catinat s'empara de la moitié du Piémont. Mais si le prince n'eut pas les hasards pour lui, du moins il se comporta vaillamment. La comtesse eut fort à souffrir durant cette guerre, car son amant s'y exposa beaucoup et reçut des blessures. Les troupes du roi de France pénétrèrent jusqu'à Turin, et le château de Rivoli fut brûlé. Enfin la bataille de la Marsaille, où les forces combinées de l'Allemagne, de l'Espagne et du Piémont furent anéanties, acheva d'épuiser les ressources de Victor-Amédée. Le traité de Casal vint à temps pour sauver la Savoie d'une ruine totale, et la paix que le prince n'eût jamais dû rompre rendit le calme à son royaume.

Au milieu de ces événements d'importance, et qui durèrent plusieurs années, la comtesse eut un fils et une fille qui tous deux furent reconnus. M. de Savoie les combla de biens dès le berceau. Il donna beaucoup aussi à la mère, et l'on disait que jamais favorite d'un grand roi n'avait été plus riche que M^{me} de Verrue en pierreries, en meubles et en bijoux de toutes sortes. Quant à son crédit, il était arrivé à un tel point qu'il ne pouvait plus s'augmenter. La comtesse disposait de toutes les grâces et faveurs du prince. Elle dominait la cour, et quoiqu'elle vécût très-retirée, on trouve dans les lettres de ce temps une phrase remarquable où il est écrit que dans le petit nombre d'occasions où les deux amants se montrèrent en public, le souverain de la Savoie était aux pieds de sa maîtresse, avec des respects infinis, comme devant une déesse. Qui eût osé jamais soupçonner que cette union fortifiée par les bienfaits, la reconnaissance, et par les gages que le ciel y avait ajoutés, fût tout près de finir sans qu'on pût donner aucune raison d'un changement ? Cependant il en devait être ainsi.

M^{me} de Verrue se leva un beau jour avec un front soucieux. Rien n'avait varié autour d'elle. Le prince était aussi tendre et aussi empressé à lui complaire ; la cour et les ministres étaient

aussi humbles devant elle , sa puissance était au comble ; la fortune , la santé , toutes les douceurs de la vie l'attendaient à son réveil comme de coutume , et pourtant elle voyait ces choses sous d'autres couleurs. L'ennui lui était venu. D'abord elle n'y prit pas garde , et pensa que ce fâcheux état de son esprit allait passer ; mais le mal , au lieu de diminuer , s'accrut bientôt davantage. Elle ignorait elle-même que l'amour s'était enfui loin d'elle. Bien que l'habitude n'eût pas un grand pouvoir sur les idées de la comtesse , elle lui déguisait encore le changement survenu dans son cœur. M. de Savoie , toujours épris et inquiet comme un amant de la veille , s'aperçut , à des signes imperceptibles , à des mots où perçait un peu d'aigreur et de moquerie , du refroidissement de sa maîtresse. Il n'y chercha pas de remède , pensant que cela finirait de soi-même , et tous deux allaient les yeux fermés vers le précipice où devait s'abîmer leur bonheur.

Jeanne de Luynes s'ennuya de M. de Savoie , de ses grandeurs , de ses richesses et de son bonheur même , parce qu'une femme doit finir par se lasser de tout ce qui ne varie point comme elle. S'il fallait trouver un motif à ces changements , on pourrait dire que les malheurs et les défaites du prince , les chagrins qu'il avait donnés à sa maîtresse par ses blessures , les inquiétudes qu'elle avait eues pour sa vie , avaient épuisé ce cœur délicat ; mais ce ne seraient que de vagues suppositions : s'il n'eût tenu à cela , c'eût été à quelque autre chose. Avec les femmes , il faut avoir la philosophie du Turc et dire : L'amour de M^{me} de Verrue s'éteignit parce qu'il en devait être ainsi. Restait encore l'amitié , la reconnaissance et le partage de la tendresse qu'ils avaient tous deux pour leurs enfants ; mais quand on n'a plus d'autre bagage que ces sentiments-là , on ne va pas loin.

Un accident bizarre vint porter le dernier coup aux liens qui retenaient encore la comtesse. Peut-être avait-elle donné de l'ombrage à quelque ministre , ou bien la duchesse de Savoie s'était-elle prise d'un accès de jalousie et de colère. M^{me} de Verrue , qui ne mangeait d'ordinaire qu'avec le prince , soupa un soir toute seule dans son appartement , et ses gens , qui étaient sans doute gagnés de longue main , lui donnèrent du poison. Elle fut saisie , en quittant la table , des symptômes les plus vio-

lents. C'était fait d'elle si M. de Savoie n'eût été dans le palais, car on négligeait à dessein de la secourir. Par un rare bonheur, le prince avait étudié les moyens de se guérir des empoisonnements, et possédait les recettes de plusieurs contre-poisons. Il en prépara de sa main, qui se trouvèrent efficaces. M. de Savoie demeura nuit et jour au chevet de la comtesse, jusqu'à ce qu'il l'eût mise hors de danger. Il la veilla comme une garde, et l'on peut dire qu'il l'arracha lui tout seul à la mort, qu'elle venait de voir de fort près.

Certes la comtesse avait un beau sujet de se rattacher à son amant en même temps qu'à la vie. La passion de M. de Savoie pour elle venait de se montrer avec éclat; le prince avait donné cent preuves incontestables du désespoir où elle l'eût laissé en mourant; cependant ce fut tout le contraire qui arriva. Jeanne de Luynes ne pardonna pas au prince le mal qu'elle venait de souffrir à cause de lui. On dit souvent, et c'est une grande erreur, que l'amour des femmes se fortifie par les embarras et les souffrances qu'il leur procure. Il n'est pas moins faux de dire que celui des hommes s'excite par les grandes difficultés qu'on lui oppose. Ce sont de ces préceptes en crédit qui sont absolument le rebours de la vérité. Quoi qu'il en soit, M^{me} de Verrue, en recouvrant la santé, s'aperçut enfin, de manière à n'en pouvoir douter, qu'il ne restait plus dans son cœur vestige de sa tendresse pour le duc de Savoie.

Bien d'autres à sa place auraient joué l'amour pour en conserver les précieux accompagnements; mais sa loyauté naturelle et le respect qu'elle avait d'elle-même lui montrèrent cette position comme une chose basse et humiliante. Elle appela aussitôt à son aide ses résolutions énergiques et son irrévocable volonté. D'abord elle eut l'idée d'instruire le prince de son changement, de pleurer avec lui ce qu'elle ne sentait plus, et de se retirer honorablement, comme une reine qui abdique. Un reste d'affection et de pitié la fit reculer devant les scènes déchirantes que cette façon d'agir allait amener. Une rêverie de quelques minutes seulement lui suggéra un autre parti, aussi sûr et plus prompt que le premier, mais qui manqua son but; car il ne fut pas moins amer pour M. de Savoie. C'est ce qu'on verra au suivant chapitre.

VII.

La comtesse était décidée à ne point imiter ces femmes qui n'osent pas avouer leur inconstance, et qui conservent longtemps par faiblesse l'amant qu'elles n'aiment plus. Elle avait passé l'âge où le caractère est encore indécis, et l'habitude du pouvoir souverain avait fortifié son goût pour les partis extrêmes. Elle résolut donc de trancher dans le vif et de s'enfuir clandestinement sans faire d'adieux à M. de Savoie. Le chevalier de Luynes, son plus jeune frère, l'un des meilleurs officiers de la marine française, était la seule personne de son nom qui lui eût gardé de l'amitié malgré ses fautes. Ce fut à lui qu'elle eut recours. On voit par une lettre qu'elle écrivit au chevalier, qui était alors à Toulon, quelle terrible volonté avait M^{me} de Verrue :

« Vous m'allez sans doute blâmer, mon cher frère, et je me maudis moi-même de toute mon âme. Je n'ai pas besoin de vous remettre en mémoire les sacrifices que j'ai faits à l'amour qui m'a jetée dans les bras du duc de Savoie. Vous savez qu'il m'en a coûté jusqu'à l'amitié de tous mes proches, excepté vous seul. En me donnant à Son Altesse, j'ai brûlé mes vaisseaux et rompu avec le monde. Vous savez aussi les avantages et les plaisirs que j'ai trouvés en échange de mon honneur. En abandonnant les biens dont je jouis à présent, les autres ne me seront pas rendus, et je perdrai ma fortune et ma réputation tout ensemble. Il me faut pourtant les abandonner. Apprenez que je n'aime plus Son Altesse. Les regrets et la pensée de mon ingratitude ne sauraient me retenir dans une condition qui m'est insupportable. Je mourrais plutôt que de m'abaisser à faire le semblant d'une tendresse que je n'ai plus. Le prince m'aime avec trop d'ardeur pour que je songe à n'être que son amie. Venez donc promptement à mon aide. Si je tardais à partir, il m'arriverait assurément, à la première caresse que M. de Savoie me voudrait donner, de lui dire en face que je ne suis plus pour lui ce qu'il imagine. Le 15 octobre, il doit être à Chambéry; venez à Turin ce jour-là et me conduisez jusqu'aux frontières,

d'où je gagnerai Paris toute seule. Ne cherchez point à me détourner d'une envie qui est plus forte que moi. Si vous n'êtes pas arrivé ici au jour indiqué, je partirai sans vous à l'aventure, dussé-je périr en chemin. Je vous envoie un papier de change de 20,000 livres sur un comptoir de Marseille; achetez avec cela un carrosse neuf qui n'aille pas rompre sur la route, et quatre chevaux excellents.

« Votre affectionnée sœur et amie,

« JEANNE DE LUYNES, comtesse de Verrue. »

« De Turin, le trentième de septembre 1699. »

Victor-Amédée était obligé d'aller ouvrir les États à Chambéry le 15 octobre, et, pour la première fois depuis bien des années, la comtesse refusa de l'accompagner en prétextant des douleurs que le poison lui avait laissées. Les amants ont de ces instincts profonds et secrets qui les avertissent vaguement des maux que l'avenir prépare. Sans reconnaître encore ce qui était survenu dans l'âme de sa maîtresse, M. de Savoie était frappé de mille petits changements aux manières, aux paroles de M^{me} de Verrue, et jusque dans le son de la voix, car il s'opère comme une transformation générale dans une personne d'où l'amour se retire, aussi bien que dans celle dont il devient le maître. Le prince partit seul pour Chambéry, le cœur fort oppressé, avec l'idée qu'il ne reverrait peut-être jamais Jeanne de Luynes. Cependant la comtesse lui avait paru si calme à l'instant de la séparation, qu'il ne voulut point croire à des frayeurs qu'elle ne partageait pas, et il s'efforça de chasser ses sombres pressentiments.

Au jour désigné, le chevalier de Luynes arriva de grand matin au palais, et se fit introduire dans l'appartement de sa sœur. Il la trouva vêtue de ses habits de voyage et achevant ses préparatifs.

— Vous êtes de parole, lui dit la comtesse après l'avoir embrassé; ne perdons point de temps. J'ai envoyé mes femmes à l'église. Dans une heure, il faut que nous soyons en carrosse.

— Avez-vous une grosse somme d'argent? demanda le chevalier.

— J'ai trois mille livres en or pour mon voyage.

— Et comment vivrez-vous à Paris?

— J'y ai pensé. J'emporte le moins que je puis de tout ce que son altesse m'a donné. Ce coffret contient quelques pierres, que je vendrai; leur prix suffira pour me faire admettre dans un couvent.

— Quoi! vous préférez la vie maussade d'un couvent aux grandeurs d'une favorite. En vérité, vous êtes une tête folle.

— Aimez-vous mieux, dit la comtesse avec des yeux étincelants, que je demeure encore trois mois ici pour m'aller après cela jeter dans la rivière?

— Par ma foi! Jeanne, je ne vous comprends pas. Je serais volontiers l'amant d'une reine qui ne me plairait que médiocrement.

Jeanne de Luynes haussa les épaules.

— Laissez-vous, au moins, une lettre pour M. de Savoie? dit le chevalier.

Le rouge monta aux joues de la comtesse, car il y a quelque chose de honteux dans l'ingratitude.

— J'ai dix fois pris la plume pour lui écrire, répondit-elle. Je sens encore pour lui une amitié extrême, je vous le jure; mais le courage me manque à l'idée que je vais lui déchirer le cœur.

— Ainsi, par excès de tendresse, vous lui allez porter ce coup mortel avec plus de barbarie, sans rien tenter pour l'adoucir? C'est une chose horrible, Jeanne. Allons, soyez pitoyable: écrivez un billet.

M^{me} de Verrue se mit devant une table, et trempa une plume dans l'écritoire. Elle n'eut pas tracé la première ligne, qu'elle fondit en larmes.

— Impossible! dit-elle en se levant. Je ne partirais pas si je voulais lui apprendre ce qu'il m'en coûte de l'affliger.

— Eh! le grand malheur quand vous resteriez! dit M. de Luynes.

— Si mon sacrifice pouvait durer, je n'hésiterais pas à le faire, reprit la comtesse; mais je vous l'ai dit: dans trois mois je serais morte. Chevalier, donnez-moi votre bras et partons.

M^{me} de Verrue entraîna son frère. Un carrosse les attendait au dehors du château, et, au bout de quelques minutes, Jeanne de Luynes sortait de Turin.

Il n'y avait alors qu'une route praticable pour gagner la France : c'était celle par où M. de Savoie était allé aux États. Nos voyageurs ne pouvaient faire autrement que de la suivre jusqu'à Aix, pour se diriger ensuite sur le canton de Genève par le chemin d'Annecy, et de là se rendre à Lyon. Or, le prince, tourmenté par ses craintes, avait dit un peu vite ses discours d'ouverture, et avait mis fin aux affaires trois jours plus tôt que de coutume. Il laissa ses ministres à Chambéry, et remonta en carrosse avec une faible suite pour retourner en moins de temps à Turin. L'amour et l'impatience, perçant à travers ces paroles, donnaient des ailes à ses équipages.

La comtesse et son frère traversaient le bourg d'Aix-en-Savoie, quand tout à coup leurs postillons furent arrêtés par un courrier de son altesse. M^{me} de Verrue entendit crier ces mots :

— Faites place à monseigneur le duc de Savoie !

— Nous sommes pris ! s'écria le chevalier de Luynes : voici le prince !

— Ne vous troublez point, dit la comtesse en se baissant au fond de la voiture sous les pieds de son frère. M. de Savoie ne vous connaît pas.

Le prince avait la tête à la portière ; soit qu'il y eût un air de mystère et de crainte sur la figure du chevalier, soit que la ressemblance de M. de Luynes avec sa sœur eût frappé M. de Savoie, il prit le cordon de son carrosse et fit arrêter, sans trop savoir ce qu'il voulait. Le premier écuyer et le capitaine des gardes se présentèrent à cheval pour recevoir les ordres ; mais Son Altesse, après un moment d'indécision, commanda qu'on se remît en route et qu'on fit diligence.

En reprenant sa place à côté de son frère, M^{me} de Verrue aperçut les derniers nuages de poussière qu'avaient soulevés les chevaux de l'escorte.

— Grâce à Dieu ! dit-elle, il a passé sans me voir.

— Vous avez un cœur de fer ! s'écria le chevalier.

Quatre heures après, la comtesse avait franchi la frontière de la Savoie pour n'y jamais revenir.

VIII.

Depuis deux mois environ, M^{me} de Verrue vivait obscure et fort retirée aux Feuillantines de la rue Saint-Jacques, où personne des Luynes ni des Chevreuse ne venait la voir, lorsqu'un matin, M. de Vernon, ambassadeur du roi de Piémont près la cour de France, demanda la comtesse au parloir du couvent, et lui donna communication de la lettre suivante :

« Mon cher Vernon,

» C'est à vous que je m'adresse au sujet de mes tristes amours, car M^{me} la comtesse de Verrue a jugé à propos de s'enfuir sans me laisser aucun écrit pour m'instruire de ses résolutions. Elle voulait sans doute me rendre son abandon plus cruel, et vous lui pouvez dire qu'elle y a bien réussi.

» Au reçu des présentes missives, vous chercherez la comtesse dans Paris jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée. Quand vous saurez le lieu de sa retraite, vous lui ferez une visite et vous lui porterez le reste de ses bijoux qu'elle a négligé de prendre par un étrange scrupule, qui m'afflige pour elle comme pour moi. Je vous enverrai dans peu la somme de huit millions de livres sur des banques de Paris. Vous les donnerez à M^{me} de Verrue. C'est l'équivalent des biens qu'elle avait daigné accepter quand elle m'aimait, et que j'ai fait vendre. Il ne me convient ni de les reprendre, ni de la savoir en danger de souffrir de la gêne; encore moins de donner à une autre ce qu'elle tenait de moi, puisque je n'aurai jamais d'autre maîtresse.

» S'il faut que vous parliez en mon nom à cette infidèle, vous lui direz que, si elle m'eût appris son dessein de me quitter, je ne l'aurais point retenue par force. Vous ajouterez que je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait, et que je lui souhaite de n'avoir jamais la conscience tourmentée par la pensée de son ingratitude.

» Sur ce, mon cher Vernon, je prie Dieu qu'il vous conserve.

» VICTOR-AMÉDÉE II. »

De Turin, le . . . décembre 1699.

M. de Vernon était un homme d'une exactitude extrême en toutes choses, et qui avait une dignité fort propre au rôle d'ambassadeur.

— Madame, dit-il quand la lecture fut achevée, je vous ai fait voir cette lettre, afin que vous sachiez bien les sommes que vous avez à recevoir de son altesse le duc de Savoie.

M. de Vernon se couvrit ensuite pour parler au nom du prince, et il reprit d'un ton solennel :

— Madame, si vous eussiez appris au roi mon maître votre dessein de le quitter, il ne vous eût point retenue par force. Il vous pardonne le mal que vous lui avez fait, et vous souhaite de n'avoir jamais la conscience tourmentée par la pensée de votre ingratitude.

Cela dit, l'ambassadeur salua et sortit sans rien vouloir ajouter aux paroles de Victor-Amédée.

Selon nous, M^{me} de Verrue avait eu raison de se séparer du prince de Savoie dès l'instant qu'elle ne l'aimait plus ; nous lui aurions su gré pourtant de n'appartenir à personne après lui. Il y a de ces souvenirs auxquels on doit le reste de sa vie. Si l'on examine la conduite de la comtesse, il semble qu'elle était de ces femmes qui ne donnent jamais leur cœur tout entier et le retiennent par un coin, afin de le retirer quand elles jugent que l'amour leur a coûté assez cher. En cela elle fit l'opposé de la duchesse de La Vallière ; mais on ne voit point deux La Vallière dans tout un siècle, et avec ses imperfections M^{me} de Verrue fut encore une fort aimable personne. Nous devons dire aussi que son intention avait été d'abord de passer ses jours au couvent, et que, sans doute, elle n'y eût pas manqué sans l'extraordinaire générosité de M. Savoie. De bonne foi, elle ne pouvait plus demeurer dans une cellule, ayant une fortune de huit millions de livres. Elle en sortit, et elle fit bien.

Le moyen d'avoir des amis, c'est d'être riche et de tenir table ouverte. Toute bannie du monde qu'elle était, M^{me} de Verrue ne voulait point recevoir ces gens de mauvaise réputation qui sont toujours prêts à former un cercle chez ceux qui ne peuvent avoir la bonne compagnie. Avec du temps, de la patience et des dépenses considérables, la comtesse triompha peu à peu de toutes les difficultés. Elle eut des appartements si magnifiques, qu'on voulut les voir par curiosité. Elle se composa un cabinet

de tableaux estimés qui devint bientôt fort remarquable, car elle consacrait à cette dépense la somme énorme de cent mille livres par an (1). Les Chevreuse retournèrent chez elle des premiers; ils y amenèrent leurs amis, et la cour entière y revint à leur suite. La régence, qui commença sur ces entrefaites, ayant relâché les mœurs, on fit plus que d'oublier la jeunesse de madame de Verrue, en en parla comme d'une chose fort en son honneur. La comtesse eut l'amitié du cardinal Dubois, et l'on a dit qu'elle avait pris quelque part au gouvernement durant son ministère et celui de Fleury; mais cela n'est pas certain. On voit plutôt par les mémoires de ce temps qu'elle songeait uniquement aux plaisirs et qu'elle ne voulait pas avoir un seul instant de souci. Elle inventait chaque matin de nouveaux divertissements pour elle et ses intimes, et ce tourbillon ne s'arrêta pas un instant jusqu'à sa mort. Quoiqu'elle n'eût point le temps de lire au milieu de cette féerie continuelle, sa bibliothèque, toute composée de romans et de pièces de théâtre, ne s'élevait pas à moins de quarante mille volumes; c'était, disait-elle, pour faire vivre les libraires. D'abord elle reçut plus d'épicuriens et de gourmands que de beaux esprits; cependant elle finit par épurer son monde et donna dans ses dernières années des soupers aux poètes et aux philosophes, qu'elle aimait et protégeait comme une souveraine. Elle fut sous ce rapport, non la rivale, mais l'émule de madame de Tencin, et si elle n'eut pas le même esprit, elle l'emporta en générosité à cause de sa grande fortune. On a dit qu'elle avait eu pour amant M. de Lafaye, à qui Voltaire a fait l'honneur de donner fort à la légère le nom d'Horace français. Nous n'avons pas cherché à éclaircir ce point, afin de ne pas déconsidérer une femme qui avait de fort belles et grandes qualités, et à qui nous ne voudrions pas trouver d'autre tort que ses injustes sentiments pour le duc de Savoie.

Cette vie turbulente par où madame de Verrue a fini sa carrière semblera peut-être former des disparates avec sa jeunesse et son caractère. Si cela n'eût duré que peu de temps, ou si la cour de la régence lui eût tenu rigueur, on pourrait dire que

(1) Ce chiffre est exact.

c'était une façon de s'étourdir pour oublier le mauvais pied où elle était dans le monde. Mais il n'en fut rien. Si elle eût montré quelque regret de son ingratitude pour M. de Savoie, on pourrait penser qu'elle déguisait, sous une gaieté turbulente, des remords et une tristesse importune ; mais lorsque les bruits de la renommée lui apprirent l'éclat et les grandeurs du règne de Victor-Amédée, on ne la vit jamais pousser un soupir. La comtesse n'ignora pas que son amant était demeuré inconsolable. Elle sut que la fille qu'elle lui avait laissée avait épousé le prince de Carignan, et que cette enfant serait devenue reine de Piémont, par ce beau mariage, si M. de Savoie eût perdu son fils. L'abdication singulière de ce grand prince et sa retraite dont il n'a pas dit les motifs furent attribuées aux peines de cœur. Tout cela fut rapporté à madame de Verrue, et cependant elle resta dans son inexorable indifférence et n'écouta ces nouvelles qu'avec une oreille distraite.

La comtesse n'avait pas donné beaucoup aux dissipations dans sa jeunesse. On l'avait mariée presque enfant. Les ennuis lui étaient mauvais et malsains, et on l'en avait abreuvée. Pendant ses amours avec M. de Savoie, elle avait vécu retirée. Elle consacra la fin de sa vie aux plaisirs. Elle s'y voua uniquement et y mit la même ardeur qu'à sa passion pour le prince, car elle l'avait aimé de tout son cœur.

Avant l'abdication de Victor-Amédée, madame de Verrue s'interrompit au milieu de son tumulte pour s'informer comment vivaient ses enfants à Turin. Elle pria l'ambassadeur de Piémont de lui en donner des nouvelles. On lui répondit que, si elle avait pour eux le cœur d'une mère, on ne voulait pas la priver du plaisir de les embrasser. Ils vinrent à Paris en effet, et la comtesse sut que le prince leur avait commandé d'avoir pour elle un grand respect. Madame de Carignan surtout caressa beaucoup sa mère, et lui parla longuement des bontés et des vertus de M. de Savoie. N'ayant pas trouvé une seule fois en défaut la générosité romanesque de son amant, Jeanne de Luynes aurait eu le droit d'en avoir le cœur touché ; mais, si cela lui est arrivé, ce furent des nuages qu'elle s'efforça de chasser de son esprit, de peur d'un moment de mélancolie. L'habitude des dissipations devint une seconde nature, et la comtesse ne songea qu'aux jouissances d'un luxe effréné. Elle fit

tant qu'on l'accabla de compliments et de madrigaux, et qu'on lui donna le surnom de *dame de volupté*.

Son épitaphe, qu'elle composa elle-même, montre où elle poussait son étrange fureur de vouloir passer pour insensible, étourdie et philosophe.

Ci-git dans une paix profonde
Cette dame de volupté,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.

Jeanne de Luynes, comtesse de Verrue, mourut le 18 de novembre 1736 et peu chrétiennement. Son incrédulité, qui ne fut pas un semblant ni une bravade, prouve que, si les femmes sont inconstantes dans leurs sentiments, elles savent aussi poursuivre une idée jusqu'au tombeau une fois qu'elles l'ont bien solidement mise dans leur tête.

PAUL DE MUSSET.

SALVATOR ROSA.

LA POÉSIE. — LA PEINTURE.

DEUXIÈME ET TROISIÈME SATIRES (1).

La seconde satire de Salvator Rosa, intitulée *la Poésie*, est à la fois moins bonne et plus âcre que la première. Je croirais même abuser du lecteur, si je donnais des extraits de cet ouvrage dans lequel l'auteur a reproduit, à peu près sous les mêmes formes, les reproches déjà faits aux musiciens en les adressant de nouveau aux poètes. Ce sont absolument les mêmes accusations. La poésie, à entendre Salvator Rosa, n'était de son temps qu'un moyen de demander de l'argent, de favoriser la luxure et d'offenser Dieu; et les poètes, comme les musiciens, ne sont à ses yeux que les apôtres de tous les vices.

Dans ses vers, comme dans ses peintures, Salvator Rosa a porté jusqu'au ridicule la prétention de se montrer profond philosophe et moraliste austère. Cette rigueur de principes, qui n'était qu'un jeu d'esprit chez le peintre napolitain si naturellement bouffon, jette sur toutes ses productions littéraires une fausse gravité dont on est rarement la dupe, et qui rend la lecture de ses satires particulièrement fatigante.

(1) Voyez tome IX, page 54.

En lisant la satire sur la poésie, on se demande si Salvator avait réellement des connaissances littéraires. Son sujet le conduisait naturellement à tracer, ne fût-ce qu'en quelques vers, les principales vicissitudes de la poésie italienne, et à désigner ceux des grands poètes de son pays dont les ouvrages servent à distinguer les goûts divers qui y ont été suivis et les grandes époques de l'art. Mais, dans son dédain superbe ou dans son ignorance, le satirique napolitain ne dit rien ni des poètes ni de leur art, et ce n'est que par hasard et en revenant sans cesse sur la licence des écrivains, qu'il prononce le nom d'Arioste en l'accouplant à celui de l'Arétin.

Oggi il dar del devino è cosa trita
Agli sporchi Aretini, agli Ariosti !

« Aujourd'hui, dit-il, c'est chose commune, que de donner du divan aux sales Arétins, aux Ariostes. »

D'ailleurs il n'y a pas un seul mot sur le cavalier Marini, qui, avec beaucoup de talent, jeta la poésie italienne dans l'afféterie ; il ne fait pas même mention de Guarini, auteur du *Pastor fido*, ni du Génois Chiabrera, le Pindare italien, trois poètes dont les écrits, pendant la première moitié du xvii^e siècle, et lorsque Salvator Rosa composa sa satire, étaient réputés avec raison comme les ouvrages d'élite qui avaient transformé l'art depuis Torquato Tasso.

Avec le rigorisme moral qu'affecte Salvator Rosa, on s'attend à le trouver littérateur non moins sévère. On croirait qu'il va opposer à la frivolité des poètes mignards de son temps les grands écrivains d'un autre temps qui ont traité des sujets graves et manié la langue avec pureté. Mais il ne fait pas même allusion à Pétrarque, et, en nommant le Dante, il en parle encore incidemment et avec aussi peu de respect que de l'Arioste.

Dico di quei, che sol di fango e loto,
Usan certi modacci alla dantesca.

» Je parle de ceux qui, sans crainte de la fange et de la boue, se servent de mauvaises tournures dantesques. »

Le seul poète qui ait obtenu du peintre napolitain la faveur d'être cité avec bienveillance, quoique par hasard encore, est l'auteur de la *Jérusalem*. Mais, outre qu'il doit peut-être cette distinction à sa qualité de compatriote du satirique, on peut croire aussi que Salvator prend parti en faveur du Tasse contre les académiciens de la Crusca, parce que c'était la dispute à la mode.

Il faut donc renoncer absolument à trouver dans *la Poésie* aucune vue générale sur la littérature, ni même le moindre détail sur les poètes du temps ou sur leurs écrits. Les remarques, les critiques de Salvator sont si vagues, et cet homme s'attache à des défauts si mesquins et dont on a fait si ample justice même de son temps, que ce bavardage littéraire n'excite aucun intérêt. Cette satire, qui n'a pas moins de neuf cent quarante vers, n'est guère qu'un sermon ennuyeux.

Si le poète n'a pas su être l'historien de son art, il faut cependant lui tenir compte d'un mérite qui compense le défaut que nous signalons, c'est d'avoir apporté une modification importante à la poésie telle qu'on la traitait de son temps. Depuis le fondateur de l'école maniérée italienne, depuis le cavalier Marini, les bergeries fades et galantes, les jeux de mots et la recherche ridicule dans les pensées et l'expression, déparaient alors toutes les compositions, celles même des hommes les plus distingués, tels que Guarini. Au langage de l'amour platonique dont les imitateurs de Pétrarque avaient si longtemps abusé, on avait substitué un jargon fleuri et alambiqué que l'on appliquait à des sujets fades enchassés dans ce que la mythologie païenne a de plus étrange, ce qui en faisait un amas de subtilités inconcevables, comme les curieux en pourront trouver des exemples dans les poésies de Claudio Achillini.

Salvator Rosa prit courageusement une tout autre manière, et, s'attaquant à des choses vraies, réelles, dont il faisait un choix en observant le monde, aux bergers imaginaires introduits dans les poèmes à la mode, il substitua des hommes véritables et mit de côté le jargon de la galanterie pour reprendre un langage, sinon plus simple, au moins plus vrai. Considérées sous ce point de vue, les poésies, et surtout les satires de Salvator Rosa, malgré leurs défauts, ont une qualité franche qui les distingue des ouvrages écrits vers le même temps en Italie.

La plupart des poètes alors composaient de fantaisie ; Salvator travailla d'après nature. Comme poète , c'est là son mérite , et c'en est un considérable.

Mais précisément parce que les talents de Salvator sont loin d'être aussi grands que l'on s'est plu à le répéter depuis une vingtaine d'années , et que cependant il portait en lui un germe précieux qui se serait mieux développé , s'il ne se fût joint à ses qualités de tristes défauts , je pense qu'il est important d'étudier son caractère pour mieux apprécier le fort et le faible de ses compositions en tous genres. L'extrait de sa vie a déjà montré quel il était ; quelques détails achèveront de le faire mieux connaître.

De l'avis même de son ami et biographe Baldinucci , Salvator Rosa , en quittant Naples pour s'établir à Rome , fut si impatient de se faire connaître , si avide de célébrité , qu'il résolut d'atteindre ce but à tout prix. A peine arrivé dans cette ville , sans autre protection que celle de son ami J. Mercuri , qui , de morjodome du cardinal Chigi , était passé chez le cardinal Brancaccio , évêque de Viterbe , il parvint à se faire présenter dans plusieurs grandes maisons et bientôt à exciter la curiosité de toute la ville de Rome , ce qu'il désirait pardessus toutes choses. Or , voici le moyen qu'il employa pour jeter les fondements de cette célébrité. Dès le premier carnaval auquel il assista , il forma une bande des amis de son âge ; il avait alors vingt-quatre à vingt-cinq ans , et parcourut la ville avec eux sous un déguisement de saltimbanque. Salvator s'était emparé du rôle de Coviello qu'il remplissait sous le nom de Formica , et ses lazzis ainsi que ceux de ses compagnons charmèrent toute la population de Rome. Les personnes de la haute société elles-mêmes remarquèrent les talents du nouveau bouffon , qui , prompt à profiter de cette disposition favorable , monta l'été suivant une troupe de comédiens avec lesquels il joua des farces improvisées. Ce nouveau succès fut plus grand que le premier ; il provoqua même une scène tumultueuse qui tourna cependant au profit de la réputation du jeune peintre comédien. Tandis que les farces de Salvator Rosa se jouaient dans la maison de campagne des Mignanelli , hors de la porte du Peuple , un certain Bernino , acteur de profession , récitait aussi des pièces bouffonnes , mais dans le faubourg des Transteverins. Le sal-

timbanque professeur prit de la jalousie contre le saltimbanque amateur, et peu s'en fallut que Bernino et sa troupe ne fissent un mauvais parti à Salvator Rosa, qu'ils eurent l'audace de venir assaillir pendant qu'il débitait son rôle de Formica. La représentation fut interrompue, et les spectateurs de Salvator Rosa parvinrent, non sans peine, à le soustraire à la fureur de ses rivaux. Mais, contre l'attente de Bernino, cet événement servit le jeune artiste napolitain, qui, de ce moment, trouva un grand nombre de puissants protecteurs, et reçut des commandes de tableaux de tous côtés.

Pendant sept ans, Salvator Rosa jouit et profita de la réputation qu'il s'était acquise, en exerçant simultanément les divers arts de comédien, de peintre, de poète et de musicien, au milieu d'un monde dont l'admiration, toujours renouvelée par la diversité des talents de l'artiste, inspira à Salvator une vanité insupportable.

Il n'est pas rare, et l'année 1795 en a fourni chez nous plus d'un exemple, de voir des hommes nés dans l'obscurité, dont les talents et la fortune se sont accrus par les libéralités des hautes classes de la société, devenir, au moment des révolutions, plus furieux et plus acharnés que qui que ce soit contre les grands.

Après sept années de succès de tous genres dus évidemment à l'admiration exagérée des personnes les plus distinguées et les plus opulentes de l'Europe, Salvator Rosa va, en 1646, à Naples, et prend la part que l'on sait à la révolution dont Masaniello fut l'occasion et devint le héros en juin 1647. Malgré l'odieuse tyrannie des vice-rois d'Espagne à Naples, et quoique Salvator Rosa ait témoigné dans ses vers la haine que lui inspirait leur gouvernement, j'ai peine à concilier la sincérité et surtout la profondeur de ce sentiment chez cet artiste, avec le besoin de luxe et de louanges que le peintre poète ne pouvait satisfaire qu'en se mettant sous la protection des grands. A voir la manière étourdie dont il a pris part à la révolution populaire de son pays, on est tenté de croire que, s'il s'était présenté à Rome pendant son séjour un nouveau Cola Rienzi, Salvator Rosa se serait épargné le voyage et aurait eu autant de complaisance pour un tribun romain qu'il en montra pour le pêcheur révolté de Naples. Je l'avoue, j'ai peine à croire au patriotisme

sincère et éclairé d'un homme qui , après avoir obéi aveuglément aux ordres de Mas-Aniello , lave ses mains sanglantes en s'enfuyant de Naples , puis rentre à Rome , y prend un logement magnifique , s'y promène somptueusement vêtu , l'épée au côté , en se faisant suivre dans les rues par des laquais en livrée.

Cette impertinente rentrée à Rome , sur laquelle Baldinucci a donné ces détails , trouve d'ailleurs sa justification dans la manière dont le sicaire de Mas-Aniello fut reçu de nouveau à Rome par les admirateurs de son talent. A compter de cette époque , la faveur du comédien , poète , peintre et musicien , s'accrut encore , et les dignitaires de l'église , ainsi que la plupart des rois de l'Europe , voulurent avoir des tableaux de Salvator Rosa. Aussi est-ce pendant les quatre ou cinq années qu'il a passées à Rome après la révolution de Naples , qu'il produisit le plus grand nombre de ses tableaux et les meilleurs.

On peut rapporter aussi à ce temps la composition de celles de ses satires qui portent les titres de *la Poésie* , *la Peinture* , *la Guerre* , et *la Babylone*. Quoique Salvator Rosa n'y désigne que fort vaguement les personnages et ne nomme qu'une ou deux fois les masques , cependant il est facile de reconnaître que les désordres du gouvernement et de la cour d'innocent X ont servi de prétexte à ses déclamations satiriques.

Mais revenons à ses satires. *La Poésie* est une composition faible ; *la Peinture* , dont la contexture n'est pas beaucoup meilleure , offre des détails plus curieux. De tous les talents qu'a possédés Salvator Rosa , c'est en dernière analyse celui de peintre qui a été le plus éminent chez lui , d'où il suit que le poète , mieux versé cette fois dans sa matière , l'a traitée plus à fond et y a jeté plus d'intérêt. Le défaut du plan , la bizarrerie de certaines inventions et la recherche des petits détails , ôtent toute majesté et toute profondeur à cette production , qui , bien qu'écrite parfois avec verve , n'a pas cependant un mérite assez constant en ce genre pour que l'on puisse lire les huit cent soixante vers dont elle se compose sans regretter qu'elle ne soit pas plus courte.

Fidèle à ses habitudes poétiques , l'auteur commence par déplorer la décadence générale de toutes choses en ce monde , en lardant chacun de ses vers d'images et de noms tirés de la mythologie et de l'histoire égyptienne et grecque. Tout à coup ,

et du milieu de ces débris de l'antiquité, s'élève une figure :

« Je vis, dit le poète, un fantôme d'un aspect étrange, qui calma la fureur dont mon esprit était agité. Objet monstrueux, mais monstre admirable, femme jeune de figure, bien que vieille par les années, et pleine de majesté; elle avait les ailes d'un aigle altier, et de son front, ses cheveux, tombant en liberté, allaient se dessiner sur son manteau. Ses yeux resplendissaient comme le soleil, et sur le sommet de sa tête s'ajustait un turban de mousseline tordue, semblable à ceux dont Busiris, dans le temple d'Isis, couronnait le front du fabuleux Osiris, etc. »

Ce fantôme, cette déesse, est la Peinture, et j'ai cité ce début de la satire dans l'intention de montrer tout à la fois à quel point Salvator Rosa est assommant lorsqu'il a recours à l'antiquité, et avec quelle précision le *turban de mousseline tordue* caractérise ce goût flasque et romanesque émané de l'école des Carraches, et que les Guide, les Guerchin, les Pietro de Cortone et les Albane avaient transmis à Salvator Rosa.

Quoi qu'il en soit, cette déesse de la peinture lui apparaît et lui ordonne de divulguer sans crainte et sans réticences les injures journalières que lui font ceux qui s'adonnent à son culte.

« Elle dit, me toucha la tête de sa baguette, poursuit le poète, et s'évanouit à mes yeux. De ce moment, il semble que mes fibres s'enflamment et que les furies logent dans mon sein agité. Ma poitrine est devenue une nouvelle Dité (enfer). Avant donc que mon cœur se réduise en cendre, sortez, sortez, pensées qui y êtes enfermées. Au lieu de paroles louangeuses et douces, que mon style s'arme de manière à ce que je décrie les vices et les défauts, toutefois d'une manière générale et sans nommer personne. Qui s'en sentira exempt, rira en lisant ces feuilles; pour celui qui s'en offensera, ce sera la preuve qu'il se sent coupable. Au surplus, se plaigne qui voudra, pourvu que je me débarrasse de ce que j'ai sur le cœur. A qui ne désire rien, le peu suffit toujours, et sous tous les cieux le soleil sert de père à chacun. L'été à l'ombre, l'hiver près du feu, toujours modeste dans mes souhaits, l'année me voit peindre pour la gloire et rimer pour mon plaisir. Le but, la récompense de mes travaux est d'obéir à la vérité, à ce qui est juste et à mon génie. Que celui donc qui se sentira brûler se retire et exprime

ce que sa rancune peut lui inspirer de plus amer contre moi. J'ai une double cuirasse pour parer ses traits : je n'ai pas l'amour du gain, et je suis sincère. L'envie n'a aucune prise sur mon cœur, le zèle pour la vérité est ce qui me fait prendre la plume, et si je me décide à couvrir ces feuilles, c'est pour être utile à tous.

» Tout le monde est peintre ! Aussi le Toscan Paul (Paul V, pape) ne manqua-t-il pas de répondre à certains ambassadeurs qui lui demandaient la permission d'extraire des grains de ses États, que, pour des grains, il ne voulait pas en permettre la sortie, mais qu'en échange il concéderait volontiers le droit de faire une levée de *prélats* et de *peintres*. En effet, les galets de la mer Égée, les grenouilles de l'Égypte, les fourmis de la Thessalie, les espions et les pédants à Rome, ne sont pas aussi nombreux. C'est un monde de peintres ; et cependant, de tant de gens peignant, il n'y en a peut-être pas deux qui ne soient ignorants dans les lettres.

» Métrodore fut artiste et philosophe ; il savait aussi bien peindre les mœurs que manier les couleurs. Apollodore a écrit en vers sur son art. Mais aujourd'hui tout le monde se jette en aveugle dans cette profession, et de tous ceux qui tentent cette entreprise, c'est, par Dieu ! beaucoup, s'il y a un cinquième qui sache lire. Les anciens Romains s'étonnèrent beaucoup de voir un éléphant tracer des caractères grecs ; mais que diraient-ils maintenant que les bœufs peignent ? Aucun art n'a plus besoin de l'appui des sciences que la peinture ; l'aveugle ne peut pas juger des couleurs. Tout ce que la nature produit s'offre pour sujet aux sens ou à l'intelligence du peintre, et il ne doit pas se borner à représenter les objets visibles, puisqu'il est souvent forcé de rendre ce qui n'a pas de corps et n'est pas possible. Il est donc indispensable que les peintres soient instruits, qu'ils connaissent la mythologie, l'histoire, la différence des siècles et des usages, et qu'ils ne fassent pas comme un honnête artiste, qui, ayant représenté une Ève, introduisit une carde de coton pour voiler des nudités. Comment pourrait-on excuser encore un de nos Raphaëls modernes qui a mis dans la main d'Adam une pioche en fer ?

» C'est ainsi qu'une foule d'ignorants, avec une barbe blanche et un talent resté à l'enfance, ont la sotte prétention de défier les

trois Pamphile. De ce que ces ignorants, au sortir du berceau, se sont rendus habiles aux minuties de l'art, ils se croient de grands maîtres sans rien savoir en effet. Ce sont ces gens qui passent leurs journées à peindre des concombres, des jambons, des écuelles et des marmites de cuivre, des tapis, des fruits, des fleurs, des oiseaux, des poissons et des plantes potagères ! Et de tels hommes auraient la prétention d'être peintres et se formaliseraient de ce que l'on se sert contre eux du fouet de la satire, eux qui, dès qu'il faut représenter autre chose que ces niaiseries, ne font rien à propos, et mettent les idées et les convenances de l'art sens dessus dessous ?

» Que le ciel pardonne au cygne de Vénouse (Horace) d'avoir permis aux poètes, ainsi qu'aux peintres, de faire toute chose à leur idée ! Avec une telle autorité, il n'y a plus de raison pour que l'on ne confonde pas le vrai avec le faux, et que l'art ne soit pas ruiné entièrement. Le Tibre voit naître plus de tableaux que de vers de terre, et certains insensés en achèvent un plus grand nombre que celui produit par l'antique Agatharque, si fameux pour sa fécondité. Aussi plusieurs ultramontains n'ont-ils pas manqué de dire qu'il y a trois choses particulièrement abondantes à Rome : *les tableaux, les espérances et les courbettes*. En effet, les peintures sortent du Latium par cargaisons, et la race des peintres s'est tellement accrue, que tout en est infecté. Peu importe qu'ils se soient formés sans principes et sans études de leur art ; néanmoins, tels et tels de ceux-là sont peintres de la *Sapience* (1) ; d'autres s'adonnent exclusivement à représenter des animaux, ne s'apercevant pas que, sans s'être regardés au miroir, ils ont fait leur portrait. Imitateur vieillissant sur les traces du Bassan, un peintre grossier de bétail, malgré l'exemple d'Euphranor et d'Albert Durer, transforme son atelier en crèche ou consume sa vie à peindre des couleuvres, des crapauds, des lézards et des papillons. Enfin, il y en a qui ont été jusqu'à consacrer leur pinceau à rendre des marchands de gaufres, des gueux, des portefaix, des filous et des voleurs ; écuries, pressoirs, cabarets, ramos d'ivrognes et de goinfres, teigneux, fumeurs, perruquiers, pouilleux qui se

(1) Archigymnase, ou première université de Rome.

grattent, gens qui vendent des poires cuites aux filous, manants qui se soulagent le long des murs, vendeurs de tripes et raccommodeurs de plats ou de souliers, les peintres n'ont rien laissé échapper. Aujourd'hui, un artiste ne croit pas avoir touché le véritable but de son art, s'il ne traite ces sujets bas et indignes ; ces tableaux sont tellement recherchés, que, dans les cabinets des grands, ils sont entourés des plus riches bordures, et tous ces misérables nus et mendiants qui, vivant, n'obtiendraient pas un denier des riches, peints, leur font répandre l'or à profusion.....

« Princes, c'est parce que, loin d'en être offensés, vous avez accueilli ces peintures basses et viles, que l'art s'avilit de jour en jour. Au surplus, on aurait tort de rejeter tout le blâme sur les peintres, car, forcés comme ils le sont de chercher des sujets nouveaux en tous lieux, ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre, s'ils ne trouvent que des mendiants. Les gabelles établies par les princes ont rendu chaque contrée féconde en pauvres, et le monde est réduit à mendier. Si d'un côté on tond les troupeaux d'un peu trop près, bientôt on pourra peindre les hommes non-seulement sans habits, mais sans peau. »

Ce morceau curieux et écrit avec verve pêche, comme on voit, par la délicatesse et le goût. Ce qui suit devient prolix, et souvent les mêmes idées y sont reproduites sans que l'auteur prenne la peine d'en raviver l'éclat par des couleurs nouvelles. Je ne parle pas de la profusion des énigmes mythologiques dont il embarrasse continuellement ses pensées, et je saute une trentaine de vers parmi lesquels plusieurs sont consacrés aux femmes peintres de son temps, dont le talent, ainsi que celui des hommes, lui paraît dégénéré.

Entre autres reproches qu'il fait aux artistes ses contemporains, il signale la manie de contrefaire les vieux tableaux : « Parmi les peintres, dit Salvator, il y en a de si adroits, qu'au moyen d'un liquide imperceptible ils donnent à leur ouvrage l'apparence de l'antiquité. »

L'orgueil et la vanité des artistes, devenant furieux à la moindre critique, sont signalés avec vigueur par Salvator. Après avoir cité l'exemple d'Apelle, qui vers le terme d'un ouvrage se cachait derrière un rideau pour entendre les critiques et en profiter, il dit : « Maintenant on en use tout différemment. On ex-

pose un tableau pour recueillir seulement des louanges, et tant que les applaudissements continuent, l'auteur se gonfle de joie; mais si par hasard quelque censeur s'empare du fouet de la critique, alors le peintre devient furieux. Cimabuë lui-même, lorsque l'on signalait quelque défaut dans ses tableaux, les brisait en mille pièces; mais de tous les effets produits par la vanité, il n'y en a pas de plus monstrueux et de plus brutal que celui que je vais citer.

» Lorsque Michel-Ange montra son jugement universel au pape Paul III (en 1541), il n'y eut aucun des assistants qui ne proclamât cet ouvrage immortel. Seul, un certain chevalier, à la face et à la parole austères, parla au peintre de la sorte : « Vous avez très bien exprimé votre *Jugement*, puisque l'on y voit à nu toutes les choses obscènes de la vie. Non, mon cher Michel-Ange, ce n'est pas en plaisantant que je vous parle, vous avez peint un grand *jugement*, mais quant à du *jugement*, vous en avez peu montré. Ma critique ne s'attaque pas à ce qui regarde votre art, mais je parle des convenances à propos desquelles votre grand talent s'est précisément tourné en un grand défaut. Vous auriez dû faire une distinction et réfléchir que votre ouvrage était destiné à une église. Quant à moi, je ne vois dans votre tableau d'autel qu'une étuve remplie de gens nus. Or, vous auriez dû vous souvenir de ce qui est arrivé au fils de Noë pour avoir découvert les nudités de son père; il attira la colère de Dieu sur lui. Et vous, sans respect et sans crainte pour le Christ et sa mère, vous osez nous représenter l'armée entière des saints se montrant nus et s'approchant ainsi jusqu'au ciel devant le souverain pasteur? Enfin, là où le vicaire de Dieu lie et délie les choses de la terre et du ciel, seront sans cesse exposés à la vue des.....

» A ces mots le peintre, rouge de colère et incapable de préférer un seul mot de réponse, résolut de donner un autre cours à sa fureur; il peignit le chevalier dans l'enfer de son *Jugement*. Mais cette dernière incartade fut si monstrueuse, que (sous Paul IV) Daniel de Volterre fut chargé de faire le métier de tailleur et de peindre des caleçons sur le *Jugement*. L'orgueil et les peintres sont nés de la même mère.

» A l'exemple de Zeuxis, qui sur son manteau de pourpre portait son nom écrit en grosses lettres tissées d'or, certains

peintres de mon temps, qui se donnent des airs de Raphaël, portent des centaines de croix sur leurs vêtements. Ils se font passer pour les satrapes de l'art, mais bientôt la faim en a bon marché, et ils vont se cacher pour travailler avec les barbiers. Une fois leur vanité matée par le besoin de manger, il n'y a pas de vil métier qu'ils ne fassent. Mais hélas! lorsque leurs belles années sont passées et que la vieillesse arrive, malgré tout le génie dont ils se croyaient doués et les fumées de gloire dont ils se sont énivrés, le reste de leur vie se passe tantôt en prison, tantôt à l'hôpital.

» Ainsi, voit-on souvent dans l'enceinte de Rome certains chevaux sauvages et indomptés, les narines gonflées, battant la terre de leurs pieds, et par leurs hennissements furieux défiant le vent et les flèches à la course, déployer tout leur orgueil. Leur bouche rejette le frein et le mors; curieux seulement d'ornements futiles, ils ne supportent jamais le cavalier sur leur dos ni l'éperon à leurs flancs. Mais au bout de peu de temps on les vend aux commissionnaires du port de Ripetta, avec tous leurs défauts, et alors, au lieu de faire des courbettes, ils vont au pas, leur frein est un licou, et pour selle on leur impose un bât, tant qu'enfin ils en sont réduits à tirer un tombereau.

» Mais, je le sens, je ne puis suffire à faire connaître tout ce qu'il y a à dire contre les peintres. Une histoire véritable et qui, bien que vieille, paraîtra nouvelle, fera mieux sentir tout ce qu'il y a d'ignoble dans leur manière d'être. Il y avait autrefois un singe qui, las de rester enchaîné, eut la fantaisie de devenir peintre. Il tirait son origine de ce fameux singe qui joua un mauvais tour au peintre Buffamalco dans la ville d'Arezzo. Or celui dont je parle, par un jour d'été et lorsque tout le monde fatigué se livrait au sommeil, rompit sa chaîne et mit par ce moyen sa servitude en défaut. Après avoir fui en courant jusqu'au soir, il s'introduisit, à son grand contentement, dans une maison, par la grille d'un cellier. De fenêtre en fenêtre il alla toujours avec l'idée qu'il trouverait enfin un peintre. Son obstination le servit bien, car, à l'aide de trois tonneaux empilés, il arriva à l'atelier d'un peintre à qui il dit: « Maître, que le ciel vous accorde une bonne nuit. » Le peintre épouvanté crut que le tonnerre frappait son oreille, et jugea qu'il allait être témoin

d'un grand prodige. Le singe vit bien la crainte qu'il causait , et reprenant la parole : « Or çà , dit-il , mettez toute terreur de côté , maître ; je suis pris d'un amour particulier pour votre art , et sens en moi une disposition héréditaire qui me porte à le cultiver. Je désire que vous m'enseigniez la peinture , et , bien que je sois un animal , je me sens aussi heureusement disposé que la plupart des peintres. L'art du dessin et du coloris réside dans l'imitation pure ; or vous savez que les singes excellent par cette disposition , si donc vous voulez la cultiver en moi , je prédis que je vous ferai grand honneur un jour. Mon bisaïeul fut ce gros singe d'autrefois qui retoucha d'une manière si belle et si savante l'ouvrage de Buonamico ; ainsi vous pouvez juger d'avance l'effet que doit produire en moi l'instinct triplé d'analogie , de génie et de race. Mais si j'en juge par la pâleur de votre visage , vous vous sentez ému de crainte en m'entendant parler d'une manière si claire. Ne vous en étonnez pas , n'ayez même aucune appréhension ; je ne suis pas pour vous une larve ennemie , et il n'y a rien d'étonnant à ce que je m'exprime comme vous l'entendez. Les corbeaux , les perroquets , les pies , parlent , et , quant à nous autres singes , nous pouvons parler comme un théologien. Si nous nous abstenons de le faire , c'est par paresse. Soyez donc mon maître , et je me jetterai à la mer pour vous , je ferai même de la fausse monnaie s'il le faut. » Ainsi parla le singe adroit et agile , qui fit tant par ses instances et ses caresses qu'enfin le pacte se conclut entre la bête et l'artiste.

» Tout alla bien d'abord , mais il ne se passa pas beaucoup de temps sans que le maître ne mît son enseignement de côté , puis ne maltraitât l'élève sans raison. Celui-ci , bien que fort contrarié , souffrit patiemment ces duretés , espérant qu'un jour son courage et sa résignation lui rendraient les bonnes grâces de son maître. Il vécut et souffrit ainsi pendant dix ans ; mais , las enfin de voir son temps se perdre si vainement , il n'y tint plus , et plein de haine pour cet homme dont l'âme était si ingrate , les manières si dures , il résolut de le quitter. C'est alors que , lui ayant demandé son congé , le singe ne voulut pas s'éloigner de son indigne maître sans lui dire ce qu'il pensait de sa vie crapuleuse et infâme. « Est-il possible maître , dit le singe , que celui qui doit n'avoir pour règle et pour but que le beau et le bon , ait une âme si laide et si coupable ? Ne t'étonne

pas , non ; je raisonne avec toi. Or , lorsque je vois et condamne le vice en ta personne , dis-moi , puisque je ne suis qu'un animal , quelle chose tu peux être ? Je ne parle pas de ta vie désordonnée , de ton costume de coquin , de ton sale habit qui sert d'enseigne à ce qu'il couvre ; je passe sur ta chevelure en désordre , sur ton logement empesté , ainsi que sur ta physionomie empreinte de trouble et de paresse , lorsque tu te couches dans une grande caisse garnie de paille , comme on jette les nêfles pour les faire mûrir. Je ne te parle pas de l'usage que tu fais de vieux papier au lieu de nappe pour couvrir la table d'où tu ne t'es jamais retiré victorieux des combats que t'y livre la faim , non plus que de ta paresse , qui te fait manger des œufs durcis dans le même vase où tu fais la colle. Dirai-je la puanteur qui s'exhale de ta maison , remplie de tant de pièces d'anatomie , qu'on la prendrait pour un gibet et toi pour un bourreau ? Te rappellerai-je les mois entiers de l'été passés auprès des fournaux pour composer des vernis et trouver des couleurs ; les nuits et les journées que tu m'as fait user à chercher dans les tombeaux des ongles , des côtes , des tibias et des têtes , ainsi que les fatigues que tu as données à tous mes membres , en te servant de moi comme d'un modèle ? Je ne te parle pas de ta singulière bienveillance , qui est cause qu'après être resté dix ans avec toi , je ne suis en état de faire encore rien qui vaille. Et cependant , cette maudite vie de Turc et de galérien , vous appelez cela la vie pittoresque. Hé bien ! tout cela je te le passe encore ; mais les autres infamies que je sais , non-seulement ne me permettent pas de rester insensible , mais me forcent de les dire , de les crier à haute voix. Je répéterai donc que , grâce à ton naturel vil et ignoble , je t'ai vu , las d'exercer le bel art de la peinture , faire l'office de cabaretier ! Aussi , pour ne plus te voir , pour ne plus être témoin de tes folies et de tes bassesses , fuirais-je jusqu'en Islande. Ne t'étonne pas si , au souvenir de tant de vilaines actions , ma bile s'échauffe , car il n'y eut jamais sur la terre un sot et un coquin tel que toi. Extravagant , orgueilleux , menteur et joueur invétééré , tu rassembles-en toi tous les vices. L'envie se peint dans ton regard ; sans respect pour quoi que ce soit , il n'est personne après qui tu n'aboies et que tu ne mordes. Que si par hasard tu as jamais loué quelqu'un , ce n'a jamais été qu'à propos d'un talent tout à fait étranger au tien. Découvrir et l'emparer par

astuce et par surprise des inventions de tes confrères, est ton occupation continuelle; tu n'as nulle conscience, tu veux être payé comptant, et ne donne jamais l'ouvrage; ton seul Dieu est le gain, et tu n'as d'amitié ni de respect pour personne, sans compter que tu es plus grossier qu'un manant.

» Et je serais peintre? ah! Dieu m'en garde! Quel métier que de tromper sans cesse les citoyens et les étrangers; que d'employer le smalt au lieu de l'outremer, quand on a affaire à un acheteur trop simple; que de contrefaire l'homme de bien pour mieux manquer à sa parole; que de vendre sept et huit fois le même tableau; que de ne pas apprendre à ses élèves la vraie pratique de l'art! Et puis, à la honte de la peinture, et sans crainte de déshonneur, courir comme un savetier affamé pour travailler à la journée, et voler les arrhes que l'on a reçues!

» Que je me fasse peintre? Ah! que je sois plutôt déchiré sous le fouet! T'ai-je jamais entendu te vanter sans déprécier les autres? Ne retouches-tu pas des tableaux étrangers que tu vends sans honte à grand prix, comme s'ils étaient de ta main. N'enfumes-tu pas les peintures pour les faire prendre comme anciennes? Ne remplis-tu pas les galeries de tes caprices, en les vendant pour l'ouvrage des grands maîtres? Ne maçonnes-tu pas des emplâtres de peinture, que tu dis du Titien? Puis engêôler les Anglais et les Allemands avec des pastiches, ne jamais se contenter d'un prix honnête, mettre huit et dix ans à finir un tableau, toujours se plaindre de la corruption du siècle, répéter sans cesse que les grands oppriment la vertu, qu'ils sont poltrons et pleins de vices, et que c'est par ces défauts seulement qu'ils se rendent célèbres; puis, par l'effet subit d'une lâche adulation, faire leurs portraits couverts d'armures et assistés de la Gloire qui publie leurs noms, ou pour gonfler davantage leur vanité, les représenter, comme Auguste ou Pyrrhus, entourés des Muses et de la Victoire! Être peintre? Je préférerais me faire sbirre!

» Ah! je te connais maintenant! Pour te plaire, il faudrait, comme toi, converser avec les voleurs et les bourreaux; se mêler avec les rufians et les gloutons qui ne payent pas leur écot, fréquenter la taverne avec ces Flamands, qui, profanant tout à la fois la terre et le ciel, ont trouvé une nouvelle manière de donner le baptême, et, allant toujours de mal en pis, former

un sérail de garçons et de filles pour en faire des modèles , sans parler du reste. Si je me fais peintre , que l'on me brise plutôt la tête avec un maillet ; plutôt que de devenir peintre , que l'on me jette tout vivant dans un four , que le...

» A ces mots le singe , redoutant la colère de son maître , creva le papier tendu sur la fenêtre , et , grimpant vers le toit , acheva de là sa harangue. — Oui , dit-il , le ciel a voulu que ce fût un animal qui s'irritât du style et des mœurs impies des peintres. Qui pourrait retenir son indignation à la vue de ces peintures obscènes qui plaisent d'autant plus qu'elles sont plus nuisibles ? Le monde est inondé d'ouvrages de cette espèce qui transmettent le poison à l'âme par l'intermédiaire des yeux. Quelles autres représentations aperçoit-on que celles de la luxure des faux dieux , proposée comme exemple à suivre ? Le libertinage étale ses trophées , et plus d'un Tibère décore les gynécées de peintures odieuses. Les souhaits d'Horace ont été plus qu'exaucés , et l'on connaît l'œuvre de Jules Romain , commentée en vers par un horrible poète. Et cependant la terre n'entr'ouvre pas ses gouffres ! Dans les élans de leur verve impudique , les Carraches , les Titiens , n'ont pas craint de profaner le palais des princes chrétiens avec des peintures dignes des mauvais lieux. Les galeries des rois ne sont ornées que de femmes nues dont la représentation effémine sans cesse leur âme. Maintenant les yeux des jeunes filles ne se repaissent que de Vénus , de Salmacis et de Betsabée. Grand miracle aussi quand elles prennent exemple sur de tels modèles ! Les Satyres , les Napées , les Psyché , les Danaé , les Europe , les Ganymède et les Pasiphaé , tels sont les sujets dont on orne les galeries de nos jours. O parents insensés et aveugles , qu'est devenue votre prudence en achetant de tels tableaux qui ne peuvent que corrompre la pureté de vos enfants ?

» Mais tout ne finit pas là , et l'industrie pittoresque , non contente d'être immorale , veut encore se montrer sacrilège. Dans les églises où l'on ne doit entrer que pour adorer et prier Dieu , on suspend de jolis portraits de dames , et la maison du Seigneur est transformée en infâme boutique. La foi , ainsi que tout respect , étant détruite , les couleurs protègent et provoquent à la face de Dieu même les intrigues libertines des petits maîtres. « O Seigneur ! puisque déjà vous avez chassé de votre

temple profané les vendeurs de taureaux, descendez de nouveau sur la terre, armez-vous du même fouet, pour en faire disparaître les *vaches* (courtisanes) qui, grâce aux talent des peintres, font un marché de vos églises ! »

Il est inutile de faire observer au lecteur ce qu'il y a dans ce morceau, l'un des plus piquants de Salvator Rosa, de verve brutale mais spirituelle, et de goût grossier dans l'idée du singe parlant. Cette satire nous apprend d'ailleurs que le nombre des personnes qui se livraient à la peinture en Italie, vers 1646-1650, était excessif, et qu'une bonne partie de ces prétendus artistes n'étaient rien moins qu'estimables. Mais je ne puis m'empêcher de faire ressortir ce qu'il y a de désagréable et d'ignoble dans le soin que prend Salvator Rosa, parlant des poètes ou des peintres, de ne s'occuper en détail que de ceux qui avaient des vices, tandis qu'il se tait sur les hommes qui ont eu de l'honneur et du talent tout à la fois; ou quand il nomme des génies supérieurs tels que Dante, Machiavel, Arioste, Michel-Ange ou Titien, de ne les traiter qu'avec mépris.

Comment s'expliquer encore que cet homme qui a vécu pendant que Dominiquin, Guido Reni, le Poussin, Claude le Lorrain, Valentin, Guaspre Poussin, Ribera, Velasquez, Guercin, Pietro de Cortone, Lanfranc et le cavalier Bernin, travaillaient en même temps que lui à Rome et à Naples, n'ait trouvé d'autres peintres à citer honorablement dans sa satire que les trois Pamphili Nuvolone, le père et les deux fils, artistes dont le mérite est nul et les noms complètement oubliés? Enfin pourquoi ne se trouve-t-il pas dans sa satire un mot de Ribera, qui le reçut dans son atelier, une parole bienveillante pour le chevalier Lanfranc, dont il avait accepté des conseils et des secours?

Le cœur et l'esprit ne sont jamais plus désagréablement blessés que quand on entend un mauvais plaisant tenir le langage d'un homme à qui ses hautes vertus donneraient le droit d'être austère. Le saltimbanque Salvator débitant de la morale, le poète et le peintre Salvator traitant les plus grands écrivains et les premiers artistes de l'Italie avec impertinence, ce sont des traits qui mettent à nu le caractère d'un homme et font tomber le masque dont il se couvre. Cet homme qui crie sans cesse contre tous ses semblables, à qui en a-t-il? De quoi a-t-il à se plaindre,

lui, que la fortune a comblé de ses biens, qui n'a reçu que des faveurs des grands qu'il injurie sans cesse? Et enfin de quel droit se montre-t-il si sévère envers les autres, lui qui a commencé par monter sur des tréteaux, qui a égorgé des soldats espagnols à Naples, dont les satires renferment des vers presque aussi obscènes que ceux de l'Arétin, et qui enfin, ayant eu deux enfants d'une Florentine, ne se décida à l'épouser que lorsque la peur de la mort lui fit sentir que la vie est plus sérieuse qu'il ne l'avait cru?

Une vanité et un égoïsme excessifs ont toujours présidé aux actions de Salvator Rosa. Pour faire parler de lui, il est difficile d'imaginer ce qu'il n'aurait pas osé entreprendre. C'était une de ces âmes froides accolées à un esprit actif sans objet grave, facile sans être riche, s'exerçant sur le vide, toujours mécontent de soi et rejetant sa mauvaise humeur sur les autres. Mal avec lui-même, Salvator Rosa ne pouvait vivre qu'en faisant face à mille occupations diverses, il consumait ses heures de loisirs en conversations bruyantes, en mascarades, en séances d'apparat où il débitait ses satires, et plus souvent encore en se livrant à sa passion dominante, la représentation des pantalonades et des farces.

Il est curieux de surprendre un tel homme lorsque, sérieux autant qu'il lui a été donné de l'être, il écrit sous la dictée de son cœur. Voici une cantate écrite par lui lorsqu'il cherchait à se faire connaître à Rome. On pourra juger par cette élégie, fort originale d'ailleurs, de quelle couleur était l'intérieur de l'âme de Salvator Rosa.

« Il n'y a ni trêve n'y fin pour ma douleur !

» Fortune, souviens-toi que dans ce monde je suis aussi de chair. Je n'ai reçu la vie que pour être pauvre diable, pour souffrir et suer comme un chien au milieu de peines infinies. Je n'ai pas même l'espérance de m'assurer du pain.

» Pour moi seul le ciel est sourd, le soleil obscur, la terre sèche; et là où je veux aller, le grand diable excite la guerre. Si je veux sortir, il pleut; si je vais en mer, elle s'irrite. Si j'allais aux Nouvelles-Indes, je suis persuadé que mes gros écus n'y vaudraient plus qu'une livre.

» Si j'avais besoin d'un gros de viande, je n'irais pas au marché dans la crainte qu'on ne trouvât encore moyen de me

donner autant d'os que de chair. Que j'aille par hasard dans un palais, tout l'antichambre me montre au doigt, et les satrapes de cour se moquent de mes habits. Chrétien que je suis, il faut bien me confier aux juifs. Le guet de Rome le sait bien, ainsi que mon garde-robe Mardochée !

» Il n'y a ni trêve ni fin pour ma douleur.

» Sans cesse je bâtis dans mon lit des châteaux en l'air ; je n'ai ni appartement ni maison de campagne, tandis que d'autres ont jusqu'à des vases de nuit en argent. Je ne suis riche qu'en espérance et ne compte que sur l'hôpital. Observez qu'au milieu de l'été et par une chaleur infernale je me promène avec mes habits d'hiver. On a bien raison de dire : Heureux celui qui a ses revenus égaux à ses dépenses. Hélas ! je suis peintre et je ne puis réaliser mes songes même avec mon art.

» Avec mon pinceau, je fais des vaisseaux espagnols et français, je donne des pays (paysages) à tout le monde, et je n'ai pas un pouce de terre à moi !

» Je ne sais ce que c'est que le bonheur ; je paie un jour heureux au prix de mille privations ; je ne sais comment vivre, et tout le monde me dit d'espérer et de souffrir.

» Fiez-vous à votre Salvator Rosa, et croyez que sans poésie, sans peinture et sans cervelle, alors le monde devient la plus belle et la plus douce chose.

» Je vous parlerai plus clairement : aujourd'hui le savoir n'est pas plus estimé qu'une figue. Que chacun apprenne donc de moi qu'il vaut mieux mourir que de mendier.

» Il n'y a ni trêve ni fin pour ma douleur. »

Cette pièce, pleine d'une humeur âcre qui décèle une jalousie innée contre l'espèce humaine et le monde même exprime on ne peut mieux le malaise intérieur que Salvator Rosa éprouvait par vanité. S'il signale des malheurs, s'il se plaint du mal, ce n'est pas tant par amour philosophique du beau et du bien que pour persuader que le mal a été en quelque sorte produit, inventé, pour le poursuivre personnellement, pour le faire souffrir et l'humilier. A travers ses plaintes, une fierté tout à la fois basse et pleine d'ostentation se fait toujours sentir.

Cette cantate fut probablement composée par lui, lorsqu'il luttait encore contre la mauvaise fortune à Rome, et qu'il essayait de tout, même du métier de saltimbanque, pour se tirer

de l'obscurité. Mais les années et les succès ne le rendirent pas plus modeste ; et dans le recueil de ses lettres à J.-B. Ricciardi , professeur de philosophie morale à l'université de Pise, lettres où il témoigne ordinairement à cet homme une amitié tendre , où il lui fait même fort souvent les offres de service les plus généreuses , il laisse voir tout à coup, dans la treizième, l'intraitable vanité qui faisait le fond de son caractère , à propos de la demande peut-être indiscrete que Ricciardi lui avait faite d'augmenter le nombre des figures qui devaient entrer dans la composition d'un tableau que le peintre s'était engagé à lui faire. Voici comment , à l'âge de quarante-neuf ans , Salvator Rosa s'exprime à ce sujet dans la lettre à son ami :

« Je reste vraiment confondu d'étonnement de ce qu'un cerveau comme le vôtre ait attendu jusqu'à ce moment pour savoir de quelle trempe Salvator Rosa est en amitié. Mais si vous ne plaisantez pas, il faut absolument que je croie que la liberté avec laquelle vous me piquez ne vient que de ce que vous me regardez comme votre obligé par quelques points. Si cela est , je souffrirai votre liberté , mais jusqu'aux limites raisonnables, en vous rappelant que ni moi ni vous ne sommes des dieux , et que , si vous êtes , comme je le crois , un homme et un grand homme auprès de moi , je ne suis pas disposé à être moins que rien auprès des autres (1).

« Ainsi , c'est pour vous avoir signifié que je n'introduirais pas plus de deux ou trois figures dans vos tableaux que vous faites tant de bruit , que vous m'intentez tant de querelles et me chargez d'un péché dont je n'aurais jamais dû être accusé ? *Chiano ! chiano* (doucement ! doucement !), comme disent les Napolitains, et ne vous agitez pas ainsi ; car, quand bien même, au lieu de trois ou de deux , je n'aurais fait qu'une figure de ma main , j'aurais cru que cela eût suffi pour vous contenter , et non seulement pour servir de pendant à votre ridicule *bambochade* (2) ; mais , par Dieu , à quelque grand tableau que ce

(1) *Moins que rien* ; il y a dans le texte *ce triuolo*, un concombre, expression d'une familiarité basse, qui revient à celle de *cornichon*, en usage à Paris.

(2) Pierre de Laar commença vers 1626 à mettre la peinture de

soit et de la main d'un peintre du premier ordre. Je vous avoue que je ne comprends rien à toutes vos difficultés, ni à la prétention que vous manifestez d'avoir plus que des toiles peintes de ma main. Et si j'avais le tort que vous m'imputez, je n'aurais pas provoqué l'exécution de ces ouvrages par trois lettres successives que je vous ai adressées, comme vous le savez très-bien.

» Mais puisque le destin me force en cette occasion d'avoir recours à l'apologie (ce dont je ne me serais jamais douté), je dis que j'ai prétendu dire et que je dirai toujours que depuis longtemps j'éprouve en travaillant une telle fatigue, que, pour ne pas me dégoûter de la peinture, je choisis des sujets faciles à traiter, qui ne demandent pas trop de temps pour les achever, et dont le nombre des figures dépasse rarement celui que je vous ai indiqué. Que si, dans ce cas, vous ne voulez vous en fier qu'à vos interprétations ordinaires, ne pas me croire et rejeter toute la faute sur moi, alors permettez-moi de rabattre un peu de la bonne opinion que j'ai toujours eue de votre belle âme.

» Sois-en certain, Ricciardi : si notre contestation roulait sur une question littéraire, je te céderais volontiers; mais puisque tu me taxes d'être ingrat, et de calculer mesquinement, je te montrerai toujours les dents, sinon pour te mordre, au moins pour me défendre; et il me sera facile de te démontrer que je suis tout autre que tu penses, étant suffisamment apprécié, sinon de vous, du reste du monde.

» Je vous confesse que, depuis que je vous connais, jamais vous ne m'avez donné un plus grand sujet de déplaisir, et je ne me serais jamais imaginé qu'un ami tel que vous m'eût fait un reproche précisément dans une occasion où je ne m'attendais qu'à recevoir des louanges.

» Aux peintres de ma sorte, qui ont un génie sans règle (*genio stravagante*), la mesure de la toile étant donnée, il faut leur laisser la liberté pour tout le reste (ce que j'aurais fait si je

genre, la représentation des scènes populaires, burlesques, etc., à la mode à Rome. La difformité naturelle de Pierre de Laar, jointe à la nature des sujets qu'il traitait, lui firent donner le surnom de *Bamboccia*, de là *Bambocciate*,

m'étais trouvé dans le même cas que vous), et ne pas vouloir enseigner aux pères à faire des enfants. Il faut, comme je l'ai déjà dit, favoriser, aider le génie de celui qui doit produire, être bien persuadé que, quelque petite chose qui sorte de la main d'un peintre classique, elle doit être appréciée et louée par celui qui comprend vivement. Et enfin, je vous rappellerai qu'un seul vers d'Homère vaut mieux qu'un poème entier de Chérile.

» Je n'en dirai pas plus, afin de ne pas donner cours à la colère que vous avez excitée en moi. Oh! grand Dieu! a-t-on jamais entendu pareille sottise? Croire éprouver la tendresse de son ami, et de son ami peintre, par la quantité des figures!

» Conservez, conservez, cher ami, vos rigoureuses difficultés pour les pièces de poésies, et non pour mon esprit, qui ne commettra jamais de fautes à votre sujet; et si cela arrivait par le fait de ma franchise et de la liberté de ma langue, je vous promets à l'avenir, et si de pareilles niaiseries se renouvellent, de vous aduler. Mes salutations à toute la famille; je vous embrasse de cœur.

» Votre véritable ami,

S. ROSA. »

« Rome, 4 juin 1664. »

Sa cantate forcenée et cette lettre aigre, écrite à Ricciardi, ainsi que les fureurs et les dépits puérils de Salvator Rosa, lorsque l'on n'applaudissait pas à outrance ses lectures et ses improvisations mimiques, suffiraient pour faire connaître son caractère. Mais un autre exemple achèvera de donner la juste valeur d'un homme qui ne manqua sans doute ni d'esprit ni de talent, mais toujours entêté de l'idée qu'il était, parmi les plus grands artistes et philosophes, un génie du premier ordre: c'est la composition qu'il grava à l'eau forte, et que désignent les amateurs sous le titre de *Génie de Salvator Rosa*. Dans un paysage ombragé d'arbres et de cyprès, se présente un philosophe revêtu de la toge et tenant une balance (*statera*) à la main, vers laquelle un satyre, avec un sourire plus que malin, approche un manuscrit roulé. Sur le devant, aux pieds de ces

deux personnages, est une figure rejetant avec nonchalance les trésors que la Richesse lui verse de sa corne d'abondance, et tenant une colombe morte qui s'est réfugiée dans son sein. Les yeux de cette dernière figure sont dirigés vers une statue de la Liberté qui lui présente son bonnet, et dans le fond est la Peinture, appuyée sur des ruines, et semblant porter attention à l'ensemble de cette scène.

Le vaniteux Salvator Rosa, après avoir composé et gravé sa propre apothéose avec un excès de complaisance que l'on hésiterait à laisser voir s'il s'agissait des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, craignant que l'on ne prît le change sur le héros de cette composition, d'ailleurs fort médiocre, a pris le soin d'inscrire ce distique au bas :

« Ingenuus, liber, pictor, succensor et æquus,
Spretor opum, mortisque; hic meus est genius. »

» Franc, indépendant, peintre, critique sévère mais juste, méprisant les richesses et la mort; tel est mon génie. »

On sait déjà à peu près ce qu'il faut penser des différentes qualités qu'il énumère en ces mots; on verra bientôt comment il reçut la mort, lorsqu'elle vint le chercher.

DELÉCLUZE.

LES

OUVRIERS DE PARIS.

LETTRES A M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

II (1).

J'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur le ministre, qu'il y avait une solution pratique et facile à la question de savoir comment on peut donner de l'ouvrage aux ouvriers qui en manquent ; voici cette solution.

Avant toutes choses, il faut que la question soit bien posée.

Faire qu'il y ait assez d'ouvrage pour tous les ouvriers qui se trouvent sur un point donné, c'est l'équivalent de faire qu'il n'y ait pas plus d'ouvriers sur ce point que l'ouvrage à exécuter n'en comporte.

Songez, en effet, monsieur le ministre, qu'on ne se rend pas bien compte des causes qui produisent le manque d'ouvrage. Or, la principale de ces causes, c'est l'entassement irréfléchi des ouvriers sur quelques points du territoire.

Depuis au moins vingt ans, plus de deux cent mille ouvriers se précipitent annuellement de la province sur Paris. L'Au-

(1) Voyez tome IX, page 257.

vergne, la Normandie, la Bourgogne envoient chacune, au détriment de l'agriculture de ces pays, des colonies de vingt ou de trente mille hommes, les plus robustes, les plus actifs, les meilleurs. Ces populations viennent s'accumuler dans les faubourgs et aux barrières de Paris, sans savoir s'il y a ou s'il n'y a point d'ouvrage, apportant des bras vigoureux, mais pas de provisions pour vivre une semaine. Les provinces rhénanes, la Belgique, la Suisse, la Savoie, le Piémont, l'Angleterre, nous expédient de leur côté des ouvriers en nombre fort considérable, et tout cela vient à Paris, car, pour l'étranger, Paris, c'est la France, comme, dans l'antiquité, Rome, c'était l'Italie. Certes, la prospérité de la capitale est croissante, et la quantité d'ouvrage à faire y augmente chaque jour; mais cet accroissement n'est pas tel, qu'il puisse suffire à l'inondation d'ouvriers qui se précipite de tous côtés, à grands flots, de la province et de l'étranger, sur les chantiers de la capitale.

Il y a plus : dans l'état présent des choses, en ce qui touche le libre exercice des métiers, toutes les tentatives qu'on voudrait faire pour mettre l'ouvrage au niveau du nombre des ouvriers seraient impuissantes; car au moment où l'on croirait avoir établi l'équilibre, il surviendrait tout à coup quinze mille Auvergnats ou dix mille Poitevins qui le détruiraient.

La première mesure à prendre, et la plus radicale pour assurer du travail aux ouvriers dans tous les grands centres manufacturiers et industriels du royaume, c'est donc de veiller à ce que les travailleurs ne se précipitent pas aveuglément sur des points donnés, sans savoir s'ils y trouveront ou s'ils n'y trouveront pas de l'ouvrage. Certainement la libre concurrence est un excellent principe, en tant qu'elle a pour objet de stimuler le zèle et de solliciter les procédés nouveaux et meilleurs; mais lorsque la concurrence a pour objet de faire partager entre cent ouvriers le salaire qui est indispensable pour en faire vivre dix, elle devient à l'instant même un principe de lutte, de haine, d'appauvrissement et de mort. Les meilleures choses ont donc un côté nuisible qui est leur excès. Le trop de liberté produit l'effet de l'asservissement pour les sociétés, de même que le trop de lumière produit pour les yeux l'effet des ténèbres. Dès que tous les maçons de la France peuvent venir à Paris, et y viennent, l'exercice de la maçonnerie devient impossible pour

le Parisien, parce que l'ouvrage manque. Et, comme ce qui est vrai pour Paris est vrai pour tous les centres de travail, il faut nécessairement, comme nous disions, veiller à ce que les ouvriers ne s'y accumulent pas sans raison, afin qu'il y ait de l'ouvrage pour tout le monde.

Rien du reste n'est pratique et facile comme l'exécution d'une mesure pareille. Lorsqu'un ouvrier de la province arrive à Paris, il va se présenter tout d'abord à la préfecture de la police, où on lui donne un permis de séjour. Eh bien ! il n'y a qu'à ne pas donner ce permis, s'il est démontré par avance qu'il doit tourner à la ruine de l'ouvrier et au désavantage de la ville.

Je prévois d'ici les objections ; mais je demande la permission de développer un peu plus mon idée, avant de les discuter et d'y répondre.

Il serait, certes, fort aisé d'établir au ministère de l'intérieur, par exemple, ou à celui des travaux publics et du commerce, un bureau central où tous les chefs d'atelier de Paris, dans toutes les professions, seraient obligés d'apporter chaque lundi un état aussi approximatif que possible de l'ouvrage à faire dans la semaine. D'un autre côté, ce bureau aurait une liste exacte de tous les ouvriers présents à Paris et rangés par professions.

Il y aurait d'ailleurs une grande importance à ce que ce bureau ne se trouvât pas à la préfecture de la police, parce que les ouvriers témoignent une répugnance bien naturelle à entretenir des rapports avec elle. La difficulté que certaines professions opposent à la prise du livret ne vient que de là, en grande partie. L'administration répond que les ouvriers affichent sur ce point une délicatesse exagérée, puisque les voyageurs ont bien recours à la police pour le visa des passeports. Cette réponse contient une double absurdité. Premièrement, il n'est pas démontré que les voyageurs n'éprouvent pas eux-mêmes, une répugnance très-vive à s'aller mêler, pour faire viser un passeport, à tous les personnages douteux qui encombrèrent chaque jour la préfecture de la police ; deuxièmement, l'éloignement pour tout ce qui touche la police est, en lui-même, un moyen trop moral et trop précieux d'agir sur l'esprit des ouvriers, pour le dédaigner quand ils l'offrent. Le gouvernement n'a rien

à gagner à persuader au peuple que les accointances avec les sergents de ville et les agents secrets n'ont par elles-mêmes aucun inconvénient d'aucune sorte. Le scrupule des ouvriers sur ce point est donc très-noble ; au lieu de songer à le détruire il faudrait le faire naître, s'il n'existait pas.

D'ailleurs il ne saurait y avoir aucun empêchement sérieux à ce que les classes ouvrières ressortissent à une division dans un ministère : le travail ne sera jamais trop relevé et trop ennobli.

Or, dans l'hypothèse de l'établissement d'un grand bureau central des professions industrielles et mécaniques, ayant chaque lundi l'état du travail à faire dans la semaine, et l'état des ouvriers présents sur la place pour l'exécuter ; voici par quelle précaution raisonnable et élémentaire l'encombrement des travailleurs pourrait être évité.

Lorsqu'un ouvrier de l'étranger ou de la province arriverait à Paris et se présenterait au bureau avec son livret servant de passeport, pour demander un permis de séjour, on commencerait par consulter le tableau de l'ouvrage relatif à sa profession, et puis on consulterait le tableau des ouvriers de cette profession présents à Paris. S'il résultait de ce double examen qu'il y aurait de l'occupation pour le nouveau venu, on lui donnerait son permis de séjour ; s'il en résultait au contraire que le nouveau venu ne trouverait pas d'ouvrage, et qu'il encombrerait Paris sans aucun profit pour lui-même, on le lui refuserait.

Ce serait évidemment rendre déjà un service réel à l'ouvrier arrivant, que de lui apprendre d'une manière positive qu'il ne trouverait pas d'ouvrage à faire, et que de le précautionner ainsi contre une attente stérile et ruineuse ; mais le service pourrait être beaucoup plus efficace encore. Un bureau analogue pourrait être établi dans toutes les grandes villes du royaume, avec une correspondance régulière et prompte avec celui de Paris ; de telle sorte que lorsqu'on dirait à un ouvrier : — Vous ne pouvez pas rester à Paris, parce qu'il n'y a pas d'ouvrage, — on pût ajouter : — Mais vous pouvez aller à Nantes, à Strasbourg et à Lyon, où il y en a. — De cette façon, la quantité d'ouvrage à faire serait toujours en équilibre avec le nombre des bras à occuper ; le travail serait permanent, les salaires se-

raient réguliers, et les coalitions deviendraient impossibles.

J'arrive maintenant aux objections contre le principe même que je développe, et qui aurait pour but de distribuer avec intelligence la population ouvrière sur tout le territoire, de manière à prévenir les entassements d'ouvriers, principale cause des manques d'ouvrages. Ces objections sont au nombre de deux :

La première est tirée de la violation de ce droit que nous avons tous d'aller où il nous plaît ;

La seconde est tirée de ce que, toute distribution d'ouvrage faite entre les ouvriers, il resterait peut-être encore des ouvriers inoccupés.

Je vais les discuter par ordre.

En ce qui touche le droit que nous avons tous d'aller où il nous plaît, il faut d'abord considérer que ce droit, comme tous les droits quels qu'ils soient, nous ne l'avons qu'autant que la loi nous le donne. Si la loi nous le retirait, nous ne l'aurions plus. Nous avons tous le droit de passer sur le Pont-Royal à pied et en voiture ; mais lorsque l'administration, pour un motif quelconque, a besoin d'y interdire la circulation du public, nous n'y pouvons plus passer, ni d'une façon, ni d'une autre. Eh bien ! il en est de même de tous les droits, sans exception ; la société les donne et les retire, sans quoi il n'y aurait pas de société. Nous n'exceptons pas de ceci même les droits que, dans le langage des écoles, on appelle droits naturels ; car la loi ne reconnaît que ceux qu'elle a établis et qui relèvent d'elle. S'il y eut jamais un droit qu'on puisse appeler naturel, certes c'est celui de se réunir pour dîner, pour causer, pour jouer, pour danser, ou même pour ne rien faire, à tel nombre qu'il peut convenir à chacun de nous ; eh bien ! la loi nous a retiré ce droit. En un mot, il est clair qu'une société ne peut reconnaître de règles que celles qu'elle établit, ou pour le moins qu'elle accepte, et qu'elle sanctionne ainsi par son adhésion. Aucun membre d'une société ne porte donc en lui un droit de faire et d'agir qui soit hors des atteintes de cette société ; et si les lois actuelles de la France nous permettent d'aller où il nous plaît, une loi nouvelle peut très-bien nous l'interdire. D'ailleurs il n'est même pas exact, d'une manière absolue, que nous ayons le droit, en France, d'aller où il nous plaît. Nous ne pouvons pas

voyager sans passeport ; et que ferions-nous , si l'administration nous en refusait ?

La prétendue faculté d'aller exercer où il nous plaît notre industrie est donc , considérée en principe , quelque chose de logiquement insoutenable et de parfaitement absurde ; il nous reste maintenant à la considérer en fait et dans l'application.

Il suffit de regarder un peu le jeu de nos institutions , tout imparfaites qu'elles sont , pour reconnaître qu'elles contiennent les bases d'un système restrictif dans l'exercice des industries. Ainsi , un instituteur ne peut pas ouvrir une école où il lui plaît ; quand bien même les parents seraient pleins de confiance en sa moralité et en ses lumières. Les médecins , les chirurgiens , les pharmaciens et les sages-femmes , reçus dans le ressort de telle ou de telle faculté , ne peuvent pas exercer dans toute l'étendue du royaume ; les avocats , après leur réception , même après leur stage , ne sont pas portés de droit sur le tableau ; il y a donc plusieurs professions , parmi les plus élevées et les plus libérales , qui n'entraîne pas avec elles une liberté absolue d'exercice. C'est là un fait matériel , qui occupe une assez grande place dans nos lois administratives.

Or , la restriction qui serait apportée dans l'exercice des métiers , des industries et des arts mécaniques , serait un fait de même nature ; elle n'aurait donc rien d'étrange et d'anormal , et surtout rien dont les ouvriers pussent être blessés , puisque les professions les plus libérales la subissent. D'ailleurs , elle serait fondée sur l'utilité même que trouveraient les professions dans une organisation qui en bannirait tout désordre.

L'exemple des peuples étrangers , dont les institutions jouissent d'une prospérité évidente , doit être nécessairement d'un grand poids , lorsqu'il s'agit de fonder des institutions analogues avec toute la différence néanmoins qu'entraîne la diversité des habitudes. Or , dans toute l'Allemagne , où les classes ouvrières jouissent d'une instruction et d'un bien-être dont les nôtres n'approchent pas , l'exercice des professions mécaniques est précisément environné de précautions et de restrictions.

Lorsqu'un ouvrier , appartenant à une profession quelconque , se présente à la porte d'une ville allemande , il exhibe son livret et le laisse aux mains de l'administration ; il y a dans la ville un certain nombre d'hôtelleries spécialement affectées aux divers

corps d'état ; et l'administration , en prenant le livret de l'ouvrier , lui donne l'adresse de l'hôtellerie où il devra se présenter pour trouver un placement et de l'ouvrage. Ces hôtelleries sont en quelque sorte autant d'établissements publics , munis d'autorisations spéciales et sous l'inspection comme sous la sauvegarde de l'autorité ; l'ouvrier y reçoit gratuitement toutes les indications nécessaires pour avoir de l'ouvrage , car l'hôtellerie est en rapport direct avec les maîtres et chefs d'ateliers qui peuvent en donner. Si , au bout de deux jours , l'ouvrier n'a pas trouvé du travail , il est tenu d'aller reprendre son livret et de quitter la ville pour aller ailleurs , où les mêmes réglemens s'exécutent.

On comprend que , de cette façon , jamais ville allemande ne peut être troublée par des ouvriers , parce que chacune d'elles n'en admet que le nombre rigoureux qui peut trouver de l'ouvrage. On comprend encore que jamais abaissement excessif de salaire ne jette la misère dans les ménages de ces ouvriers. En effet , si l'ouvrage vient à chômer un peu , les maîtres renvoient les travailleurs qu'ils ne peuvent plus occuper , et ceux-ci s'en vont un peu plus loin , car on peut poser en principe qu'il est impossible que , sur la surface d'un grand pays , si l'ouvrage manque sur un point , il n'abonde pas sur quelque autre.

Il peut sembler dur au premier coup d'œil qu'un ouvrier soit obligé de quitter une ville sous quarante-huit heures , s'il ne trouve pas à s'y occuper ; mais il faut songer que , dans les institutions sagement combinées , il est rare que les défauts apparentes n'aient pas leur correctif. A supposer que l'ouvrier qui arrive dans une ville allemande , et qui ne peut pas s'y employer , n'ait pas d'argent , il est sûr néanmoins de pouvoir continuer sa route. Chaque maître de sa profession , dont on lui remet la liste , a chez lui une caisse destinée à ces ouvriers sans travail. Une fois les quarante-huit heures expirées , l'ouvrier , avant de repartir , s'en va chez tous les maîtres , et n'a qu'à se présenter en disant pour toute explication : *Ouvrier voyageur* , pour que le maître lui remette à l'instant , au nom de la confrérie , une petite cotisation. En Allemagne , cette manière de recevoir des secours de route n'a rien d'humiliant. C'est un droit pour l'ouvrier , et un devoir pour le maître. Comme toute chose , même la meilleure , a ses abus , il arrive quelquefois

que des ouvriers sans probité ne cherchent jamais sérieusement de l'ouvrage, et voyagent perpétuellement aux frais de l'association, qui couvre toute l'Allemagne; mais ces juifs errants de la paresse finissent par être signalés; et puis la vérification du livret offre toujours un moyen de découvrir la fraude.

La France, avec sa grande centralisation, aurait bien mieux encore que l'Allemagne le moyen de favoriser cette sage distribution des ouvriers sur tous les centres d'activité du territoire. En supposant des bureaux établis dans chaque grande ville, avec l'indication précise de l'ouvrage à faire et des ouvriers déjà installés, un système de communications générales et rapides ferait toujours connaître dans chaque ville l'ouvrage à faire dans toutes les autres. Les ouvriers n'auraient donc pas même à risquer des voyages inutiles, puisqu'ils auraient d'exactes informations avant de partir. D'ailleurs, l'établissement de caisses pour les ouvriers voyageurs serait la chose la plus aisée du monde, soit au moyen de cotisations très minimes imposées sur les maîtres et sur les ouvriers, soit au moyen des donations et des legs qui ne manqueraient pas d'arriver, si le gouvernement les autorisait largement et une fois pour toutes.

Rien n'est ridicule, en principe, comme les entraves portées par le gouvernement à l'exécution de la volonté des mourants qui lèguent une partie de leur fortune à des établissements publics. Si un moribond laisse sa fortune à un voisin quelconque, le testament sera exécuté le lendemain, sans plus de cérémonies; mais s'il la laisse à une académie ou à un hôpital, il faudra des formalités sans fin pour que la succession soit acceptée, même lorsqu'il y a avantage évident.

D'un autre côté, le plus grand malheur qui ait pu arriver aux classes ouvrières, c'est l'anéantissement de tout corps d'organisation représentant l'intérêt permanent des travailleurs. On ne se rend pas assez compte de la quantité prodigieuse des personnes qui laissent ou qui laisseraient, en mourant, des legs plus ou moins importants à des corps organisés et permanents. Avant la révolution, les corps de métiers avaient tous, sous l'invocation d'un saint, une *œuvre* à laquelle une foule de personnes apportaient leurs offrandes. Depuis moins de vingt années Volney, Monthyon, Grégoire et Gobert ont laissé aux académies, pour des choses la plupart les plus inutiles et les plus absurdes,

des sommes énormes. Mais supposez qu'ils eussent voulu laisser ces sommes aux ouvriers, ils ne l'auraient pas pu, car rien, aujourd'hui, ne représente les ouvriers, et, fussent-ils même représentés, rien n'assure, dans le pêle-mêle et dans le désordre affreux où sont les métiers et les industries, qu'il fût possible de faire sérieusement tourner à leur profit même les secours les plus amples qui leur arriveraient. Les gobe-mouches de la philanthropie crient au miracle, lorsque quelqu'un, qui a envie de la croix d'honneur, distribue, en hiver, quelque cuillerées de bouillon économique aux chiffonniers ivres d'eau-de-vie; mais il est bien évident que de pareilles tentatives, fussent-elles dépourvues de toute ostentation, et mille fois plus importantes, n'aboutiraient à aucun résultat d'une efficacité réelle; car autant il est aisé de venir au secours de toute position dans laquelle il y a de l'ordre, autant il est impossible d'améliorer, avec des efforts décuplés, celles où il y a de la confusion. Si les soldats étaient les maîtres de s'habiller, de se nourrir, de se conduire à leur fantaisie, ils seraient, avec dix fois plus d'argent que celui qu'ils coûtent, dix fois moins bien disciplinés, nourris et vêtus. Tout profiterait donc aux ouvriers, si une règle était appliquée à l'exercice des métiers.

Je crois, monsieur le ministre, avoir réduit à rien les objections tirées de la prétendue faculté que nous avons tous d'aller où il nous plaît et de faire ce qui nous convient, soit qu'on la considère comme principe philosophique, soit qu'on la considère comme fait pratique et social.

Il me reste maintenant à examiner la seconde objection tirée de ce que, toute distribution d'ouvrage faite aux ouvriers, un certain nombre de ceux-ci resteraient peut-être inoccupés; mais avant d'en venir là, j'ai à montrer quels immenses avantages de gouvernement résulteraient d'une restriction apportée sagement à la liberté absolue d'exercer les arts mécaniques partout où il plaît aux ouvriers de s'entasser imprudemment.

Ce principe de soumettre la population flottante des villes à de certaines restrictions de séjour est fondé sur l'expérience des siècles, et les peuples anciens le pratiquaient. Les érudits, qui ne sont pas d'ordinaire de grands légistes, se sont donné beaucoup de mal, sans résultat, pour expliquer le vieil adage latin : *non datur omnibus adire Corinthum*, il n'est pas

permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Cet adage signifie que la ville de Corinthe était organisée comme le sont actuellement les villes allemandes, c'est-à-dire que le premier venu n'obtenait pas l'autorisation d'y séjourner. Ce mode de constitution avait pu frapper l'attention des publicistes anciens, parce que les autres villes, quoique fondées sur le même principe, avaient adopté une autre manière d'exécution. Ainsi les villes d'Athènes et d'Argos dans la Grèce, de Rome et de Milan dans l'Italie, étaient ouvertes à tout le monde, à la condition néanmoins que les étrangers fussent soigneusement inscrits sur un livre de police tenu dans chaque quartier. Ces étrangers portaient, en Grèce, le nom de *métoïkoi*, et en Italie le nom d'*incolæ*, deux expressions identiques, et qui étaient rendues, dans les villes du moyen âge, par les noms de *manants* et d'*habitants*. Quoique ces étrangers fussent ainsi librement admis, ils payaient d'abord ce permis de séjour, et puis il pouvait leur être retiré tout d'un coup, du soir au lendemain, sans préparation et sans explication. Rome surtout, où la population, fort considérable, était souvent exposée à des famines subites, parce que les approvisionnements de blé, venus de l'Afrique ou de l'Égypte, pouvaient être retardés par le mauvais temps, donnait des exemples fréquents de ce retrait de permis de séjour accordé aux étrangers. Cela s'exécutait même avec une ponctualité et une rigueur telles, que Cicéron s'élève avec chaleur, dans son livre des *Offices*, contre cette barbarie du sénat qui faisait jeter hors des murs, en quelques heures, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Les grandes municipalités italiennes conservèrent cette organisation, et l'on voit que saint Ambroise en déplore également les effets, dans son traité sur le devoir des prêtres. C'est de là que les villes allemandes, le seul débris encore debout des municipalités antiques, ont tiré la règle de n'accorder le permis de séjour aux ouvriers que d'une manière restrictive. L'organisation des villes allemandes me semble même bien supérieure à celle des villes anciennes, parce qu'il vaut mieux évidemment mettre des restrictions raisonnables et réfléchies au séjour des ouvriers sans ressources, que de les admettre en masse sans examen, pour les chasser ensuite arbitrairement et sans miséricorde.

Nous avons sous les yeux l'exemple d'un pays immense, régi

comme Corinthe et comme les villes allemandes : c'est la Russie. On peut dire qu'*il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Saint-Petersbourg*, parce que les agents diplomatiques ne laissent entrer les étrangers qu'à bon escient. Il y a même plus ; c'est qu'ils ne les laissent pas sortir sans de certaines précautions qui ont bien leur moralité. Ainsi, tout étranger qui veut quitter la Russie est tenu de faire annoncer son départ huit jours à l'avance dans les journaux, afin que toute personne intéressée à s'y opposer ait le temps de faire ses démarches. Nous ne voulons pas dire que ces mesures ne soient pas empreintes d'une certaine rigueur excessive ; mais elles ont bien leur avantage, comme moyen de gouvernement.

La pire constitution, c'est évidemment celle de Paris, où tous les vagabonds des autres pays ont la faculté de venir s'entasser, et dont les filous, les chevaliers d'industrie et les forçats libérés font leur Jérusalem terrestre. Paris a tout-à-fait remplacé la forêt de Bondy. Certainement, s'il plaît aux Parisiens de couder en passant dans les rues toute la canaille européenne, et d'être troublés de temps en temps, pendant leur dîner, par la générale battue dans les rues, parce que cinquante mille ouvriers, étrangers à la ville, ont eu fantaisie de se battre sur les carrefours, c'est un plaisir qu'on pourrait leur laisser sans dispute ; mais le malheur est que Paris est le siège du gouvernement, et qu'une émeute à Paris, c'est une révolution en France.

Il me semble, monsieur le ministre, que c'est là un fait digne de frapper tous les esprits élevés comme le vôtre. La ville où se font les lois devrait être ainsi constituée, que rien n'y troublât et n'y influençât le calme et la liberté nécessaires aux mesures publiques. Pendant ces dernières années, on a entendu plusieurs contrées de la France parler tout haut de leurs anciennes franchises, et réclamer sourdement, comme l'Irlande, le rappel de l'union. Il y avait au fond de l'inquiétude des populations méridionales des motifs malheureusement trop légitimes. N'est-il pas naturel que la France ait quelquefois de la répugnance à obéir à Paris, lorsque Paris est à la merci des têtes folles, des gens sans aveu, des ouvriers aventureux, des bandits qui s'y rendent de tous les coins du royaume et de l'Europe ? Quelle garantie offre à la sûreté, à la morale publique, un entasse-

ment odieux de toutes les folies, de toutes les ignorances, de toutes les ordures du monde? Quel respect doivent inspirer des lois faites entre quatre faubourgs qui grondent, et sous la protection des patrouilles qui maintiennent les brouillons et les révolutionnaires? L'an dernier, après la condamnation des coupables du 12 mai, pendant que la chambre des députés discutait et légiférait, des bandes arrivèrent, drapeaux en tête, jusqu'aux grilles extérieures.

Est-ce d'ailleurs à d'autres causes qu'à un entassement monstrueux, sans raison et sans exemple, qui obstrue toutes les carrières, qui abat tous les ouvrages, qui démoralise toutes les natures, qu'il faut rapporter ces désespoirs formulés chaque jour en crimes et en suicides? Lorsque la population doit se porter en grandes masses dans une rue, on a soin de placer aux deux bouts des gendarmes pour empêcher les malheurs: pourquoi n'y a-t-il pas aux portes de Paris, debout comme une sentinelle, une loi sage, prévoyante, paternelle, vraiment libérale, ne laissant pas pénétrer les gens sans aveu, les voleurs constatés, les forçats libérés, les étrangers évidemment sans ressources, et veillant sur cette population flottante de plus de trois cent mille ouvriers, étrangers à la ville, de telle sorte qu'il n'y en ait jamais d'admis qu'en raison de l'ouvrage à faire?

La ville de Paris est régie administrativement par des lois spéciales. On a reconnu qu'en effet cette ville, par son importance morale et politique, ne pouvait pas être soumise aux mêmes règlements que les autres. Ainsi, la garde nationale et la loi communale ne sont pas à Paris ce qu'elles sont dans les autres villes du royaume. Eh bien! pourquoi n'étendrait-on pas ce système encore plus loin, et pourquoi n'y aurait-il pas une loi pour soumettre les hommes étrangers à la ville de Paris à un régime exceptionnel, uniquement dans le but de simplifier la difficulté aux époques de crises publiques? N'est-il pas effroyable de penser que la tranquillité de la capitale du royaume est à la merci de cent mille ouvriers allemands, et d'autant d'italiens, et de belges et de suisses? N'est-il pas monstrueux que les repris de justice étrangers à Paris y soient admis, et puissent recommencer leurs pilleries avec les facilités que donne un immense entassement de population? Il est donc de simple bon sens que la capitale du royaume ne devrait pas être

laissée ainsi à la merci de tous ceux qui ont la fantaisie de s'y rendre, et une restriction dans les permis de séjour aurait déjà, rien qu'en ce qui touche les ouvriers, d'immenses résultats pour la sécurité publique.

C'est vraiment en cette matière qu'une loi aurait des effets préventifs. Si les ouvriers savaient qu'une participation au moindre trouble public, même non suivie d'effet grave, serait punie d'une exclusion plus ou moins longue de Paris, il n'est pas douteux qu'ils se tiendraient bien loin des brouillons et des embaucheurs. Les ouvriers étrangers en sont un exemple. Il y en a certes au moins cent cinquante mille à Paris, venus soit de l'Allemagne, soit de la Belgique, soit de la Suisse, soit de l'Italie; nous ne nous leur supposons pas une dose de sagesse bien supérieure à ce qu'en ont les nôtres, et cependant ils se tiennent en général loin des bagarres, parce qu'ils ne manqueraient pas d'être expulsés. Eh bien! si le séjour de Paris était le prix d'une conduite régulière et laborieuse, soyez sûr, monsieur le ministre, que vous auriez moins de peine aux jours de l'émeute, ou plutôt que l'émeute ne se montrerait guère si elle se montrait.

J'arrive maintenant à la seconde objection qu'on peut faire à mes idées sur l'établissement d'un équilibre possible entre l'ouvrage et les ouvriers, par des mesures sages prises contre les encombrements, et qui serait tirée de ce que, après une stricte réparation du travail, ils se trouveraient peut-être encore des ouvriers inoccupés.

Je ferai observer tout d'abord, monsieur le ministre, qu'une pareille objection n'a pas plus de force contre mes idées que contre celles de quiconque en pourrait proposer sur la même question. S'il était établi d'une manière positive qu'il y a, en France, plus d'ouvriers à occuper que de journées à faire, cette difficulté ne naîtrait pas du système que j'expose, et tout le monde aurait autant de peine à la lever que moi. Je montrerai même tout à l'heure que mes idées seraient le meilleur remède à ce mal; mais je dirai en attendant que nul n'est en mesure d'affirmer s'il y a plus ou moins d'ouvriers que d'ouvrage, et c'est précisément pour cela, monsieur le ministre, qu'à propos de votre circulaire sur le recensement des pauvres, je regrettais que vous n'eussiez pas encore ordonné un recensement des

ouvriers. Jusqu'à ce qu'un pareil recensement soit opéré, nul, ainsi que je l'ai fait déjà remarquer, ne peut savoir au juste tout ce qu'il y a au fond de la question des ouvriers, parce que dans les sciences pratiques, comme l'est la science du gouvernement, on ne peut opérer avec confiance et avec efficacité que sur des quantités connues.

Voici du reste comment, dans les cas où il y aurait plus d'ouvriers à occuper que d'ouvrage à donner, ce qui n'est qu'une simple hypothèse, les idées que je propose seraient encore un moyen sûr de sortir d'une semblable position.

Pourquoi doncy aurait-il, par exemple, plus de menuisiers en France que le travail de la menuiserie n'en peut occuper? Évidemment, c'est parce que nul ne sait au juste la besogne annuelle que fournit l'état de la menuiserie, et que, dans cette ignorance où ils sont de la situation exacte d'un métier qu'ils embrassent, les ouvriers qui s'y jettent compromettent leur avenir sans s'en douter. Ce qui est vrai de la menuiserie, l'est encore, et pour les mêmes raisons, de tous les autres corps de métier. S'il était exact que l'ouvrage additionné de toutes les professions industrielles est au-dessous des forces additionnées de tous les ouvriers que ces professions contiennent, cette superfétation ne viendrait que d'une ignorance générale sur la quantité annuelle de travail à faire que les professions du royaume pourraient fournir. Or, c'est précisément à cause de cela et afin que les travailleurs fussent à même de se guider sur un état à prendre, que les bureaux établis dans les grandes villes, et donnant semaine par semaine le bulletin de l'ouvrage à faire, rendraient d'immenses services et empêcheraient les professions de s'encombrer, parce que nul ne prendrait que celles où il y aurait de l'ouvrage. Les séminaires, qui font des prêtres, les écoles militaires, qui font des officiers, les écoles des mines, qui font des ingénieurs, fonctionnent naturellement en raison des besoins du service; et d'ailleurs, on peut poser en thèse générale, que les vocations laborieuses sont toujours déterminées par l'avantage présumé qu'elles rapporteront.

Ce serait donc introduire la régularité, la sûreté et la moralité dans les corps d'état, que d'instruire avec précision ceux qui s'y vouent de la quantité de besogne qu'ils y trouveront, et par conséquent de la mesure d'utilité et de bien-être qu'ils en doi-

vent attendre. Alors, s'il était vrai qu'il y eût plus d'ouvriers que d'ouvrage, l'équilibre se rétablirait en bien peu d'années; et peut-être verrait-on refluer vers l'agriculture, aujourd'hui si abandonnée, les bras qui se donnent aux métiers sans savoir ni ce qu'ils leur donneront, ni ce qu'ils en recevront.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

LES

CHATEAUX DE FRANCE.

RAMBOUILLET.

Avant 1790, Rambouillet n'était que le nom d'un château; depuis cette époque peu éloignée, Rambouillet est aussi le nom d'une ville; il faut ici conclure de cette double application du même nom que le château l'emporte de beaucoup sur la ville par l'origine, l'âge, le caractère, la noblesse et l'illustration. Les faits confirment surabondamment la remarque. A chaque quart de siècle, le château, bâti depuis une date nébuleuse, réclame quelques pages à l'histoire, tandis que la ville n'a encore pris aucune place dans le souvenir des hommes. Il est vrai que la ville a hérité de la gloire acquise au château par le droit dévolu aux descendants légitimes; ils sont tous deux, nous ne dirons pas du même sang, mais faits tous deux de la même pierre. Puisse la ville s'en souvenir toujours pour ne jamais laisser démolir le château! Un Rambouillet nous répond de l'autre. D'ailleurs, du jour où les vieilles tourelles tomberaient, la ville de Rambouillet, par une juste punition de son ingratitude et de sa lâcheté, ne serait plus qu'un marché de bêtes à cornes, un parc à mérinos à travers lequel le voyageur ne voudrait pas même aventurer les roues de sa berline.

La racine du nom donné au château, et plus tard à la ville qui en dépend, étant fort nette, les étymologistes, afin de ne pas déroger à leur naturel tortueux, sont encore loin de s'entendre sur son exactitude. De tous temps il y a eu beaucoup de lapins à l'endroit où s'est élevé le château dont nous allons essayer d'écrire l'histoire; on sait que ces endroits aimés du chasseur prenaient autrefois, et conservent encore le nom de *rabouillière*, expression collective passée avec les Normands en Angleterre où l'on appelle un lapin *rabbit*. Or, quoi de plus simple que de nommer Rambouillet un château construit sur une rabouillière; à peu près par la même raison que Chantilly a emprunté son nom aux champs de tilleuls dont il est bordé, et Pierrefonts le sien aux fontaines naturelles de ses rochers? Quand les fontaines et les tilleuls baptisent des châteaux, on ne devine pas pourquoi les étymologistes refuseraient ce privilège aux lapins. Si on ne devine pas la cause de leur répugnance, on peut néanmoins la présumer, car ils l'ont presque avouée. Les étymologistes reculent devant cette analogie, non parce qu'elle est trop simple, motif souvent péremptoire à leur tribunal, mais parce qu'elle est commune et vulgaire! oubliant le château de l'Œuf à Naples, le château du Gril (l'Escurial) à Madrid! A cause de cette vulgarité, les étymologistes, disons-nous, ont voulu laisser planer un grand vague sur le radical du nom appliqué au château de Rambouillet. Pour nous le doute n'existe même pas; *Rambouillet* vient en droite ligne de *rabouillière*, lieu qui abonde en lapins.

Chef-lieu du sixième arrondissement du département de Seine-et-Oise, Rambouillet était enfermé autrefois dans la circonscription provinciale de l'Île de France, généralité d'Orléans dans le Hurepois, diocèse de Chartres. Aujourd'hui il relève du diocèse de Versailles. Rambouillet est à huit lieues de distance de cette dernière ville et à treize lieues de Paris. On évalue sa population à trois mille quatre cents âmes.

Quelle que soit la défiance dont on doit se servir en recherchant l'antiquité des localités historiques, on ne peut se dispenser d'en assigner une très-haute à l'origine du château de Rambouillet. Il est presque hors de doute que la principale tour du domaine a été construite avant le règne de Hugues Capet, c'est-à-dire avant la fin du x^e siècle.

On l'aperçoit la première en arrivant du côté de Paris, et on ne voit guère que sa puissante masse, tant elle laisse en arrière le corps de l'édifice. On dirait qu'elle a marché ou que le château a battu en retraite. Cet effet résulte de l'absence d'une seconde tour de moindre dimension qui terminait l'aile gauche. L'aile et la tour, qui n'était qu'une double tourelle, ayant disparu, le château n'a plus eu que deux côtés au lieu de trois, et a fui en diagonale, disposition singulière ajoutée à une construction fort peu conçue dans des goûts de régularité. On dirait un château manchot. J'ignore pourquoi la tourelle jumelle a été supprimée; il est probable que la peur de la voir tomber aura effrayé les locataires, conseillés par quelque architecte vigilant. Rien n'est prudent en général comme les architectes qui doivent être chargés d'une démolition importante et du soin de remettre debout les parties dont ils ont signé l'arrêt de mort. Pour eux, aucun monument ancien n'offre des garanties de solidité : tout s'écroule de vieillesse, menace ruine; ils démoliraient les tours Notre-Dame parce qu'elles sont noires, et les pyramides d'Égypte parce que quelques pierres s'écornent aux angles. Les bénéfices de démolition sont en outre très-beaux : payés pour la main-d'œuvre, ils vendent les matériaux et sont encore payés pour reconstruire. Ainsi s'explique, au milieu de beaucoup d'autres causes, la triste facilité avec laquelle ont été anéantis d'anciens travaux d'architecture qui auraient duré encore plus qu'ils n'avaient déjà duré. A moins d'événements au-dessus de la prévoyance humaine, tels par exemple que la chute de la foudre ou l'incendie, il est rare qu'on ne puisse perpétuer l'existence des monuments, surtout celle des monuments d'une date antérieure au xvi^e siècle. En changeant à chaque cinquante ans quelques pierres de la base ou du sommet, en rapiécant avec une habileté à la portée de tous les manœuvres les endroits usés, on évite les gros accidents, on les rend impossibles. L'homme a les moyens de lutter avec le temps. Malheureusement il s'entend avec lui pour hâter l'œuvre de destruction.

Le prétexte au moyen duquel on a condamné la tour de l'aile gauche du château servira bientôt, nous le craignons, à justifier la suppression de la tour de l'aile droite, fort compromise depuis des années, si on l'examine d'après le système des ar-

chitectes. Les pierres ébranlées et déchaussées jouent dans les carrés formés autour d'elles par les pierres voisines, comme des dents dans leurs alvéoles. Quelques seaux de plâtre les raffermiraient aisément en les liant de nouveau les unes aux autres. Il convient seulement d'éviter dans ces travaux de restauration l'emploi d'un ciment blanc, sous peine de tailler un habit d'arlequin à de vénérables constructions. Quelques artistes de Paris, exercés à ce genre de conservation lapidaire, sont aujourd'hui de bons modèles à suivre. Ils ont créé un art qui eût sauvé de beaux produits s'il eût été connu plus tôt. Ils rapprochent les pierres disjointes, restituent les absentes, avec la science d'un anatomiste. A l'aide d'une simple nervure, ils relèvent une ogive perdue; à l'aide d'une ogive, ils reconstituent le squelette d'une nef entière, qu'ils associent ensuite à une autre nef; de même qu'avec un côté ils ont l'angle, avec l'angle la façade; et ce n'est plus qu'un jeu pour eux de rendre aux figurations symboliques de l'extérieur, animaux apocalyptiques, leurs queues dentelées, leurs museaux de fouine, leur ventre aplati sous la pression d'un pied d'ange, et tous ces enfantillages graves, toutes ces gravités bouffonnes, esprit des hommes de génie.

Nous engageons avec d'autant plus de raison à imiter ces conservateurs habiles, qu'un architecte, chargé par Napoléon de l'entretien du château, poussa le zèle ou la licence jusqu'à renverser une tourelle qu'il trouvait probablement trop vieille. Quand l'empereur apprit l'acte de folie de son architecte, il ordonna avec colère qu'il la fit rebâtir sur-le-champ, sans songer sans doute que ce maçon ne demandait pas d'autre récompense. Quoique relevée presque aussitôt, et d'après les autres tourelles du château sur lesquelles la démolition ne s'était pas étendue, la tourelle refaite est lourde au lieu d'être solide, et hydropique, au lieu d'avoir cette légèreté en apparence dangereuse qui fait craindre à chaque instant de voir la pluie les décoller du mur.

On a voulu trouver à la configuration du château la forme d'un fer à cheval, ce que nous concéderions volontiers, pourvu qu'on nous montrât le cheval au sabot duquel il serait possible d'emboîter ce fer. Changeant avec les siècles, le système de la défense a sans doute commandé aux temps féodaux le con-

tour dont l'extrême bizarrerie nous a étonné, quoiqu'il reste à dire, à indiquer au moins le genre de guerre qui a exigé tant d'angles, tant de surfaces disgracieuses; on dirait, en voyant le château par un de ses côtés, un éventail gigantesque que le vent a empêché de faire rentrer dans ses plis primitifs, ou plutôt un paravent dont les lames ont été déployées à faux.

Nous qui avons pour principe de croire que chaque chose a sa raison d'être, nous pensons que le château de Rambouillet, toujours irrégulier, n'est devenu si extravagant que par des additions exécutées sans réflexion, l'avant-dernier siècle, au gré des propriétaires de Rambouillet, qui, n'ayant nullement besoin de se défendre contre les Anglais, les Normands et les Bourguignons, tenaient à avoir beaucoup d'espace. Vingt témoignages prouvent qu'il en a été réellement ainsi. Une aile du château, au lieu d'être protégée par le flanc de la grosse tour crénelée et de s'effacer à deux ou trois mètres en arrière, déborde, fait ventre, et vient se coller ensuite par un effort de recul contre la tour même, au point que la toiture de cette aile est comme aplatie et que les vases de plomb sont faussés sur leur base.

Le château est bâti en briques, à l'exception de la grosse tour de François I^{er}, admirablement crénelée, et des parties basses toutes solidement construites en pierres dures.

Un géographe, qui écrivait sous le règne de Louis XVI, détaille de la manière suivante quelques parties principales de l'intérieur du château :

« L'appartement du roi est grand, commode et magnifiquement meublé. La première pièce dont il est composé est une grande salle de cinquante pieds de long, sur environ trente de large; elle est lambrissée et ornée des portraits de Louis XIV, du dauphin son fils, du dauphin son petit-fils, de M^{me} la dauphine, morte en 1712, du roi Louis XV, du roi d'Espagne et de la reine d'Espagne. Une grande carte du duché de Rambouillet, peinte sur toile et ornée d'une belle bordure, occupe un espace de vingt-sept pieds de long sur douze de large; ce magnifique travail a coûté 30,000 livres.

» La grande salle à manger, toute revêtue de marbre, serait fort remarquable si elle n'était trop basse.

» Du côté des jardins, en face du château, est une pièce d'eau

de cent quatre-vingts toises de long, qui communique avec un beau canal qui parcourt toute l'étendue du jardin. Son étendue, tout en négligeant les retours, est de trois cent quatre-vingts toises sur vingt de large. »

Tels étaient l'intérieur et la perspective du château de Rambouillet il y a cinquante ans environ; depuis lors il a perdu pièce à pièce ce mobilier qui ne rappelait guère que la fin du xvii^e siècle. Le xvi^e et les précédents se retrouvent seulement dans plusieurs dispositions à peu près inaltérables du corps même du bâtiment, tout-à-fait, pour sa part, hors des atteintes des vicissitudes locatives. Il faut la mine pour déplacer ces tas de rochers; quand on y aura recours, ce sera à la bande noire de se charger du déménagement.

Le château est fermé par une grille circulaire dont le développement serait considérable si elle embrassait le terrain sur lequel s'élève une caserne occupée par des cuirassiers. Il paraît que de temps immémorial ce terrain, consacré actuellement aux manœuvres de la cavalerie, a été en dehors de la grille qui a subi, à cause de cette coupure, la fausse position dans laquelle elle s'offre si désagréablement aux regards du visiteur; une seconde grille entoure la caserne et la relie au château. Quand on les a franchies toutes deux, on se trouve dans la cour d'honneur, entièrement privée de l'ombre fraîche qu'elle répandrait si l'aile gauche et la tour opposée à celle de François I^{er} n'eussent été démolies. Un contraste précieux, et qu'on remarque dans presque tous les vieux manoirs, est celui des premières cours froides et sombres par où l'on passe en arrivant, avec les jardins rians et lumineux qu'on découvre à l'autre bout de l'axe. C'est la nuit et le jour. La façade extérieure est celle d'une prison, la façade opposée celle d'un palais. D'un côté s'entassaient, se succédaient, les doubles murs, les ponts, les guérites, les fossés, les routes, c'est à-dire la menace, la suspicion, le piège; de l'autre, on entend chanter les oiseaux, on promène la vue sur le panache tremblant des arbres, sur la mosaïque des parterres, sur la surface mollement ondulée des pièces d'eau. La nécessité produisait ces beautés d'opposition. Soldat au dehors, le seigneur redevenait chez lui père de famille; il avait pour sa femme, pour ses petits enfants, des allées de sable doux, de l'eau murmurante et des fleurs. Le

château de Rambouillet a perdu ce charme en perdant le tiers de ses murs extérieurs. Sa cour pavée est claire comme un marché aux grains. Que n'a-t-on renversé l'autre aile pour jouir encore de plus de clarté? Rien n'est clair comme rien du tout.

La porte d'entrée, autrefois petite, trapue, sans ornements, ouverte, plutôt trouée dans l'épaisseur du mur, se coiffa plus tard d'une de ces perruques que Levaux accrochait partout sous Louis XIV. Aujourd'hui une espèce d'auvent de pierre lui donne la majesté qu'a l'entrée d'une prison pour dettes.

Le sol qui porte le bâtiment se trouvant beaucoup plus élevé d'un côté que de l'autre, ce qui est le plain-pied sur la cour devient le premier étage sur les parterres. La différence, au lieu de choquer, plaît beaucoup au contraire en ce qu'elle place immédiatement la première salle, nommée encore la salle de Charles X, à vingt ou vingt-quatre pieds au-dessus du niveau du jardin. Un balcon en fer, longeant les tourelles et allant de la première à la dernière, dessine cet étage sur la surface tourmentée du château; il se tord, serpente et s'accroche où il peut contre des murs peu faits pour un balcon. Le balcon en fer creux a remplacé la galerie pleine ou à balustres du xv^e siècle. C'est chagrinant à voir comme le serait une écharpe de maire passée autour de la cuirasse de Bayard. Je crois que le balcon de Rambouillet est peint en vert.

Des titres positifs donnent à la veuve de Guillaume, fils d'Amaury I^{er}, comte de Hainault, la qualification de dame de Montfort, d'Épernon et de *Rambouillet*. Ce fait garantit la date de 1005, et même une date plus élevée sur la table chronologique, car il est de raison de supposer qu'une famille ou un homme n'adopte pas, pour rehausser son nom, le nom d'un domaine vague, informe, sans quelque illustration acquise. Quand le seigneur revêt officiellement dans les actes de notoriété le titre de la seigneurie, un autre seigneur moins connu a presque toujours préparé au domaine la gloire de servir de qualification. D'Amaury I^{er}, le domaine de Rambouillet, dont il serait difficile d'arrêter les dimensions et de dessiner la forme, à cette époque, passe en héritage à Amaury, deuxième du nom, qui, par un désintéressement pieux, céda à l'abbaye de Marmoutier, près de Tours, l'église de Rambouillet, ou pour dire

plus exactement, les profits qu'elle rapportait. A Amaury II, mort en 1087, succéda Simon I^{er}, seigneur aussi obscur que sa nombreuse lignée qu'il faut laisser dormir, les mains croisées sur sa poitrine, dans la paix de l'oubli le mieux mérité.

Si, dès les premiers pas, et ils ont toujours de pénibles embarras à vaincre, l'esprit refuse de s'initier à la connaissance de ces documents concentrés cependant dans le moins d'espace possible, et d'ailleurs indispensablement nécessaires à toute fondation d'histoire, il peut les franchir sans y toucher; mais un tel dédain est regrettable, car on se rend plus exactement compte et de la beauté et de la hauteur d'un arbre, lorsqu'on a posé le regard au pied d'un tronc, pour l'élever ensuite jusqu'à la cime perdue dans les airs, que quand on le voit en masse et comme il plaît au hasard de le montrer.

Le domaine de Rambouillet ne cesse d'appartenir à la maison de Montfort-Amaury que le 17 mai 1517. où, tous les biens de cette famille ayant été partagés, Montfort revint à Yolande de Dreux, mariée en secondes noces à Arthur II, duc de Bretagne, et Rambouillet à Jeanne, sœur de Yolande, veuve de Jean IV, comte de Roussy-Pierrepont, à la simple condition de les tenir à foi et hommage de Montfort. On remarquera que cette clause qu'on retrouve dans presque tous les actes de cession absolue des terres seigneuriales, finit par devenir, avec le temps, une formule de convenance, n'engageant le dernier acquéreur à rien, quoiqu'il fût loin d'en être ainsi à l'origine de son emploi dans les transactions. Le maître et la chose se séparaient péniblement, et ce n'était jamais d'une manière définitive: une pareille ténacité cimentait presque indestructiblement l'état social, basé alors comme aujourd'hui, il est vrai, sur la propriété, mais sur la propriété dévolue à la famille et non à l'individu. L'individu, c'est le sable, la famille, c'est le rocher.

Quand Jean V, fils du comte de Roussy, de Braine et de Rochefort, fut tué, le 26 août 1246, à la bataille de Crécy, il prenait le titre de seigneur de Rambouillet.

De Jean V aux autres possesseurs de la seigneurie, les incertitudes règnent; mais, seulement vingt ans après la glorieuse mort de Jean V, en 1567, elle est déjà la possession d'un seigneur de *Breucourt*, qui ne la garda pas au-delà de 1568, puisqu'à la date du 7 mai de la même année, elle était acquise

au chevalier Gérard de Tournebu. Ce dernier vendit Rambouillet seize ans après, en 1584, château, bois, forteresse, seigneurie, à Renaud d'Angennes, seigneur de Laloupe, grand-écuyer, premier valet tranchant de Charles VI. Renaud d'Angennes, dont la mort arriva en 1417, était fils de Robert d'Angennes, seigneur de Brézelles et de Marolles, descendant de Catherine de Bourbon, comtesse d'Arcourt; il s'était bravement distingué sous le roi Charles V, dans les guerres contre les Anglais. Jean I^{er}, fils de Renaud d'Angennes, d'autres chroniqueurs disent de Robert, sans mentionner ce premier Renaud, hérita à son tour de la seigneurie de Rambouillet, et fut gouverneur, en 1414, du dauphin et du château du Louvre. Pour en finir avec sa bravoure toujours renaissante, les Anglais, qui n'avaient pas oublié la vigueur avec laquelle il défendit Cherbourg, lui coupèrent la tête, après l'avoir tenu prisonnier à Rouen.

Chez toutes les nations, l'histoire du droit est en grande partie dans l'histoire de ses coutumes : avant de se réduire à une formule courte, serrée, sentencieuse et sèche, la loi passe par l'image, et avant même d'être une image, elle est un drame, une action gaie ou sérieuse, elle a vécu. On dirait difficilement le pays le plus riche en costume; cependant l'Allemagne et la France paraîtraient, au premier coup d'œil, l'emporter sur les autres, tant par le nombre que par la bizarrerie, bizarrerie relative à nos temps, hâtons nous de dire, car les peuples du moyen âge ne croyaient nullement se moquer d'eux-mêmes en se prêtant à ces coutumes qui les accompagnaient pendant toute leur vie. La naissance, l'exposition, l'adoption, le mariage, le douaire, le serment, la prise de possession, le contrat, la guerre, la paix, les fiançailles, la mort, n'avaient lieu que sous l'autorité de la coutume, pouvoir étrange dont le droit ne justifie pas, car il est le droit même. Je crois qu'au point de vue poétique, ces usages ont beaucoup gagné à leur éloignement qui les fait doux et voilés. A portée de nous, nous les expliquerions, nous les comprendrions; ils ne nous surprendraient plus. Nous possédons au milieu de nos mœurs, dont l'uniformité ne sera pourtant mise en doute par personne, des façons de vivre qui exerceront dans quelques siècles l'imagination érudite des philosophes du droit. Nous sommes la poésie de l'avenir.

Ainsi, l'on se demandera pourquoi on exigeait à notre époque des passeports pour voyager, lorsque tout le monde pouvait en acheter sans difficulté dans le premier endroit venu. Le mot acheter éclairera l'énigme; le symbole se trouvera expliqué par les nombreuses exigences de l'impôt. On arriverait de même au noyau rationnel des coutumes du moyen âge, si l'on s'animait du désir de connaître leur cause. Quel livre serait plus curieux et plus instructif à la fois? Pénétrer jusqu'à la racine profonde du droit français à l'aide de quelques rameaux desséchés qui s'en vont en poussière dans nos mains! Nous saurions pourquoi les chanoines de la Sainte-Chapelle de Dijon étaient obligés d'aller l'un après l'autre baiser la joue de la duchesse de Bourgogne. Pourquoi le bourreau d'Aix prélevait deux liards par corbeilles de fruits étalées sur son passage lorsqu'il se rendait à l'endroit de l'exécution, et pourquoi, à défaut de cette redevance, il avait le privilège de souiller les fruits de son contact. Pourquoi un feudataire, nommé Arnaud de Corbin, était tenu, quand le roi passait par Tuyosse, de l'accompagner dans une charrette conduite par des bœufs jusqu'à un arbre désigné; et une fois parvenu à cet arbre, de mettre le feu à la charrette et de la laisser brûler jusqu'à ce que les vaches partissent d'elles-mêmes. Ces usages et des milliers d'autres non moins singuliers cesseraient à coup sûr de paraître tels, si le voile derrière lequel se cache leur origine laissait tomber la suie épaisse que la fumée des siècles y a amassée.

Quelle que soit l'estime où l'on tienne ces temps peu favorables, il faut en convenir, au jeu de la liberté humaine, trop prise de tous côtés par des obligations fatigantes, il eût été curieux de voir la France se livrer sur chaque pied carré de terrain à ces exercices qui concouraient à sa vie journalière. Tout s'accomplissait comme sur les planches d'un théâtre; ici la redevance qui accourt, une gerbe de foin sur la tête, un muid de blé sous le bras, un faucon sur le poing; là c'est le bateleur qui chante pour se dispenser du péage; là c'est le vassal qui danse devant le feu de la Saint-Jean; là c'est l'évêque dont le seigneur ferre la mule; là ce sont les armoiries qui se déploient; Montmorenci crie : *Dieux, aïx!* tandis que les ouvriers déroulent leurs armes parlantes : le changeur une balance, le serrurier une clé. L'air bariolé, plein de figures tournoyantes, ressemble à la queue

d'un paon. L'imagination dont les livres ne retiennent rien, car les livres n'existent pas encore, bouillonne, éclate et se fait un passage comme elle peut; car en tout temps il lui faut son compte. Elle chante, elle vole, elle rit, elle est papillon, jusqu'à ce que, fatiguée de cette course désordonnée, elle tombe et meurt écrasée entre les feuillets du livre. Le livre a été l'herbier où toute la couleur et le mouvement du passé sont venus se coller.

Rambouillet a eu sa place parmi ces belles galeries féériques dont les châteaux sont les derniers murs. Dans son parc s'élevait, à l'abri des arbres et limité par des lignes d'eau vive, le fief de *Montourgueil*, dont le nom s'est adouci plus tard en *Montorqueil*. Il couvrait l'espace compris entre la faisanderie et la ferme *Bernard*, appelée alors *Malassis*. Les buttes de Moquesouris étaient non loin de là. Le prieur de Saint-Thomas d'Épernon avait acquis le fief de Montourgueil à la condition de verser dans les greniers des seigneurs dudit fief un muid de blé, et promis, en outre, bien entendu, de devoir foi et hommage.

Le lundi de Pâques, époque du renouvellement de beaucoup de transactions en France, était le jour immuablement fixé pour le cérémonial de la redevance, et faute par le prieur d'Épernon de s'y conformer avec l'exactitude convenue, il perdait droit à la redevance, et par suite, ce qui était beaucoup plus important, à l'occupation du fief. Le lundi de Pâques, donc, le prieur de Saint-Thomas d'Épernon, botté, éperonné, armé d'une épée, et portant, suspendue à l'arçon de la selle, une bouteille ronde garnie d'osier, se présentait à la porte du principal manoir de Montourgueil. Il montait un cheval pie, dont le chanfrein et les quatre pieds devaient être blancs, et la selle à piquet. Il est dit dans les chroniques que la bouteille contenait une pinte. La tête du prieur d'Épernon était nue, une couronne de pervenches la ceignait, et une guirlande des mêmes fleurs se croisait sur sa poitrine avec une nappe blanche disposée en écharpe. Sur ses deux mains cachées dans des gants blancs neufs, il soulevait un gâteau également semé de pervenches, de la valeur d'un boisseau de fleur de farine.

Ainsi paré et suivi de tous ses vassaux, le prieur de Saint-Thomas d'Épernon était accueilli par le seigneur de *Montour-*

gueil, duquel il demandait aussitôt la constatation publique de son acte de présence et de l'acquiescement régulier de sa redevance. Avant d'accéder à son désir, le sellier et le maréchal ferrant, requis à cet effet, et choisis par l'une et l'autre partie, examinaient le cheval et l'équipement. L'absence ou le défaut d'une seule pièce du harnais enlevaient au prier le revenu de l'année, et faisaient passer son cheval dans les écuries du seigneur. Si, au contraire, tout se trouvait en règle (et les infractions étaient rares), le procureur fiscal, après avoir dressé acte de la cérémonie, rompait le gâteau qu'il mangeait avec ses acolytes; il donnait le vin à qui bon lui semblait; il gardait les gants blancs, symboles de courtoisie.

De siècle en siècle, les seigneurs étaient devenus moins rigoureux et les tenanciers moins exacts; comme on sait, la fête de la redevance n'était plus, avant la révolution, que la grimace d'une chose naïve. Le sens en étant perdu, la conservation en devenait ridicule.

Faut-il croire, comme le veut un de ces écrivains dont la perspicacité laborieuse doit rendre indulgent pour leurs hardiesses, que la nappe en écharpe signifiait servitude, le gâteau dîme sur les biens, les gants courtoisie, les fleurs bienveillance et bonne grâce dues au seigneur. Mieux vaut partager avec cet écrivain une opinion douteuse, que de supposer que tous ces attributs n'entraînaient aucune signification sensée.

Six siècles de vénérable vieillesse n'ont pas sauvé le fief de Montourgueil, déjà mentionné dans les actes de 1275, de l'ouragan révolutionnaire. Des fossés circulaires baignés par *l'étang de la ferme*, autrefois *l'étang de Montourgueil*, et trois rangées de caves superposées, qu'on aperçoit là où s'élève la faisanderie, sont tout ce qui reste du vieux manoir de Montourgueil.

Le *fief de la Motte*, enclavé également dans la seigneurie de Rambouillet, a encore moins laissé de traces que celui de Montourgueil. Il a disparu sous des constructions nouvelles, ainsi que le four banal et les moulins dépendants du domaine. On sait qu'un de ses moulins, sorte de propriété dont on se figure mal aujourd'hui l'importance extraordinaire, était mis en mouvement par un étang d'environ cent arpents; un titre le

prouve, à la date du 16 novembre 1599. D'autres moulins, tant à vent qu'à chevaux, sont mentionnés dans des actes de partage et de succession passés au XVI^e siècle dans la famille d'Angennes.

S'il est un fait à l'abri de la controverse, et il en est peu de cette généreuse nature, c'est la mort de François I^{er} à Rambouillet, dans le château de ce nom. On ne conteste pas non plus le genre de maladie dont il mourut. Il y a la même unanimité sur un dernier point : c'est qu'il exhala le suprême soupir, après de cruelles douleurs écrites avec ses dents sur son oreiller, dans la grosse tour appelée souvent de son nom. Nous n'aurions plus qu'à donner une description de cette mémorable pièce, que nous avons eu soin de mouler lentement dans notre cerveau afin d'en garder longtemps l'empreinte, si nous admettions sans discussion avec tous les historiens qu'il y est réellement mort.

Nous allons la décrire, mais toutes réserves faites d'émettre ensuite nos doutes.

Elle est située à la partie supérieure de la tour, à l'étage qui correspond au second corridor du château et qui s'y lie par des travaux d'assimilation dont la violence est manifeste. On y arrive par un chemin de jonction indépendant des marches établies dans la tour même. En passant par cette communication, on aperçoit à distance, sous des voûtes surbaissées dont la vétusté transpire à travers la pâleur des pierres, les degrés moisis du vieil escalier. C'est un escalier mort, car les pierres meurent.

On pénètre dans la chambre de François I^{er} par une entrée dont la porte, en ignoble bois gris, n'a aucune prétention, je pense, à se croire une relique du temps. La véritable était sans doute en cœur de chêne frappée de lames de fer, semée de clous, telle qu'étaient les portes des tours, cylindres défensifs et offensifs dont aucune partie ne présentait de côté faible, car une tour était un canon debout.

L'ouverture de l'entrée est petite, mesquine, indigne, mais elle préparé admirablement l'esprit à supporter le spectacle de la disposition intérieure. Pourtant on est encore surpris. Une énorme poutre non équarrie, peinte, repeinte avec du gros ocre jaune ou emplâtrée de papier de cette couleur, coupe la cham-

bre dans toute sa longueur et peut se considérer comme le diamètre de la tour. Elle n'est pas à hauteur d'homme. François I^{er} a pu mourir dans un tel réduit, mais le géant de Marignan ne s'y est à coup sûr jamais tenu debout. Comme si l'endroit n'était pas assez lugubre de lui-même, il est divisé en deux parties par une cloison pareillement barbouillée en jaune blafard, et si étrangement placée qu'elle ne prête aucune figure géométrique aux deux cabinets qu'elle forme. S'étranglant l'une l'autre, la première partie, d'abord carrée, s'en va décroissant sans prendre le parti de finir en pointe; la seconde, encore plus étroite, se termine comme une gaine. Huit pas dans tous les sens, voilà à peu près l'espace compris entre les murs de la pièce, réduite encore par des boiseries mal plaquées, enflées par l'humidité. Ajoutez un jour triste, avare, jauni par ce jaune lombant sur un carrelage pâle, et vous n'aurez encore qu'une imparfaite idée de ce caveau suspendu entre la terre qu'on n'entend plus, et le ciel qu'on ne voit pas. A égale distance des deux hières qui composent ce tombeau, il existe une cheminée assez mal faite pour appartenir à une époque où l'on construisait mieux les tours que les cheminées. L'alcôve où était le lit du roi n'a subi aucun changement. Mais comment se tenait François I^{er} dans son lit, puisque le lit se tenait dans l'alcôve? Le roi avait six pieds, et certes l'alcove ne les a ni en longueur, ni en hauteur, ni en profondeur. C'est un trou carré propre à recevoir un de nos petits lits en fer. Et l'on sait pourtant si les lits étaient hauts et volumineux au xvi^e siècle.

La chambre, je ne dois pas l'oublier, reçoit du jour par une des quatre fenêtres de la tour, laquelle en avait deux seulement au xvi^e siècle et beaucoup moins hautes qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Exposons maintenant nos motifs pour douter que François I^{er}, mort assurément au château de Rambouillet, ait rendu son âme chevaleresque dans la chambre de la tour. Qu'en apprenant la mort de Henri VIII, il ait été surpris, au milieu de la chasse, d'une douleur plus vive et causée par le mal dont il ne devait pas guérir; qu'il se soit fait transporter aussitôt du fond des bois de Chevreuse et de Dampierre à Rambouillet, contrairement à son projet de se rendre après la partie de chasse à son château de Saint-Germain-en-Laye, il n'y a rien à relever à ces

assertions indifférentes ; mais qu'arrivé malade , dangereusement malade au château de Rambouillet , il ait été relégué , lui , le roi , au dernier étage d'une tour et dans la pièce que j'ai esquissée , je ne le crois pas. Admettons que Jacques d'Angennes , premier du nom , gentilhomme de la chambre du roi , possesseur alors et seigneur de Rambouillet , fût ce jour-là absent , fût même hors du royaume , n'y avait-il pas un gouverneur au château , un intendant , des officiers , des domestiques , pour offrir respectueusement au roi le plus bel appartement ? Et , à défaut , comment supposer que les compagnons du roi auraient souffert qu'il fût porté dans l'abominable cachot de là tour ? Voilà de ces objections grosses comme des montagnes. Qu'y répondre ?

On répond ceci. La maladie du roi avait un caractère très-redouté au *xvi^e* siècle ; on la croyait contagieuse ; il aurait été jugé prudent d'isoier le malade dans un endroit écarté. Ces raisons sont pleines d'impossibilité. Abandonne-t-on un roi ? Pourquoi n'aurait-on pas fui François I^{er} beaucoup plus tôt ? Ignore-t-on ensuite que , lorsqu'il mourut , il était entouré de médecins , de prêtres , de compagnons d'armes , et que son fils , Henri II , était penché sur son oreiller ? Résolument , ou François I^{er} n'est pas mort dans la tour , ou la pièce qu'il nous répugne tant d'admettre était autrement disposée , et nous le croyons. Elle a pu être , sinon beaucoup plus large , du moins plus haute et meublée avec quelque luxe. A ces conditions , il ne devient plus que très-difficile d'accepter la tradition reçue ; quant à nous , nous l'adopterons toujours avec une extrême défiance.

Pourquoi François I^{er} n'y aurait-il pas été déposé après sa mort ?

Au surplus , et pour prouver notre impartialité dans la question , nous dirons que , lorsque le comte de Toulouse , il y a plus d'un siècle , fit réparer le château , il exigea qu'on laissât la tour dans l'état où elle était , par déférence envers la croyance universelle que François I^{er} y était mort.

Quoi qu'il en soit , ici se place naturellement la cérémonie des obsèques de François I^{er} ; nous en emprunterons les détails à une relation du temps , écrite par Pierre de Chastel , évêque de Mâcon , ne nous permettant que d'en approprier le style à notre époque , à l'aide d'une simple épuration grammaticale.

Si le mérite de cette pièce eût résidé dans l'originalité de la forme, ou si elle fût venue jusqu'à nous sous la protection d'un grand nom, nous l'aurions textuellement citée, sans prendre la peine souvent maladroite de la dérouiller. Il nous a paru impossible de la faire sortir de la médiocrité utile d'un document. Le fond seul méritait d'être respecté.

Ce fut le dernier jour du mois de mars 1546, que François I^{er} mourut au château de Rambouillet, à la suite d'une maladie dont aucune périphrase ne voilerait l'origine d'ailleurs bien connue. Après avoir appelé près de lui le dauphin, son fils unique, pour l'instruire des affaires du royaume, et lui recommander ses officiers et ses serviteurs, il expira, entre une et deux heures de l'après-midi. Une confession *quasi publique* de ses fautes, dit son panégyriste, avait précédé le moment suprême. Le lendemain matin, qui était un vendredi, le corps fut livré aux chirurgiens chargés de l'embaumer.

Scellé dans le chêne et le plomb, il fut ensuite porté à peu de distance de Rambouillet, à l'abbaye de Haute-Bruyère, où, entouré des principaux officiers et domestiques de la maison royale, il resta jusqu'au lundi de Pâque, 11 avril. De là il fut conduit au pont de Saint-Cloud et déposé dans la maison de l'évêque de Paris. On l'étendit sur un lit de satin cramoisi couvert d'une riche broderie. Autour du catafalque, quarante-huit religieux des quatre ordres de cordeliers, jacobins, augustins et carmes, priaient continuellement. Quelques jours après, ces religieux passèrent dans une autre pièce où l'effigie du roi, comme il était alors d'usage, avait été exposée. Cette effigie « faite après le vif et le naturel » fut couchée sur un lit de parade de neuf pieds carrés, paré d'une grande couverture de drap d'or frisé, laissant traîner, par-dessus et au-delà des trois marches du lit, une ample bordure d'hermine. Le simulacre royal avait les mains jointes; une camisole de satin cramoisi, et une tunique azurée semée de fleurs de lis, cachaient le buste et la moitié du corps. Sur ces étoffes funéraires était jeté le manteau royal de velours teint d'un rouge violâtre. La queue de ce manteau avait cinq aunes de long, et sur le collet, d'un dessin raide et circulaire, serpentait l'ordre de Saint-Michel. La pâle effigie de cire, ainsi masquée en vivant, portait en tête un bonnet de velours de la couleur du manteau, et, sur le

bonnet, la couronne fermée, enrichie de pierreries. Les jambes étaient pressées mollement dans des bottines de toile d'or dont les semelles étaient de satin cramoisi. A la droite de l'effigie, le sceptre royal reposait sur un coussin somptueux; à la gauche, pareillement sur un coussin, s'élargissait la main de justice. Sur un escabeau, à quelques pas du catafalque, s'élevait une croix d'or, et plus loin encore, un bénitier d'argent doré, flanqué aux deux côtés de deux rois d'armes en sentinelles. Ils étaient dix pour remplir, deux par deux, cette fonction pieuse et militaire.

Au-dessus de ce lit mortuaire et de cette effigie funèbre, se déployait, comme une tente orientale, un ciel de tapisserie ouvré de soie, d'argent et d'or; les pentes de ce dôme étaient faites de riches cannetilles d'or, embarrassées de grosses perles. Il est dit, dans les comptes de la maison du roi, que ce ciel de lit et ces pompeux accessoires avaient coûté cinquante écus. La tapisserie de la salle représentait, en broderie historiée, les actes des apôtres. Le plafond, tout couvert de velours foncé, était marqueté d'une pluie de fleurs de lis d'or, et accidenté d'arabesques gaufrées. Plusieurs tapis de fin velours, adroitement rapprochés, cachaient le parquet de la salle.

Devant le lit s'élevait un autel revêtu d'un drap brodé, sur lequel on avait posé deux chandeliers d'or portant deux cierges de cire blanche. Les cardinaux, prélats, seigneurs, gentilshommes et officiers, chargés de veiller autour de l'effigie, avaient pris place autour du catafalque, sur des sièges en drap d'or. Pendant les onze jours que dura la cérémonie, l'étiquette du service fut observée auprès du roi comme s'il eût été vivant et au milieu de sa cour. On dressait la table au bord de son lit; un cardinal bénissait les mets, un gentilhomme présentait l'aiguère au simulacre du roi défunt, un autre lui offrait la coupe pleine de vin, un troisième lui essuyait les lèvres et les doigts. Ces fonctions et d'autres encore avaient lieu en silence et à la lueur étouffée des torches funéraires. Au bout des onze jours indiqués, la salle changea d'aspect; elle passa du deuil splendide au deuil sombre. On la tendit de satin noir, parfilé d'or; le lit de parade fut remplacé par le cercueil couvert de velours noir et la grande croix blanche. Une barrière large de sept pieds, haute de dix, l'isola entre quatorze grands cierges de

cire blanche qui *ardoient* jour et nuit. Au sommet de la bierre étaient assis la couronne royale, le sceptre et la main de justice. Des tentures noires flottaient au ciel du lit, à la place des tentures d'or enlevées. On redoubla de prières basses et en musique dans les pièces voisines de la chapelle mortuaire. L'éclat devint triste, le bruit se fit écho.

Le 21 mai, le corps fut porté, de Saint-Cloud à Paris, à l'église de Notre-Dame-des-Champs dans l'ordre suivant :

Il était précédé de cinq cents pauvres vêtus de deuil, portant chacun une torche de quatre livres de cire jaune aux armes du roi ; ils étaient guidés par vingt conducteurs aussi habillés de deuil et tenant chacun un bâton noir à la main.

Suivaient les chevaucheurs d'écurie, à cheval et en habits de deuil.

Les deux prévôts de l'hôtel et leurs archers.

Les gentilshommes aussi à cheval.

Les cents-suisse~~s~~s portant leur enseigne dans le fourreau.

Les deux cents gentilshommes de la maison du roi.

Les officiers de bouche.

Le maître de la chambre aux deniers, contrôleurs, clercs d'office, à cheval.

Les valets de garde-robe, chirurgiens, valets de chambre et médecins du roi.

Les huissiers de salle.

Les gentilshommes servants, pannetiers, échantons, valets tranchants.

Les maîtres d'hôtel, le premier écuyer tranchant et son panon de velours bleu aux fleurs de lis d'or.

Douze pages vêtus de velours noir, avec le chaperon de drap, montés sur douze grands chevaux couverts et boussés de velours noir traînant à terre avec la grande croix en satin blanc.

Les archevêques, évêques et prélats, au nombre de quarante.

Les rois d'armes.

Les vingt-quatre archers du corps, en robe longue, portant hoquetons d'orfèvrerie.

Un écuyer à cheval portant les éperons du roi enveloppés dans un crêpe noir.

Un autre portant l'écu, un autre la cotte d'armes, un autre le heaume et le gantelet.

Le cheval d'honneur entièrement housé et caparaçonné de velours violet azuré et semé de fleurs de lis.

Venaient ensuite :

Le grand-écuyer monté sur un grand cheval revêtu de velours noir coupé de la grande croix blanche.

Le chariot d'armures, où se trouvait le corps du roi, disparaissait sous le velours mortuaire, tout pesant d'armoiries, de croix, de fleurs de lis et d'hermine.

Six grands chevaux caparaçonnés de velours tiraient le chariot, tandis que quatre écuyers du roi, éperonnés, mais à pied, soulevaient le coin du drap mortuaire, et que vingt-quatre religieux, portant chacun un cierge de dix livres de cire blanche, priaient autour du cercueil.

Derrière le char funèbre venaient l'amiral, et aux deux côtés des princes du grand deuil les cardinaux de Ferrare, de Châtillon, d'Amboise, d'Annebault, d'Armagnac, de Meudon, de Lenoncourt, du Bellay, de Givry et de Tournon. Les princes du grand deuil étaient M. d'Anguyan, Loys M. de Vendôme, M. de Montpensier, M. de Longueville, M. le marquis du Maine.

Suivaient encore :

Les chevaliers de l'ordre et autres seigneurs notables.

Les gentilshommes de la chambre.

Les quatre cents archers de la garde.

Près de Vaugirard, on vit venir vers le convoi les vingt-quatre crieurs de la ville de Paris, qui prirent rang devant les cinq cents pauvres.

Peu après les états de la ville de Paris, précédés des présidents de la cour et d'une grande partie des conseillers, se présentèrent et s'alignèrent nu tête et en haie jusqu'à l'entrée de l'église de Notre-Dame-des-Champs.

Arrivé à l'église, le convoi se sépara, et il ne resta auprès du corps que les officiers, serviteurs et domestiques du roi. L'église était tendue de noir aux armoiries royales.

Henri II, le roi régnant, ayant arrêté immédiatement après la mort de son père de faire venir le corps de son frère aîné le dauphin, mort en 1536 au château de Tournon, et celui de son frère puîné, duc d'Orléans, de Bourbonnais et de Clermont, mort en 1545, à l'abbaye de Forêt-Montier; ils furent l'un et

l'autre déposés auprès du cercueil de leur père, dans l'église de Notre-Dame-des-Champs.

Les messes ayant été célébrées pour le repos des trois princes, les portes de l'église furent fermées, afin de recommencer, tant pour le roi que pour ses deux fils, le spectacle funèbre de l'effigie. Celle du roi ne différait presque pas de l'effigie déjà dressée avec tant de pompe à Saint-Cloud ; celles des princes étaient conçues de la manière suivante :

Le dauphin était revêtu d'un pourpoint de satin cramoisi rayé d'or, d'une tunique de riche damas bordée de deux cordelettes de toile d'argent semées de grosses perles. Le manteau était de velours d'azur, fourré d'hermine, passementé d'or. Les jambes du dauphin descendaient dans des bottes de satin cramoisi dont la semelle était de toile d'or. Ses mains étaient jointes, et à sa tête il portait par-dessus le bonnet de velours cramoisi une couronne d'or plus haute que celle d'un duc, comme devant succéder de droit à la couronne. Autour du collet s'enroulait la chaîne de l'ordre de Saint-Michel.

L'effigie du duc d'Orléans était semblable à celle du dauphin, sauf que sa couronne n'était que ducale.

Les trois effigies, placées sur trois litières portatives, furent ensuite avancées jusqu'à l'entrée de l'église, où tous les états de la ville de Paris, chacun selon son rang, vinrent les asperger d'eau bénite.

De Notre-Dame-des-Champs, les trois cercueils furent dirigés en grande pompe sur l'église Notre-Dame-de-Paris, et à peu près dans l'ordre observé dans les translations des restes de François I^{er}, de Saint-Cloud à Notre-Dame-des-Champs. Ce second cortège ne se distinguait guère du premier que par l'adjonction des magistrats de la ville de Paris et quelques cérémonies traditionnelles. Ainsi les crieurs de la ville de Paris agitaient leurs clochettes pendant la marche du convoi, et ils ne suspendaient ce bruit qu'au milieu des carrefours, où ils s'arrêtaient pour dire : *Priez Dieu pour l'âme de très-haut, très-puissant et très-magnanime François, par la grâce de Dieu, roi de France, très-chrétien, premier de ce nom, prince clément, père des arts et sciences.*

Le guet de patrouille suivait les crieurs : venaient ensuite le guet à cheval (toutefois à pied), les sergents à verge, les ser-

gents du prévôt de Paris, les sergents à cheval, les avocats, commissaires, notaires, conseillers, procureurs, avocats du roi au Châtelet.

Les collèges de Sainte-Croix, Blancs-Manteaux, Billettes, Saint-Magloire, Saint-Victor, Sainte-Geneviève, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Martin-des-Champs.

On voyait en outre les ambassadeurs du pape et de l'empereur, ceux d'Angleterre, d'Écosse, de Venise, de Ferrare et de Mantoue, chacun d'eux conduit par un prélat à cheval.

Notre-Dame-de-Paris, où le convoi s'introduisit, avait été assombrie de la même manière que Notre-Dame-des-Champs.

Le lendemain, l'évêque de Macon, à qui nous devons l'histoire de ces obsèques, prononça l'oraison funèbre de François I^{er}, et vers midi, toujours dans l'appareil décrit, les trois cercueils furent conduits à Saint-Denis, où ils arrivèrent dans l'après-midi après une station à l'église de Saint-Ladre.

La messe étant dite, le cardinal de Bourbon s'approcha de la fosse pour recevoir le corps du roi et ceux de ses fils. Le premier cercueil descendu fut celui du duc d'Orléans, qu'on plaça à gauche et dans un cercueil de velours noir croisé de satin blanc, orné de grands écussons à ses armes; le second fut celui du dauphin, et le troisième celui du roi, qui fut mis au milieu des deux autres cercueils. Ensuite le plus ancien des rois d'armes s'écria : *Rois d'armes, venez faire votre office.* Les rois d'armes dépouillèrent aussitôt leurs cottes d'armes et les mirent sur la fosse. Le roi d'armes reprit : *Monsieur de Sedan, apportez l'enseigne de la garde des Suisses.* M. de Sedan apporta aussitôt l'enseigne et la déposa sur la fosse. *Monsieur de Chavigny, apportez l'enseigne des cent archers de la garde dont vous avez la charge.* Le sénéchal d'Aginois, M. de Nançay, M. de Lorges pour ses cent Écossais, M. de Canaples pour ses cent gentilshommes, et M. de Boysi, furent chacun à son tour l'occasion d'un cri semblable, et toutes les enseignes furent jetées sur la fosse.

Le héraut reprit : *Messieurs les écuyers La Bosse et de Puygreffier, apportez les éperons; monsieur l'écuyer de Nonville, apportez les gantelets; monsieur l'écuyer Pothon, apportez le heaulme; monsieur l'écuyer Chevalier, apportez l'écu royal; monsieur le premier écuyer, apportez la cotte*

d'armes. On mit sous la voûte sépulcrale ces diverses parties de l'armure du roi.

Ensuite, et toujours sur l'ordre du roi d'armes, le premier valet tranchant apporta le panon, le grand écuyer l'épée, le grand maître le bâton, qu'il ne fit que plonger à demi dans la fosse, tandis que les maîtres d'hôtel y jetèrent les leurs. M. d'Annebault mit pareillement le bout de la bannière de France dans la fosse; le seigneur Horace de Farnèse coucha la main de justice sur le cercueil de François I^{er}; René, M. de Lorraine, le sceptre royal, et le chevalier de Lorraine apporta la couronne.

Ceci fait, M. l'amiral s'écria : *Le roy est mort!* et à trois fois le héraut répéta : *Le roy est mort!* Puis l'amiral reprit en relevant la bannière de France : *Vive le roy Henri deuxième de ce nom;* et le héraut redit à son tour : *Vive le roy Henri deuxième de ce nom!*

Après ces cris différents, chacun, dans l'ordre suivi d'abord, releva ce qu'il avait baissé sur la fosse, et se retira pour se rendre au dîner solennel qui fut servi dans la grande salle du cardinal de Bourbon, et deux autres salles tendues de noir. A la fin du dîner, l'amiral, qui, en l'absence du grand-maître d'hôtel malade, le représentait, dit à la compagnie : *Messieurs, notre maître est mort, et, pour ce, que chacun se pourvoie, car la maison est rompue* (et, en signe de cela, il rompit le bâton). *Nous avons*, se hâta-t-il d'ajouter, *un roi en la bonté duquel nous devons avoir grande espérance, et lequel ne faudra point à nous recueillir et bien traiter en la bonne et sainte mémoire du feu roi son père.*

La cérémonie funèbre était finie. Pierre Du Châtel, dont la relation officielle nous a fourni les principaux détails de cette cérémonie, y figure lui-même en sa qualité d'orateur chargé par la cour de prononcer les deux oraisons funèbres de François I^{er}, et qui furent dites l'une à Notre-Dame-de-Paris, l'autre à Saint-Denis. L'histoire littéraire doit conserver ces deux morceaux d'éloquence sacrée afin de mesurer la distance qui sépare les prédicateurs du xvi^e siècle des prédicateurs du xvii^e, Pierre Du Châtel, l'évêque de Mâcon, ville pourtant lettrée, de Bossuet, évêque de Meaux. Entre plusieurs fragments, nous citerons celui où François I^{er} est jugé par le panégyriste comme le restaurateur des lettres en France :

« O lettres , que je m'adresse un petit à vous ; il faut que vous gardiez à reconnaître les grands biens , les grands honneurs que vous avez reçus de lui. Car , si par toutes les espèces de vos écritures , il n'est célébré et exaucé perpétuellement , il se dira de vous , qui êtes les maîtresses et préceptrices d'honnête vie et libérale , que vous devez désormais être estimées , vilaines et ingrates. Encore est de cette liberté un grand aornement et enrichissement de son royaume , que pour avoir fait mouler , acheter et chercher partout les ouvrages excellents de statues antiques et images en quoi la mémoire de l'antiquité se conserve , toutes les exquises peintures , il a restitué en son royaume l'art statuaire , la sculpture et la peinture. L'étude et la volonté de savoir lui étaient telles que dès le commencement de son jeune âge il n'a jamais cessé de faire lire devant lui les livres sacrés , les histoires , faire translater , faire disputer continuellement à sa table , en buvant , en mangeant , à son lever , à son coucher , des plus intérieures choses et plus difficiles de l'érudition grecque , latine , hébraïque. Premièrement il savait et parlait la langue française mieux que homme qui fût vivant en son royaume. La chorographie et cosmographie de tout le monde , et même de son royaume , savait-il mieux que homme à qui il parla jamais. La philosophie disputative , et la morale , et la politique , et la naturelle , avait-il si bien compris , que le plus savant homme du monde ne savait-il rien davantage. Aux mathématiques , il avait si grand jugement que pour la situation des lieux , pour le project et regard des vues , pour la perspective , pour la raison des bâtimens (dont il a commencé et laissé les exemples et patrons de l'architecture en son royaume) , pour les fortifications des places , pour la construction de toutes machines et artilleries , il fut jamais peu d'hommes comparables à lui. Il avait l'éloquence si merveilleuse qu'il n'a été de son temps , ni ne sera , comme je pense , du nôtre , qui l'approche. De ce qu'il a laissé par écrit en poésie française , assurez-vous que d'abondance et grandeur d'invention , de gravité et magnificence de style , de dignité et majesté de son élocution , n'avons rien , ni grec , ni latin qui le surpasse. »

Le second corridor du château , car le mot étage conviendrait peu ici à une superposition de planchers taillés en voûtes , ce second corridor , qui correspond à la tour où mourut Fran-

çois I^{er}, contient les appartements qu'occupaient sous la restauration la duchesse de Berri et la duchesse d'Angoulême. Il est à peu près hors de doute que c'est là où de tout temps ont été placés les appartements des femmes ; on en juge par la difficulté de les loger au-dessous , partie réservée aux salles et aux salons , et au-dessus , dernière division affectée aux chambres d'officiers , d'amis , et , sur d'autres points , à la domesticité. On n'aurait pas besoin de recourir aux fictions du roman pour égayer les murs sournois de ce corridor, beaucoup plus à l'épreuve de la bombe que de la médisance , si l'on savait ressusciter quelques-unes de ces dames célébrées par Brantôme. Combien en verrions-nous glisser en simple peignoir dans le clair obscur du matin ? Car combien ne sont pas venues à Rambouillet , à la suite de François I^{er}, avant qu'il s'y rendit pour mourir ? On descend de ce second corridor aux salles basses par des escaliers dont la tortuosité trahit encore la fortification seigneuriale. Ces salles basses sont fort belles ; elles ont dû subir moins de transformations à la suite des temps que les salles supérieures , à cause de la solidité de leurs murs , faits pour soutenir le reste du bâtiment en s'asseyant sur les fondations. Dans leur développement , elles prennent toute la longueur du château , et contiennent , outre plusieurs pièces dont la destination privée a changé bien des fois , la cuisine , conçue dans des proportions gigantesques , où la cheminée est si élevée qu'on écumerait le pot à cheval , et la *salle des marbres* , pièce magnifique , qu'occupaient les grands officiers lorsqu'ils étaient de service. Elle est toute revêtue de marbre rouge. Plusieurs portes la mettent en communication avec les terrasses du jardin. Toutes les pièces qui succèdent attestent le caractère des seigneuries du temps d'Henri III. Le marbre italien commence à se faire place ; la cuisine absorbe plusieurs arcs de voûte ; le bain réclame aussi un angle tranquille et frais. Le cabinet de bain , situé à l'extrémité de la galerie , est une fantaisie originale ; son revêtement se compose de petits carreaux en faïence historiée qui rappellent , sans les égaler , ceux de Palissy qu'on voit au château d'Écouen , ou qu'on y voyait , car la révolution a fait changer dans beaucoup d'endroits les temps du verbe voir.

Jacques d'Angennes , autre seigneur de Rambouillet , fort

estimé du roi François I^{er}, eut neuf fils et deux filles ; ces fils furent :

Jacques d'Angennes, deuxième du nom, mort sans postérité ; il avait été maréchal-de camp sous Henri II.

Charles, évêque du Mans, et ensuite cardinal.

Renaud, cornette de la cavalerie légère du roi, tué en Piémont.

Nicolas, seigneur de Rambouillet, vidame du Mans, gouverneur de Metz et du pays messin, ambassadeur en Allemagne et à Rome sous Henri III ; c'est lui qui fut chargé de précéder ce prince dans les états de Pologne, lorsqu'il y fut si étrangement appelé à régner.

Charles d'Angennes, en faveur duquel la seigneurie de Rambouillet fut en 1612 érigée en marquisat. Ambassadeur en Espagne, négociateur politique sous Louis XIII, il épousa Catherine de Vivonne, la célèbre duchesse de Rambouillet. Sa plus belle illustration fut d'avoir pour femme cette noble personne, et pour fille Julie d'Angennes, la muse de l'hôtel qui prit le nom impérissable de sa famille, dans nos souvenirs littéraires. Comme il sera longuement question de l'une et de l'autre dans cette histoire, et quelquefois aussi des autres enfants de Charles d'Angennes, nous ne chargerons pas cette simple énumération chronologique de faits nombreux dont la place est plus loin.

Devenu marquisat, le domaine de Rambouillet cessa de devoir foi et hommage au comté de Moutfort, pour ne plus dépendre que de la tour du Châtelet de Paris, la première seigneurie de France depuis Hugues Capet.

Les autres enfants de Jacques d'Angennes, furent :

Claude, évêque de Noyon, puis du Mans.

Louis, baron de Meslay, seigneur de Maintenon, ambassadeur en Espagne.

François, ambassadeur en Suisse.

Jean, seigneur de Poigny et de Boisoreau, ambassadeur près de plusieurs cours.

Philippe, seigneur de Fargis, dont la postérité finit en Charles d'Angennes, mort de ses blessures à l'attaque des lignes d'Arvas.

Les armes de la famille d'Angennes étaient de sable au sautoir d'argent.

Ce fut sous un des fils de Jacques d'Angennes que le château de Rambouillet se lia de nouveau par un fait mémorable aux annales du pays. On était en pleine ligue. C'était en mai 1588. Il importe de se rappeler souvent ce mois et cette date pour ne pas les confondre avec juillet 1850.

Il faudrait fermer son intelligence à la lumière pour ne pas voir les frappantes analogies qu'il y a entre deux crises politiques au centre desquelles Rambouillet occupe une place pour ainsi dire providentielle. La fuite d'Henri III et la fuite de Charles X, dont le point de départ est ce domaine, ont des caractères si nombreux de ressemblance qu'on prêterait à l'historien chargé de les mettre en regard l'intention d'arranger des similitudes captieuses, si le premier de ces événements, l'évasion d'Henri III, n'était depuis longtemps constaté aux pages des chroniques, et si le second, l'évasion de Charles X, n'était encore fraîchement empreint dans les souvenirs des hommes de notre époque. Comme 1850 rappelle 1588! comme la confiance de Charles X est exactement celle d'Henri III! comme le peuple de Paris est le même sous les deux règnes! comme la chute se prépare et se réalise avec des circonstances semblables! comme les choses et les hommes, qui entrèrent en lutte en 1850, avaient le même titre, la même valeur et presque le même nom que les hommes et les choses en collision, il y a deux siècles et demi! On croirait, en vérité, à considérer ces airs de famille particuliers à ces deux faits, pourtant si exceptionnels dans la vie des peuples, que l'humanité reproduit sans cesse les mêmes événements, et qu'elle va jusqu'à les faire jumeaux quand elle est trop ardente à les concevoir et trop prompte à les enfanter.

Les deux révolutions, celle de 1588, qui ne fut, à la vérité, comme résultat, qu'une révolte, et celle de 1850, devant projeter chacune son ombre sur les murs de Rambouillet, on jugera de la ressemblance sans le secours de l'historien. Il n'aura qu'à dire.

Dans la nuit du 13 au 14 mai 1588, tandis que Jean d'Angennes, deuxième du nom, seigneur de Rambouillet, achevait de célébrer le mariage de sa fille, il lui fut annoncé qu'un mauvais carrosse, suivi de gens à cheval, mais de fâcheuse mine, était arrêté à la porte de son château. On vivait dans des temps de malheur, de surprise et de suspicion; à Henri II avait suc-

cédé François II, à François II Charles IX, à Charles IX Henri III; c'est-à-dire que les émeutes avaient régné après les assassinats, le poison après les émeutes, quand ils n'avaient pas régné ensemble. Le seigneur de Rambouillet jugea donc prudent d'aller lui-même examiner ses hôtes par la poterne, avant de les accueillir, la loi de sûreté personnelle passant devant la loi de l'hospitalité. On ne lui avait pas exagéré le piteux état du cortège; mais sa mauvaise opinion s'évanouit en reconnaissant les voyageurs qui se pressaient à sa porte et attendaient que son bon plaisir leur ouvrît. Dans le carrosse, se trouvaient MM. de Montpensier et de Longueville et Henri III, roi de France; monsieur le chancelier, placé à côté du carrosse, montait un cheval qui ne valait pas 10 francs, selon un mémoire contemporain; M. de Bellière ployait de fatigue sur un cheval d'Espagne, M. l'avocat d'Espesse avait à sa botte un ridicule éperon de bois taillé par M^{me} de Fréluç un moment avant l'évasion des Tuileries; le secrétaire Brulart, contraint de suivre le roi, sans pouvoir se rendre préalablement chez lui, n'avait emporté que trois testons dans sa bourse; quant aux autres, ils n'avaient non-seulement ni testons ni éperons, mais pas même de bottes. Le seigneur Jean d'Angennes crut plutôt voir, dans cette confusion haletante, poudreuse et bruyante, une troupe de bohémiens qu'une suite royale.

A peine eut-il pris connaissance du haut rang des visiteurs, qu'il courut ouvrir ses portes pour les faire entrer chez lui avec un empressement respectueux, ainsi que le devait un des membres de cette famille d'Angennes où, sur huit frères, pas un n'avait trempé dans la ligue, en cela plus royaliste que le roi lui-même, qui, dans un moment de prétendue profondeur politique, s'en était déclaré le chef.

Henri III fuyait alors Paris comme, quatorze ans auparavant, il fuyait Cracovie, avec cette différence bien notable qu'il s'était évadé de Cracovie pour n'être plus roi de Pologne, et qu'en 1588, lorsqu'il frappait à la porte de la seigneurie de Rambouillet, il ne pouvait plus être roi de France.

Quand le roi et sa suite se furent rafraîchis, le seigneur de Rambouillet les pria de passer la nuit dans son domaine, afin de prendre les forces nécessaires au voyage du lendemain, puisqu'ils allaient à Chartres établir le siège du gouvernement.

Henri III y consentit avec sa légèreté accoutumée; du reste, il s'était amusé sur tous les incidents de son voyage, chevaux rétifs, soit de ses compagnons, accoutrement de chacun d'eux, terreur des habitants témoins de leur passage, avec l'égoïsme d'un observateur désintéressé. Il colportait, à petites journées, la royauté à Chartres; et, à la même heure, son cousin, le duc de Guise, gouvernait Paris, malgré Catherine de Médicis, dont la fine politique finissait toujours par un assassinat, ainsi que finissent des systèmes moins habiles, moins sournois et surtout moins difficiles à mener. Henri III, on le sait, quittait Paris parce que, ami douteux de tous les partis, aucun ne lui offrait un bras assez solide pour résister au duc de Guise, qui s'appuyait d'une grande partie de la noblesse, de toute la bourgeoisie et de la plus brave partie de l'armée. Que voulait le duc de Guise? En apparence, venger son père, et, d'accord avec son frère le cardinal de Lorraine, exterminer les protestants qui avaient survécu à la Saint-Barthélemy; en réalité, régner à la place de Henri III, et il l'eût pu si la volonté ne lui eût manqué à l'époque de la fuite du roi à Chartres et jusqu'à la convocation des états d'Amboise. Sans cette ambition trop haute pour un chef de parti ordinaire, mais à la taille d'un Guise, de maison souveraine, on ne devine pas le mobile de ses actions, quelque large qu'on veuille faire la part du fanatisme religieux; car, après tout et malgré ses monstrueux écarts de libertinage, Henri III était catholique, apostolique et romain au même degré que le duc de Guise. S'il donna en gros, au commencement de son règne, beaucoup de libertés aux protestants, depuis il sut les leur retirer en détail et de manière à faire maudire sa première générosité, comme à rassurer son cousin le duc de Guise sur ses bonnes intentions envers les catholiques. C'est que le fond de leur haine n'était pas la religion. Les Guise voulaient régner sur la France, et les Valois le savaient bien. C'était une comédie qui, de loin en loin, tournait au drame.

Tout le monde étant couché chez l'hospitalier Jean d'Angennes, seigneur de Rambouillet, excepté lui et le roi, celui-ci, très-confiant avec raison en son hôte, lui raconta l'état dans lequel il avait laissé Paris, situation critique contre laquelle il n'avait trouvé d'autre parti à prendre que la fuite.

Rien ne se compare au calme qui suit et précède le départ du

roi. Veut-il rester à Paris? on l'y laisse? s'en va-t-il? on ne le poursuit pas. Il est effrayant de penser que la royauté, bien relevée, il est vrai, depuis, en est déjà à rencontrer cette atonie, cette insensibilité parmi la nation.

Le 9 mai, le duc de Guise, accompagné de sept hommes seulement, était parti de Soissons vers onze heures de la nuit, et le lendemain, à huit heures, il arrivait à Mortrives, une dépendance de Saint-Denis. Il dina dans cet endroit, et il le quitta aussitôt pour aller à Paris. A la porte Saint-Martin, un gentilhomme de sa troupe lui leva, par arrangement convenu, le manteau avec lequel il se cachait le visage, et montra aux passants que le duc de Guise était dans Paris. En moins d'une heure tout Paris en savait la grande nouvelle. La naine de la reine-mère était à cette heure-là à la croisée de l'hôtel de sa maîtresse. Elle a cru reconnaître le duc; elle descend vite, vite, vite, avec ses jambes de mouche, pour l'apprendre à la reine-mère, qui dit à la naine: « Tu mens! Le duc est à Soissons! le duc n'oserait venir à Paris, paraître ici! Tu mens! naine, tu mens! Je te ferai bâiller le fouet, prends garde! » Mais bientôt elle frissonna, se troubla, changea de couleur, car le duc était debout devant elle. Quelques minutes après ils se dirigeaient ensemble, comme deux bons amis heureux de se revoir, vers le Louvre, où l'on avait fait avertir le roi de la venue de son bon cousin de Guise. Ils s'introduisirent par la petite porte attenante au jeu de paume.

Les premières paroles du roi furent pour s'informer du motif qui amenait le duc à Paris. Celui-ci répond que c'est pour se justifier des calomnies répandues contre lui à la cour et pour répondre aux pressantes invitations de ses amis en danger. On en resta là le premier jour. Toutefois le président de Nully et La Chapelle, son gendre, qui penchaient pour le Guise, ne furent pas pendus haut et court devant le Louvre ce même jour, ainsi qu'il avait été arrêté la veille en conseil. Le lendemain, meilleur accueil encore; le surlendemain, des taches se montrèrent sur cette blanche amitié. Quand le roi vit entrer le duc de Guise, il tourna la tête du côté opposé, pour amuser son regard avec les arabesques des boiseries, et si manifestement que le duc, indigné, s'assit sur un coffre et se plaignit, en cette attitude, des méchants propos qu'on avait tenus contre lui à Sa

Majesté. M. d'O fut, à cette occasion, appelé renégat pour avoir prêté serment à la ligue et s'en être ensuite retiré.

Dans l'après-midi du même jour, les Suisses entrèrent par la porte Saint-Honoré, tandis que les compagnies bourgeoises, fort peu dévouées, étaient commandées pour garder les quartiers du Petit-Pont et de la porte Saint-Antoine. M. le président de Thou, malgré son grand âge, alla au cimetière Saint-Innocent, et y demeura jusqu'à deux heures après minuit.

Le peuple s'échauffait au mouvement de toutes ces précautions, qui ne pouvaient être prises que contre lui. Plusieurs rues de la ville se trouvèrent aussitôt barrées, et, ni la menace ni la prière, rien ne persuada les bourgeois de rendre les armes et de rester chez eux. Le président Tambonneau, colonel des quartiers de la Cité, pria le roi de faire retirer les Suisses, afin d'empêcher peut-être par là les bourgeois de se barricader. Le roi refusa. Sa confiance était excessive, et on ne saurait trop dire où il la puisait.

Il opposa successivement le même refus au sieur d'Aubray et à l'archevêque de Lyon, qui s'était présenté en dernier lieu au nom du duc de Guise. A huit heures les présidents Brisson et Séguier prévinrent le roi que les marchands, dans leur mauvais vouloir, s'obstinaient à tenir leurs boutiques fermées. Henri III ordonna sur-le-champ au gouverneur de Paris de monter à cheval et de forcer les habitants à rouvrir et à vendre comme de coutume. Il fut répondu à l'injonction par la construction d'une barricade au cimetière Saint-Innocent, malgré le capitaine Bonouvrier et les bravades de ses soldats. De part et d'autre on se tâtait avec une étrange défiance. Cependant les marchands de la rue Saint-Denis, au nombre de soixante ou quatre-vingts, voyant l'état sérieux des choses, allèrent en masse se confesser et communier avant d'endosser la cuirasse. Ce devoir accompli, ils s'armèrent et multiplièrent les barricades autour du cimetière Saint-Innocent.

Pendant ce temps les troupes, commandées par M. d'O et le capitaine Cossin, allèrent stationner devant l'Hôtel-de-Ville, afin de tenir en respect la place de Grève, et ils y demeurèrent contre l'avis des conseillers dudit hôtel et celui de quelques honnêtes marchands du quartier. Il advint en cet endroit comme au cimetière Saint-Innocent; mille ou douze cents habitants

s'assemblèrent au charnier Saint-Germain, après avoir barricadé toutes les avenues de la place. Leur intention était de charger, la nuit venue, les compagnies du roi, auxquelles ils enlevèrent dans la journée deux barriques de poudre et autres munitions. Comme on demandait au capitaine Cossin s'il était commodément sur la place de Grève, il répondit avec humeur que non. Le prévôt des marchands tenait mal sa promesse; il avait promis au roi trente mille défenseurs pris parmi les habitants, et le capitaine Cossin commençait à connaître que les trente étaient pour lui et les mille pour M. de Guise. Déjà privées d'une partie de leurs munitions, les troupes se virent encore enlever le pain et le vin de leurs rations par les gens des barricades.

La première escarmouche eut lieu sur le pont Saint-Michel, entre les gardes du roi et les bourgeois. Les soldats se défendirent vaillamment; mais du haut des croisées de toutes ces maisons bâties nez à nez sur le pont, gueules de loup, meurtrières chassieuses, yeux crevés qui y voyaient fort bien, enfin par tous ces trous, tant de bras de chenets, tant de marmites, tant de pierres, tant de cendres et d'eau plurent et grêlèrent sur eux, et là comme au *Petit-Pont* et au *Marché-Neuf*, qu'ils déguerpirent incontinent. Tout en reculant, ils protestaient de leur attachement à la religion catholique et montraient leurs patenôtres; plusieurs demandaient grâce à genoux. M. de Tinteville se rendit à discrétion à M. de Brissac. Le vent soufflait du bon côté pour la ligue. Les barricades qu'elle avait élevées étaient si drues qu'elles s'entrechainaient de dix pas en dix pas et formaient mastic.

— Si le roi touche à mes amis, répondit M. de Guise à M. de Bellière, envoyé vers lui pendant la lutte par Henri III, il aura horreur lui-même du sang répandu, et je n'entrerai à la Bastille, faites-lui en part, que de ma propre volonté.

Au second message du roi, dont M. de Biron se chargea cette fois, M. de Guise répondit: « Vous le voyez, je n'ai bougé de céans, encore que j'aie été fort sollicité de sortir. » Cependant, sur les instances de M. de Biron, le duc sortit pour dégager les Suisses et les soldats des gardes.

Le duc descendit dans la rue, revêtu d'un pourpoint de satin blanc; il n'avait pour arme que son épée au côté. Les deux

pages qui le suivaient portaient, l'un sa rondache, l'autre son coutelas. Quelques gentilshommes l'accompagnaient, n'ayant comme lui que leurs épées, qu'ils portaient sur l'épaule. Partout où il se montra, les barricades furent ouvertes sur son passage aux cris enthousiastes de : *Vive Guise !* à quoi il répondait : « Mes amis, vous me ruinez ; criez : Vive le roi ! » Cependant, en voyant les barricades du pont Notre-Dame si bien établies, il ne put s'empêcher de dire aux bourgeois : « Vous avez merveilleusement bien fait. » Quant au roi, il ne fut pas moins offensé d'apprendre qu'on en avait élevé une contre la chapelle de Bourbon (1), que de l'acclamation de *vive Guise*, dont il fut aussitôt instruit.

« Ce jour, dit l'historien contemporain notre guide, enseigna aux Parisiens le vrai moyen de se fortifier, chacun en son quartier, beaucoup plus fort et assuré par telles barricades, que par les chaînes bandées et tendues ; et, quand même les portes seraient toutes ouvertes, cent mille hommes ne sauraient forcer la ville, barrée et accommodée de la façon qu'elle était. » L'affaire générale se réduisit pourtant à trente-six morts, et quatre-vingts blessés.

Le duc de Guise, qu'on tenait le matin pour perdu, fut appelé le soir le sauveur de la ville, quoiqu'il fût resté chez lui tout le temps. Son habileté fut merveilleuse ce jour-là ; son triomphe ressortit avec d'autant plus d'éclat que le soir, le roi ayant voulu se rendre à la Sainte-Chapelle, et l'on ne devine pas trop dans quel but de reconnaissance envers Dieu, le peuple répondit qu'il y consentait, mais que, pour cela, les barricades ne seraient pas détruites sur son chemin.

Henri III et la reine-mère se rendirent donc à la Sainte-Chapelle, à pied et à travers les décombres, les tonneaux chargés de gravats, sous des poutres chargées de pavés. On ôtait une barrique, ils passaient, et l'on remettait la barrique ; Catherine de Médicis riait. Quel rire ! quel présage !

Dans cette journée de vendredi, M. de Brissac eut du mal à contenir l'insubordination des écoliers rassemblés devant le char-

(1) Remplacée par la colonnade du Louvre, où tant de Suisses furent tués en 1830.

nier Saint-Severin , que commandaient trois docteurs en théologie : Péginard , Martin et de Guische , on leur prêta des fardeaux de piques , à la charge de les rendre , la besogne faite. Il en fut aussi porté une grande quantité , le même jour , à l'hôtel de Guise.

Un instant ralentie , la fièvre reprit les habitants de Paris , sur le bruit qui fut répandu partout que le roi faisait venir le régiment de Picardie , et rentrer les Suisses. On courut de nouveau aux armes , les barricades se hérissèrent une seconde fois de piques ; le roi protesta inutilement : sa parole mourait sans écho contre les murs du Louvre. Se voyant ainsi dépouillé de toute autorité , il se décida à ne plus rester dans une ville où un autre était plus roi que lui ; il promit à sa mère de ratifier tout ce qu'elle ferait en son absence , et il se disposa à partir. De Guise fut prévenu de ces préparatifs ; et , lorsqu'on lui demanda s'il ne voulait pas mettre obstacle à ce voyage , il répondit énergiquement que non ; que le roi , son maître , avait la liberté d'aller où il lui convenait.

Pendant qu'on attelait les chevaux à son carrosse de voyage , Henri III s'adossa tout en pleurs contre une pierre du jardin des Tuileries , la tête dans ses deux mains , et s'écria : « Oh ! ville ingrate , je t'ai plus aimée que ma propre femme ! »

Le peuple n'imita pas absolument la conduite politique du duc de Guise ; il eut l'audace de couper la corde du bac où étaient les chevaux que M. de Montpensier avait envoyé chercher au faubourg Saint-Germain pour accompagner le roi à Chartres , et le bac descendit jusqu'aux Bons-Hommes.

Il a été dit dans quel état ils se présentèrent chez le seigneur de Rambouillet.

Henri III passa une grande partie de la nuit à écrire à plusieurs seigneurs , tant en France qu'à l'étranger , et le lendemain , 14 mai , accompagné de son hôte , le seigneur de Rambouillet , il reprit la route de Chartres , où il arriva vers onze heures du matin.

A Paris , le duc de Guise , resté maître , suspendit le cours de la justice des parlements ; il se faisait remettre , à la faveur d'une lâcheté et d'un guet-à-pens , les clefs de la Bastille , de l' Arsenal et de Vincennes ; et , quelques jours après , les forteresses voisines de Paris faisaient leur soumission : le pont de Cha-

renton , Saint-Cloud , Poissy , Corbeil , Lagny , Meulan , Pontoise.

Dans un très-long et très-adroit manifeste , adressé par le duc de Guise à ses partisans , le 13 mai 1588 , le jour même du départ du roi pour Chartres , on voit toute la conduite qu'il tint pendant les journées des barricades , et ses intentions en disposant d'un pouvoir dont il s'emparait. Ce que nous supprimons de cette pièce , une des plus curieuses de l'histoire moderne , ne contient que les faits déjà exprimés , mais présentés toutefois par le duc de Guise , à ses partisans , avec une adresse perfide ; en voici la fin textuelle :

« Je ne puis vous celer combien de contentement m'apporta cette grâce immense de Dieu : premièrement , pour voir si clairement mon honneur dégagé de ces soupçons de sac et de massacre qu'on avait essayé de persuader à tant de gens de bien en cette ville ; car pour avoir vu tout cela et l'avoir si heureusement empêché , je rendais muets tous mes ennemis ; secondement , encore donner preuve de mon zèle au service et à l'honneur de mon roi , jusqu'à faire rendre les mêmes armes qu'on avait portées contre moi , faire reconduire les prisonniers et renvoyer les drapeaux dans son Louvre , dégager les assiégés et ne perdre le respect , me trouvant dans un état où les plus constants en eussent pu manquer. L'on fit que l'on persuada au roi de s'en aller hors de Paris : j'eusse pu mille fois , si j'avais voulu , l'arrêter ; mais à Dieu ne plaise que j'y aie jamais pensé. Depuis le partement de Sa Majesté , j'ai reçu l'Arsenal et la Bastille entre mes mains , j'ai fait sceller les coffres de ses finances pour remettre le tout entre les mains de Sa Majesté pacifique , telle que nous l'espérons rendre par nos prières envers Dieu , par l'intercession de sa sainteté , de la reine , mère du roi , et de tous les princes chrétiens , et pour cette signalée et non commune preuve de fidélité de la ville de Paris , qui lui a plu me laisser entre les mains , où si le mal continue , j'espère , par les mêmes moyens , conserver ensemble et la religion et les catholiques , et les dégager de la persécution que leur préparaient les confédérés des hérétiques auprès du roi. Voilà ce que j'ai jugé devoir écrire , qui est au vrai comme les choses se sont passées.

» C'est

» Henry de LORRAINE , duc de GUISE. »

Une pacification eut lieu entre le roi et le duc de Guise à des conditions exclusivement à la charge du roi, telles que promesse par lui d'expulser, d'exterminer, d'anéantir les protestants, cruautés aussi éloignées du caractère d'Henri III que des intérêts du duc de Guise, et avec engagement pris de tenir le plus tôt possible des États à Blois, afin de terminer tous les différends. « Je m'en vais à Blois, écrivait le roi à M. de Pisani, son ambassadeur à Rome, tant pour y tenir mes États-Généraux que pour être plus près du Poitou, où le roi de Navarre fait d'infinites ravages, et où j'ai délibéré d'employer mon cousin le duc de Mayenne, et retenir auprès de ma personne mon cousin le duc de Guise, pour me servir de l'un et de l'autre avec honneur et confiance. (Rouen, 20 juillet 1588.) »

Le duc de Guise, qui était maître de Paris, roi de France, le 13 mai 1588, était assassiné à Blois, ainsi que son frère le cardinal de Guise, moins de huit mois après. L'un fut massacré le 25 décembre 1588, l'autre le 24 du même mois.

Parmi les femmes du XVII^e siècle, M^{me} la marquise de Rambouillet est une des plus illustres par l'élévation de la naissance, le charme d'un naturel intelligent et le bonheur qu'elle eut de réunir autour d'elle l'élite des beaux esprits de son temps. Née en 1587, sous Henri III, elle vit commencer et finir le règne de Henri IV, celui de Louis XIII, et elle ne mourut pas sans jouir des premières splendeurs du règne de Louis XIV. Son père se nommait Jean de Vivonne, il était marquis de Pisani; sa mère, de la famille de Savelli, d'origine romaine, lui fit enseigner de bonne heure (car elle fut mariée à douze ans à Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, alors vidame du Mans), la langue italienne et la langue française, dont elle posséda promptement les beautés et les finesses. Arrêtée au milieu de ses études du latin par une maladie, elle voulut connaître l'espagnol, qui entraît alors, avec l'italien, dans l'éducation littéraire des personnes de qualité. Il est permis d'attribuer au goût de la marquise de Rambouillet pour ces deux langues méridionales, riches en poésie d'une extrême prétention, son penchant à vouloir plier le français, plus rebelle, à des caprices difficiles, peu dans les habitudes de sa correcte nation et de sa correcte époque. Éprise des voluptés tranquilles de la pensée, elle accepta le mariage comme une condition d'ordre,

et dans l'unique but de délivrer ses parents du souci de la laisser vieille fille. Elle s'émancipa par l'acte qui enchaîne d'ordinaire la liberté des autres ; elle se maria à un honnête gentilhomme, tout glorieux de partager son nom avec une femme d'une rare distinction, ennemie de la coquetterie au point, belle et jeune comme elle était, de renoncer à paraître à la cour dès l'âge de vingt ans. Son organisation fine, exacte, cultivable, préférait une causerie instructive aux propos si vides du Louvre, et son bonheur était de passer ses journées d'été à lire sous les arbres du jardin de son hôtel, qui fut plus tard le Palais-Cardinal, plus tard encore le Palais-Royal, et ses soirées d'hiver, couchée dans son lit qu'entouraient comme un trône les écrivains les plus renommés. Par une destinée bizarre, elle fut l'architecte de cet hôtel qui devait prendre place dans l'histoire des lettres uni intimement à son nom. Elle fit détruire l'hôtel Pisani, incommode et vieux, et sur le même emplacement s'éleva sous ses ordres, et d'après ses propres plans, le fameux hôtel de Rambouillet. On lui doit d'avoir, la première en France, rejeté l'escalier sur le côté, au lieu de lui laisser prendre, comme cela avait été pratiqué jusqu'alors, le milieu de la construction. Cette innovation fut suivie d'autres réformes aussi essentielles dont le mérite lui revient : elle éleva les planchers, agrandit les croisées, et elle osa, hardiesse inouïe alors, faire sortir le décor des appartements de l'éternelle couleur rouge ou tannée ; elle eut la témérité de peindre une chambre en bleu. Tant de nouveautés lui valurent une flatteuse récompense : lorsque la reine-mère ordonna la construction du Luxembourg, elle voulut que ses architectes allassent étudier, afin de les répéter sur une plus grande échelle, les innovations de l'hôtel de Rambouillet. Plusieurs passages de la correspondance de Voiture attestent le talent de la marquise dans le dessin ; il lui écrivait de Nancy sous le nom de Callot (car c'était l'usage alors de s'écrire des galanteries infinies sous des noms d'emprunt) une lettre dont voici quelques fragments. Il envoyait à la marquise de Rambouillet un recueil de dessins exécutés par Callot :

« De tant de différentes imaginations que mon esprit a produites, la plus raisonnable que j'aie vue, est celle de vous présenter ce livre, à vous, madame, qui excellez sur tout

autre en cette partie de l'âme , qui fait les peintres , les architectes et les statuaires. En effet , il est arrivé beaucoup de fois qu'en vous jouant vous avez fait des dessins que Michel-Ange ne désavouerait pas. Et , de plus , on peut vous vanter d'avoir mis au monde un ouvrage qui passe tout ce que la Grèce et l'Italie ont jamais vu de mieux fait , et qui pourrait faire honte à la Minerve de Phidias. Il n'est pas difficile d'entendre que c'est de mademoiselle votre fille que je veux parler. »

C'est en 1600 que l'hôtel de Pisani prit le nom d'hôtel de Rambouillet.

Quoique en France l'esprit de conversation n'ait jamais manqué , il prit toutefois un essor extraordinaire entre la fin du xvi^e siècle et le commencement du xvii^e. Plus de quarante ans de guerre civile amenèrent une lassitude générale , et ce repos donna naissance à des intimités douces où les femmes apportèrent leurs grâces , leur délicatesse , les hommes la gravité , la science et l'émulation. La cour de Louis XII et celle de François I^{er} avaient laissé des traditions de galanterie dont l'autorité n'était pas éteinte. Il fut réservé à la marquise de Rambouillet de grouper sous son patronage les premiers éléments d'une société choisie et qui représentât tout ce qu'il y avait en France d'imagination , de goût , de savoir , de prudence parmi la noblesse soumise alors à l'oisiveté domestique.

Une assez forte obscurité s'étend sur les noms des premiers familiers du célèbre hôtel. On citerait cependant avec certitude Ogier de Gombault , pensionné par Marie de Médicis , Vaugelas , Malherbe et Racan , son élève. Ce que nous nommons aujourd'hui la publicité se composait , au temps où nous nous transportons , de l'opinion émise par ces hommes supérieurs dans ce cercle ouvert par une femme illustre ; on attendait , on répétait leurs jugements ; on se les transmettait de ville en ville , de contrée en contrée , par la voie épistolaire. L'éloquence de la chaire , la discussion de la tribune , la spontanéité du journalisme , toutes les formes essayées depuis deux siècles , travaillaient dans ce germe curieux ; M^{lle} de Scudéry couvrait Fontenelle , comme Fontenelle couvrait Voltaire , qui couva un siècle. L'affection établie entre toutes ces belles âmes s'élevait parfois jusqu'aux plus tendres erreurs. Racan aima

passionnément la marquise de Rambouillet ; toute genèse commence par l'amour.

Un roman, dont la vogue étonne et vous laisse incrédule quand on l'a lu : *l'Astrée* de d'Urfé, fut le premier gage littéraire de la société de la marquise. Ce livre est en partie l'histoire de l'auteur. Homme de qualité, allié à des princes, beau, brave, aimable, passionné, d'Urfé fut tour à tour prisonnier de guerre pendant la ligue, amant de Marguerite de Valois, femme de Henri IV, de la célèbre Diane de Châteaumorand, qu'il épousa plus tard, chevalier de Malte ; merveilleux événements qui remplirent tous les romans du siècle d'événements et de merveilleux !

Dans l'espace de dix ans, de 1610 à 1620, l'hôtel de Rambouillet élargi son cercle pour faire place à Balzac, à Chapelain et à Voiture. Le premier avait alors vingt-cinq ans, le second vingt-quatre, Voiture environ vingt-deux. Admis aussi vers cette époque à l'hôtel de Rambouillet, Armand Duplessis, qui était à peu près de l'âge de Voiture, se livrait au milieu de ces hommes, dont il devait être plus tard le protecteur envieux, à ses goûts pour la poésie. Quelles étaient les femmes mêlées aux littérateurs de cette première période ? C'est ce qu'on ignore ; on nommerait volontiers cependant Madelaine de Scudéry, âgée de treize ans, du même âge que son amie et compagne, la charmante, la divine Julie de Rambouillet, la fille de cette immortelle marquise qui fit passer les hommes de lettres sans naissance, de l'état de domesticité à une condition où ils ont eu de la peine à se maintenir, tant elle était élevée. Jean Marot, le poète d'Anne de Bretagne ; Clément Marot, celui de Marguerite ; Ronsard, poète de Charles IX ; Baïf, de Henri III ; Malherbe, Racan et Mainard, attachés à la cour de Henri IV ; Malleville à Bassompierre, Théophile à M. de Montmorency, Boisrobert à Richelieu, Sarrazin au prince de Conti, Benserade au duc d'Orléans, étaient, quoique heureux à beaucoup d'égards, loin de l'indépendance à laquelle parvint Voiture, indépendance si haute que M. le prince disait, en parlant de lui : « Si Voiture était de notre condition, on ne le pourrait souffrir. »

Les jugements portés par les écrivains du temps sur le caractère de la marquise de Rambouillet ne sont pas indifférents à recueillir, ne fût-ce qu'afin de se convaincre de l'injustice de

certaines médisances propagées contre elle, comme étant le soleil de la secte des précieuses. Demeurée mère de sept enfants, entre 1600 et 1610, elle comblait ses heures de loisir avec la peinture, le dessin ou la lecture. Sa cinquième fille, la célèbre Julie, naquit en 1607. Ménage disait, en parlant de M^{me} de Rambouillet : « C'était une femme admirable. » Voiture la qualifie de divine en plus d'un endroit, et Segrais s'exprimait ainsi : « Elle était bienfaisante et accueillante, et elle avait l'esprit droit et juste : c'est elle qui a corrigé les méchantes coutumes qu'il y avait avant elle. Elle a enseigné la politesse à tous ceux de son temps qui l'ont fréquentée. Elle était aussi bonne amie et obligeait tout le monde. »

En 1620, c'est-à-dire vingt ans après sa fondation, le cercle de l'hôtel de Rambouillet avait uni pour toujours les hommes de cour et les hommes d'esprit, poli les mœurs de ces deux catégories de noblesse, créé de nouveau le règne de la conversation, du style épistolaire, celui de la critique et de la controverse, et produit une société supérieure à celle de la cour, peu digne, il est vrai, à cette époque d'entrer même dans la comparaison.

A une seconde période de son existence, la société de l'hôtel de Rambouillet comptait la marquise de Sablé, l'amie de l'auteur des *Maximes*; la princesse de Condé, cette beauté si grande par sa résistance à Henri IV; elle avait alors un peu moins de quarante ans, ainsi que la marquise de Sablé et la marquise de Rambouillet; M^{lle} de Scudéry était âgée de dix-huit ans, Malherbe de soixante-cinq, Vaugelas et le cardinal de Richelieu de trente-cinq, Racan de trente-un, Ogier de Gombault de vingt-huit, Balzac de vingt-six, Chapelain de vingt-cinq, Voiture de vingt-deux.

L'histoire littéraire, sauf une douteuse épitaphe, n'a pas une seule ligne à citer de la marquise de Rambouillet, réserve qui doit la mettre peut-être à l'abri du reproche d'avoir apporté de la préciosité dans son style.

La sévérité de mœurs était poussée si loin dans la maison de la marquise, que Voiture manqua perdre pour toujours ses grandes entrées pour avoir voulu une fois baiser le bras à la poétique Julie, après l'avoir conduite par la main d'un appartement dans un autre.

On veut que Corneille, en écrivant *Mélite*, ait transporté au théâtre le ton et les manières de l'hôtel célèbre, et par là commencé le premier dans le dialogue une révolution qui profita moins à sa gloire qu'à celle de Molière. Dans la préface de cette charmante comédie, Corneille s'exprime ainsi : « Avant *Mélite*, on n'avait jamais vu que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci (*Mélite*) a fait son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence. » Le succès fut immense ; le genre fit école ; Molière l'agrandit en le copiant ; et lui, qui devait tant se moquer un jour des précieuses, leur doit les principes de goût, de convenance et d'urbanité répandus dans ses meilleurs ouvrages.

De grossière, la cour était devenue sanglante. Le petit poète de l'hôtel de Rambouillet, nommé Armand Duplessis, avait fait son chemin autrement que par les sentiers fleuris du Parnasse. Cardinal, connétable, grand amiral et premier ministre, il tuait pour quatre. Il tue Chapelle et Boutteville, parce qu'ils avaient voulu se tuer en duel ; il tue Marillac, il emprisonne la reine, il tue Montmorency, De Thou et Cinq-Mars : tout cela en dix ans ; et son affaire faite, il meurt faute d'ouvrage.

On avait besoin de calme. L'hôtel de Rambouillet ouvrit ses frais asiles aux victimes de la politique meurtrière du cardinal. Ses salons s'élargirent, ses bosquets se peuplèrent d'hôtes nouveaux qui auraient bien voulu n'avoir jamais connu d'autres luttes que celles auxquelles ils venaient prendre part, l'olivier à la main, une pensée au front, quelque livre sous le bras.

De 1630 à 1640, on vit aussi accourir au savant portique M^{lle} de Bourbon-Condé, sœur du grand Condé et du prince de Conti, plus tard la fameuse duchesse de Longueville. A côté de M^{lle} de Condé, âgée seulement de dix-sept ans (1635), s'assirent M^{lle} de Coligny, depuis comtesse de Suze, et M^{me} de Scudéry, femme de George Scudéry, beaucoup plus jeune que sa belle-sœur, Madeleine, installée depuis longtemps sur la colline, au sommet du premier groupe des précieuses. quoiqu'elle n'ait écrit que sous le règne de Louis XIII, vers 1645. Dans la même période, l'illustre société acquit George Scudéry, Costar, Sarrazin, Conrart, Mairet, Patru, Godeau, tous âgés de vingt-

cinq à trente ans. Malherbe avait laissé un grand vide par sa mort, arrivée en 1628; Corneille seul pouvait le remplir. Corneille, alors âgé de dix-neuf ans, Rotrou, Scarron, Benserade, Saint-Evremont, Charleval et Ménage, parurent ensemble à l'hôtel de Rambouillet, précédant de peu le duc de la Rochefoucauld, âgé de dix-huit ans, et le marquis de Salle de vingt-un. Ce dernier fut depuis le duc de Montausier, et mari de Julie de Rambouillet, homme extraordinaire, il faut bien le croire, puisque Boileau, si difficile, Molière, si inquiet, Fléchier, Bossuet, les plus grands poètes, les plus profonds penseurs, les gens les plus probes, ne mettaient rien au-dessus de ses suffrages, soit en matière d'art, soit dans les questions de goût, soit dans les choses d'honneur et les hautes spéculations religieuses. Il fit à Louis XIV l'honneur de vouloir bien être le gouverneur de son héritier.

Cette maison, qu'on a voulu représenter à la postérité comme un nid de ridicules, ne nous semble pas fort mal fréquentée jusqu'ici.

On lui doit l'incontestable honneur d'avoir produit l'Académie française, dont les premiers membres, presque tous sortis de l'hôtel de Rambouillet, furent Antoine Godeau, Jean Ogier, sieur de Gombault, Jean Chapelain, Claude de Malleville, Valentin Conrart, Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin, Guillaume Bautru, comte de Serran, le marquis de Racan, Guillaume Colletet, Balzac, Vaugelas, Voiture et Henri-Louis-Hubert de Montmor.

Si l'Académie, excitée par le cardinal de Richelieu, publia comme premier signe énergique de son existence la critique du *Cid*, n'oublions pas que l'hôtel de Rambouillet fut pour Corneille, contre Scudéry et l'Académie. Au reste, Corneille répondit à la critique comme on devrait toujours y répondre. En 1639 il écrivit *Horace* et *Cinna*, en 1640 *Polyeucte*, en 1641 *la Mort de Pompée*, en 1642 *le menteur*, en 1645 *Rodogune*.

C'est en 1641 que parut la fameuse *Guirlande de Julie*, hommage poétique offert par le duc de Montausier à celle dont il devait faire sa femme trois ans après. On sait que cette politesse exquise consiste en une guirlande dessinée et enluminée (car l'ouvrage existe encore) sur vélin par Robertet, et expliquée

à l'aide d'un texte écrit de la main de Jarry, le seul calligraphe dont le nom soit venu jusqu'à nous. Chaque fleur de guirlande, reproduite isolément, est accompagnée de vers faisant allusion à la fraîcheur, à la grâce, à la beauté, enfin à toutes les qualités de Julie. Au milieu de la guirlande du frontispice, on lit : *La Guirlande de Julie, pour mademoiselle de Rambouillet, Julie-Lucine d'Angennes.*

Dix-huit auteurs tressèrent la guirlande : le duc de Montausier, les sieurs Arnauld d'Andilly, père et fils, Conrart, M^{me} de Scudéry, Malleville, Colletet, Hubert, Arnaut de Corbeville, Tallemant des Réaux, Martin, Gombault, Godeau, le marquis de Briote, Montmor, Desmarests et deux anonymes. A la vente des livres curieux de M. de La Vallière, il y a quarante-cinq ans, le volume où se trouve la guirlande fut vendu 14,510 francs à M^{me} de Châtillon. Sa fille, M^{me} d'Uzès, l'a aujourd'hui en sa possession.

« Il est relié, dit Tallemant des Réaux, de maroquin du Levant des deux côtés. Il y a une fausse couverture de frangipane. »

Il n'y avait pas alors de bonne fête sans l'assaisonnement de la mythologie, mine d'allusions, prétexte à costumes, langage parlé et parfaitement compris par tout le monde, aimé des femmes surtout dont il constituait la moins douteuse érudition. Quels vers de Malherbe ou de Chapelain, quel discours académique, quel roman, quelle cérémonie au Louvre ou à Fontainebleau eût été intelligible sans la connaissance exacte et minutieuse de la théogonie païenne? Entre le roi et la noblesse se plaçait la langue du blason, entre l'aristocratie et les lettres la langue de la mythologie. C'était comme un pays idéal, une terre chimérique où l'homme de haute naissance et l'homme issu de la bourgeoisie ou l'homme de rien, se rencontraient sans affront, se coudoyaient sans répugnance. Dès que chacun a le droit de se dire dieu, nul n'a à souffrir de l'inégalité. Au haut et au bas de l'échelle, les différences sont nulles.

Dans le cercle de l'hôtel de Rambouillet, la mythologie, il va sans dire, florissait comme en pleine Grèce, au temps des jeux olympiques. On jurait par Saturne, par Mercure et Vulcain; on sacrifiait aux Grâces, on s'inspirait de toutes les Muses, on s'enivrait d'ambrosie. Aussi, lorsque Voiture, après son voyage d'Espagne et de Barbarie, rentra dans ses pénates

chérés, ou pour parler comme aujourd'hui, revint à Paris au milieu de toutes ces dames dont il avait été tant regretté pendant son absence, on imagina d'inaugurer son retour par une solennité digne des dieux de l'Olympe et de lui. L'Olympe fut le château de Rambouillet. Les déesses, femmes, filles ou sœurs des dieux, furent la marquise de Rambouillet, M^{lle} de La Trémouille, M^{me} la comtesse de Brancas, M^{me} Aragonets, M^{me} de La Calprenède, la duchesse de Chevreuse, M^{me} Deshoulières, M^{lle} de Montbazou, M^{me} de La Fayette, M^{lle} de Scudéry, M^{me} la comtesse de Fiesque, M^{me} la marquise d'Humières, M^{lle} Paulet, et beaucoup d'autres divinités des eaux, des bois, du ciel et de l'enfer. Sous la direction de M^{me} de Rambouillet et de ses deux filles, qui furent plus tard, l'une M^{me} de Montausier, l'autre M^{me} de Grignan, toutes ces habitantes du Pinde et du Parnasse arrangèrent à l'heureux Voiture une réception comme celle qui fut faite à quelques-unes de ces dames le jour où elles allèrent au château de La Barre goûter à la collation de M^{me} du Vigean. Cette fête, à laquelle Voiture lui-même avait assisté et qu'il raconta dans une lettre d'une obséquiosité amphigourique au cardinal de La Valette, était digne de servir de modèle. Rien n'était plus susceptible de flatter l'amour-propre olympien de l'écrivain chéri des ruelles.

On l'attendait à Rambouillet, où il se rendit de bonne heure, comme un poète qu'il était, et accompagné du marquis de Pisani, un fils de M^{me} de Rambouillet, comme un vrai gentilhomme qu'il prétendait être, quoique, au fond, s'il faut en croire Tallement des Réaux, il ne fût que le fils d'un marchand de vin. « Le soleil se levait dans une nuée d'or et d'azur, et ne donnait de ses rayons qu'autant qu'il en faut pour faire une lumière douce et agréable; l'air était sans vent et sans chaleur, et il semblait que la terre et le ciel voulaient festoyer le plus grand poète du monde (1). »

Claude, un domestique de M^{me} la marquise de Rambouillet, auquel Tallemant des Réaux, dans ses cancanes historiques, a daigné consacrer une belle place, conduisit le marquis de Pisani et Voiture non loin du château, au milieu d'une grande prairie.

(1) Voiture, ses *Lettres*.

Cet endroit, ainsi que nous l'indiquerons plus tard, a reçu une immortalité moins authentique du caustique et spirituel curé de Meudon. Voiture distingua des lueurs de feu et de longs reflets d'argent entre l'herbe de la prairie, qui semblait plus verte de l'ombre répandue par les arbres pressés en rond et leurs premières branches artistement taillées en écrans. Des étoiles scintillaient dans l'air calme d'une belle matinée. C'est un prestige, pensa le glorieux poète, émané d'un monde enchante : allons vers l'enchantement. « Nous trouvâmes une fontaine qui jetait toute seule plus d'eau que toutes celles de Tivoli. A l'entour étaient rangés vingt-quatre violons, qui avaient de la peine à surmonter le bruit qu'elle faisait en tombant. Quand nous nous en fûmes approchés, nous découvrîmes dans une niche qui était dans une palissade, une Diane à l'âge de onze ou douze ans, et plus belle que les forêts de la Grèce ne l'avaient jamais vue. Elle portait son arc et ses flèches dans ses yeux, et avait tous les rayons de son frère à l'entour d'elle. Dans une autre niche auprès était une de ses nymphes, assez belle et assez gentille pour être de sa suite. »

— Moi, je suis Aganippe, s'écria M^{lle} de Scudéry, la fille du fleuve Permessus. Mon père serpente au pied de l'Hélicon. Je fus changée en fontaine, et mes eaux, aimées des neuf sœurs, inspirèrent les poètes. Valère; vous avez bu de mon onde.

Valère était le nom donné à Voiture par les précieuses.

— Et je m'abreuverai toujours à votre fontaine, s'écria Voiture en baisant la main de M^{lle} de Scudéry, qui, pour ressembler à la fille d'un fleuve, avait du cresson artificiel à ses pieds, des cailloux et de la mousse dans un tablier de soie d'argent, et les cheveux défaits sur ses épaules. On ne pouvait ressembler davantage à une fontaine.

Malgré lui, le marquis de Pisani se souvint en ce moment du quatrain de Blot, gentilhomme de M. d'Orléans :

Quoi ! Voiture, tu dégénères !
Sors d'ici, maugrebieu de toi.
Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends de vin, ni n'en boi.

— Moi, je suis une hamadryade ; les forêts sont sous mes lois ;

j'habite un chêne et je fournis les feuilles qu'on attache à ton front, ô Valère!

La galante hamadryade n'était pas moins que M^{me} Deshoulières, parfaitement vêtue en chêne : souliers bruns, couleur de tan, longs gants verts, des glands artificiels mêlés aux cheveux, une ceinture jouant les gris des jeunes branches, du reste ornée de dentelles du menton jusqu'au milieu de la taille; un vrai chêne.

Voiture posa ses lèvres avec enthousiasme sur le bout des pieds du chêne. Se retournant ensuite vers M^{lle} de Montbazou, il prononça tendrement ces paroles :

— Je vous reconnais à votre grâce plus qu'à vos ailes; vous êtes Iris, la messagère de Junon. Pour combien de vers adressés à votre aérienne personne n'ai-je pas à vous demander grâce! Vous ne me pardonneriez jamais, belle Iris, s'il ne vous était défendu d'annoncer de mauvaises nouvelles.

— Continuez, répondit Iris, de vous servir de mon nom pour chanter les rigueurs et les charmes de toutes les beautés qui vous ont séduit. Nous n'avons pas d'autre punition à vous infliger.

Ces vers partirent de la bouche de Voiture :

Quand Iris aux beaux yeux
Paraît en quelques lieux,
Il n'est cœur qui ne tremble;
C'est l'honneur de la cour,
C'est la gloire d'amour,
Et des vertus ensemble.

Les ailes bariolées d'Iris frémissaient à ce compliment, que toutes les autres divinités parurent trouver d'un goût exquis. M^{me} la marquise de Rambouillet faillit tomber de son piédestal, lorsque Voiture ajouta :

Jamais l'œil du soleil
Ne vit rien de pareil,
Ni si plein de délice,
Rien si digne d'amour,

Si ce ne fût le jour
Où naquit Arthénice.

Dans la société des précieuses, M^{me} de Rambouillet avait reçu le nom d'Arthénice; quelquefois on l'appelait aussi Rose-linde.

Quand Voiture arriva devant le trône de fleurs et de verdure au haut duquel siégeait la marquise de Rambouillet, vêtue en Diane, une lance d'une main, une branche de tilleul de l'autre, Rambouillet ne possédant pas d'olivier, l'illustre poète plia le genou et dit d'une voix émue, qu'il mettait aux pieds de la maîtresse de l'Olympe tous ses vœux et toutes ses pensées de retour.

— Cela ne suffit pas, interrompit M^{lle} Paulet, sous la figure de Galatée, fille de Nérée et de Doris. Votre absence ne vous sera pardonnée que lorsque vous nous aurez raconté les plus belles aventures galantes de votre séjour en Espagne, en Portugal et en Mauritanie.

— Parthénie sera obéie, répliqua Voiture en se relevant, ma modestie aura peut-être à souffrir, mais je confesse d'avance que, comme Clovis, je désirerais brûler ici ce que j'ai adoré là-bas.

— Nous n'en doutons pas, ajouta M^{lle} Paulet ou Parthénie, qui faisait une petite guerre sourde à Voiture, son amant épistolaire, pour s'être montré jaloux plus que ne le doit un amant de ce caractère inoffensif.

Pour faire cercle autour du narrateur, M^{lle} de Scudéry ou la fille de Permessus, l'hamadryade Deshoulières, l'Iris M^{me} de Monbazon, M^{lle} Paulet ou Galatée, descendirent de leur tertre, suivies de M^{lle} de La Trémouille, sous les traits d'une néréide, de M^{me} la comtesse de Brancas, vêtue en Psyché, de M^{me} Aragonets en Cérès, de M^{me} la duchesse de Chevreuse en Clytie ou sous la forme d'une héliotrope, car elle portait une fleur de ce nom à sa ceinture, de M^{lle} de La Fayette en Discorde, coiffée de serpents en taffetas moiré, de M^{me} la comtesse de Fiesque en Junon, et de la marquise d'Humières en Amphitrite, balançant sur l'épaule un trident en bois doré.

Quand les divinités du ciel, des eaux, des enfers, se furent assises sur des pliants fort commodes, Voiture commença ainsi :

« En dix jours, s'il vous en souvient, dit-il en regardant M^{lle} Paulet, l'objet de ses plus vifs épanchements épistolaires, je me rendis de Madrid à Grenade, après avoir traversé la Sierra Morena, où Cardenio et Don Quichotte se rencontrèrent, et soupé dans la *venta* où s'achevèrent les aventures de Dorothée. Je vis *El Alhambra*, la place de *Vivarambla* et le *Zacatin*. J'étais logé dans la *calle de Abenamar*, *Abenamar Moro de la Moreria*; je considérais chaque jour à votre intention les allées et les fontaines du *Généralife*, en souhaitant d'y voir Galiane, Zaïde et Daxare. Quoique je fusse à la source de la galanterie, j'arrêtai le projet de me rendre à Gibraltar et de Gibraltar à Ceuta, en Barbarie, afin de voir le lieu de votre naissance et vos parents qui règnent dans les déserts de ce pays-là.

— Vous ne m'épargnez pas, monsieur de Voiture : me comparer à un lion ! s'écria M^{lle} Paulet.

— A une lionne de grâce et d'amabilité, répliqua le narrateur, qui poursuivait ainsi :

» Enfin, je sortis de l'Europe, mais la mer que je mis entre vous et moi ne put rien éteindre de ma passion; et, quoique tous les esclaves de la chrétienté se trouvent libres en abordant cette côte, je ne fus pas moins à vous pour cela. »

Ici, Voiture laissa flotter si adroitement son regard et ses paroles, qu'aucune des dames qui l'écoutaient ne savait au juste s'il faisait allusion à elle ou à sa voisine, incertitude tout à fait dans le caractère du personnage, amoureux de toutes les femmes, aimé de beaucoup.

Il continua :

« L'air de ce pays (de Ceuta) me donna je ne sais quoi de félon, qui faisait que je vous craignais moins, et que j'étais désormais en mesure de traiter avec vous de Turc à More. Il ne devait pourtant pas vous déplaire que l'on vous parlât d'amour de si loin; et quand ce n'eût été que par curiosité, vous deviez être bien aise de voir des poulets de Barbarie. Je gravai vos chiffres sur une montagne qui n'est guère plus basse que les étoiles, et de laquelle on découvre sept royaumes. »

— Que c'est furieusement intéressant ! murmurèrent toutes ces dames en redoublant d'attention.

« — J'envoyai le lendemain des cartels aux Mores de Maroc et de Fez, où je m'offrais à soutenir que l'Afrique n'a jamais

rien produit de plus rare ni de plus cruel que vous. Pendant que j'attendais la réponse des Rodomont et des Agramant, il m'advint ceci :

« Un jour que l'aimable éclairant lançait tous ses feux sur la ville de Ceuta, je faisais ma sieste auprès de ma croisée qui s'ouvrait sur un agrément rustique. Laissez-moi vous dire en passant que, si Athènes (1) a ses monuments, Thèbes (2) ses arènes, Argos (3) son aréopage, Corinthe (4) ses eaux chaudes, Acaris (5) son fleuve, Césarée (6) ses fruits exquis, Narbis (7) son miel, Lacédémone (8) ses jeux pindariques, Ceuta a ses Africaines qui n'ont rien de barbare que le nom, et lesquelles, malgré le soleil qui les brûle, sont plus belles et plus brillantes que lui. Elles sont toutes amoureuses, pleines de feu et d'esprit, et (ce que quelqu'un y estimera davantage) elles ne vont jamais à confesse. A peine étais-je endormi qu'une voix semble m'appeler. Ce n'est point un rêve; j'ouvre les yeux et j'aperçois, cachée sous un voile mystérieux, la femme du gouverneur espagnol de la ville de Ceuta. Je quitte ma pose horizontale, et j'offre avec respect un siège à la belle et tout émue visiteuse. Peu à peu, ma vue s'éclaircit, ma langue se dégage des pesanteurs du sommeil, et je cherche à établir la conversation sur le terrain d'une politesse respectueuse, quoique le costume placé sous mon regard fût bien transparent. A travers la *modeste* (9), j'apercevais la *friponne* (10), et derrière la *friponne* il n'était pas impossible de soupçonner la *secrète* (11). A mes propos révérencieux, la belle, qui n'était pas espagnole pour rire, m'accable en pur castillan des éloges les plus pompeux. Ma re-

(1) Paris.

(2) Arles.

(3) Poitiers.

(4) Aix.

(5) Bordeaux.

(6) Tours.

(7) Narbonne.

(8) Toulouse.

(9) La jupe de dessus.

(10) La seconde jupe.

(11) La jupe de dessous.

nommée était parvenue aux colonnes d'Hercule, et, à l'en croire, mon beau langage l'avait charmée, quoiqu'elle fût fort difficile à l'endroit du style épistolaire. Nous ne naviguions pas, comme vous le voyez, sur le fleuve du Tendre; seulement, tandis que ses compliments coulaient comme miel de ses lèvres, je comparais en silence ses bras plongés dans un gant du *dernier fendu* avec vos bras, ses yeux ouverts en amande avec vos yeux, et toute sa personne avec la vôtre. »

Pour la seconde fois, Voiture laissa ces dames indécises de savoir à quelle femme parmi elles il comparait la femme du gouverneur espagnol de Ceuta.

« — Ma comparaison, qui n'avait pas tardé à se décider, est interrompue par un grand cri, » ajoute Voiture l'Africain.

— Un grand cri! et qui l'avait poussé? demandent à la fois toutes ces dames.

« — C'était l'Espagnole elle-même; vous allez en savoir la cause: Pendant notre entretien, elle venait de voir passer, au fond du jardin et se dirigeant vers nous, sa meilleure amie, la femme du chef de l'arsenal, comme vous diriez M. de Rosny. Elle abandonne brusquement sa place et me supplie de la cacher dans mon appartement. — Il n'est plus temps de sortir, dit-elle avec terreur, je serais rencontrée sur l'escalier. — J'ai beau lui dire en termes rapides que notre entrevue s'expliquerait sans scandale: elle me réplique que je ne connais pas les mœurs du pays, que son mari est jaloux avec férocité, et que d'ailleurs elle ne voudrait jamais rougir aux yeux de sa meilleure amie. Toute objection devenant inutile, j'ouvre une grande armoire en bois blanc où j'accrochais mes habits, et je cache la belle effrayée. »

— Jusque-là, eut l'air de dire par un geste expressif le marquis de Pisani, je ne vois rien de bien surnaturel dans l'aventure de mon ami Voiture. Sans courir à Ceuta, il serait aisé d'en rencontrer de semblables en tous autres points de la chrétienté.

Le cercle de Rambouillet, qui était loin d'apporter une critique si raffinée au récit, n'y prêta pas une oreille moins généreuse.

Voiture reprit :

« — L'amie qui avait excité une si soudaine terreur dans

l'ame de l'autre amie, m'était connue; je n'ai pas eu le temps de vous le dire en son lieu. C'était une Portugaise au mari de laquelle j'avais été recommandé en quittant Lisbonne; une dame de qualité, d'une beauté souveraine quoique d'un teint un peu foncé comme l'ont du reste toutes ses compatriotes. Sa mise me parut tout à fait convenir à sa taille bien prise et d'une élégance à ravir nos *alcovistes* (1). Sans votre souvenir, mesdames, elle aurait fait dans mon âme pic, repic et capot tout ce qu'il y a de plus galant et de mieux conditionné à Paris. Un *suédois* (2) lui pressait la poitrine et la gorge, et descendait en s'arrondissant jusqu'à mi-corps. Il affectait un fond sombre semé d'étoiles d'or; si bien que cette figure d'un accent olivâtre, montée en diadème sur cette étoffe si bien employée, ressemblait à celle d'une belle nuit. J'ai rencontré à Séville toute la dépouille de la flotte des Indes, et l'on m'a fait voir six millions d'or dans une seule chambre; mais je puis dire que, hormis vos lettres à toutes, mesdames, je n'ai rien connu de si étonnant que la conversation de cette dame portugaise. Comme elle parlait toutes les langues du midi et que je ne possède pas à fond la sienne, nous choisîmes d'un commun accord l'italien pour nous transmettre nos pensées. On m'a quelquefois loué pour mes faibles écrits, on a cru distinguer en moi un tour ingénieux, agréable, et cela moins pour me rendre un excès de justice que pour se mettre d'accord avec votre jugement, mesdames; mais jamais, du moins à première vue, on ne m'avait tant eucensé près du visage: Mes écrits, disait à haute voix ma Portugaise, faisaient aimer ma personne, mais aimer au point de ne pouvoir garder aucune retenue. »

— Et l'autre femme entendait tout? dit alors M^{me} la marquise de Rambouillet.

« — Vous devinez mon embarras, madame la marquise: elle entendait tout, puisque nous n'étions qu'à quelques pas de l'armoire. Que faire, que devenir? D'abord, j'imaginai de ne pas comprendre le fond d'une intention si flatteuse, mais d'affectueuses, les paroles de la Portugaise devinrent tendres, fort ten-

(1) Les coureurs de ruelles.

(2) Un justaucorps.

dres ; jugez de ma position. L'Espagnole qui écoutait cette scène la rapporterait , et l'honneur de la dame Portugaise était à jamais perdu. D'un autre côté, comment avouer à la Portugaise que son amie était cachée dans l'armoire , et qu'elle était là sans mauvaise intention ? n'était-ce pas compromettre deux femmes pour une ? Je passe mille tortures , des silences pour réponse aux protestations les moins voilées ; des regards tournés vers une armoire quand ils n'auraient dû se porter que vers d'autres regards pleins de flammes , des ambiguïtés et des lenteurs lorsqu'il aurait fallu depuis longtemps s'être prononcé en homme digne d'un si beau hasard. »

— Très-bien ! murmura le marquis de Pisani, dont l'interruption fut aussitôt couverte par un signe universel de ces dames, jalouses d'apprendre la suite de l'aventure.

« — Sur mon salut , continua Voiture , je ne sais de quelle manière je me serais tiré de ce pas , convenez-en , assez scabreux , sans une intervention que je n'ose dire divine, vu le peu de sainteté de la conjecture. Nous entendons retentir des cris dans l'escalier ; une femme se plaignait , gémissait en invoquant mon nom. — C'est Dalila la belle Moresque , me dit avec un sang-froid menaçant la hautaine Portugaise ; elle ajoute : Vous auriez dû m'avertir , monsieur de Voiture , de cet amour-là : il ne me convient pas d'avoir une esclave pour rivale. Cette jeune fille ne me pardonnerait jamais , si elle vous aime , de m'avoir trouvée ici ; mon mari en aurait bientôt la nouvelle , et je serais poignardée ce soir. Vous avez manqué de générosité , Monsieur ; allons ! ouvrez-moi cette armoire , et m'y tenez renfermée jusqu'à ce que Dalila soit partie. — Je voudrais bien savoir s'il y a quelque astrologue qui eût pu dire , en me voyant il y a deux ans dans la rue Saint-Denis , avec ma *rotonde* , que je courrais tantôt fortune de ramer dans les galères d'Alger , tantôt d'être mangé par les poissons de la mer Atlantique , et enfin , de me voir couvert de confusion par deux femmes qu'il ne m'était plus possible de cacher l'une à l'autre , et à qui je parlais pour la première fois. La Moresque touchait aux dernières marches , et la Portugaise me lançait des regards terribles d'effroi et de jalousie. J'ouvre l'armoire : deux cris sont poussés à la fois ; je mets sous clé les deux femmes , l'Espagnole et la Portugaise. »

— Pas mal , interrompit encore , au grand déplaisir de ces dames , le marquis de Pisani.

« Je n'ai pas besoin de vous assurer , ajouta Voiture , que la Moresque ne se faisait pas comprendre aussi distinctement que les deux dames dont je vous laisse à apprécier la situation morale ; mais , malgré cette difficulté , je devinai très bien le fond de sa pensée. Dalila avait rompu sa chaîne , et son maître en colère la poursuivait pour la punir d'une action si naturelle à nos yeux. Le châtiment en pareil cas , c'est la mort ; je n'aurais jamais compris pourquoi la belle Moresque avait choisi de préférence ma maison pour refuge , si depuis je n'avais été mis au courant des lois ou des habitudes du pays. Les usages de l'endroit veulent que , si une esclave échappée passe au service d'un Européen , le maître n'ait pas le droit de s'en emparer par violence ; il faut cependant qu'elle déclare aussi son intention de se faire chrétienne. Dalila n'oubliait aucune des protestations en usage ; ses gestes pleins de feu s'efforçaient de me convaincre de la nécessité de la sauver en la prenant à mon service ; elle embrassait mes pieds , me saisissait les mains , qu'elle portait à ses lèvres , et courait dans l'appartement avec les mouvements d'un domestique occupé à prouver son zèle. Après avoir touché aux meubles qu'elle déplaçait et remettait en leur lieu , elle retombait de nouveau à mes pieds ; la plus claire partie de ses démonstrations échappait à l'Espagnole et à la Portugaise scellées au fond de l'armoire ; elles ne pouvaient entendre que les accents d'attachement dont Dalila m'accablait. Demandez-vous dans quelle posture se trouvait un pauvre étranger comme moi , au milieu de trois femmes dont deux émues de la plus terrible rivalité entre elles et contre une troisième , près d'être mises en présence toutes trois.

» Pendant ces instants d'anxiété , le maître de l'esclave , ayant découvert la retraite de Dalila , accourait chez moi pour la reprendre ; les bruits de la rue m'apprirent ses intentions ; la population bigarrée de Ceuta hurlait sous mes fenêtres et dans la cour de ma maison. Ces voix , à dire vrai , ne me réjouissait guère ; j'étais d'ailleurs sans force pour repousser la Moresque , dont j'avais presque accepté la défense. Mon embarras était au comble , lorsque le maître de Dalila entra dans mon appartement suivi de ses esclaves armés de cimenterres et en compagnie de

plusieurs Européens parmi lesquels , à mon grand étonnement , je reconnus sans peine le mari de l'Espagnole et celui de la Portugaise. Que signifiait cet assemblage ? J'étais peu rassuré , je le confesse. Pour Dalila , elle allait et venait comme une folle autour de moi , affirmant qu'elle était bien à moi , le nouveau maître de son choix depuis un quart d'heure ; si bien , qu'avec un mouvement , dont je frémis encore , elle courut vers l'armoire , toujours pour prouver qu'elle était passée à mon service , et l'ouvrit à deux battants. »

— Et les deux femmes , par la mordieu ? s'écria le marquis de Pisani.

— Et les deux femmes ? demandèrent toutes ensemble les nymphes de Rambouillet.

— Voyons ! dites-nous : que firent les deux femmes ?

Voiture sortit lentement de sa poche une petite boîte d'écaille.

L'assemblée crut que cette boîte se liait au dénouement de l'histoire de Dalila la Moresque , et des deux femmes. Il n'en était rien. Il offrit des pastilles d'ambre à ces dames.

C'était trop se jouer de leur impatience.

Cependant il reprit :

« L'Espagnole , la Portugaise , la Moresque , le maître de la Moresque , le mari de la Portugaise et celui de l'Espagnole , se mirent à éclater de rire en me regardant. J'avais été le sujet d'une agréable plaisanterie dont je ne me fâchai nullement , car elle m'avait été faite à cause de l'immense réputation de galanterie qui m'avait précédé en pays more. »

C'est ainsi que Voiture paya sa bienvenue à Rambouillet , après un voyage dans les Pays-Bas , en Espagne , en Portugal , en Barbarie. Le récit de ses aventures devait alimenter pendant de longs jours et de plus longues soirées le cercle fondé par la célèbre marquise. Pacifiques époques sociales , où quelque fait de la vie d'un homme suffisaient à la curiosité de la classe la plus élevée et par conséquent la plus exigeante ! Des rames de journaux , des monceaux d'événements n'étaient pas nécessaires pour passer le temps et faire prendre en patience le cours de l'existence , si rapide pourtant. Beau règne du commerce épistolaire et de la conversation ! deux sources taries ! L'esprit , l'âme , le cœur , la passion , la joie et la douleur n'ont plus d'autre voie

à suivre que le canal froidement encaissé du livre. On s'écrit à peine, et encore avec quelle extravagante promptitude ! et la conversation est éteinte, morte. Rambouillet avait été le berceau de la conversation légère et polie en France, de même que Port-Royal avait été celui des entretiens sérieux sous les grands chênes. La grosse voix de la révolution domina la flûte harmonieuse et tendre, et l'orgue grave ; et on ne causa plus en France ; triste dédommagement, on pérorra !

— Madame la duchesse ! s'écria Claude, le domestique de M^{me} de Rambouillet en se jetant au milieu des nymphes et des faunes ; madame la duchesse, il vient d'arriver au château un homme fort extraordinaire.

— Voyons, dépeins-nous-le, lui dit Voiture. Est-ce le diable, que tu as cet air effrayé ?

— Je ne le jugerais pas. Il a des chausses à bandes comme en portent les Suisses, des manches de satin de la Chine, une chaîne de paille à son cou, et son pourpoint et son chapeau sont parfumés comme le boudoir de M^{me} la marquise. Ce n'est plus un jeune homme, dà !

— Je connais le visiteur, répliqua Voiture ; c'est mon ami, le poète Des Yvetaux. Permettez, belles nymphes, que je le présente à vos allesses champêtres, et que je l'introduise dans votre Olympe. Il souhaite humblement d'être reçu à la cour des précieuses, afin d'en prendre les belles manières et de s'initier au secret de leur langage exquis. J'ai promis d'être son introducteur auprès de vos grâces.

— Claude, ordonna sur-le-champ la marquise de Rambouillet, conduisez M. Des Yvetaux jusqu'ici.

— Vous savez tous, dit sommairement Voiture, quand Claude fut parti pour exécuter les ordres de M^{me} la marquise, que M. Des Yvetaux est d'une excellente noblesse de Caen. Il a été honoré dans sa jeunesse du titre de précepteur du dauphin, aujourd'hui Louis-le-Juste. Il a de l'esprit, du feu, joue du luth à ravir, et il est du dernier bien avec les muses. Vous voyez qu'il est digne à tous les titres d'être une fleur dans notre guirlande.

Des Yvetaux ne tarda pas à paraître dans le costume grotesque décrit par Claude, qui, élevé à Rambouillet depuis des années, n'aurait pas dû tant s'étonner de voir tomber une bi-

zarrerie de plus au milieu de tant de bizarreries, un arlequin dans un carnaval.

Voiture courut au-devant de Des Yvetaux, et lui dit : — Cher confrère en Apollon, souffrez que je vous désigne seulement par leurs noms, car pour leurs qualités nous n'en finirions jamais, toutes les dames réunies en votre présence. Saluons d'abord ensemble Arthénice, dans le monde ordinaire et de la prose M^{me} la marquise de Rambouillet.

Voiture reprit :

— Cher poète, vous avez dû souvent rencontrer sur la *place Dorique*, le soir, à vos heures de rêverie, la belle *Thessalonice*?

— C'est possible, répondit naïvement Des Yvetaux ; mais qu'est-ce que la place Dorique ? Pardon pour mon ignorance.

— C'est la place Royale, et *Thessalonice*, c'est M^{lle} de La Trémouille.

Des Yvetaux s'inclina devant Thessalonice.

— Cette nymphe, c'est *Belinde*, la merveilleuse de la *petite Athènes*. Il me faut ici vous apprendre que *Belinde* est le nom précieux de M^{me} la comtesse de Brancas, et la *petite Athènes* celui du faubourg Saint-Germain.

— Je n'aurais garde de l'oublier, répliqua Des Yvetaux, enthousiasmé de ce début.

— Saluez encore *Artémise* ou M^{me} Aragonets, *Calpurnie* ou M^{me} de la Calprenède, *Candace* ou M^{me} la duchesse de Chevreuse, *Dioclée* ou M^{me} Deshoulières, *Melinde* ou M^{lle} de Monbazon, *Féliciane* ou M^{lle} de La Fayette, *Sophie* ou M^{lle} de Scudéry, *Félicie* ou M^{me} la comtesse de Fiesque, *Démophonte* ou M^{me} la marquise d'Humières.

Ces dames, qui, outre leurs travestissements en divinité des bois, apparaissaient (autre mascarade) à Des Yvetaux sous des noms grecs et romains, lui semblaient autant d'êtres mythologiques. Dans son imagination, déjà fort peu saine, elles allaient laisser une trace des plus profondes.

— Je n'ai pas besoin de vous apprendre, si vous m'avez fait l'honneur de me lire quelquefois, que mon nom adoptif, celui que je tiens de la poésie et des grâces, n'est pas de Voiture, celui de mes glorieux ancêtres, mais *Valère*. Ici je suis Valère.

Voiture s'étant tu un instant, Arthénice ou la marquise de Rambouillet dit au poète à la chaîne de paille :

— Maintenant, monsieur Des Yvetaux, *contentez, s'il vous plaît, l'envie qu'a ce siège de vous embrasser.*

Des Yvetaux regarda autour de lui, afin de s'assurer que c'était bien à sa personne qu'on parlait : il n'avait pas compris.

Pour augmenter son embarras, quoiqu'elle n'eût pas cette intention, Sophie, ou M^{lle} de Scudéry, ajouta en fixant les yeux sur lui :

— *Prenez figure, monsieur, s'il vous plaît.*

Le nouveau venu restait dans la même indécision.

Voiture dit tout bas à Des Yvetaux : Cela signifie : veuillez vous asseoir.

— Je ne l'aurais jamais deviné, pensa celui-ci en s'asseyant. N'importe, on s'exprime ici dans un langage tout à fait distingué.

— Monsieur, reprit Arthénice, est-il venu à *pluches*?

— *A pluches!* murmura Des Yvetaux; en voilà bien d'une autre. — Il sourit d'un air confus, ne voulant dire ni oui, ni non.

— Peut-être avez-vous préféré vous rendre ici *entre quatre corniches*? La manière de voyager ainsi a son agrément dans la chaude saison.

— *Entre quatre corniches! à pluches!* Si Voiture ne vient pas me tirer de cet abîme, je n'en sortirai de ma vie.

— Puisque monsieur Des Yvetaux n'est venu ici ni à *pluches* ni *entre quatre corniches*, dit à son tour M^{lle} de Scudéry, c'est qu'il a jugé convenable de parcourir la distance d'*Athènes* au château d'Arthénice, porté par *deux mulets baptisés*.

— J'ai pitié de votre confusion, dit Voiture en se penchant sur l'épaule de Des Yvetaux; *les pluches* sont les chevaux, dans le beau style des précieuses, *les quatre corniches* un carrosse, *les mulets baptisés* les porteurs de chaise. Êtes-vous venu à cheval, en carrosse ou en chaise à porteur? Voilà la question qu'on vous adresse. Vous avez trop de goût pour qu'il soit besoin de vous apprendre qu'*Athènes* c'est Paris.

— Charmant! charmant! dit Des Yvetaux en remerciant du geste son ami Voiture.

— Mesdames, ajouta-t-il, je ne me suis éloigné d'*Athènes* ni a

pluches, ni à l'aide de deux mulets baptisés, mais entre quatre corniches.

— Vous n'avez peut-être pas bien fait, poursuivit la marquise de Rambouillet, car la chaise est à la fois *un admirable retranchement contre les insultes de la boue et les ardeurs de l'aimable éclairant*.

— *L'aimable éclairant*, c'est le soleil, confia Voiture à Des Yvetaux en pirouettant autour de lui.

— Je suis parfaitement de votre avis, répliqua ce dernier à Arthénice.

— Parfaitement n'est plus d'usage, souffla Voiture à des Yvetaux : c'est *furieusement* qu'il faut employer.

— On est furieusement bien en effet dans une chaise, s'écria *Calpurnie*, vulgairement connue dans le monde, et par Boileau chez la postérité, sous le nom de M^{me} de la Calprenède; parfois, quand les mulets baptisés s'y prennent avec soin, on se croirait mollement étendu sur *le vieux rêveur*.

Voiture se trouvait trop loin pour donner à Des Yvetaux la clé du mot employé par M^{me} de la Calprenède, qui acheva d'embarrasser le malheureux en lui faisant cette question : — Aimez-vous à prodiguer vos faveurs les plus douces *au vieux rêveur*!

— Cela dépend, répondit Des Yvetaux sans trop savoir quoi répondre. Mais qu'est-ce donc, se demanda-t-il avec anxiété, que le vieux rêveur?

— Monsieur a raison, reprit *Feliciane*, nom donné à M^{lle} de La Fayette à la cour des précieuses; il y a *des rêveurs* trop durs, d'autres trop haut; j'aime mieux un *vieux rêveur* oriental, presque à mes pieds et flanqué de plusieurs oreillers.

— Je suis sauvé, j'ai compris, pensa Des Yvetaux : le vieux rêveur, c'est le lit. Charmant! charmant! Comme c'est bien inventé!

— Je vous ai prévenu, vint ensuite lui dire Voiture, que chaque nouvel introduit dans notre société s'engageait à payer sa bienvenue par une histoire tirée de sa vie. La vôtre abonde en miracles d'étrangetés. Nous ne sommes point en peine pour votre écot; vous l'acquitterez en seigneur généreux, en prince magnifique. Parlez donc! les muses, les grâces, les naïades et les dryades de Rambouillet font silence autour de vous.

— Jusqu'alors, se prit à dire Des Yvetaux monté sur un tertre,

je n'avais aimé avec passion que le vieux cuir doré et la paille. Mon bonheur le plus vif, quand d'autres rêvaient la gloire des combats, l'illustration de la chaire, était de m'entourer de tapisseries, de meubles, de fauteuils en cuir gaufré et relevé en bosse par toutes sortes d'agrémens, tels que fleurs, arabesques, palmes et oiseaux fabuleux; et je rehaussais cette fantaisie par l'accompagnement heureux de la paille tressée en guirlandes, en festons, en lacs d'amour, chargés de chiffres.

— Admirable ! s'écria Voiture, le créateur en France de cette école d'apologistes effrénés dont la semence n'est pas morte en terre; claqueurs de salon, admirateurs fanatiques, ayant à leur disposition tous les genres d'éloges depuis le cri de la hyène jusqu'à l'évanouissement.

— Furieusement original ! s'écrièrent à leur tour les précieuses.

— Un soir pourtant que j'étais allé voir la comédie à l'hôtel de Bourgogne...

— Que nous nommons ici le *Grand-Cirque*, interrompit Voiture avec beaucoup de courtoisie.

— Au *Grand-Cirque* donc, reprit Des Yvetaux, j'aperçus dans un appareil tout à fait séduisant une dame dont les yeux avaient l'éclat du soleil, de l'aimable éclairant, veux-je dire. Elle était placée sous la loge du roi.

— Relevez vite cette erreur, monsieur Des Yvetaux, s'écria Sophie (M^{lle} de Scudéry). Nous désignons ici le roi par le nom pompeux d'*Alexandre*. Tout le monde dit le roi.

Des Yvetaux un peu troublé continua ainsi :

— Elle était placée sous la loge d'*Alexandre*. Non, rien pour moi jusqu'alors n'avait paru si beau, si merveilleux en France.

— La France s'appelle parmi nous la *Grèce*. La France, c'est la *Grèce*.

— Je ne l'oublierai pas, dit le narrateur en remerciant Thésalonice.

Le récit devenait difficile avec ces substitutions commandées par le purisme des précieuses.

— La passion me monte au cerveau.

— Au *sublime*, lui souffla Voiture. Commun ! ravalé ! détestable le cerveau !

— Soit ! mon *sublime*, poursuit des Yvetaux, s'embrase ! je ne fais plus attention à la comédie,

— Dites *aux jeux du cirque*.

— *Aux jeux du cirque*. Mes cheveux frémissent.

— Malheureux ! dites *la petite oie* de la tête frémit.

— La petite oie frémit ; j'aurais voulu prendre mon chapeau et sortir.

— Plus de chapeau ! *c'est l'affronteur des temps* qu'on nomme la chose.

— Il me paraît malaisé, pensa Des Yvetaux d'aller longtemps ainsi ; mes incongruités de langage me font broncher à chaque pas.

Cependant comme le précieux et le contourné le ravissaient, il reprit aussitôt :

— Mais impossible de quitter ma place ; d'abord ne prévoyant pas la rencontre d'une si agréable surprise...

— Et même, dit en relevant sa moustache le quintessencié Voiture, la surprise d'une si agréable rencontre. Mais poursuivez, je vous prie.

— D'une si agréable rencontre, continue en effet Des Yvetaux, je n'étais pas ajusté, je l'avoue.

Nous dirions ici : J'étais, je l'avoue, *nécessiteux d'agrément*.

— Je remercie Dioclée de la remarque.

M^{me} Deshoulières venait aussi de placer sa critique.

— En outre, près de moi étaient assises quelques personnes auxquelles mon absence eût prêté à rire.

— *Qui eussent perdu leur sérieux* figurerait mieux dans cet endroit de votre agréable récit.

— Divine observation, répliqua le parleur sans cesse interrompu ; vous rajeunissez mon vieil Éson de langage. Je suis donc parmi les bouches d'or de l'antiquité : Démosthène, Cicéron, Isocrate !

Toutes ces satisfactions oratoires n'empêchaient pas Des Yvetaux de chanceler à chaque pas de sa thèse trop souvent hachée et disjointe. Il ne savait plus par moments s'il était venu à Athènes ou à Rambouillet ; si c'était toujours bien la même histoire, le même fait, qu'il racontait à l'auditoire fort singulier présent devant lui.

— Je disais, je crois, que j'avais près de moi M. de Fure-

tière, M. de Balzac, M. Chapelain, M. Colletet et M. de Saint-Amant.

— Nous ne connaissons pas ces messieurs, à moins, ce qui est probable, ajouta Voiture, que M. de Furetière ne soit Filante, M. de Balzac Bélisandre, M. Chapelain Crisante, M. Colletet Cléopé, et M. de Saint-Amant Sapurnius !

— Les beaux noms ! s'écria Des Yvetaux : on renierait ceux de ses aïeux pour les porter. Ah ! que vous les avez bien nommés !

— Vous aurez aussi le vôtre un jour, dit M^{me} la duchesse de Rambouillet, et aussi grec qu'il vous sera agréable, si mieux n'aimez l'avoir aussi latin qu'un bourgeois de Rome. Vous plairait-il maintenant nous achever, à nous qui avons un si *furieux tendre pour les gens d'esprit*, l'histoire de cet amour qui vous a si terriblement défriché le cœur ?

— Or, je ne pouvais quitter ma place pour aller admirer de près mon Iris, dans l'espoir de lui glisser quelques douceurs sur sa beauté incomparable. J'ai su depuis qu'elle m'avait aperçu, malgré le jeu continu de son écran... Mais aurais-je eu recours à une expression indigne, que j'aie la douleur d'apercevoir un joli dédain sur les lèvres de ces dames ?

— On vous aime déjà trop ici pour vous cacher, lui dit Thésalonice, qu'un écran ne se dit plus.

— Et comment dit-on ? je vous en supplie.

— *La contenance utile des dames quand elles sont devant l'élément combustible.*

— Je m'en souviendrai ; ah ! je m'en souviendrai. — Enfin, le spectacle achevé, je me débarrassai de mes serviteurs.

— De vos esclaves.

— De mes esclaves, puisque c'est de cette façon qu'on s'exprime, et j'attendis à la porte la dame de mes pensées. Je donnai quelques pistoles à ses mulets baptisés.

— Très-bien !

— Et ils m'apprirent qu'elle se nommait M^{me} du Pin, et que son hôtel était situé dans le quartier Saint-Honoré.

— Mieux encore la Normandie. Recommandez ce nom à votre mémoire.

— Je n'y manquerai pas, monsieur de Voiture. — Moi qui suis

logé dans la rue du Pré-aux-Clercs (1), je n'hésite pas un instant, et quoique sans pluches et sans quatre corniches, au risque de crotter mes souliers...

— D'imprimer vos souliers en boue.

— Très-bien... je franchis à pied le Pont-Neuf.

— Vous franchissez *les Alpes d'Athènes*.

— Je traverse le Louvre.

— Vous traversez le *grand palais d'Athènes*.

— Je passe devant le palais Cardinal (2).

— *Le palais de Sénèque*.

— Après mille autres détours, je parviens, toujours à la suite de M^{me} du Pin, jusqu'à son hôtel, et là, je suis assez heureux pour lui dire, en lui offrant la main, qui je suis et combien elle m'a inspiré une grande affection.

— Préféablement de quelle *furieuse façon elle vous a encendré et encapuciné le cœur*.

— Le reste se devine, dit Des Yvetaux, trempé de grosses gouttes de sueur pour avoir passé par la rude filière de ce nouveau vocabulaire.

— Palsambleu! le reste ne se devine pas, interrompt Voiture; vous nous devez la fin de ce beau commencement.

— Eh bien! de ce jour, pour me prouver à chaque instant de la vie le triomphe de mon amour, je remplaçai par des pommes de pin dans mes appartements, à cause du nom de Du Pin, porté par cette dame, tous les culs-de-lampe dont je les avais d'abord ornés.

A ce substantif composé, toutes les précieuses se voilèrent, les unes avec leurs gros bouquets de roses, les autres avec leurs éventails; d'autres encore, nymphes effrayées, courbèrent d'une pudique main jusqu'à leur visage les basses branches des tilleuls.

Voiture vit son ami Des Yvetaux perdu, exclu du cercle de Rambouillet. Quel mot odieux il avait prononcé!

Des Yvetaux était noyé dans sa propre confusion.

Grand pilote sur cette mer inconnu à Des Yvetaux, Voi-

(1) Aujourd'hui la rue du Colombier.

(2) Aujourd'hui le Palais-Royal.

ture conjura le danger en disant avec sa faconde alambiquée :

— Si M. Des Yvetaux savait, comme il le saura bientôt pour l'honneur de son esprit, que notre langage, comparé au langage du monde, est l'or parmi les métaux, le diamant parmi les pierres précieuses, le phénix parmi les oiseaux, il n'aurait pas appelé autrement que *le rusé inférieur* la moitié du mot qui a tant compromis le mot tout entier. Que la faute lui soit remise en faveur de son ignorance. *Ne poussons pas le dernier rude contre lui*, si nous voulons l'obliger à croire *qu'il a dix mille livres de rente en fond d'esprit qu'aucun créancier ne peut saisir*.

— Ceci veut dire, ajouta-t-il tout bas à Des Yvetaux, ne soyons pas fâché contre vous, car vous avez furieusement de l'esprit.

La longue phrase de Voiture, si bien frappée au balancier des précieuses, les radoucit toutes. Elles tendirent la main à Des Yvetaux, qui fut gracieusement pardonné.

— Il est temps, dit ensuite M^{me} de Rambouillet à la compagnie, *d'aller prendre les nécessités méridionales*.

Peu revenu encore de sa honte, Des Yvetaux regarda Voiture, afin qu'il lui expliquât le sens de cet ordre.

— Ceci veut dire : Allons dîner.

Des Yvetaux respira.

Et voilà comment il fut reçu parmi les membres de la société de l'hôtel de Rambouillet.

On nous trouvera extrêmement hardi sans doute d'exprimer après Molière une opinion qui ne soit pas un blâme sur la langue inventée par les habitués de l'hôtel de Rambouillet. Après avoir ri comme tout le monde aux dépens des *Précieuses ridicules*, nous avons voulu connaître le côté sérieux, si toutefois il existait, de ces façons de dire établies chez des personnes dont la bizarrerie ne pouvait résulter de l'ignorance ou de la grossièreté de mœurs. Notre curiosité satisfaite, la petite comédie de Molière ne nous a pas paru moins gaie, mais le sujet nous a semblé beaucoup moins risible qu'au grand écrivain, fort mal placé, on en convient, pour juger de sang-froid au lieu de railler sans pitié comme il l'a fait. C'est toujours au temps qu'il appartient de réduire à leur valeur réelle les hardiesses des écrivains ou des orateurs. Contemporain des pré-

cieuses, Molière n'était qu'en position de s'en moquer, sauf à laisser dire de lui plus tard qu'on n'avait jamais bafoué une nouveauté au théâtre avec plus de verve et de talent.

Deux siècles écoulés sur la tombe des illustrations littéraires de l'hôtel de Rambouillet constituent une durée assez respectable pour qu'il soit permis d'apprécier avec impassibilité les innovations philologiques dont Molière s'est tant divertit.

Nous tenons à rappeler d'abord au petit nombre de ceux qui les ont oubliés les noms des personnages admis à ce célèbre hôtel, où la renommée autant que la naissance, fait honorable aux lettres, ouvrait les portes et disposait des fauteuils. Il nous est facile de mettre en regard des noms réels, et la plupart fort connus, de ces personnages, les noms d'emprunt romain et grec dont on les décorait.

NOMS RÉELS.

NOMS DONNÉS PAR LES PRÉCIEUSES.

Scarron.	<i>Straton</i> (1).
Marion Delorme.	<i>Licine.</i>
Théophile.	<i>Théophraste.</i>
Le marquis de Montausier.	<i>Menalidus.</i>
Mlle de Mancini, plus tard la comtesse Colona.	<i>Maximiliane.</i>
Ménage.	<i>Ménandre.</i>
Ninon de l'Enclos.	<i>Ligdamise.</i>
Mlle Paulet.	<i>Parthénie.</i>
L'abbé d'Aubignac.	<i>Horace.</i>
Le duc de Longueville.	<i>Léonidas.</i>
L'abbé de Pure.	<i>Prospère.</i>
Scudéry.	<i>Sarraïdes.</i>
Bussy.	<i>Burcinius.</i>
Lamotte le Vayer.	<i>Mélisandre.</i>
Mme Scarron.	<i>Stratonice.</i>
La marquise de Rambouillet.	<i>Arthénice.</i>
Somaize.	<i>Suzarion.</i>

(1) En général, les noms précieux commençaient par la même lettre que les noms réels.

Balzac.	<i>Bélisandre.</i>
Mlle de Scudéry.	<i>Sophie.</i>
Benserade.	<i>Bérodate.</i>
M ^{me} de Calprenède.	<i>Calpurnie.</i>
Calprenède.	<i>Calpurnius.</i>
L'abbé Cottin.	<i>Clitiphon.</i>
Conrart.	<i>Cléoxène.</i>
Sarrasin.	<i>Sésostris.</i>
Brébœuf.	<i>Bardesanne.</i>
M ^{me} Deshoulières.	<i>Dioclée.</i>
Chapelain.	<i>Crisante.</i>
Mlle de La Fayette.	<i>Féliciane.</i>
Le prince de Condé et le duc d'Enghien.	<i>Les deux Scipions.</i>

On voit par cette liste, si loin pourtant d'être complète, que ni le rang ni l'intelligence ne manquaient aux familiers de l'hôtel de Rambouillet, très-fréquenté en son meilleur temps, même par les deux Corneille, qui employèrent une foule de tournures poétiques pleines de la saveur de l'endroit. Or, une langue créée, employée ou soufferte par ces esprits difficiles, pouvait-elle n'être qu'un amas de phrases bouffonnes, qu'un vocabulaire en délire, qu'une contorsion odieuse, ainsi que Molière est parvenu à force d'ironie à le persuader à la postérité? On sera convaincu du contraire lorsqu'on se sera démontré par notre travail que ces tournures, ces étrangetés, se sont naturalisées parmi nous dans des proportions diverses d'assimilation. Les unes sont aujourd'hui pleinement françaises, et même d'une physionomie déjà émoussée; les autres le deviendront dans moins d'un quart de siècle, si le vent des idées porte vers le rivage où elles attendent; d'autres, moins heureuses, moins bien venues, comme celles dont il a été fait un rigoureux emploi dans la scène précédente, mourront en germe, faute d'organe.

Maintenant, à côté des formules acceptées autrefois comme les seules bonnes, irréprochables, nous allons écrire sans altération les locutions équivalentes créées à l'hôtel de Rambouillet et qui, honnies par Molière, sont aujourd'hui établies de droit dans notre langue d'une façon impérissable. Aucun épisode de notre langue n'est aussi curieux que celui-là.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LOCUTIONS CONSACRÉES.

LOCUTIONS ÉQUIVALENTES INVENTÉES
A L'HÔTEL DE RAMBOUILLET.

Vous avez l'âme matérielle.

Cette odeur est tout à fait bonne.

Ces gens ne font pas les choses
comme il faut.

Les choses que vous dites sont fort
communes.

Concevoir mal les choses.

Il danse bien.

Les dents.

Demeurez avec moi.

Être estimé.

Vous nous flattez par vos civilités.

Se farder.

S'expliquer sans hésiter.

Les joues.

La lune.

Les larmes.

Les livres.

Être mélancolique.

La mode.

Les oreilles.

Le pain.

Des paroles superflues.

Je trouve que cette pensée est
belle.

Un procès.

Rire.

Railler.

Je suis tout à fait surpris.

Les yeux.

*Vous avez la forme enfoncée
dans la matière.*

*Cette odeur est tout à fait de qua-
lité.*

*Ces gens-là ont un procédé tout
à fait irrégulier.*

*Les choses que vous dites sont du
dernier bourgeois.*

Avoir l'intelligence épaisse.

Il danse proprement.

L'ameublement de la bouche.

*Ne vous éloignez pas de la portée
de ma voix.*

Faire figure dans le monde.

*Vous poussez vos civilités jus-
qu'aux derniers confins de la
flatterie.*

Lustrer son visage.

S'expliquer sans incertitudes.

Les trônes de la pudeur.

Le flambeau de la nuit.

Les perles d'Iris.

Les maîtres muets.

Avoir l'âme sombre.

L'idole de la cour.

Les portes de l'entendement.

Le soutien de la vie.

Des inutilités.

Selon moi cette pensée est belle.

La source des chagrins.

Perdre son sérieux.

Dauber sérieusement.

Les bras m'en tombent.

Les miroirs de l'âme.

Si un peu de recherche se trahit encore dans quelques-unes de ces manières de parler, généralement usitées en France, on ne s'en étonnerait pas en songeant qu'elles ont le caractère des périphrases, toujours, comme on le sait, imagées et trainantes. Quoi qu'il en soit, telles sont, on vient de les lire, ces tournures de langage contre lesquelles Molière s'est mis si fort en dépense d'esprit et de colère. Que dirait-il aujourd'hui de les voir en honneur parmi nous, les admirateurs pourtant de son génie ?

Les précieuses ont rendu en outre un important service à la langue française, en allégeant une foule de mots de consonnes pierreuses charriées par le torrent de la mauvaise latinité. Tout le monde ne sachant pas jusqu'à quel point ce travail de purisme a laissé de profondes traces parmi nous, nous donnerons un tableau sommaire des mots que les précieuses ont nettoyés et polis, et qui enfin sont restés ainsi modifiés dans notre vocabulaire, en même temps que nous citerons aussi ceux dont l'orthographe n'a été acceptée qu'à demi par l'usage, très-fantastique, l'occasion prête à le dire, dans ses préférences comme dans ses exclusions :

ORTHOGRAPHE DES PRÉCIEUSES.

(Les mots écrits en caractères italiques indiquent la nouvelle orthographe qu'elles inventèrent.)

Teste.	<i>Tête.</i>	Jeusner.	<i>Jûner.</i>
Prosne.	<i>Prône.</i>	Effroy.	<i>Efroi.</i>
Autheur.	<i>Auteur.</i>	Aage.	<i>Age.</i>
Hostel.	<i>Hôtel.</i>	Paroistre.	<i>Parêtre.</i>
Extresme.	<i>Extrême.</i>	Unziesme.	<i>Unzième.</i>
S'eslève.	<i>S'élève.</i>	Tasche.	<i>Tâche.</i>
Esloigner.	<i>Éloigner.</i>	Despit.	<i>Dépit.</i>
Seureté.	<i>Sûreté.</i>	Catéchisme.	<i>Catéchime.</i>
Resjouïssances.	<i>Réjouissances.</i>	Advis.	<i>Avis.</i>
Escloses.	<i>Écluses.</i>	Connoist.	<i>Connoît.</i>
S'esvertue.	<i>S'évertue.</i>	Souffert.	<i>Soufert.</i>
Iustes.	<i>Flûtes.</i>	Gastoit.	<i>Gâtait.</i>

Tousjours.	<i>Toujours.</i>	Quester.	<i>Quêter.</i>
Goust.	<i>Goût.</i>	Aisles.	<i>Ailes.</i>
Esclat.	<i>Éclat.</i>	Aspres.	<i>Après.</i>
Escrits.	<i>Ecrits.</i>	Vistres.	<i>Vitres.</i>
Solemnité.	<i>Solennité.</i>	Reprend.	<i>Repren.</i>
Estale.	<i>Étale.</i>	Roideur.	<i>Rédeur.</i>
Résonne.	<i>Raisonne.</i>	Nopces.	<i>Noces.</i>
Nostre.	<i>Nôtre.</i>	Faicts.	<i>Faits.</i>
Mareschal.	<i>Maréchal.</i>	L'esté.	<i>L'été.</i>
Desjà.	<i>Déjà.</i>	Dosme.	<i>Dôme.</i>
Deffunct.	<i>Défunt.</i>	Qualité.	<i>Calité.</i>
Dis-je.	<i>Di-je.</i>	Froideur.	<i>Frédeur.</i>
Présentiment.	<i>Pressentiment.</i>	Vieux.	<i>Vieu.</i>
Treize.	<i>Trèze.</i>	Effects.	<i>Efets.</i>
Estoit.	<i>Était.</i>	Avecque.	<i>Avéque.</i>
Veü.	<i>Vu.</i>	Indomptable.	<i>Indontable.</i>
Chrestien.	<i>Chrétien.</i>	Attend.	<i>Atten.</i>
Extraordinaire.	<i>Extr'ordinaire.</i>	Triomphans.	<i>Trionfans.</i>
Grands.	<i>Grans.</i>	Advocat.	<i>Avocat.</i>
Thrésors.	<i>Trésors.</i>	Pied.	<i>Piè.</i>
Entousiasme.	<i>Enthousiâme.</i>	Sçavoir.	<i>Savoir.</i>
Escuelle.	<i>Ecuelle.</i>		

Ce tableau, d'une orthographe aussi hardie que celle de Voltaire, et dont Voltaire et nous avons profité largement, prouve à fond qu'au commencement du XVII^e siècle, on prononçait le français comme aujourd'hui; la témérité des précieuses consistait uniquement à écrire les mots comme ils étaient prononcés alors. Si chacune de ces innovations n'offre pas le même mérite, quelques-unes éloignant trop le mot du moule étymologique auquel le prestige du son ne doit jamais faire déroger, toutes attestent, par leur ensemble, une intelligence inquiète, éclairée du besoin de se rajeunir, qu'a de loin en loin une langue pour ne pas manquer aux idées.

Déjà, sous Henri III, la langue avait été sur le point de subir une révolution que les circonstances limitèrent en partie aux murs du Louvre. Sous les trois régences de Catherine de Médicis et l'influence des Italiens, la diphthongue *oi* faillit se changer en *é*; *loi* devint *lé*; *foi*, *fé*; *moi*, *mè*; *roi*, *ré*.

Nous ne pensons pas que cette innovation eût tourné à l'a-

vantage de la poésie française. Que devenait ce fameux vers de Médée ?

Moi !

Moi, dis-je, et c'est assez !

Corneille eût dit :

Mé !

Mé ! dis-je, et c'est assez !

Toutefois, quelques mots gardèrent la prononciation que leur donnèrent les mignons : si on ne continua pas de dire la *paire* pour la *poire*, la *craie* pour la *croie*, la *paresse* pour la *parvoisse*, la *royne* resta la *reine*, la langue *françoise* fut pour toujours la langue *française*.

C'est à l'époque du mariage du duc de Montausier avec Julie de Rambouillet que le caractère élevé de la société célèbre commença, dit-on, à s'altérer. Il y eut probablement refroidissement et scission de la part des familiers en voyant l'astre de la maison passer dans la sphère moins éthérée du mariage. La Fronde, cette guerre des salons contre les salons, acheva de tout gâter. Le duc s'y associa, rompit à cette occasion avec ses anciens amis ; il fut même blessé en combattant pour le parti du roi : tristes événements dont la maison eut beaucoup à souffrir pendant quatre ans.

D'autres causes ébranlèrent le monument littéraire, vieux déjà d'un demi-siècle. En 1648, Voiture se laissa mourir ; en 1655, M^{me} de Rambouillet perdit son mari ; en 1654, son fils aîné était tué à la bataille de Nortlingen ; en 1658, sa plus jeune fille la quittait pour épouser le comte de Grignan, celui qui, en troisième nocces, donna son nom à M^{lle} de Sévigné. De 1645 à 1658 l'hôtel de Rambouillet s'assombrit et vit disparaître en un an dans l'obscurité de l'âge et de la mort ses charmants, ses gracieux, ses spirituels, ses illustres habitués. Le lit de ruelle se fit tombeau ; une femme, la tête pensive, les mains jointes, y passait ses journées à penser à ses morts, qui se nommaient les uns Voiture, les autres Malherbe, les autres Richelieu.

On veut qu'à cette époque seulement (1645-1648) les femmes d'autres sociétés, nées de la grande société de l'hôtel de Rambouillet, aient été frappées du surnom ironique de *précieuses*. On a consommé beaucoup d'érudition dans cette question subtile où il s'agit de séparer les précieuses de celles qui ne seraient jamais tombées sous cette qualification. Madeleine de Scudéry serait le chef du schisme. On prétend, et la remarque, je l'avoue, a son prix, qu'à la dissolution de la société de la marquise, le substantif flétrissant n'existait pas encore; on n'en trouverait pas de trace.

Nous nous sommes montré assez respectueux envers la fondation dont nous avons esquissé l'histoire, pour ne point paraître partial en croyant un peu aux abus commis dans son sein. Un écrivain, ou plutôt un compilateur d'une fine et patiente sagacité, dans un ouvrage lu très-fructueusement par nous, a établi cette distinction, importante selon lui, qu'il convient de faire entre les précieuses, débris de l'hôtel de Rambouillet, et l'hôtel de Rambouillet même. L'ouvrage a pour titre : *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*; l'auteur est M. P.-L. Rœderer. Sa version est généreuse, mais est-elle fondée? L'auteur de ce bon mémoire nous apprend lui-même qu'immédiatement après la dislocation de l'hôtel de Rambouillet, d'autres hôtels, dignes d'en continuer les traditions, s'ouvrirent à Paris, et il cite avec raison l'hôtel d'Albret, l'hôtel de Richelieu, l'hôtel Montpensier, celui de M^{me} de La Fayette, la femme de France, selon Boileau, *qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux*. Où étaient donc les cercles secondaires qui furent le berceau des *précieuses*?

Que l'abbé d'Aubignac, dans sa comédie publiée en 1654, *le Royaume de la coquetterie*; que l'abbé de Fare, dans son roman (1656), *la Précieuse ou les Mystères des ruelles*; que Somaize, dans *le Dictionnaire et le grand Dictionnaire des Précieuses* (1660 et 1661), aient les uns et les autres peint sous des couleurs souvent fausses, quelquefois odieuses, toujours exagérées, les mœurs et l'esprit des précieuses, cela est vrai; mais en conclure qu'ils ont voulu peindre d'autres mœurs et d'autres personnes, rien ne le prouve, absolument rien. Vouloir que Molière surtout ait cherché à ridiculiser des personnes

obscurés , tandis que les vrais modèles nous sont connus , c'est un paradoxe fort littéraire peut-être , mais fort chanceux.

Il n'est déjà ni si étrange , ni si nouveau de voir traîner sur la scène ou sur la claie d'un livre de fort honnêtes gens , de fort bons esprits , coupables tout au plus de singularité. Que veut défendre M. Rœderer ? Les précieuses ? Mais elles firent bien de prendre , de conserver ce titre ; elles étaient précieuses , parce qu'elles avaient du prix. Est-ce Molière qu'il s'agit de mettre hors de cause ? Mais Molière voulait être surtout comique , et il faut convenir que les précieuses avaient un côté vulnérable. Leur portrait véritable serait plutôt celui-ci , quoique aigre de contour. Il est de M^{lle} de Montpensier. « Si elles sont coquettes , je n'en dirai rien , car je fais profession d'être un auteur fort véritable et point médisant ; ainsi , je ne toucherai point à ce chapitre , étant persuadée qu'il n'y a rien à en dire. Elles sont en amitié comme elles font profession d'être sur l'amour ; car elles n'en ont pour personne. Elles ont la bonté de souffrir celle des autres et d'agréer leurs services quand elles en ont besoin. Elles sont fort railleuses et moqueuses , même des gens qui ne leur en donnent pas de sujet. »

Molière dit bien , dans la préface des *Précieuses ridicules* : « Les vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie ; les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes. Les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les *ridicules* qui les imitent mal. » Mais M. Petitot et M. Taschereau remarquent l'un et l'autre : « Que Molière , pour détourner de lui la colère des personnages vivants , crut devoir déclarer qu'il n'avait point eu en vue les véritables précieuses , mais celles qui les imitaient mal. » Précaution adroite , ajoutent-ils , très-adroite , ajoutons-nous , car l'abbé de Pure avait été bâtonné pour n'en avoir pas usé en traitant le même sujet.

M. Rœderer déploie encore une grande science de dates et de citations pour prouver que c'est M^{lle} de Scudéry et son cercle , et non la marquise de Rambouillet et son hôtel , que Molière a voulu railler dans sa comédie. C'est n'avoir raison qu'en partie. M^{lle} de Scudéry fut pendant trente ans l'âme , le drapeau , la divinité , du cercle de l'hôtel de Rambouillet. La faire le but

presque ostensible des attaques contre cette société était une nécessité commandée au poète comique réduit à s'en prendre à quelqu'un en attaquant. M^{lle} de Scudéry est le cercle de l'hôtel de Rambouillet tout entier parfaitement personnifié, moins l'âge, la grande distinction, la position souveraine de la marquise, toutes choses imposées au respect de Molière.

La comtesse de Grignan, la dernière fille de la marquise de Rambouillet, mourut en 1664, et un an après, la marquise elle-même s'éteignit, en emportant les dernières traditions et les dernières traces de sa célèbre réunion. Elle avait quatre-vingt-deux ans; l'oubli l'avait depuis longtemps effacée du monde tout rempli autrefois de son nom et de sa gloire. La fameuse Julie, M^{me} de Montausier, après avoir vécu de longues années dans la retraite et l'humiliation, par suite des amours du roi et de M^{me} de Montespan, dont elle avait été injustement accusée de favoriser le scandale, mourut en novembre 1671, à l'âge de soixante-quatre ans.

Il va être question d'elle dans ce qu'il convient de dire de son mari, le duc de Montausier.

Un homme est à part dans le siècle de Louis XIV, si riche cependant en privilégiés de l'intelligence : ce fut le duc de Montausier, qui épousa Julie d'Angennes, la fille de l'illustre marquise de Rambouillet, et entra par ce mariage en possession de la terre seigneuriale de cette famille, demeurée sans héritier mâle, depuis la mort du marquis de Pisani. Sa place reste isolée; quoique exceptionnelle, elle ne fut ni une bizarrerie ni absolument un bonheur. Si elle n'entre en comparaison avec aucune autre de l'époque, elle touche à toutes, ou plutôt toutes viennent à elle, de même que les nombreux chemins d'une forêt aboutissent à un carrefour. Il fut le centre, le résumé lumineux du grand siècle, sans qu'on puisse dire avec exactitude qu'il en fut un des rayons; aussi n'a-t-il pas de définition précise dans les pages biographiques destinées à la glorification des hommes nés au souffle de Louis XIV. Ceux qui ne le connaissent pas, et le nombre s'élève assez haut, sont plus irréprochables que ceux qui, ayant vu passer silencieusement ce grand esprit, appuyé tantôt sur Molière et Pascal, tantôt sur Bossuet et Laroche foucauld, ne se sont pas arrêtés afin de savoir de quoi il était fait pour ne pas se briser au

contact de ces coudes d'airain. Les républiques sont plus à portée d'en posséder de semblables que les monarchies, dont la vertu n'est pas la condition d'existence; et, à vrai dire, les républiques même n'ont aucun mérite à les posséder, puisqu'elles ne sauraient s'en passer, surtout à leur origine. Washington n'est qu'un honnête homme de plus aux États-Unis, mais il est à peu près impossible de se le figurer général de Louis XIV, ou ministre sous Louis XV. Le duc de Montausier se maintiendra au poste le plus périlleux de la grandeur, à des conditions héroïques, et acceptera la responsabilité d'une tâche qui ne lui assurera pas même la renommée du dernier écrivain contemporain. Il offre le rare exemple d'un homme assez désintéressé pour travailler toute sa vie à se faire oublier après sa mort, par modestie envers le monde, quoiqu'il fût plein de talents; par attachement à son roi, quoiqu'il connût le prix de la célébrité; par abnégation pieuse, quoiqu'il fût mêlé au monde le plus brillant de son siècle.

Une maison de Bretagne, ce pays fort, une maison de Touraine, cette contrée expansive, mêlèrent leur sang dans la personne du duc de Montausier, né le 6 octobre 1610. Son père était un Sainte-Maure, sa mère une Châteaubriant. Ces noms sonnent trop haut quand on les laisse tomber, pour que l'envie n'ait pas feint de ne pas les entendre; nous connaissons des livres où la noblesse du duc de Montausier est complètement niée. Aujourd'hui la question n'a aucune valeur générale, aucun côté irritant; mais au temps passé l'assertion a dû révolter comme si l'on s'était mis à refuser le bon sens à Molière. Il est vrai qu'on le lui a refusé. Rien n'est logique en soi comme la méchanceté humaine. Presque tous les poisons minéralogiques ont la base carrée.

Le duc de Montausier s'appelait marquis de Salles, quand son père mourut, en laissant à sa veuve des biens fort amoindris par sa libéralité. Celle-ci vendit ses bijoux, rompit avec le luxe des domestiques, et vêtue de la bure qu'elle filait elle-même au fond d'une de ses terres, elle se voua à l'éducation de son fils, le préparant de loin, et sans ménagements, aux fortes études qui l'attendaient au collège de Sedan. Point de repos: levé avec le jour, aussitôt les courses dans la montagne, nu pieds, nu tête; au retour le déjeuner sobre et le travail; le

grec pour reposer du latin, le latin pour reposer du grec ; l'après-midi une percée à cheval jusqu'au fond du bois ou au bord des grèves ; le soir la prière, et la prière protestante, si longue et si austère.

Le duc de Montausier appartenait à une famille réformée : cette circonstance explique le soin apporté à son éducation. Forcés d'être meilleurs que les catholiques, leurs ennemis, les huguenots se surveillaient beaucoup dans leurs mœurs privées, et particulièrement dans l'éducation de leurs enfants. Depuis Henri III jusqu'à Louis XIV, ils ont soutenu sur ces deux points leur supériorité contre les catholiques. Leur passage a marqué. Les protestants ont traité la langue avec une clarté si vertueuse dans leur réponse aux théologiens orthodoxes, afin d'inviter ces derniers à les imiter, qu'ils ont doté la littérature d'une forme distincte, reconnaissable, souvent monotone, simple à l'excès, d'origine genevoise et de race allemande, mais conforme à la netteté, à la décence et à la pâleur des opinions réformées. C'est, en un mot, le style protestant.

C'est au collège de Sedan, savante institution calviniste protégée par les princes de ce nom, que furent envoyés le marquis de Salles et son frère aîné, le marquis de Montausier, pour y achever leurs études. Dans cette académie, les discussions théologiques prenant trop souvent la place réservée à d'autres études, les jeunes gens s'abandonnaient à la rage de la discussion. La polémique religieuse n'avait pas de difficultés pour eux. Ainsi s'expliquent les conférences vraiment lumineuses qui avaient lieu entre eux et les Bossuet, les Fléchier et les Bourdaloue, lorsque ces célèbres orateurs entreprenaient de les convertir. Les forces se balançaient. Des généraux, des maréchaux, des hommes de guerre faisaient pâlir et reculer la logique des dialecticiens par état.

Paris adoucit le caractère du marquis : il avait été théologien, il ne fut plus que duelliste ; il ne lisait auparavant que Calvin et Théodore de Bèze, il se lia d'amitié avec Scudéry, Chapelain, Conrart, les pères de La Rue, Rapin et Bouhours. Son admiration pour Chapelain fut si longue et si exagérée, qu'il s'éloigna pendant de longues années l'intimité pointilleuse de Boileau, le seul grand écrivain dont l'affection, subordonnée à l'orgueil, se soit fait attendre.

Il n'y avait alors en France qu'une profession pour les gentilshommes, les armes; la magistrature n'était qu'un pis-aller honorable dans beaucoup de cas, et l'église, on le sait, était le refuge obligé des plus jeunes fils des familles nombreuses. Ce système, nécessaire d'ailleurs, éleva très-haut la puissance militaire de la France et aurait conservé à la royauté d'inébranlables appuis, si les ministres de Louis XIV n'avaient lassé le dévouement de la noblesse en la soumettant aux insultes des commis. Tant qu'on se borna à l'exposer à la mort, elle se sacrifia sans hésiter; mais du jour où on la traina à travers les sinuosités de la bureaucratie pour lui signer des engagements ou lui accorder des récompenses, elle se rebuta, se fit remplacer, et enfin se retira.

Le jeune marquis quitta Paris en 1650 pour se joindre à son frère aîné, qui se battait contre les Espagnols dans la petite place de Rosignan, en Italie; c'était encore sous Louis XIII et le ministère de Richelieu. Il se distingua dans plusieurs rencontres périlleuses, quoiqu'il ne fût pas en vue comme son frère et que la cour ne fournît pas volontiers aux protestants l'occasion de sortir de la ligne obscure du devoir.

Il s'éprit de la célèbre Julie d'Angennes deux ans après, à l'occasion d'un trait de dévouement dont elle s'honora aux yeux de tout Paris. Son jeune frère ayant été atteint d'une de ces maladies meurtrières appelées improprement la peste pendant le moyen-âge, quoiqu'elles n'aient jamais eu aucune analogie avec ce fléau de l'Orient, M^{lle} de Rambouillet, malgré les prières, les avis, les menaces de ce mal subtil autant qu'implacable, s'enferma avec son frère et le veilla jusqu'au dernier moment. Toute la cour alla la saluer. Le jeune marquis trouva l'action si courageuse et celle qui s'en était rendue digne si gracieuse, si modeste et si belle, qu'il tomba sérieusement amoureux. Cet amour fut un prodige d'ardeur contenue, de constance fabuleuse, de réserve, d'inquiétudes muettes, pendant des années et des années. *La Clélie*, *Amadis de Gaule* et *l'Astrée*, cessent d'être des féeries auprès de l'amour du marquis pour Julie d'Angennes.

« Après Hélène, dit Tallemant des Réaux, il n'y a guère eu de personnes dont la beauté ait été plus généralement chantée. Cependant ce n'a jamais été une beauté. A la vérité elle a la

taille fort avantageuse; on dit qu'en sa jeunesse elle n'était point trop maigre, et qu'elle avait le teint beau. Je veux croire, cela étant ainsi, que, dansant admirablement comme elle faisait, qu'avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus, c'était une fort aimable personne. »

Introduit dans les réunions savantes de l'hôtel de Rambouillet, le marquis acheva de se laisser séduire. Mais deux immenses obstacles s'élevaient contre le dénouement de sa passion. Il était protestant, et de plus M^{lle} de Rambouillet, en sa qualité de précieuse, envisageait physiquement et moralement le mariage avec horreur. Dans sa spirituelle comédie des *Précieuses ridicules*, Molière n'a pas omis de mentionner l'aversion bien prononcée de ces dames pour l'union brutale des corps. Ce trait de caractère ne pouvait guère lui échapper, et c'est le meilleur de son ouvrage.

Dans nos mœurs nouvelles, nous aimons trop la conclusion en toutes choses pour qu'il soit permis d'approuver aujourd'hui, sans la restriction du sourire, ces sentiments farouches qui finissaient toujours par se rendre, et de comprendre ces passions démesurées, longues de vingt, de trente ans, commencées avec la jeunesse, terminées en cheveux gris. Mais une fois admises, — et de fait elles ont existé, — il faut leur reconnaître la beauté idéale de la durée, celle de l'infini, la supériorité éternelle de l'esprit sur la chair. Là était aussi, et fermement constatée, l'influence des livres sur les mœurs, et si réellement que, par une réciprocity énergique, la société cherchait à ressembler aux héros de romans, et les héros de romans ne voulaient être que la copie des supériorités morales de l'époque, qui s'épuraient en s'arrêtant au milieu de la vie privée.

Par la mort de son frère aîné, tué dans la Valteline, le marquis de Salles devint le marquis de Montausier, et fut créé après deux campagnes brillantes maréchal-de-camp. Il n'avait que vingt-huit ans lorsque le roi le nomma gouverneur de la Haute-Alsace.

Fait prisonnier cinq ans après la bataille de Dutlingen, sa captivité de dix mois fut adoucie par sa correspondance avec Julie, à laquelle il avait déclaré son amour depuis treize ans. Julie marchait ainsi sans frémir sur sa trente-sixième année, moins occupée du regret de ne pouvoir offrir à son mari que

de charmes déjà près de l'horizon, que des moyens de prolonger sa romanesque résistance.

M^{me} de Montausier, affligée de la longue captivité de son fils, paya sa rançon, qui fut fixée à dix mille écus. Libre, le marquis ne consentit à rester en France qu'après avoir racheté plusieurs de ses officiers, faits prisonniers avec lui, se conduisant, ajoute un de ses historiens, comme le grand Duguesclin. Enfin, il revit la cour et M^{lle} de Rambouillet; de nos jours on dirait : « Il revit la France, » et cela suffirait; mais alors, la cour c'était la France. Pour prix de ses services, la reine le nomma lieutenant-général des armées du roi; pour prix de sa constance, M^{lle} de Rambouillet avoua hautement son estime pour lui. Elle n'alla pas plus loin; le marquis n'avait pas suffisamment soupiré, languit sur *la roche pauvre* comme Amadis, pour qu'elle l'aimât. La proposition de mariage fut rejetée au loin. Si tôt! Rien que quatorze ans d'attente! Mais que seraient devenues les mœurs?

Le marquis occupait trop l'attention pour que l'on ne cherchât pas à le rallier à la vraie religion. L'église tressaillerait de joie à ce triomphe, et M^{lle} de Rambouillet, étant en droit de revendiquer la plus belle part de ce sacrifice, n'opposerait plus de refus à la demande de sa main. Sans descendre jusqu'au fond des causes de cette conversion, qu'il faut croire sincère (car le marquis devint un des meilleurs catholiques, même aux yeux de Louis XIV, connaisseur terrible en ces sortes de matières), il faut se borner à dire que M^{lle} de Rambouillet ne passa nullement, ainsi qu'on l'espérait, à l'occasion de ce changement de foi, de l'estime accordée à l'amour attendu. La conversion lui plut, mais le converti n'avait pas assez pâti pour ses beaux yeux. Il me faut encore de glorieux exploits, dit-elle; nous verrons ensuite. Le marquis courut en chercher en Allemagne, d'où il en revint chargé. Nouvelle faveur de la reine, qui le nomme à son retour gouverneur de l'Angoumois.

Comme la belle Julie d'Angennes, malgré la perspective de la quarantaine, résistait encore aux sollicitations de M^{lle} Paulet, de M^{me} de Sablé et à celles du marquis, plus amoureux, plus tendre, plus pressé que jamais, la reine même, la reine! et le cardinal Mazarin, appelèrent en audience particulière le père et

la mère de la romanesque obstinée, et les engagèrent à employer contre leur fille toute l'autorité dont la nature, la religion et les lois les armaient. La royauté intervenait, le sceptre à la main, dans la famille, magnifique négociation ! pour qu'un mariage si assorti se réalisât. M^{lle} de Rambouillet obéit. Ce difficile mariage, type des mariages décrits par M^{lle} de Scudéry et la Calprenède dans leurs romans héroïques, eut lieu à Ruel, le treizième jour de juillet de l'an 1645. Toute l'Europe lettrée s'intéressa à cette nouvelle, dernier chapitre d'un roman dont on attendait la fin avec une émotion haletante. *Je l'aurais fait*, disait M^{lle} de Rambouillet à propos de son consentement à ce mariage, *pour l'amour de lui, sans tous ses gouvernements, si j'en avais eu la fantaisie.* « Je pense pourtant, dit Talle- mant des Réaux dans ses mémoires, qu'elle considéra aussi que d'une vieille fille elle devenait une nouvelle mariée.

» Le chevalier de La Rivière disait en riant que le reste de la nuit s'était passé en beaux sentiments. Le marquis est plus jeune qu'elle ; elle avait trente-huit ans. »

On remarquera, tout en tenant compte de quelques exceptions, qu'au rebours de notre époque, le xvii^e siècle voyait les hommes arriver très-jeunes aux emplois et se marier fort tard. A vingt-cinq ans un gentilhomme, qui d'ordinaire ne se mariait pas avant quarante ans, avait déjà parcouru les deux tiers du chemin réservé à sa fortune. L'avancement était la chose sûre, le mariage la chose réfléchi. Je crois que les mœurs et les passions gagnaient beaucoup à cette lenteur apportée aux conclusions d'une affection réciproque. La fantaisie n'avait presque pas d'autorité sur la plus grave des résolutions, et d'ailleurs, moins on se mariait vite et plus longtemps on s'aimait, si le cœur humain n'a pas changé depuis le xvii^e siècle.

La fronde ayant éclaté, le marquis se retira dans son gouvernement d'Angoumois, inébranlable à toutes les propositions que lui fit le prince de Condé pour l'attirer dans son parti contre la cour. Déjà s'élargissait en lui, dans des proportions héroïques, cette conscience qui a tenu lieu de génie à quelques hommes.

Dans un choc avec les frondeurs, l'escadron des gendarmes d'Harcourt l'abandonne. Le marquis reste et résiste à près de cent soldats qui font feu sur lui à portée de pistolet. Si la cha-

leur ne l'avait pas obligé de changer sa casaque brodée contre l'habit plus léger d'un de ses gens, il était massacré sans merci. La chance ne fut guère meilleure. Il fut sillonné, déchiqueté par plus de soixante balles ; on tua son page, on tua son cheval ; il reçut, outre dix coups de pistolet dans le bras gauche qu'à la fin on lui brisa au coude, trois coups d'épée, dont deux à la tête, l'autre à la main, à peu près détachée du poignet. Ce brave capitaine avait acquis sans doute le droit de donner son avis sur la gloire comme il avait celui de le donner sur toutes les passions et douleurs humaines, ayant vécu prisonnier et languissant d'amour aux pieds de M^{lle} de Rambouillet. Tout cela doit passer pour de l'expérience.

Longtemps malade des suites de ses blessures, qu'on crut d'abord mortelles, il se livra de nouveau, loin du champ de bataille et de la cour, à ses doctes entretiens avec les personnes que réunissait encore chez elle, malgré son extrême vieillesse, sa belle-mère, la marquise de Rambouillet. Il revenait toujours aux belles-lettres ; elles le trouvaient fidèle à toutes les époques de sa vie. Il remplaçait, pour ainsi dire, le sang perdu et la jeunesse envolée par la science et l'étude. La teinte de son caractère prenait le dessus et assombrissait ses pensées. C'était un homme de toutes pièces. Ses affections, ses vertus, ses opinions ne roulaient que sur des gonds solides et pris dans le chêne. Bon avec réflexion, il passait pour dur auprès des gens superficiels, sauvage même, quoique personne ne fût plus que lui juste, dévoué, exact dans ses promesses. Sa galanterie avait l'ampleur castillane ; point d'empressement ; il riait peu, ne jouait qu'avec peine. Sa table et ses équipages attestaient son goût pour la splendeur. Sa propreté est devenue historique. De quatre enfants, il ne parvint à élever qu'une fille, dont il fut le précepteur et l'ami. Cette enfant était un ange d'esprit. « On amena un jour un renard chez son papa. Dès qu'elle l'aperçut, elle mit ses mains à son collier ; on lui demanda pourquoi : C'est de peur, dit-elle, que le renard ne me le vole ; ils sont si fins dans les fables d'Ésope. Quelques mois après on lui disait : Venez, voilà le maître du renard ; que vous en semble ? — Il me semble, dit-elle, encore plus fin que son renard. » Elle devint la femme du comte de Crussol, fils aîné du duc d'Uzès.

En 1664, le prince de Créquy ayant été insulté à Rome, on obligea le pape à envoyer son neveu en France avec des excuses. Le marquis de Montausier fut chargé par Louis XIV d'aller au devant du légat jusqu'à Marseille. Cette mission lui valut, à la fin des négociations, des lettres de duc et pair, et à sa femme le titre de dame d'honneur de la reine, joint à celui de gouvernante du dauphin, qu'elle avait déjà.

En 1668, le roi, après une rigoureuse appréciation des hommes les plus distingués de son royaume, appela auprès de lui le duc de Montausier, et lui annonça *qu'il le faisait gouverneur de son fils, parce qu'il croyait ne le pouvoir mettre en de meilleures mains*. Le duc tomba à genoux, écrasé sous le poids d'un honneur dont il ne se croyait pas digne, et dont il mesurait d'un coup d'œil, malgré sa surprise, la périlleuse responsabilité. Vivre à la cour! lui si heureux de l'ombre et du silence de son cabinet; plaire aux courtisans, toujours attentifs aux principes d'éducation qu'il donnerait au dauphin, lui esclave de la vérité, et de la vérité absolue, despotique, orientale; d'un enfant faire un roi, et de ce roi un honnête homme! lui dont la parole, pour ainsi dire à pic, avait la fierté et l'élanement d'un rocher au milieu de la mer! Mais Louis XIV le voulut, il fallut obéir; sa volonté éloigna tous les envieux qui depuis longtemps demandaient et faisaient demander, par les galeries souterraines de l'intrigue, la place de gouverneur du dauphin. En présentant le duc de Montausier à son fils, Louis XIV dit : *Voilà, mon fils, un homme que j'ai choisi pour avoir soin de votre éducation. Si vous suivez ses instructions et ses exemples, vous serez tel que je vous désire; si vous n'en profitez pas, vous serez moins excusable que la plupart des princes dont on néglige ordinairement les premières années; et moi, je serai quitte envers tout le monde, le choix que j'ai fait me mettant à couvert de leur reproche*. Agenouillé et baisant tendrement la main du dauphin, M. de Montausier lui dit ces belles paroles : *Recevez, monseigneur, cette marque de soumission et de respect d'un homme qui, pendant quelques années, ne vous en donnera pas de pareilles, mais qui, en devenant en quelque sorte votre maître, n'oubliera jamais que vous devez être un jour le sien, et qui sera toujours prêt à sa-*

crier son repos, ses intérêts et sa vie pour votre utilité. On sait comment il éleva ce prince, qui ne devait jamais régner. Chargé de lui choisir un précepteur, son premier choix tomba sur Bossuet, alors évêque de Condom. Il alla droit au génie; et quand il l'eut fait agréer, malgré les scrupules du roi, il lui demanda d'écrire, pour l'instruction particulière de son élève, le *Discours sur l'Histoire Universelle*; c'était lui commander tout simplement un des rares morceaux d'éloquence sur lesquels l'admiration de tous les peuples se rencontre. Nous devons le *Discours sur l'Histoire Universelle* au duc de Montausier. Il est à remarquer que Bossuet, tout renommé qu'il était déjà pour ses prédications évangéliques, ne fut pas trouvé suffisamment versé dans les belles-lettres pour les enseigner au prince; son titre de précepteur n'impliquait pas ce devoir. Ce fut à Huet, évêque d'Avranches, que l'on confia le soin d'orner la mémoire du prince des beautés des différentes littératures. Une pareille abnégation chez Bossuet est bien faite pour apprendre aux esprits élevés à tempérer leur ambition. Celui qui roulait dans sa tête les pensées et les magnifiques paroles du *Discours sur l'Histoire Universelle*, consentait sans murmurer à n'être pas un des premiers littérateurs de son temps.

Il n'y avait pas un an que le duc de Montausier remplissait sa charge de gouverneur du dauphin, lorsque la mort de sa femme vint pour ainsi dire le frapper sous la couronne.

L'immortelle Julie, la fleur du grand jardin des beaux esprits, la nonpareille de Voiture et de Balzac, la femme la plus célèbre du XVII^e siècle, après sa mère, l'amie de tout ce qui tint avec honneur la plume et l'épée, celle qui, continuant d'heureuses traditions, introduisit l'esprit dans les bonnes mœurs: (les mauvaises n'en manquent jamais; elles ont tant à se faire pardonner!) celle qui a contribué par ses idées, par ses tentatives, par le malheur même de quelques-unes de ses tentatives, à fouetter le sang engourdi d'une langue qui ne pouvait plus être ni celle de Ronsard ni celle de Regnier, Julie d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier, mourut le 15 novembre 1671, à l'âge de soixante-quatre ans. Le roi la pleura, Fléchier prononça son oraison funèbre. On en parlera toujours.

Le duc alla de nouveau demander à ses fonctions de gouverneur des distractions au plus grand chagrin de sa vie.

Il ne quittait jamais le prince, dont l'éducation se faisait au château de Versailles. La première fois qu'ils en sortirent tous les deux à cheval, le dauphin s'arrêta avec étonnement devant les huttes de boue et de chaume construites autour du palais; Versailles n'était pas comme aujourd'hui une ville riche et régulière. « Ce sont là les habitations des pauvres gens de la campagne, » lui expliqua son gouverneur. Le dauphin crut qu'il s'amusait de sa crédulité. Des paysans, même des paysans, ne pouvaient se loger dans ces tanières. « Descendons, lui dit alors le duc. » Ils entrèrent dans une de ces cabanes. « Voyez, ajouta-t-il, c'est sous ce chaume, monseigneur, et dans cette misérable retraite que logent le père, la mère et les enfants qui travaillent sans cesse pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui meurent de faim pour subvenir aux frais de votre table. »

Voilà ce qu'était le duc de Montausier; il parlait de cette manière au fils aîné de Louis XIV, à la porte dorée du parc de Versailles; et voilà comment se relevaient les grands hommes après s'être mis à genoux aux pieds d'un enfant royal. Dans ce respect se cachait plus d'indépendance véritable qu'on ne le croit.

Il écrivit pour son élève un recueil de maximes à la manière de Fénelon, monument de vérités neuves dont la base était que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois. Ce n'est point la philosophie amère de La Rochefoucauld; si l'homme n'y est pas aussi complètement mis à nu, il y est traité du moins avec plus de pitié.

Il est temps de dire le prix que reçut le duc de Montausier pour tant de soins et d'abnégation. Après la publication de ses maximes, les courtisans le déclarèrent incapable de former le moral d'un prince. Il traitait le dauphin trop durement; il en ferait un moine. D'ailleurs le fils d'un roi n'était pas né pour suivre des conseils où on ne lui prêchait que l'égalité; qu'avait de commun la morale d'un prince et celle des autres hommes?

Connaissant cet endroit caverneux plein de serpents qu'on nomme la cour, le duc de Montausier ne se serait point ému de

ces calomnies, si la reine, dans sa faiblesse maternelle, n'eût partagé des craintes hypocrites. Alors il fut de son devoir d'exposer au roi lui-même le plan qu'il suivait dans l'éducation du dauphin. Sa lettre est restée comme un modèle de bon sens, de netteté et de modération. Le roi fut convaincu; il persuada la reine, et le duc conserva ses fonctions jusqu'en 1680, époque où le dauphin se maria avec Marie-Anne-Christine-Victoire, princesse de Bavière. Ce fut vers ce temps-là aussi qu'il se lia d'une étroite amitié avec Boileau, qui avait déjà écrit de lui dans l'épître à Racine, malgré une froideur dont nous avons dit la cause :

Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier daignât y joindre son suffrage!

Cette noble vie descendait de ses hauteurs sereines vers la tombe; des infirmités douloureuses faisaient au duc un devoir de quitter la cour. L'asthme le fatiguait; la religion le voulait tout entier. Il quitta la cour pour mourir. On l'inhuma auprès de l'illustre Julie, son épouse, dans la chapelle des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 17 mai 1690, âgé de quatre-vingts ans moins cinq mois. Ce fut encore Fléchier qui prononça son oraison funèbre.

Que reste-t-il à dire de ce beau type du grand siècle, quand on se souvient que Molière le prit pour le modèle de son *Misanthrope*? — Lorsque cette comédie, ou plutôt cette sublime élégie de la probité humaine, parut, on essaya, je ne sais trop par quel côté, d'indisposer le duc contre Molière. M. de Montausier répondit : « Je n'ai garde de vouloir du mal à Molière; il faut que l'original soit bon, puisque la copie est si belle. Le seul reproche que j'aie à lui faire, c'est qu'il n'a pas imité assez parfaitement son modèle; je voudrais bien être comme son misanthrope; c'est un honnête homme. »

LÉON GOZLAN.

(La suite à un prochain numéro.)

LA CLOCHE.

Une grande procession traversait un jour les rues de Perth et de Dundee; les saints abbés marchaient sous de riches dais dorés; les moines chantaient, les encensoirs brûlaient; pavillons et bannières bénites étaient portés dévotieusement par un grand nombre de marins; cent flambeaux allumés brûlaient aux mains des pénitents accourus de toutes parts, et saint Antoine, patron de ceux qui se confient à l'orageux océan, était promené avec pompe dans les deux villes.

Tandis que la procession s'écoulait jusqu'au rivage, des monnaies de toutes valeurs pleuvaient sur elle, lancées par ceux qui, du haut des fenêtres, regardaient passer cette pompe avec recueillement. L'argent, aussi vite ramassé que tombé, était recueilli par des petits garçons habillés en anges, élevant en l'air leurs plats d'argent, qui retentissaient sous les largesses des âmes pieuses.

Durant le jour entier, ce spectacle solennel se répandit de rue en rue, et le trésor versé par les deux villes s'accrut jusqu'au soir. Partout l'aumône devançait la prière, car il y avait là peu de familles qui n'eussent à déplorer la perte d'un parent, d'un ami naufragé devant le roc planté comme un géant formidable sur la ligne des vaisseaux entrant dans le détroit de Tay.

La foule indigente savait que ces belles processions n'avaient lieu que pour recueillir une grosse somme d'argent qui vint en aide aux autorités dans l'exécution d'un plan courageux proposé par le marin le plus intelligent de Perth. Or, la foule in-

digente prenait sur le pain du jour pour participer au grand bienfait promis à l'avenir, qui est aussi le rêve du pauvre. Il s'agissait de fixer une cloche immense sur le roc périlleux, de manière à ce que le moindre coup de vent pût faire vibrer cette cloche, dont le son lointain avertirait le marinier de l'orage encore invisible, et de l'affreux voisinage de l'écueil.

Le jeune capitaine Andrew M'Elise avait développé si nettement son projet devant le conseil surpris, dont il excitait l'admiration, que l'on ne songeait plus qu'à lui procurer les moyens d'exécuter ce plan, à l'invention duquel tenaient tant d'existences menacées.

L'argent reçu, compté, mis en dépôt, se trouva plus que suffisant pour la réalisation de l'entreprise. Un nouveau conseil se tint qui délibéra qu'Andrew M'Elise se dirigerait de suite vers Amsterdam, afin d'y acheter la cloche d'un riche fondeur établi dans cette ville. D'après l'assertion du jeune capitaine, le Hollandais Van der Maclin en possédait une prodigieuse, et le son et la grandeur de cette cloche la rendaient exactement propre au service qu'on en attendait.

Immédiatement, Andrew M'Elise, conduit jusqu'au rivage par tous les habitants, protégé de leurs bénédictions, s'embarqua, muni de l'or qui lui était confié, et fit un voyage prospère. Il avait vu plusieurs fois Amsterdam; il y avait vécu dans une sorte d'intimité avec le marchand Van der Maclin, et dans mainte occasion le caractère sérieux, vif et prompt du jeune Anglais, son attachement aux affaires et la rapidité de ses résolutions, avaient excité les chauds éloges du phlegmatique observateur. Plusieurs soirs s'étaient passés entre eux à boire modérément l'épais nectar qui les électrisait, enveloppé dans les flocons de leurs pipes méditatives. Durant cette sympathie presque silencieuse, le riche fondeur avait souvent regretté de n'avoir pas mis au monde un fils comme Andrew M'Elise; car Van der Maclin, veuf et déjà trop vieux pour songer à se remarier, n'avait qu'une fille; elle était pour lors arrivée à l'âge où les jeunes héritières rentrent dans la maison de leurs parents pour y remplir les devoirs domestiques, et jamais, jusqu'à cette époque, Andrew M'Elise n'avait entrevu la belle Katerina.

— Ainsi, monsieur M'Elise, dit Van der Maclin assis par terre

dans son magasin, vous venez pour acheter la fameuse cloche d'Utrecht, avec l'intention de la fixer sur la tête de ce roc damné? Pardieu! nous en avons assez parlé le soir dans nos récréations, n'est-ce pas? Vous ruminiez donc alors ce trait de génie qui m'enlève ma cloche? c'est bien! J'ai souffert, pour ma part, de cet écueil, vous le savez. Toutefois, je suis redevenu riche, et je prie saint Antoine que d'autres le deviennent autant que moi. Mais le prix sera haut; il doit l'être, car la cloche, sur mon âme, n'est pas d'un poids ordinaire.

— Nous sommes prêts à la payer, maître Van der Maclin.

— Néanmoins, pour une si bonne cause et pour un but si saint, vous ne serez pas seuls généreux; je veux y entrer pour quelque chose: je laisse de côté la beauté de l'ouvrage, et vous ne payerai que la valeur du métal; c'est juste le prix que m'en offre, depuis quatre mois, le juif Esau, que j'ai constamment refusé. Ne me donnez pas ce qu'il vous en demanderait, mais seulement ce que l'avare m'en donnait, et cela fait une énorme différence! Avez-vous tout prêts dix mille guilders?

— Je les ai, et j'ai plus encore.

— Pas un denier de plus; je vous le répète, je veux ma part dans la bonne œuvre. Un juif! par Jésus-Christ, un juif n'aurait pas eu ma cloche! elle ne sonnera ni dans sa bourse ni pour la paix de son âme. Êtes-vous content? prenez-la, et que ce soit un marché conclu.

— Il l'est. Nos saints abbés vous remercieront sur les évangiles, pour votre générosité, maître Van der Maclin.

— Je préfère les remerciements des braves marins à ceux des abbés, mon jeune maître, mais nous sommes d'accord: entrons présentement, prenons nos pipes, et vous ferez ce soir connaissance avec ma fille Katerina Mignonne.

A l'heure où M. Van der Maclin parlait ainsi, Andrew M'Elise avait vingt-six ans. Sa taille s'élevait au-dessus de la moyenne, sa personne était élégante; il avait de plus dans sa contenance une franchise et presque une noblesse qui lui gagnaient tous ceux qui le voyaient une fois. Ses manières, comme celles de beaucoup d'hommes de mer, étaient assurées sans être offensives; ses yeux, d'où son âme paraissait jaillir, étaient perçants comme des yeux d'aigle. A sa première entrevue avec la fille du Hollandais, tous deux s'imaginèrent que leur destinée

venait de les pousser l'un vers l'autre et de les lier ensemble. Dès ce moment, ils ne s'aimèrent pas comme d'autres s'aiment, avec crainte, embarras et discrétion, mais avec une ardeur et une témérité dont on ne peut donner la mesure. Ils échangèrent à peine un mot cette fois, et d'autres fois encore; leurs yeux parlèrent, rien de plus, et leurs yeux savaient la langue de leurs âmes.

Mais la cloche fut embarquée; le navire, ailé de toutes ses voiles, bondit et rebondit trois fois sous ce poids monstrueux; le prix était payé, l'équipage à bord; Andrew M'Elise ne pouvait plus retarder le départ: il le retardait pourtant, car il sentait les fibres de son cœur près de se déchirer à l'idée de quitter Katerina, devenue à cette heure tout ce qu'il ambitionnait sur la terre. Katerina sentit de même son existence s'anéantir quand le vaisseau quitta le port; elle ne respira plus que pour le suivre des yeux, et quand la voile blanche, couronnée de sa bannière flottante, ne fut plus entrevue, même comme une mouette sur un nuage, elle tomba sur son lit et fondit en larmes, puis le mouvement l'abandonna; mais un charbon ardent avait pris la place de son cœur; elle ne revint à la vie que pour brûler et languir tout ensemble; l'amour est effrayant.

Pendant que le vaisseau glissait sous ses voiles étendues, Andrew M'Elise de son côté, penché sur l'eau, le front caché dans ses mains, passait des heures, l'âme perdue dans l'espace, ressaisissant, au milieu des mille rayons flottants du jour ou des étoiles riantes, les traits charmants de Katerina Mignonne.

Deux mois s'écoulèrent, en comptant sa traversée rapide, durant lesquels Andrew M'Elise fut absorbé, du flux au reflux, par cette belle image, tout en surveillant avec ardeur les travaux du roc.

L'œuvre avançait rapidement. De tous côtés, la nouvelle d'une solennité prochaine se répandit encore: cette fois, ce fut sur l'eau que la procession dut promener sa musique, ses banderoles et son encens.

Par un calme et gracieux matin d'été, les abbés, les moines, les enfants de chœur, suivis de tous les magistrats de Perth et de Dundee, quittèrent la rive d'Aberbrothwick, dans une longue file de bateaux découverts à petites voiles, surmontés de bannières

saintes et allégoriques, peintes, brodées, couvertes de devises nationales ou sacrées. L'harmonie divine flottait le long de l'eau, où les barques sveltes, serrées les unes contre les autres, offraient de loin l'aspect d'un pont voiant sur la mer. Des hymnes solennelles, poussées par des voix vierges et des serpents d'église, furent entendues où jamais elles n'avaient pénétré.

Andrew M'Elise, suivi de quatre hommes, destinés à suspendre la cloche, gravit l'écueil à la vue de la foule palpitante. Après une heure pleine d'anxiété et de prières, au moyen de cordages et de roues qui les faisaient agir comme des bras intelligents, le colosse s'éleva lentement au milieu des supports incrustés dans le vaste flanc du roc, et la bénédiction monta parmi les flots d'encens et de couronnes de fleurs.

La mer, où ces fleurs retombaient comme une pluie du ciel, en fut jonchée à l'entour du morne, où ne croissaient herbe ni mousse. L'eau sainte, mêlée aux bouffées nuageuses que vomissaient les encensoirs, fut lancée sur le métal abandonné dans l'avenir aux ablutions des vagues salées.

Tandis que les chants s'élevaient jusqu'aux cieux avec une gratitude plus vive, l'air qui monta par tourbillons s'engouffra dans la cloche et la fit bondir avec véhémence. Son tintement lugubre fut le signal d'un prompt retour, car il était l'avertissement solennel que le vent allait changer et rendre redoutable le voisinage de l'écueil. En effet, quelques nuées blanches, que les marins appellent fleurs d'orages, passèrent rapidement dans l'atmosphère. Les processionnaires s'en revinrent en toute hâte vers Aberbrothwick et prirent terre à temps; une heure plus tard, la côte fut envahie. La mer, furieuse et bruyante, se souleva contre la sentinelle sonore comme pour la précipiter dans ses abîmes, tandis que la cloche remplissait saintement sa mission en se lamentant plus haut que l'orage.

Ce violent coup de mer, que bien des abbés n'avaient jamais contemplé de si près, les remplit de tant de terreur qu'ils versèrent dans les flots ce qui leur restait d'eau bénite et d'encens. Il est vrai de dire que la grande cloche ne cessait de bramer à faire fuir mille vaisseaux, bien qu'il ne tournoyât à l'entour que la mouette et le goëland. Ces oiseaux répondaient avec épouvante à la voix inconnue que l'on venait de donner à l'écueil.

Aux cercles précipités qu'ils traçaient au-dessus de cette voix formidable, ils semblaient croire qu'elle leur défendit de s'abattre sur le roc, qui souvent, au retour de la marée, leur servait de champ d'asile.

Andrew M'Elise respirait enfin. La cloche était fixée, sa tâche était remplie; il étendit les bras dans le transport de sa liberté rendue. Dès le lendemain, se déroband aux actions de grâce comme aux festins que lui préparaient tant de familles, où son nom ne se prononçait plus qu'avec enthousiasme, il lança son vaisseau et son âme vers la Hollande.

Bientôt son pied tressaillit au seuil de M. Van der Maclin; bientôt il se trouva, pour la première fois, seul en présence de l'idole de ses pensées. Cette fois, ils parlèrent, ils dirent des mots, ils entendirent leurs voix; cette fois leurs vœux s'échangèrent dans la vie et dans la mort; l'avenir et l'éternité les attendaient ensemble, et M. Van der Maclin n'avait pas même entrevu que leurs yeux se fussent rencontrés. Il considérait d'ailleurs le jeune marin comme trop pauvre pour prétendre à sa riche héritière; mais il fut détrompé tout d'un coup, car, dans la confiante loyauté de son âme, M'Elise, après avoir salué le fondeur comme l'homme qu'on vénère le plus après son père, lui demanda la main de Katerina Mignonne. A cette audace imprévue, la face du Hollandais se couvrit de colère; puis, après une pause qui lui servit à maîtriser son ressentiment :

— Monsieur Andrew M'Elise, dit-il, quand un homme veut se marier, il est tenu de déclarer ce qu'il possède pour établir honorablement sa femme. Voyons votre fortune; je doute qu'elle suffise à maintenir ma fille dans la douce opulence où elle a vécu par les grands biens de son père. L'habitude l'emporte sur la nature, monsieur M'Elise. La femme accoutumée au velours trouve la serge rude. Allons, voyons; prouvez-moi que nous sommes aussi riches l'un que l'autre, et la main de ma fille est à vous.

Andrew M'Elise ressentit une angoisse que tout homme fier et amoureux comprendra vite; mais il sentit vite aussi que ce discours un peu rêche était rempli de raison. Ce fut donc par la raison qu'il essaya de convaincre son vieux partner en répliquant avec toute la promptitude du cœur :

— Je suis jeune, maître Van der Maclin, et vous ne l'êtes

plus : étiez-vous aussi riche à mon âge qu'à cette heure ? et me jugez-vous sans intelligence pour désespérer que je le devienne un jour autant que vous ?

— Votre logique me va , capitaine ; j'espère que la mienne ne nous rendra pas moins bons amis. Ce n'est pas non plus ma fortune à moi que je vous demande , mais une dot pareille à celle que j'ai pu donner pour acheter le droit de devenir le père de Katerina , quand j'épousai sa mère.

— Dites-moi donc quelle fut cette dot , afin que je sache la somme qu'il faut posséder pour oser vous demander la main de votre enfant ?

— Apportez-moi douze mille guilders , maître , et ma fille est vôtre.

— Je n'en ai que deux mille , répliqua Andrew M'Elise en pâliant.

— Alors , voyez ailleurs ; une fille en vaut une autre. Si c'est une passion folle , je ne veux pas que la mienne en soit instruite. Oubliez-la ; cela peut se faire seulement en ne la voyant plus. Je vous souhaite toute sorte de prospérités , monsieur M'Elise ; mais je ne réclame plus votre présence dans ma maison.

Andrew , plein de douleur , salua profondément et sortit. Comme il s'en retournait au désespoir vers le vaisseau , un épais petit garçon blond lui barra le passage et lui dit d'un air lourd , comme s'il récitait une leçon :

— Meiner , voilà votre plume que vous avez laissée tomber dans le comptoir.

Andrew prit la plume , l'examina d'un air interdit , et comme il allait interroger l'enfant , il le vit s'en retourner , courant vers la maison du fondeur. Andrew se ressouvint , en effet , de l'avoir vu rôder et sauter à cloche-pied sur le seuil. Cette plume ne roula pas impunément dans ses doigts fiévreux : une lettre , contenant le résultat de sa demande , fut remise aux mains de Katerina , qui l'attendait trop pour ne pas réussir à la recevoir. Mais le marchand eut connaissance de cette hardiesse , et Katerina , déjà si inventive , fut renvoyée au couvent. Le prudent Hollandais écrivit de plus à son correspondant de Dundee , afin que les marchandises qu'il en attendait ne lui fussent plus envoyées à l'avenir sur le vaisseau commandé par M. An-

drew M'Elise, abstraction faite de sa haute estime pour lui.

Le jeune capitaine, informé de cette particularité par M. Van der Maclin lui-même, qui loyalement lui envoya la copie de sa lettre, perdit à peu près tout espoir. Cependant l'amour restait et retardait son départ. Ce n'était plus l'actif, l'énergique, le ponctuel et régulier marin; il négligeait tout, jusqu'à son extérieur; il n'était plus que l'amant insensé de Katerina.

Il avait en vain parcouru les quarante-neuf églises d'Amsterdam, épiant avec une infatigable curiosité tous les jeunes visages à cheveux d'or, voilés à demi sous la longue faille noire, tombant de la tête aux pieds, à la manière des saintes femmes. Il n'y avait trouvé nulle trace de cet œil ardemment doux, voluptueux et volontaire, dont le rayon troublait son âme à le faire mourir en prière.

Souvent il allait et venait sur le port, regardant les agrès du vaisseau, pour gagner du temps, ne sachant plus de quel côté porter ses pas, désespérant de découvrir la retraite de Katerina, perdue pour lui. Un matin, l'enfant joufflu, porteur de plume, toujours sautant à cloche-pied, de l'air le moins joueur du monde, vint tout à coup se planter carrément devant lui, sans le regarder, si ce n'est de temps à autre, pour s'assurer qu'il en avait été reconnu. Ce petit imbécile fit tressaillir le capitaine comme l'aspect d'un pigeon messenger. Il n'en reçut pourtant aucun signe d'intelligence, bien qu'il épiât tous ses mouvements avec une anxiété palpitante. Seulement il le suivit, le regardant manger les cerises qui flottaient dans son mouchoir, et dont il jetait les noyaux devant lui en marchant à reculons, fixant avec ses gros yeux bleus, clairs et saillants, l'amoureux marin, qu'ils attiraient par la fascination d'une espérance confuse. Ce fut en le suivant ainsi qu'il le vit sonner, puis entrer dans un couvent, où il ne douta plus que Katerina ne fût renfermée. O Nouveau-Monde de cet ardent Christophe Colomb! d'abord il faillit étouffer de joie, et fut contraint de s'appuyer contre le mur bordant cette rue déserte. Sa rêverie fut tout à coup distraite par une ardoise tombant à ses pieds. Il la releva plein de trouble, la prit, la retourna en tous sens, puis finit par y découvrir des mots tracés par une fine écriture de femme, et ces mots fatals étaient :

« La cloche ! Ésati... — Dix mille guilders. »

La cloche!... L'imagination d'Andrew s'illumina! chaque lettre brilla sur l'ardoise comme une étoile sinistre. Son cœur comprit rapidement que ces mots renfermaient son avenir. Le plan qu'ils lui traçaient traversa son cerveau avec la puissance rapide de l'électricité. La cloche bourdonna dans ses oreilles une promesse de bonheur; elle tinta ses épousailles, car elle valait dix mille guilders, et le juif Ésaü souderait avec cette somme la chaîne indestructible dont il brûlait de s'unir à la fille du fondeur.

Alors il fut tenté de s'agenouiller devant le génie ingénu qui lui envoyait ce fil d'or pour traverser leur labyrinthe; durant quelques minutes il se crut dans les cieux, car son âme y monta sur le sourire de sa maîtresse. Il emporta ce sourire jusqu'aux pieds de Dieu pour y déposer ses actions de grâce; mais le mot *Dieu* frappa sur son entendement comme un coup de marteau terrible: l'infortuné retomba seul sur la terre.

Qu'allait-il tenter! l'enfer. Quelle serait la source de ses félicités? la trahison, l'indigne abus de la confiance des hommes, qui le proclamaient là-bas leur sauveur, et qui périraient précipités par lui! Ses cheveux se dressèrent sur sa tête; ses lèvres, jusque-là si librement ouvertes à la parole de son âme, se teignirent de sang, mordues par lui-même dans une contraction d'effroi. La cloche, baptisée par l'église, payée des aumônes du pauvre, ébranla son front à lui fendre le crâne; il l'écoutait avertissant ses frères d'un affreux orage, et l'orage était en lui, car il plongeait bien des âmes dans un sépulcre qui n'a point de trace visible. Les malédictions de la veuve, les gémissements de l'orphelin montèrent à leur tour jusqu'au ciel, pour porter témoignage de son crime...

« Jamais! jamais! s'écria-t-il, horrible! horrible idée! » Et il foula l'ardoise sous ses pieds frissonnants, dans la soudaine croyance que la main de Satan la lui avait jetée. Mais Satan avait pris la forme enchanteresse d'une femme, et quand c'est la femme qui appelle, l'homme est perdu.

Les charmes de la jeune tentatrice se relevèrent plus suppliants et plus beaux que jamais; ses répulsions à lui furent abattues, ses remords étouffés, son sort écrit. « Allons! allons! cria-t-il sourdement, que le fait s'accomplisse! que Katerina soit mienne! dût mon âme payer cette belle proie! »

Le vaisseau, cargué de toutes ses voiles, fendit de nouveau l'Océan jusqu'au morne où la cloche dormait sous les ailes assoupies de l'ouragan. La mer muette aplanissait au capitaine Andrew les sentiers du crime qu'il méditait, ou plutôt le crime n'existait plus devant ses yeux charmés. Le crime s'appelait Katerina ! Quelle vertu l'eût embrasé de plus de dévotion et de courage ? Ce nom doux et funeste ne régnait-il pas seul dans l'atmosphère où respirait Andrew ? Par la plus belle nuit d'un mois tout amour, le flot souleva vivement le navire contre la roche déserte, d'où la cloche descendit bientôt silencieuse et déshonorée. Ce lourd larcin ne rencontra pas un obstacle ; la lune paisible et pure en éclaira l'enlèvement ; un seul oiseau troublé s'envola de sa retraite en poussant le cri du sommeil qui se brise, et l'immense fardeau retourna vers Amsterdam, où le bâtiment rentra de nuit chargé de son poids sacrilège.

Durant l'accomplissement de cette action, la jeune rose de Hollande avait recouvré sa liberté ; mais elle n'en jouissait plus : la solitude était partout pour elle sans son amant *parti*. Elle l'attendait dans un tumultueux silence. Bien que son cœur se nourrit d'une confiance profonde dans leur serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre, elle bondissait hors d'elle-même et du cercle étroit qui emprisonnait sa vie. Un matin que son père la regardait plus rose et plus charmante par l'agitation de ses nuits sans sommeil, il se ressouvint qu'elle était bonne à marier, et lui nomma trois prétendants prêts à compter douze mille guilders pour lui servir de dot.

La bouche de Katerina demeura entr'ouverte comme une fleur qui s'agiterait pour parler ; puis enfin : — Mon doux père, dit-elle, si Dieu pense que je vaudrais douze mille guilders, et s'il lui plaît d'envoyer un quatrième demandeur avec cette somme, il me semble que je lui serai bien obligée de sa bonté, car je n'aime pas les trois dont vous m'avez dit les noms.

M. Van der Maclin la regarda tout chagrin d'une phrase si longue sur un sujet pareil ; il en attendait moins d'une fille qui n'avait été mise au couvent que pour apprendre à se taire. Aussi lui répondit-il en fermant un gros registre de cuir noir à serrure de cuivre :

— Couchez-vous sur votre côté droit, ma fille, afin de faire

des rêves tranquilles. Les amoureux à douze mille guilders sont clair-semés, si la somme est en or bien pur. Prenez garde que je vous en nomme trois, ce qui est un miracle, et songez qu'il faut être à deux pour se marier.

— Vraiment, mon père, répliqua la novice avec un fin sourire; voici que le stathouder n'est plus en guerre, et que la mer est balayée de tous méchants soldats : ne peut-elle pas me devenir aussi heureuse qu'à vous?

Il ne manquait que le nom d'Andrew M'Elise à cette répartie pour prouver au père la préoccupation cachée de sa fille; sur quoi la lettre du jeune capitaine lui revenant tout entière à l'idée : — Voilà qui est bien, dit-il, vous en savez plus que je ne pensais, et vous parlez comme un livre à clous d'argent. Mais, sans vous inquiéter si la mer est balayée ou non, dites-moi ce qui vous déplaît dans notre honnête voisin, Paul Mayr, qui se trouve si commodément à ma porte pour entrer, en tout bien tout honneur, dans la maison de son beau-père.

— Lui avez-vous demandé son âge en même temps que sa fortune, mon doux père?

— Je ne le trouve âgé que de 20,000 florins de rente, ma fille, acquis loyalement et montrés au soleil. Or, de ceux qui tentent la mer, je n'en connais pas qui possèdent une si grosse somme. Je doute que le capitaine Andrew M'Elise lui-même puisse l'acquérir avant sa vieillesse.

— Et s'il l'acquerrait jeune? demanda-t-elle avec une présomption triomphante, comme si l'amour la couvrait de ses ailes.

— Prenez vos fuseaux à dentelle, Katerina Mignonne; vous devez vous entendre mieux au point de fleurs qu'à parler mariage, et vous n'avez à penser qu'à parfaire vos manchettes de noces.

Mais Katerina Mignonne chantait entre ses dents de perles, tandis que ses yeux perçants envoyaient toutes leurs lumières attractives à travers les vitres; car les vitres laissaient voir en pleine mer les vaisseaux accourant dans la rade. Cela fit qu'elle ne répliqua rien à son père, et que, lançant au ciel un regard qui brûlait comme son âme, elle murmura tout bas les mains jointes :

— La cloche!

Hélas ! une jeune fille ose-t-elle invoquer son créateur avec des vœux coupables ? Quelle est donc l'effrayante obscurité de l'intelligence aveuglée ainsi par la passion , Seigneur !

Durant ce silence, le vieillard alors plus naïf que l'adolescente, voyant tous les fils des fuseaux se rompre sans qu'elle y prît garde, attachait sur elle un regard rempli de l'indicible surprise qu'éprouve l'homme découvrant tout à coup son maître dans la frêle créature à laquelle il a donné le jour.

Dans sa large capacité de marchand hollandais, M. Van der Maclin sentit comme une humiliation triste à cette découverte ; puis il frissonna de ce qu'il lisait dans les yeux ardents de Katerina. L'enfant s'était envolé de cette enfant. C'était l'esprit tendu de la femme sous une enveloppe si fine, si souple et si déliée, qu'un chérubin s'en fût habillé sans peur de la trouver trop matérielle. Une crainte grave se mêla pour la première fois à l'examen admiratif de ce père si glorieux de sa fille ; une larme d'une inexplicable amertume roula dans ses yeux, et pourtant, rien ne lui révélait tout haut que sa fille immobile n'avait plus pour prière que ce mot de perdition :

— La cloche !

Andrew M'Elise n'aborda pas, comme d'habitude, par la rivière d'Hastel, derrière la riche demeure de Van der Maclin ; mais il entra de nuit, comme on l'a dit, dans le canal qui coulait au pied de l'habitation du juif Ésatü. Pâle et léger comme une ombre, il frappa contre la fenêtre faiblement éclairée d'une lampe, et parut seul devant le seul habitant de cette maison, pour s'ouvrir en secret sur ce qu'il avait à lui vendre. Les yeux gris du chétif israélite, tout chargé d'ans, étincelèrent d'espoir quand il se sentit prêt à ressaisir cette acquisition regrettée. Minuit sonnait à peine quand la cloche glissa sur les montées de la chaussée humide, et reposa lourdement dans l'arrière-comptoir du juif, après avoir écartelé la grande barque venue en aide aux supports de ce colosse d'airain. Les 10,000 guilders furent comptés au jeune capitaine, dévoré d'une passion si peu semblable à l'amour de l'or, passion non moins funeste, qui venait de faire du plus aimable et du plus honnête homme le plus vil des scélérats, un voleur !

Misère humaine !

L'obligation de cacher un crime en commande souvent de

plus atroces. Ainsi, les lâches complices qui, sur la promesse de mille guilders à partager entre eux, avaient prêté leur assistance à l'impie, murmurèrent tout à coup devant cette mesquine récompense de leur âme perdue; ils levèrent la tête contre leur chef avili, et demandèrent résolument le partage égal des dépouilles de son honneur. Leur droit ne s'appuya que sur une raison froide, mais terrible, la menace de la révélation.

Andrew, livide et stupéfait, rappelait, mais en vain, le conseil de ses esprits; il n'entendit au fond de sa terreur que le murmure d'une voix qu'il n'avait déjà que trop écoutée, et cette voix lui souffla sa réponse.

Reprenant tout à coup une contenance moins sombre et surtout moins fière, il consentit à partager fraternellement avec les misérables, dont la vue seule le remplissait de dégoût.

La nuit suivante fut assignée pour le partage. Les complices descendirent tous quatre familièrement dans la chambre du capitaine, où la liqueur des marins fut prodiguée sans réserve. Cette liqueur brûlante comme un feu liquide, allumait à tel point leurs entrailles, qu'ils en redemandaient toujours, toujours... jusqu'à ce que la mort les empêchât de rien demander de plus.

Andrew, seul alors et de sang-froid au milieu de ces cadavres, les ensevelit dans des sacs alourdis de boulets, puis il les glissa un à un dans le canal profond; l'eau s'ouvrit avec un murmure sourd, puis se referma, et tout fut dit.

Après un vacillement momentané du cerveau, qui le força de se serrer le front pour qu'il n'éclatât pas, le capitaine rompit les écouteilles pour donner à son navire l'apparence d'un bâtiment ravagé. Ce nouveau crime accompli, il descendit en silence à terre, et s'en alla, lui faussaire et meurtrier, déclarer aux magistrats que son équipage, après avoir dépouillé le vaisseau, s'était échappé dans la grande barque disparue.

Une recherche immédiate fut faite sans qu'il fût possible de rien éclaircir. On envoya dans tous les ports voisins les signalements des accusés; on les crut échappés tous quatre dans la barque, introuvable en effet, car elle avait coulé à fond sous le poids de la cloche, lors de sa translation chez le juif Ésaü, et ses débris étaient déjà loin du port.

M. Van der Maclin fumait largement sur sa porte, cherchant

dans les tourbillons d'un tabac choisi de quel côté soufflerait le vent de l'obéissance qu'il attendait en vain de sa rose Miguonne. Il était, du reste, tout-à-fait résolu à tirer à la courte-paille l'un des trois gendres à douze mille guilders, afin de bannir de ses calculs de commerce le souci croissant qui naît de la responsabilité d'une fille aux yeux trop vifs. Dans son vœu d'homme sage, il flottait entre le riche Paul Mayr, déjà mûr et sédentaire, le jeune Vanhaker, incliné aux voyages de long cours, et le presque noble Van Holfen, dont l'avenir promettait d'aborder au rang de bourgmestre. Mais sa fille avait déjà compté malignement sur ses doigts, en cassant son fil à dentelle, l'âge de Paul Mayr; et le flocon de tabac envoyé du côté de la maison de ce riche voisin, rentra dans la poitrine du fondeur par l'aspiration d'un grand soupir. D'autre part, Katerina, tenue un jour au bras de son père, indocile au coup de coude dont il avait appuyé sa prière, s'était tenue droite et raide, refusant de saluer le jeune Vanhaker en revenant du couvent des Béguines. Quant au futur bourgmestre, admis récemment à prendre le thé fait et servi par la belle Hollandaise, il lui avait causé une distraction si peu flatteuse qu'au lieu de se mettre en ligne droite devant lui pour rencontrer la main de ce soupirant, elle avait prétendu ne le servir qu'en profil. De là le thé renversé sur son beau corps de jupe de damas rose, et la tasse de Chine brisée en éclats; de là Katerina autorisée à fuir dans sa chambre, à la grande consternation des deux Hollandais, qui ne burent que de la bière d'orge, exquise à la vérité. Mais enfin, le sage fondeur, piqué de pointes inquiètes, se prenant à murmurer entre ses dents :

— Au diable le capitaine Andrew M'Elise!

— Votre serviteur! répondit à propos Andrew M'Elise lui-même, en se précipitant au milieu de la fumée qui les séparait.

— Je parlais de vous, répliqua tranquillement le Hollandais; mais, sur Dieu, je ne vous appelais pas; car enfin, mon jeune maître, je ne suis pas votre ennemi, mais vous n'êtes pas mon cousin.

— Vous m'avez laissé croire que je pourrais être davantage, si je devenais possesseur de dix mille guilders, interrompit vivement Andrew M'Elise, et je vous les apporte.

Van der Maclin demeura stupéfait ; il rentra pourtant suivi de l'amoureux marin , et , comme cette surprise arrivait pourtant à point nommé pour le délivrer d'une anxiété que toute sa science des chiffres ne pouvait résoudre, il attacha sur le jeune capitaine un regard qui ne demandait plus que l'éclaircissement de cette fortune inespérée. La source de ce trésor fut expliquée sans peine : le candide bourgeois le crut en effet la récompense de l'invention qu'il avait admirée lui-même , sans se charger, il est vrai, de la récompenser ; mais il trouvait cette récompense juste et digne de l'apparenter avec l'acquéreur de sa belle cloche d'Utrecht. Enfin, sentant aussi le bonheur et peut-être l'honneur de sa fille attachés à ce mariage, il y donna cordialement les mains dès le soir même, Andrew M'Elise déclarant qu'il était forcé de retourner en Angleterre pour les intérêts des marchands dont la cargaison venait d'être volée. Le mariage suivit de près cette justification, et la plus belle rose de Hollande, épanouie dans l'accomplissement de ses prières, remerciant Dieu de les avoir écoutées, reçut et serra l'assassin dans ses bras, qui ne frissonnèrent que de plaisir.

Tout alors fut joie, festins, fleurs et musique ; mais l'angoisse cachée, l'angoisse croissante s'empara du cœur d'Andrew M'Elise.

Sitôt qu'il eut atteint le but de ses efforts ardents, il sentit qu'il lui coûtait beaucoup, et que la paix de l'âme n'était à retrouver nulle part pour lui.

Katerina seule, radieuse, colorée d'hymen, légère comme l'innocence, ne comprit pas les remords. Le double crime d'Andrew M'Elise le lui rendait plus cher ; elle-même en était plus fière, parce que c'était pour elle qu'il avait fait cela. Quand ses belles mains brûlantes le pressaient sur son cœur insatiable de sa présence, elle se pâmait d'aise, sentant qu'elle était à la fois pour lui le ciel et l'enfer, et c'était là sa félicité complète ; ce corps frêle tremblait et frissonnait, mais ce n'était point de peur.

— Qu'importe ? lui disait-elle en l'étreignant de tous ses charmes, je suis tienne enfin ! et toi ! toi, mon Andrew ! mon bien, acheté ainsi pour toujours !

Toujours ! qu'est-ce donc que ce mot sur la terre, où l'heure

vole devant l'homme qui fuit ? Toujours ! qu'est-ce donc que ce mot inventé par des lèvres qui meurent ?

Mais quatre corps dormant au fond du canal imprimaient à chaque minute de la vie d'Andrew le poids du fer qui les retenait sur leur couche de sable. Inquiet et troublé, faux pour la première fois dans ses sourires et ses promesses de retour, il reçut une part de la dot, et se hâta de remettre à la voile avec son trésor vivant.

Après que le bon bourgeois de Hollande eut reçu l'adieu de sa fille unique, sa fille heureuse, qui devait revenir avant l'automne, dès qu'elle aurait salué ses nouveaux parents, il se retira près d'une fenêtre où il s'assit pensif ; il passait à tout coup le rideau sur sa face, ne sachant ce qui l'empêchait d'y voir ; c'est qu'il pleurait ; il avait oublié sa pipe, et demeura là deux jours. Il avoua depuis qu'il avait été forcé de s'asseoir ainsi sous le pressentiment qu'il ne reverrait plus Katerina Mignonne.

— Il n'y a point ici de place pour vous ! criait à huit jours de là M'Elise à Katerina, comme elle apparaissait pour la troisième fois au haut de l'escalier de la chambre du capitaine ; pour voir et partager le danger qu'il courait alors sur le pont. — Descendez, femme ! reprit-il plus fort, ou vous serez emportée par la lame ; je vous dis que chaque coup de mer menace de nous submerger ; nous avons déjà perdu deux hommes qui ne nagent plus. Allons ! en bas, vous dis-je !

— Je n'ai peur que quand je ne te vois plus, Andrew ; je veux rester avec toi.

— Descendez-vous ! répéta-t-il en fureur, et le regard du capitaine parut alors un regard tout nouveau pour Katerina. Elle arrêta sur lui des yeux pleins de reproche, puis elle essaya d'obéir en se tenant fortement aux cordages ; alors elle n'entendit plus que ces cris confus à travers les lames turbulentes :

— Ferme les sabords ! ferme les écoutilles ! amène et cargue toutes les voiles !

L'orage était à son comble ; le soleil devait être couché, mais de tout le jour on n'avait pu l'entrevoir que comme une lune blafarde et mouillée. Des vagues mugissantes se chassaient

l'une l'autre, et le vaisseau démâté se tourmentait comme un grand corps dans l'agonie; le vent hurlait et poussait des sifflements pareils à des cris de spectres, en s'engouffrant dans les crevasses du vaisseau fatigué. Depuis trois jours, ils combattaient avec la rafale, mais ils n'avançaient plus, ils restaient à lutter non loin du roc muet et vengeur qu'ils avaient voulu fuir, et dont rien ne leur avait dit l'approche, car la voix tutélaire était vendue au juif. Katerina, la jeune fille ingénieuse, la femme amoureuse et triomphante, était là, jugée, devant la gueule béante du monstre dont elle avait comme arraché la langue.

Le détroit de Tay les enchaînait entre Dundee et l'autre terre. Le roc apparaissait de loin au milieu du bouillonnement des vagues monstrueuses, tandis que le capitaine, immobile, contemplait cette tombe noire qui venait d'engloutir deux innocents, et qui appelait à grand bruit les coupables. Ses esprits étaient chargés d'amertume; la mer roulait sa sentence, et sa conscience l'entraînait au naufrage. Autrefois il ne craignait pas la mort, parce que Dieu se rencontre après elle; présentement il la redoute, parce qu'après la mort il va rencontrer Dieu!

Katerina reparut encore en rampant vers Andrew pour le soutenir et l'embrasser.

— Je ne peux rester là sans toi! lui dit-elle. Tout sera-t-il bientôt fini?

— Oui, répliqua M'Elise, bref et sombre; il en sera bientôt fait de nous tous.

Katerina tomba sur ses genoux, mais ce ne fut que devant Andrew M'Elise, qu'elle adorait plus que Dieu.

— Tu disais que l'orage allait passer ce soir, Andrew!

— Je vous ai menti.

— Quand finira-t-il donc, mon cher seigneur?

— Bientôt; et nous aussi, Katerina.

— Moi seule! cria d'une voix perçante la femme épouvantée de la terreur livide de son mari.

— Taisez-vous! lui dit-il, la mort est proche pour tous deux, et la damnation après elle; car j'ai perdu mon âme pour vous, Katerina!

— Oh! ne dis pas cela, mon mari!

— Cache-toi donc, ou je te maudis !

Katerina ne répliqua plus. Elle se jeta la face sur le pont et se renferma dans le sentiment de son angoisse mortelle. Comme elle restait là, tandis qu'Andrew tenait le gouvernail, le vent s'abattit; le vaisseau cessa de s'élever et de rouler en tous sens; les matelots se rallièrent; quelques fragments de voiles furent jetés sur les débris des mâts, et une chance de salut se remontra pour l'équipage harrassé.

Le capitaine, attentif, se faisait et veillait à la barre; le vent tourna tout à coup en leur faveur, et l'espoir se releva dans chaque âme éperdue. Le détroit de Tay s'ouvrait déjà devant eux, et le cœur d'Andrew M'Elise, en se dilatant, respira comme délivré de la charge écrasante du vaisseau. Il donna le gouvernail au pilote, et se pencha vers Katerina, qui n'avait pas quitté sa place, immobile et perdue sous ses longs cheveux moites. Il la releva, rappela son courage à elle et son amour à lui, revenu comme le calme aux flots; mais elle n'écoutait point; elle ne pouvait oublier et sanglottait amèrement.

— Nous sommes sauvés, Katerina !

— Tu m'as maudite ! répliqua-t-elle tristement. Oh ! que n'étions-nous en effet perdus avant cette malédiction qui défait tout, Andrew !

— J'étais fou... Katerina, je te dis que nous sommes sauvés. Regarde comme l'eau s'aplanit.

— Est-ce que je vois cela ! répondit Katerina dans un soupir désespéré.

— Allons ! reviens aussi pour moi ! N'est-ce donc rien, dis, mon enfant, de ressaisir encore une fois ce monde?... Il n'osa plus ajouter : Quand on est perdu pour l'autre.

— Que me fait le monde à présent que je ne suis plus pour toi le monde ! dit-elle à voix basse en fermant les yeux pour mourir.

— Oh ! tais-toi ! l'homme sait-il ce qu'il dit quand sa conscience le torture ?

Les lèvres blanches de Katerina ne s'ouvrirent plus.

— Capitaine ! vos ordres pour éviter le roc ! cria l'homme à la barre. Nous y courons tous !.... Que fait donc la cloche qui devait nous avertir ?

— La cloche! répartit Andrew en bondissant, et ce fut sa seule réplique.

Le vaisseau s'enleva contraint par la mer et le vent, il tournoya un moment dans l'air, suspendu sur l'abîme, puis tout à coup, plongé dans l'écueil, il y fut avalé par l'élément convulsif. Le capitaine égaré rejeta brusquement Katerina hors de ses bras pour nager sans obstacle, et ce fut en s'élançant après lui, durant un choc terrible, qu'elle tourbillonna sur les vagues. Les craquements des charpentes, le versement des flots dont la poupe était inondée, et le démembrement du navire, ne furent l'ouvrage que de quelques secondes, tandis que la houle emportait un corps de femme léger comme le corps d'un oiseau... où les ailes manquaient!

Quand l'orage épuisé laissa retomber les vagues dans leur lit profond, un homme, jeté comme mort à la pointe du roc et retenu dans l'échafaudage où la cloche s'était balancée, ouvrit lentement les yeux. Sa mémoire était troublée comme l'Océan. Son corps meurtri se traîna douloureusement, et debout sur l'écueil découvert, il plongea partout son regard aussi profond que l'abîme. Tout avait disparu.

Depuis lors, quelque part qu'il se trouve errant, ou dans l'Inde, ou dans les mers glacées, poursuivi par le souvenir qui corrompt ses jours, quand l'ouragan s'élève, que la mouette glapit, que le pêcheur fait rentrer sa barque au rivage, cet homme voit devant ses yeux effrayés un vaisseau se débattre; une femme s'attachant aux cordages, ou s'engouffrant dans la mer. Il rappelle une cloche, qui ne sonne pas, pour sauver cette femme jeune et blanche, abîmée au creux de l'écueil, en poussant au ciel ce cri d'expiation :

— La cloche!

Puis, quand tout est calme au monde, même autour du capitaine rêveur, quand la mer, devenue sa seule patrie, baise doucement la base du vaisseau dont il est le triste roi, tandis qu'il se promène le soir, infatigable sur son étroit empire, la lumière d'une lune d'argent lui ramène l'ombre toujours belle de Katerina, balançant son mouchoir mouillé, comme un signal qui le rappelle au roc où elle l'adore à genoux.

Les marins superstitieux de Perth racontent qu'ils l'ont vue

en passant leur tendre un message pour son père, et puis qu'elle pleure lorsque les prudents mariniens poursuivent leur course en silence, les bras croisés et les yeux fixés sur elle.

M^{me} DESBORDES-VALMORE.

(Imité du capitaine Marryat.)

LA

VIE DE CAMPAGNE

EN AUTOMNE.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

En Normandie, le 13 octobre.

Oui, monsieur, en Normandie, par-ci par-là, tantôt sur les bords de la mer, tantôt sur les chemins bordés de pommiers, tantôt dans la solitude un peu égayée du vieux château, ou dans le joli cottage un peu trop anglais. Que vais-je vous écrire? je ne sais en vérité; mais je m'abandonne à ma plume tout comme le sémillant chevalier de Boufflers. Que ma plume vous fasse tant bien que mal la gazette de ce pays, cela ne me regarde pas.

Avant tout et après tout, il faut que je vous parle des pommiers. Quoi qu'en aient dit Nostradamus, Mathieu Laensberg et tous les almanachs de Liège, l'année 1840 ne sera célèbre ici que par sa récolte de pommes. Les avenues du château d'Arteuil sont presque inabordables, les pommes y tombent comme la grêle à la moindre bourrasque; votre cheval ne sait où donner

de la tête ni des pieds, si bien que, tout bon cavalier que vous êtes, vous arrivez au vieux portail assez mal sur vos étriers pour oublier le salut que M^{me} d'A... attend de sa fenêtre; — une fenêtre gothique d'assez mauvaise sculpture, mais pleine de caractère au premier coup d'œil. — M^{me} d'A... ne perd pas du tout à s'encadrer là-dedans avec son petit bonnet presque rustique, son gai sourire et sa bouche qui n'a compté que vingt-huit printemps, comme dit le poète.

Le paysage du château d'Arteuil n'a rien d'agreste, rien de doux, rien de poétique. Il fallait une main marchande pour placer si mal un château; cependant le château d'Arteuil est la métamorphose du couvent de ce nom, et Dieu sait que les moines étaient les premiers poètes de leur temps. On n'a au château d'Arteuil d'autre horizon qu'une haie de pommiers, si ce n'est, quand le ciel est clair, le clocher lointain de Tugny et le bois de la ferme du Montrouge. M^{me} d'A... se console de ce petit malheur dans ses souvenirs de voyages; elle a tant vu de rochers à pic, de cascades bruyantes et de ruines austères, qu'elle ne demande à cette heure à la campagne qu'un peu de soleil, un peu de verdure et surtout une feuille qui tombe; — au lieu d'une feuille, là ce n'est qu'une pomme, mais on n'y regarde pas de si près.

Et puis la nature, toute monotone qu'elle soit en ce lieu, a comme ailleurs des attraits qu'on ne découvre pas de prime abord. Je me suis surpris à rêver en face de M^{me} d'A..., au bord d'un gué qui sert d'abreuvoir: un vieux saule trempait en frissonnant sa pâle chevelure dans l'eau, une grenouille coassait à l'autre bout, une folâtre troupe d'hirondelles attardées se pourchassaient dans l'éteule, un linot gazouillait pour la dernière fois sur le rameau noir d'un prunellier; et puis un rayon de soleil sur la face de l'eau, un murmure dans les branches du saule, je ne sais quel parfum de mélancolie: — en vérité, la nature ne perd ses droits nulle part.

M. d'A... chasse du matin au soir. Tous les jours, à huit heures, je suis réveillé par l'aboiement joyeux de ses chiens qui s'élancent du perron comme s'ils devinaient déjà le gibier. M. d'A... revient vers midi avec deux cailles, une perdrix, un lièvre çà et là. Il donne un bon coup de dent au déjeuner, il jette un coup d'œil distrait sur le journal, surtout sur le cours

de la bourse, et zeste le voilà encore battant la campagne. Je l'accompagne souvent dans l'après-midi, avec succès, ne vous déplaîse.

La chronique ne dit pas grand'chose sur le château d'Arteuil; elle s'égaie un peu trop sur les anciens moines, mais voilà tout. Les archives se réduisent aujourd'hui à une charte sur parchemin, du XII^e siècle, et à un vieux manuscrit sur les dépendances d'Arteuil; mais tout ceci est plutôt l'affaire de l'arpenteur que de l'historiographe. Parmi les choses curieuses, après la fenêtre gothique, il faut citer des portraits de famille de Rigault et de Delatour, un petit paysage qui est peut-être de Berghem, un prie-dieu en bois merveilleusement sculpté, où j'aurais prié Dieu de bon cœur si j'avais osé. — Après tout ce château est charmant *pour diverses raisons*. J'y ai joué au wisth avec un de nos poètes aimés, qui pour tout souvenir ne m'a laissé que le bruit du vent sur les vitres, car il faisait grand vent ce soir-là. Que de poètes de ce temps ne laisseront pas autre chose dans le souvenir du siècle!

Non loin de là, au petit manoir badigeonné de M. le vicomte de B..., le pays est d'un tout autre aspect; n'étaient les pommiers, on se croirait en Auvergne. Ce n'est plus le paysage calme et sévère des Hollandais, c'est-à-dire une prairie verdoyante où s'éparpillent les vaches rousses, un pâtre qui ruminé au bord du chemin, une fermière qui passe à cheval, une paysanne qui se détourne avec sa faucille, et dans le fond touffu un village qui fume; c'est cette nature un peu sauvage où se plaisait tant Salvator Rosa. Le parc du manoir descend dans un ravin profond, à travers rochers et fontaines: c'est bien le chemin semé de ronces et de pierres dont parle l'Écriture. La scène, d'abord vaste et souriante, se métamorphose et se rétrécit à chaque pas du promeneur. Il n'y a qu'un instant on voyait la vallée et le village, et déjà c'est à peine si on voit le clocher et le ciel: *Spires whose silent finger points to heaven*. Par malheur ce ravin abrupte était cette année trop à la mode au château. On avait beau y descendre seul, on y trouvait toujours du monde, surtout deux jeunes Parisiennes, — on ne s'en plaignait pas, — mais avec elles un collégien, n'ayant rien à dire ni rien à faire, et un maudit étudiant en médecine, cousin du vicomte — et de la vicomtesse, lequel s'amusait un peu trop

souvent à herboriser au profit des dames. Je ne parle pas du curé et du notaire, qui venaient faire là leurs actes de contrition. En un mot, ce désert si profond était plus habité que le petit manoir.

A H—y, sur la lisière de la Picardie, dans la villa de M. le D..., il y a bon nombre de chasseurs, car c'est une bonne maison sur un bon terroir. Là, point de souvenirs du temps passé, mais une jolie maison au milieu d'un beau jardin passablement anglais; là, c'est de la joie et du bruit à toute heure, c'est une jeunesse efflorescente qui ne veut pas un seul instant se reposer de la vie agitée de Paris. L'abbé de Voisenon n'était pas plus gourmand, le gai Panard ne buvait pas mieux. Point n'est besoin de vous dire que ces garçons-là ne chantent pas de chansons à boire de l'eau, comme on faisait en France au dernier jour de la chanson. A H—y, on n'a pas toujours de l'esprit, mais on a toujours de la gaieté; je suis de l'avis de M^{me} du Deffant, qui disait : La gaieté vient du ciel, et l'esprit vient du diable. A quoi bon l'esprit, quand on sait rire ! Vous dites que la jeunesse de notre temps est triste à faire peur : c'est un vain paradoxe ; vous jugez ainsi après avoir rencontré quelques poètes inquiets et chevelus. Il y avait à H—y un jeune médecin, un substitut, un avocat, un quasi consul, un soldat et un journaliste ; la jeunesse de 1840 n'était pas trop mal représentée, j'imagine ; eh bien ! ce n'était qu'une chanson infinie ; jamais chasse ne fut si joyeuse, jamais promenade à cheval si bruyante, jamais souper, petit souper même, ne fut interrompu par un si franc éclat de rire. Et pourtant, je ne vous souhaite hors de là ni le médecin, ni le substitut, ni le soldat, car ils ne rempliront que trop bien leur rôle en ce monde.

Mais de l'automne je ne vous dis pas un mot, et pourtant l'automne est à tout bout de champ. Il faut bien le dire, cette saison bien-aimée des poètes et des amants ne se révèle d'abord qu'aux âmes qui souffrent. La pauvre M^{me} de Camb..., qui pleure son fils dans son château de Mort..., écrivait en Bretagne : « A ma fenêtre, depuis ce matin, je respire je ne sais quoi de doux et de triste qui verse du baume sur mon cœur ; je crois que c'est l'automne. » — « L'almanach a beau dire, s'écriait un jour Jean-Jacques, l'automne est revenu, le soleil me

l'a dit ce soir en se couchant ! » Le premier venu ne découvre pas ainsi le premier jour d'automne ; pour le premier venu , l'automne s'annonce par la chute des feuilles ou par les vendanges. Bien heureux ceux pour qui la nature est toujours la scène de leurs passions ! L'automne des femmes ne se révèle pas non plus au premier venu. L'automne des femmes peut commencer vers trente-quatre ans , mais ici comme ailleurs , n'en croyez pas le calendrier. A son déclin, le soleil a un rayon plus doux , un éclat plus adorable et plus attrayant ; en se fanant , la rose répand un dernier parfum plus ravissant que jamais : il y a de tout cela dans l'automne des femmes ; mais, pour faire des découvertes dans cette terre difficile , il faut surtout voir clair par le cœur.

Dans un de ces jolis cottages qui avoisinent Calais , j'ai rencontré M^{me} la comtesse M... , qui commence à se résigner aux frimas. Il faut l'avouer, ses quarante-quatre ans s'inscrivent impitoyablement autour de ses yeux, ces beaux yeux qui ont encore le feu de la jeunesse ! L'hiver a déjà neigé sur sa chevelure, cette chevelure d'ébène qui fut le deuil de tant de belles femmes blondes ! C'est encore une beauté pourtant, l'ombre et le souvenir de la beauté. Elle a été le 20 septembre , au milieu de la tempête, se faire baptiser par la mer ; baptiser, c'est son mot. Nul n'a compris ce baptême ; une femme méchante de sa compagnie a dit : C'est l'extrême-onction. Quoi qu'il en soit , la comtesse s'abandonne, depuis son retour du bain, avec quelque gaieté aux délices de la *villegiature* , avec une demi-douzaine d'Anglaises et deux Parisiennes de Picardie. Au moindre rayon de soleil , on se promène *même dans les champs*, on égraine un sorbier, on cueille une cornouille , on s'assied au bord du chemin, on se jette des pommes et des méchancetés , on fait de l'églogue ; mais surviennent les Anglais qui ont faim ; on rentre au cottage , on dîne en silence , malgré les Parisiennes ; et puis , on fait de la musique , et le temps se passe. — Le temps passe plus vite à Mouth... , où M^{me} R... fait si bien danser , valser , chanter les Parisiennes ; à Saint-H... , où les chevaux piaffent et caracolent à toute heure ; à L.... , où l'on fait trop de romans en action.

Les châteaux de Beth... et de Rosa... sont à peu près abandonnés ; à peine si de temps en temps on voit un peu de fumée

aux cheminées. Le feu, c'est aujourd'hui toute la gaieté de ces châteaux, où le XVIII^e siècle a joyeusement passé. Après les chansons de la régence, les couplets de Trianon, après le silence terrible de 1792, les fanfares de l'empire et le sourire de la restauration, ce n'est plus aujourd'hui que le chant mélancolique du grillon dans les grandes cheminées; en vérité, plus nous allons, plus tous ces châteaux sont les épitaphes de la noblesse. Heureusement qu'il s'élève chaque jour, dans le voisinage de ces châteaux déserts, une villa rustique, un frais cottage, un gracieux trianon; car c'est à qui appellera sa retraite champêtre : *villa, cottage, trianon*. Au moins le dernier nom est français; aussi, il a moins de succès que les autres.

— Le comte de R... est plus morose que jamais en son vieux manoir qui se transforme en ferme peu à peu. Comme vous ne savez son histoire qu'à demi, je pourrais dire l'histoire de sa femme, je vais vous la raconter tout au long. Dans tout le pays, on la raconte sous ce titre grotesque : *Histoire d'une bourrasque dans un chapeau de paille d'Italie*.

Donc, il y a un an, au beau milieu des tempêtes de septembre, M^{me} la comtesse D... s'est séparée de corps et de diamants de M. le comte de D... Le comte était un vrai mari de roman, abrupte, sentencieux, avare, *monotone*; enfin permettez-moi cette expression vulgaire, un mauvais coucheur. Ils habitaient tous deux ce vieux château si triste, si morne, si désolé, dont toutes les murailles sont, suivant un mot de la comtesse, lézardées par l'ennui. Madame s'ennuyait de toutes ses forces; monsieur avait beau dire et beau faire, elle dépérissait d'ennui. Pour toute ressource contre ce mal si fatal aux jeunes femmes, et surtout aux maris, elle n'avait que ses souvenirs de jeune fille, quelques journaux et quelques romans; et puis j'oubliais, un ami de son mari, un chasseur forcené du voisinage, le jeune Frédéric du B..., qui venait çà et là dans la belle saison au château de D... C'était un garçon de belle allure et de bonnes façons, qui, en attendant mieux, était auditeur au conseil d'État. Il avait beaucoup de grâce et d'enjouement dans l'esprit, en un mot, c'était un amoureux de roman capable de toutes les gentillesses et de toutes les perversités. Vous comprenez bien que M^{me} la comtesse de D... se passionna bientôt pour lui. Notre jeune chasseur ne se fit pas prier, bien entendu, et M. le comte

n'y vit que du feu. Tout alla le mieux du monde pendant six semaines; mais le mari, qui était toujours sur ses gardes, finit par trouver que son jeune ami venait trop souvent chasser sur son terroir; il eut des doutes; il pria le chasseur de chasser un peu plus loin, et redoubla de *tendresse* auprès de sa femme. — Va, ma chère amie, le monde est trompeur; il faut vivre dans la solitude avec ses chiens, ses chevaux, ses arbres et ses fleurs. D'ailleurs, madame, je vous ordonne de borner vos amitiés. N'avez-vous pas ici toutes les joies de la vie? Nos vignes sont belles; je vais vendre cette année une magnifique coupe de bois; nos revenus font la boule de neige; d'ici à quelque temps, nous pouvons acquérir toutes les prairies de l'endroit. Je ne vous refuse rien; vous allez à la messe quand vous voulez; je ne vous laisse jamais sortir seule; et puis ne vous ai-je pas abonnée à un journal de modes? Voyons, voyons, ma chère amie, un peu de gaieté, nous ferons un voyage à Paris l'an prochain. — A tout cela M^{me} la comtesse de D... pouvait répondre ceci : — Il y a trois ans que nous devons aller à Paris *l'an prochain*; vous m'avez abonnée à un journal de modes; mais vous ne voulez pas entendre parler de la marchande de modes; vous ne me laissez jamais sortir seule, monsieur le jaloux, mais c'est ce dont j'enrage; je sais bien que vos revenus augmentent chaque année, mais aussi chaque année je perds dans l'ombre et dans le silence une belle fleur de ma jeunesse; je me soucie bien d'avoir toutes les prairies d'alentour, moi qui ne demande qu'un peu de soleil, c'est-à-dire d'amour pendant ma vie, et une pelletée de terre après ma mort. Songez, monsieur le comte, que je vais avoir trente ans. Adieu, adieu aux rayonnements de la jeunesse et de tout ce qui s'ensuit; je touche à la mélancolie, je pressens déjà la tristesse. Adieu au soleil; le ciel se voile, me voilà bientôt dans l'ombre des grandes nues; l'horizon se couvre au loin d'un crêpe funèbre; je ne m'épanouirai donc pas, comme tant d'autres, au bruit des folles chansons, l'hymne de la douleur va raisonner en moi, mes lèvres vont saigner sous la coupe de la vie, cette coupe où je ne trouverai pas l'ivresse qui est au-dessus, mais l'amertume qui est au fond. Dans la vie humaine, monsieur le comte, il y a un serpent qui se cache sous les fleurs de la jeunesse, et qui les flétrit si nous ne savons les cueillir à temps. Moi je n'aurai

pas cueilli la plus pâle églantine, la plus fragile anémone. Ce serpent qui creuse notre tombe sous ces fleurs de la vie., c'est la mort, la mort qui, loin de nous attendre, nous chasse devant elle, la mort dont je sens tous les jours les froides morsures, qui traverse mon cœur à tout instant en ce château désert, qui est déjà pour moi le commencement de la tombe.

Or, M^{me} la comtesse de D..., ne pouvant se résigner à ensevelir ainsi sa jeunesse et sa beauté dans cette thébaïde, en face de ce comte de province qui savait cultiver sa terre à merveille, mais pas du tout son cœur; en face de ce mari morne et éteint qu'elle appelait tout bas le geôlier de la mort, se mit un jour en tête, après avoir lu un roman, de se séparer d'avec M. le comte de D..., sans avoir recours au scandale des voies judiciaires. Voici comment elle s'y prit pour cette équipée.

Le dimanche, en allant à la messe avec sa femme de chambre, elle jeta à la poste du village, en faisant le geste de ramasser son gant, cette petite lettre assez bizarre :

A Monsieur Frédéric....., à Mont-T...

» MON AMI,

» Le premier jour de grand vent, trouvez-vous avec des chevaux de poste à Saint-L...; je veux voyager avec vous. Comme disent les chansons et les amants, la vie est un voyage. Adieu, mon cœur est déjà en route. Surtout pas un mot !

« MARIE. »

Le lundi, M^{me} la comtesse de D... se leva avec inquiétude, elle courut ouvrir sa fenêtre : un léger zéphir agitait mollement le feuillage jaunissant des tilleuls. Le mardi, le baromètre, souvent consulté, monta au beau fixe. Le mercredi, un zéphir plus léger s'endormait sur les branches. Le jeudi, un soleil ardent, un ciel d'Italie. Le vendredi, un léger zéphir agitait mollement le feuillage jaunissant des tilleuls. — Seigneur, s'écria la pauvre Marie, ayez pitié de moi ! un peu de vent, s'il vous plaît. —

Enfin , sur le soir , l'horizon fut d'un bon augure par ses couleurs ardentes ; la nuit , M^{me} de D... se leva et alla interroger le baromètre , qui descendait passablement , et le ciel qui se barbouillait un peu. Elle fit ses préparatifs sans bruit pendant que son mari dormait de toutes ses forces. Le matin , le vent s'éleva avec assez de violence ; on était à l'équinoxe , il devait durer au moins jusqu'au soir. La belle comtesse alla réveiller son mari. — Mon cher ami , tu ne sais pas ? j'ai rêvé toute la nuit au pèlerinage de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Il n'y a que trois lieues ; je veux que tu m'y conduises aujourd'hui. D'ailleurs il faut bien promener un peu ton bon cheval et ton beau cabriolet. C'est décidé , n'est-ce pas , méchant ? — Là-dessus M^{me} de D... embrasse presque tendrement son mari , qui ne sut que répondre à cela : — Ah ! petite fée , chaque fois que tu me parleras de cette façon , je n'aurai qu'un mot à dire , un *oui* avec un accompagnement de baisers. Cependant aujourd'hui j'ai des regains à faire rentrer , car la pluie vient après le beau temps. Ouvre donc la fenêtre , que je voie le ciel. — Il fera le plus beau temps du monde ; il y a bien quelques petits nuages au ciel , mais ce n'est rien , en vérité. — Eh bien ! que ta volonté soit faite , comme de coutume ; tu sais que je ne te refuse rien , sournoise ! — Sans plus tarder , la jolie comtesse fit atteler le cheval au cabriolet. Comme elle se coiffait , le comte lui dit avec surprise : « Quoi ! tu mets ton chapeau de paille d'Italie ; tu vas le gâter , ma chère ; tu n'es guère raisonnable. — Tu m'ennuies ; ce chapeau n'est déjà plus à la mode : d'ailleurs je t'ai déjà dit que les chiffons ne te regardaient pas. — Au moment de monter en voiture , le comte voulut se raviser. Le vent , de plus en plus intense , annonçait de la pluie , le regain était sec. Loin de l'œil du maître tout irait mal ; enfin il parla de retarder le pèlerinage. M^{me} de D... trouva d'excellentes raisons à opposer : les grandes pluies allaient venir ; on ne pourrait aller au pèlerinage que par des chemins de traverse , ces chemins seraient mauvais ; et puis les plaintes et les prières. Enfin on partit. La comtesse était rêveuse. — Vous êtes pensive , Marie ? — C'est vrai ; que voulez-vous , quand on va en pèlerinage. — Le comte , pour la distraire , lui fit remarquer , en passant , ses champs de luzerne , ses vignes , ses bois et la fumée de sa fabrique de sucre et de briques. Sur la montagne , non loin de Saint-L... , la comtesse dénoua d'un air d'insouciance

les rubans de son chapeau. — Dites-moi, Henri, est-ce que vous n'avez pas une terre sur cette montagne? — Mais, oui, en vérité, vingt-sept arpents, là bas vers ce buisson. — M^{me} de D... n'en demandait pas davantage. Elle passa sa tête hors de la voiture et fit semblant de regarder les vingt-sept arpents; une bouffée de vent vint à propos s'engouffrer dans son chapeau. — O mon Dieu! s'écria-t-elle en dégageant sa tête, mon chapeau qui s'envole au vent. — Je vous l'avais bien dit, madame, de ne pas mettre ce chapeau-là, vous n'avez jamais eu le sens commun. — Henri, ce n'est pas l'heure de me gronder; de grâce, courez après mon chapeau. — Le mari, tout emporté par la colère, saute sur le chemin et poursuit à travers champs le chapeau emporté par le vent et par le diable. Le maudit chapeau va plus vite que lui; il court, il tempête. La comtesse ne perd pas de temps; elle secoue les guides, elle donne au cheval quelques coups de cravache, et la voilà qui s'enfuit de son côté vers Saint-L... Le pauvre mari n'en pouvait plus; enfin, le chapeau s'arrête contre un buisson. Mais au même instant le comte s'aperçoit que son cheval s'enfuit. — Ah! mon Dieu, il aura pris le mors aux dents. Ma pauvre femme! elle va mourir de peur. — Il ramasse le chapeau avec un mouvement de rage et se remet à courir de plus belle. Une heure après il arrive à Saint-L... à moitié mort. — Dieu soit loué, dit-il en voyant son cabriolet devant l'auberge de la poste, il n'y a pas grand mal. Mais où est Marie? La pauvre femme! on l'aura trouvée évanouie. — Il entre, le chapeau de la comtesse à la main, et d'une voix altérée il demande où est sa femme, tout en jetant un regard inquiet sur le lit de l'auberge. — Madame la comtesse est partie, monsieur le comte. — Partie! et où donc est-elle allée?

Depuis un an le comte de D... n'a pas eu de nouvelles de la comtesse. Il se console avec assez de philosophie. Seulement, parfois, le soir, en se retrouvant seul dans la sombre solitude de son château, il se demande en soupirant : Où diable est-elle allée?

A. H.

A LA FRANCE.



Enthousiasme , ardeur , nobles élans de l'âme ,
Vous embrasez nos seins de votre vive flamme ;
Mais quand elle est éteinte , ah ! le cœur attristé
Retombe encor plus bas dans son obscurité ;
Et plus l'acte passé fut brûlant et sans borne ,
Plus le calme présent lui semble froid et morne.
Frères , la vie humaine est travail et devoir :
C'est là , là seulement , frères , qu'il faut la voir.
Travail , devoir , hélas ! votre flamme est moins belle ,
Elle a bien moins d'éclat , mais elle est éternelle.
Ceux qui pratiqueront vos modestes vertus
Auront la paix de l'âme et ne souffriront plus ;
Ils braveront les traits de la noire misère ,
Car c'est là le bonheur s'il existe sur terre.
O mes concitoyens ! je chanterai la paix ,
La paix et le travail , la paix et ses bienfaits ,
Tenant dans ses deux mains la corne d'abondance
Et de tous ses trésors inondant notre France ,
Et mûrissant , au bruit des agrestes chansons ,
Non moins que le soleil , la vigne et les moissons ;
Et , dussé-je à vos yeux n'être pas populaire ,
O mes concitoyens ! je flétrirai la guerre ,
Renfermant la rapine et le meurtre en ses flancs ,
Et prête à dévorer vos malheureux enfants ,
La guerre aux mains de flamme , aux angoisses amères ,
La guerre et ses fléaux si détestés des mères !

Mais si de l'ennemi les sombres bataillons
 Venaient dans leur orgueil menacer nos sillons,
 On verrait le poète, épris d'un saint délire,
 Au mur de son foyer suspendre enfin sa lyre,
 Et, suivant le devoir au glorieux chemin,
 Sortir de sa maison un fusil à la main,
 Fermant sa bouche au chant, ainsi que son oreille,
 Et laissant sur les toits babiller la corneille;
 Car la guerre est un fait que l'on ne chante pas,
 Mais que l'on accomplit en face du trépas.

En sommes-nous donc là ? Non ; le destin contraire
 Nous menace aujourd'hui d'une plus triste guerre.
 Que vois-je ? des partis qui se donnent la main,
 Au risque s'il le faut de s'égorger demain ;
 Un prêtre secouant au milieu de la ville
 La torche incendiaire et la guerre civile,
 Et tenant à la main, comme aux jours d'autrefois,
 Le brandon de discorde en place de la croix ;
 Des hommes qui pleuraient et qui portaient naguère,
 Quand le ciel souriait, les yeux baissés à terre,
 Les levant aujourd'hui, rayonnant d'un espoir
 Que sans frémir, hélas ! on ne peut entrevoir ;
 Et tirant, sans respect pour sa noble souffrance,
 Chaque pan du manteau de notre pauvre France ;
 Si bien qu'elle sera, dans le jour du danger,
 Seule et nue et sans force aux yeux de l'étranger,
 Qui contemple de loin la grande abandonnée,
 Et se dit dans son cœur : Ah ! son heure est sonnée !
 Puis prenant son essor en ce funeste jour
 Étendra sur nos flancs sa serre de vautour.
 Ah ! prenez donc pitié de son angoisse amère,
 Et vous tous, ses enfants, embrassez votre mère,
 Et confondez-vous tous dans la belle unité,
 Fille de sa sagesse et de sa liberté.
 Des provinces du sud, de celles de l'aurore
 Et du septentrion, venez, venez encore ;
 Et, quand sa voix chérie enfin retentira,
 Dites tous à la fois : O France ! nous voilà ;

Sous la même bannière , armés des mêmes armes ,
Nous venons tous ici pour essuyer tes larmes ,
Et , s'il le faut encore , à ton appel puissant ,
Dans tes larges sillons répandre notre sang.
Frères , tout jusque-là ne serait qu'anarchie
Et que coups de poignards au cœur de la patrie ,
Et que déchirements , et que calamité ,
Sans honneur ni profit pour votre liberté.
Si le gant est jeté , si la guerre est jurée ,
Frères , serrons nos rangs pour la cause sacrée ;
Comme un faisceau d'acier , soyons tous réunis ,
Et que Dieu soit en aide à notre cher pays !

ANTONI DESCHAMPS.

LE TASSE A FERRARE.



C'est une ville triste, déserte, que Ferrare, au milieu de sa grande plaine nue et marécageuse; et le voyageur la traverserait indifférent, si elle n'avait ses souvenirs, son château ducal, son église de Saint-Benoît et ses fresques du Bastianino. Mais qui peut voir Ferrare sans se rappeler la *città bene avventurosa* de l'Arioste, et le Tasse, et l'hôpital Sainte-Anne, et le château des Hercule et des Alphonse? Le château ducal de Ferrare a un caractère à lui, saisissant et original : ce n'est point la lourde et noire masse du palais Pitti de Florence, ce n'est point un temple grec aux colonnes de marbre, aux riches mosaïques, comme le palais de Gênes; votre œil ne retrouve plus ici les lignes pures et académiques de Palladio, et il ne s'y perd plus dans un labyrinthe de pilastres et de figurines comme au palais Bevilacqua de Vérone. Vous souvient-il de cet enfant de l'Orient, jaune comme un Maure, paré de dentelles comme une *signora*, qui est venu s'ébattre sous le beau ciel vénitien, et qu'on appelle le palais du doge? Le château ducal de Ferrare n'est pas si beau peut-être, mais c'est autre chose; c'est la chevalerie avec toute la féerie de ses souvenirs, ses grandes douves, ses légers ponts-levis, ses hauts machicoulis supportant des balustres taillés à jour, ses pavillons carrés et ses donjons pointus. Ce n'est point une bastille aux fenêtres grillées et aux salles ténébreuses, comme il en fallait aux républicains de Florence; ici tout est élégance et gaieté, tout est poésie; les créneaux eux-mêmes et les sarbacanes y sont festonnés comme du lierre. Ce château a vu des tournois, des passes-d'armes, de joyeuses scènes d'amour.

Or, lorsque le Tasse arriva à Ferrare, le 31 octobre 1565, tout Ferrare était en joie ; ce n'étaient, dans les longues et larges rues, que mascarades, foule tumultueuse et voix bruyantes. « La ville entière, nous dit-il, était comme un brillant théâtre, où événements singuliers, acteurs richement vêtus, pompe de décors et de lumières, se réunissaient pour enchanter l'imagination et fasciner l'œil (1). » Ferrare s'amusait quinze jours à l'avance : dans quinze jours devait arriver Barbe d'Autriche, et c'était un grave événement qu'une fille d'empereur, qu'une noble dame qu'on avait appelée reine dès le sein de sa mère, venant épouser le sire de Ferrare. Aussi grands et petits allaient-ils par les rues affairés et joyeux, et Torquato, perdu dans la foule, ne trouvait visage à qui parler. Le cardinal d'Este ouït dire néanmoins la venue du jeune homme, et il l'accueillit noblement. Il ne voulait pas qu'un beau génie comme le sien s'étiolât dans les antichambres ; toute latitude lui était laissée pour l'accomplissement des devoirs de sa charge, et, s'il était appelé à Ferrare, c'était afin d'y occuper le haut rang qui lui était dû. Le duc Alphonse fut également gracieux et prévenant pour le Tasse.

Pendant le cardinal partit avec toute sa cour pour aller au-devant de la princesse. Barbe d'Autriche vint de Trente à l'île du Belvédère, et là, de fraîches gondoles parées de fleurs prirent la troupe joyeuse, qui bientôt après fit son entrée à Ferrare. Il y avait là de nobles hommes et de grandes dames, la duchesse de Mantoue, la princesse de Molfetta, le cardinal de Verceil, le saint cardinal Charles Borromée, et des Bentivoglio, des Gianluca, des comtes de Movellara et de la Mirandole. Durant cinq jours, les danses et les tournois se succédèrent, puis il y eut un *temple d'amour* avec machines et comparses, évolutions savantes, audacieux défis, lutttes corps à corps et toute la science chevaleresque. Mais tout à coup survint la nouvelle de la mort du pape ; les cardinaux partirent pour Rome, et Torquato, qui n'avait que faire au conclave, resta bien établi au beau palais de Ferrare.

Or, Alphonse avait deux sœurs : l'aînée, Lucrece, avait cette

(1) Voir les œuvres du Tasse : *il Gianluca, overò delle maschere*.

beauté qui n'est pas seulement un jeu de la nature, comme à quinze ans, mais qui fait réfléchir à des traits charmants tout ce que l'âge mûr donne de nobles et hautes pensées à un grand cœur (1). Sa bienveillance allait au-devant de la crainte, et jamais nul refus de sa bouche ne venait glacer la prière. Elle avait été chantée par le Tasse dans le *Rinaldo*; aussi le distingua-t-elle bien vite. Elle l'appela chez elle, l'honora plus qu'aucun de ses anciens serviteurs, et le Tasse devint comme le héros de cette petite cour, où venaient les Pii, les Contrari, les Tassoni, les Vasano, les Villa, l'éloquent père Panigarola, Montecatini le philosophe, le spirituel mais fade Guarini, le savant médecin Parolaro, et ce que l'Italie avait en général d'hommes plus célèbres. C'est là qu'il vit pour la première fois la seconde sœur du duc, Éléonore; cette princesse était à peine remise de la maladie qui l'avait empêchée de paraître aux noces de son frère. Plus jeune que Lucrèce d'une année, elle était avenante comme elle; les poètes disaient que c'était *un temple de chasteté*, qu'elle était *née avec les Grâces*, et ils disaient vrai, car il y avait dans sa démarche, dans ses paroles, et jusque dans son sourire, un charme et une modestie incomparables. Le Tasse avait vingt ans, il fut épris et il chanta :

« Comme on voit Phébus, s'écria-t-il, rendre quelquefois les nuées plus blanches et plus pures, et darder du milieu d'elles de moins puissants rayons, ainsi ton beau nom brillera dans mes vers obscurs et fera resplendir leurs ténèbres de sa lumière; car, si on ne te voilait en partie, si on ne tempérerait l'indicible vertu de tes feux, il n'est pas d'œil qui, en te fixant, ne fût pas ébloui et altéré. » Puis, poussant jusqu'au délire son extase poétique : « Si l'éclat de tes deux soleils, ajoutait-il, n'était diminué (par la maladie), si la flamme qui brûle sur la neige de tes joues ne s'était refroidie, les nations eussent été consumées et réduites en cendres (2). »

Dans quel égarement se perdait le petit Tasse, *il Tassino*,

(1) Lucrèce avait alors trente-un ans, et Éléonore trente.

(2) Incenerite et arse
Morian le genti.

comme on l'appelait encore? Qui pourrait retrouver dans ces élans désordonnés d'une ambitieuse imagination la grâce naïve de ses poésies anciennes? Où donc est cette jeune fille, cette autre Laure, comme la fille du seigneur de Nove, qui lui apparaît à cet âge où le cœur n'est pas encore sur ses gardes (1)? Où sont ses cheveux d'or, le zéphyr de sa parole, et les blancs cygnes qui chantaient lorsqu'elle nageait dans les eaux limpides? Torquato a vu les palais, comme Thyrsis dans l'*Aminte*; autour de lui se sont pressées de chastes déesses, des nymphes charmantes, aussi nombreuses que les perles de la rosée que la jaune Aurore répand sous les pas des immortels; il a vu Apollon et les Muses, et il s'est senti grandir; il s'est senti plein d'une divinité inconnue. Adieu donc, rêves du Mincio, beau pays de Laure! Torquato effeuillera désormais les fleurs comme Thyrsis devant les héros et les déesses, et fera fumer l'encens sur leurs autels.

C'est donc dans le palais de mesdames Lucrece et Éléonore que s'écoule désormais la vie du Tasse; c'est chez elles que le Tasse vient de préférence lire les vers de son *Godefroy* à mesure qu'il les compose, et c'est là que les courtisans s'assemblent le plus souvent pour l'applaudir. Mais en même temps qu'il poursuit son grand ouvrage, sa verve se répand en ballades et en sonnets avec une fécondité tout italienne. Les médecins défendent-ils à Éléonore de chanter, il se plaint avec amertume du cruel destin qui le prive de si doux accords, car eût-on pu désirer un autre paradis, si on avait entendu la voix d'un ange, comme déjà on voyait le visage d'un ange? Éléonore brode-t-elle, le Tasse célèbre aussitôt les merveilles de sa belle main, qui transperce en même temps la soie et les cœurs, et sème son ouvrage de dessins aussi

(1) Laure Peperara. — La critique historique doit beaucoup à M. Rosini pour le talent avec lequel il est parvenu à jeter quelque lumière sur les parties obscures de la vie du Tasse, à l'aide seulement de ses lettres et de ses poésies. C'est lui qui a découvert, dans les sonnets et les ballades des premières années du Tasse, cette Laure Peperara, dont le nom s'y reproduit sans cesse sous une forme symbolique, comme celui de Laure de Nove dans les sonnets de Pétrarque. — Voir le *Saggio storico sugli amori di T. Tasso*.

charmants, aussi habilement disposés, que le sont les étoiles durant la nuit obscure.

« Dans tes jeunes années, disait-il à Éléonore, tu ressemblais à la rose purpurine, qui aux chauds rayons n'ouvre pas encore sa corolle, mais se cache sous sa verte enveloppe comme une timide jeune fille;

» Ou plutôt tu étais (car on ne peut te comparer rien de mortel), tu étais comme la céleste Aurore, qui dore les monts, fait étinceler la rosée en mille perles dans la campagne, et se lève radieuse au milieu d'un ciel serein.

» Or, ton été n'a rien enlevé à ton printemps, et jeune beauté sous de riches habits ne peut te vaincre, ni t'égaliser même, toi, simple et négligée.

» Ainsi la fleur est plus belle lorsqu'elle déploie à la brise ses feuilles parfumées; et le soleil lance plus de flamme et de lumière à son midi qu'à son matin (1). »

Lucrèce, la première bienfaitrice du Tasse, n'était pas non plus négligée par lui; il célébrait sa beauté, sa chasteté, sa bienveillance; mais on voit qu'en parlant de la sœur d'Éléonore, un sentiment particulier le domine: « Que celui qui veut s'élever de la terre au ciel, lui dit-il, contemple sans cesse la beauté qui reluit en vous, et la prenne pour son guide; mais que son regard soit comme celui de l'aigle, qu'il soit pur de la boue de ce monde, car un œil malsain ne pourrait supporter l'éclat d'une telle lumière. » Ici ce n'est plus de l'amour, c'est de la reconnaissance, c'est du respect.

Lucrèce épouse, au mois de février 1570, François-Marie de la Rovère, fils du duc d'Urbin; c'était un ancien ami, un compagnon d'études du Tasse; aussi Torquato ne l'oublia-t-il pas dans cette circonstance; il fit descendre l'*antique hyménée du Parnasse*, et il chanta la vertu des époux, qui brillait plus

(1) Ce sonnet, le chef-d'œuvre peut-être du Tasse dans ce genre de poésie, fut imprimé, ainsi que beaucoup d'autres, pour la première fois, pendant la captivité du Tasse et sans sa participation. Les éditeurs le donnèrent alors comme adressé à la duchesse d'Urbin; mais une fois libre, Torquato effaça cette suscription et y substitua celle-ci: *Alla sua donna*. — Voir l'édition de Brescia, *appresso Marchetti*, 1592-95.

que l'or, les rubis et la pourpre, dont tout Ferrare était orné. En récompense, il eut beaucoup de *faveurs et quelques dons*.

M^{me} Éléonore se trouva, par le départ de sa sœur, présider seule à cette réunion d'hommes distingués et de beaux esprits qui s'assemblaient dans l'appartement des princesses. La position du Tasse n'en devint donc que plus difficile, la protection toute bienveillante de M^{me} Lucrece lui manquant contre les médisances de la cour. Il le sentait, mais n'en courait pas moins aveuglément au-devant des périls qui le menaçaient.

« Si tu as lu l'histoire de Phaëton et d'Icare, écrivait-il vers cette époque, tu n'ignores pas que l'un tomba dans ce fleuve (le Pô) pour avoir voulu porter la lumière du jour et ceindre son front des rayons du soleil; et que l'autre disparut dans la mer pour s'être élevé d'un vol trop hardi sur des ailes de cire. Ainsi il arrive de ceux qui osent tenter dans le ciel des routes inconnues; mais qui peut s'effrayer d'une entreprise audacieuse, si l'amour lui donne des forces? le ciel lui-même n'est-il pas enchaîné à ses lois? l'amour n'a-t-il pas fait descendre des célestes voûtes Diane toute brûlante d'une passion terrestre, et n'a-t-il pas enlevé au ciel le bel enfant de l'Ida? »

Diane, Ganymède! c'était toute une idolâtrie!

Éléonore accueillait toujours favorablement le Tasse; mais, modeste, retenue, pleine du sentiment de sa dignité, religieuse par conviction et par habitude, y avait-il autre chose dans cet accueil que la bienveillance naturelle à une femme distinguée pour un génie supérieur? Nul n'aurait osé le dire. De là les perplexités du Tasse, de là son embarras pour faire prendre au sérieux des vers que l'on se plaît à considérer comme des caprices purement poétiques. Mais, d'un autre côté, n'est-il pas au service du cardinal d'Este? n'est-il pas bien vu d'Alphonse? ne sait-il pas comment se venge l'honneur italien, surtout lorsque l'offensé est un prince? Aussi cherche-t-il à déguiser sa pensée sous mille circonlocutions et périphrases; aussi la prose et les vers qu'il destine à la princesse portent-ils le plus souvent une suscription menteuse; c'est à Lucrece Bendidei, c'est à la comtesse San-Vitale, qu'ils paraissent adressés; mais en même temps il leur parle de leur *sein royal*, comme s'il craignait qu'Éléonore elle-même pût s'y tromper.

Éléonore se tait; alors il marche plus avant, car il est frappé

de cécité. Il fait redire à tous les modes de la poésie les louanges de sa dame ; son imagination exaltée ne connaît plus de règle ; il feint d'avoir pénétré dans l'appartement de celle qu'il adore ; il lui a présenté le miroir ; il lui a volé un ruban pour l'offrir en holocauste à l'amour ; il lui demande de ses cheveux, et elle lui en donne ; il va plus loin encore. Mais jetons un voile sur des peintures voluptueuses, sur des détails cyniques, le Tasse n'y était plus ! Dans le travail de son esprit, il osait mettre en scène cette dame mystérieuse : « Va-t'en, lui faisait-il dire, si le départ t'est pénible, soit prompt à revenir, et garde en attendant l'une et l'autre clé de mon cœur. » Or, ces vers étaient partout ; imprimés pour la plupart dès 1566, il n'était personne à Ferrare qui n'aimât à se bercer de leur ravissante mélodie. Maintenant, que le nom de la dame des pensées du Tasse vint à se découvrir, et l'honneur de la princesse, d'une princesse respectée, était compromis ; qu'advierait-il alors du poète ? Le Tasse marchait sur un volcan, car déjà on murmurait par les rues de Ferrare d'étranges choses ; déjà Guarini avait dit à Laure Peperara, la première amie du Tasse : « La lyre qui longtemps osa gazouiller plutôt que chanter vos vertus, est muette aujourd'hui pour vous. Ses premières amours se sont évanouies ; elle se flatte aujourd'hui de belles espérances et nourrit un vain désir. »

Cependant Torquato partit pour la France avec le cardinal d'Este ; il y passa toute l'année 1571, mais rien ne put détourner son esprit de la pensée qui le dominait. De retour à Ferrare, tantôt il prie humblement, tantôt il se plaint avec amertume ; c'est alors qu'il s'écrie : « Je puis bien me taire, et je me tairai ; mais que je fasse disparaître le sang de mes plaies, que j'arrache le feu à la vive lumière ! non, qu'elle ne le demande pas, car c'est impossible ! elle a enfoncé trop avant ses traits poignants ; elle a amassé trop d'ardeur dans un petit lieu (*troppo ardore accolse in picciol loco*). Si le feu paraît, qu'elle s'en prenne à la nature et à elle-même ! » Alors il trace le gracieux portrait de Sylvie, dont les paroles sont plus douces que le murmure d'un lent ruisseau sur les cailloux, ou que le souffle de la brise dans le feuillage, mais dont le cœur est dur comme l'acier et le diamant ; qui, aux prières d'amour, rougit, baisse les yeux et semble tout à la fois irritée et con-

fuse; et à qui les jeunes filles chantent : *L'Amour est un dieu charmant; change, change d'avis, folle que tu es*. Sans doute Sylvie, jeune et capricieuse enfant, n'était point cette haute dame (*alta donna*), cette royale Éléonore chez qui *avril avait déjà fait place à juillet*; mais, en faisant parler Sylvie, ne se souvenait-il pas d'Éléonore?

Le Tasse semble dominé vers cette époque par une tristesse inquiète et jalouse; on dirait un amant piqué. Il va passer plusieurs mois près de la duchesse d'Urbino, à Pesaro, cesse d'entretenir aucune relation avec la princesse Éléonore; puis tout à coup il se ravise, il lui adresse une lettre et un sonnet. La lettre est embarrassée; le Tasse s'imagine qu'Éléonore préfère désormais à ses vers ceux des beaux-esprits de Ferrare, de Guarini sans doute; il se plaint de la *pauvreté de sa fortune*, se croit oublié, et envoie à la princesse, afin de se rappeler à son souvenir, un sonnet qu'il a *composé, non pas pour lui (alors peut-être serait-il coupable)*, mais à la demande d'un *pauvre amant* qui, ayant été quelque temps irrité contre sa dame, aujourd'hui est forcé de se rendre et d'implorer merci.

Les vers du sonnet sont aussi humbles que les paroles de la supplique :

« Je crie merci, je tends ma main languissante, je ploie le genou, je présente mon sein nu; si elle veut le combat, que la pitié combatte pour moi; que la pitié m'obtienne la palme ou tout au moins la mort; mais si une larme vient à couler de ses yeux, ma mort sera une victoire, mon sang sera un triomphe! »

M^{me} Éléonore versa-t-elle la larme qu'implorait avec tant de passion le malheureux poète? Je ne sais; mais, revenu à Ferrare, Torquato se montra plus assidu que jamais auprès de la princesse: — « Que ne peut le temps? avait-il dit dans l'*Aminte*. Que ne peut un fidèle et importun amant par son humble servage, sa soumission si méritante et ses prières? » — Il suppliait donc, il servait, je ne sais s'il importunait. Ses sentiments depuis longtemps, au reste, ne pouvaient plus être un secret pour la princesse; son cœur n'était-il pas à nu? Dernièrement encore n'avait-il pas tout dit dans l'épisode d'Olinde?

Le Tasse avait écrit cet épisode depuis son retour de France; il l'avait rattaché comme un hors-d'œuvre au second chant de sa *Jérusalem*. Après avoir parlé des chrétiens qui se trouvaient

dans la ville sainte. : « Il y avait parmi eux, ajoutait-il, une vierge d'une *virginité déjà mûre*; ses pensées étaient *hautes et royales*, et elle avait une grande beauté; mais elle n'y prenait garde qu'avec cette simplicité dont le charme embellit encore la pudeur. Seule et négligée, elle fuyait les regards et les louanges; mais le mystère ne peut couvrir éternellement de ses voiles une beauté digne de paraître et d'être admirée. Et toi, Amour, tu ne le voulus pas, tu la révélas aux désirs d'un adolescent (*giovinetto*) Elle s'appelle Sophronie, et il s'appelle Olinde; leur patrie est la même, et ils professent la même foi; il est modeste autant qu'elle est belle; il *désire beaucoup, espère peu, et ne demande rien; il ne sait se découvrir ou il n'ose*. Mais elle, *ou elle le méprise, ou elle ne le voit pas, ou elle ne prend pas garde à lui*. Ainsi *jusqu'à présent* le malheureux a servi sans être aperçu, étant ou mal connu ou mal agréé. » Et le poète disait le dévouement d'Olinde, sa persévérance inébranlable qui affronte jusqu'à l'échafaud pour se réunir à celle qu'il aime, leurs transports lorsqu'un peu de reconnaissance et d'amour vient toucher le cœur de Sophronie; il disait tout cela, au milieu des larmes de ceux qui l'écoutaient, à la vierge d'une *virginité déjà mûre*, qui voulait bien l'admettre à sa *haute et royale* familiarité (1).

(1) L'allusion me semble ici évidente, et elle a paru telle aux plus célèbres commentateurs du Tasse, parmi lesquels il me suffira de citer Ginguené, Serassi et Rosini. Cependant M. Valery, dans son *Indicateur italien*, liv. VII, ch. xiv, a nié cette allusion, s'appuyant sur les *lettres inédites* du Tasse, qui, d'après lui, la contredisent formellement. « Selon l'énergique expression du Tasse, ajoute-t-il, elle doit être considérée comme un *cancaro ai pedanti*. » Mais alors comment Serassi, qui avait copié de sa main toutes les lettres inédites; comment M. Rosini, qui les a publiées, ont-ils pu persister à soutenir l'allusion? J'ai lu avec un grand soin les lettres inédites du Tasse, et je n'y ai rien vu qui puisse justifier l'assertion de M. Valery. Les mots *cancaro ai pedanti*, extraits de la lettre V, doivent, dans mon opinion, s'adresser non pas à Sperone, qui approuvait l'épisode d'Olinde, mais à ceux qui ne l'approuvaient pas, à Antoniano par exemple, qui le trouvait *troppo vago*. C'est sur ce point-là seulement que la question était engagée, et alors rien de plus clair que la phrase du Tasse :

Or, pendant que le Tasse se plaisait à chanter la *simplicité* d'Éléonore et la *magnanimité* d'Alphonse, Ferrare et sa cour brillante lui devenaient à charge. L'éclatant succès de son *Aminte*, l'amitié expansive du duc, les faveurs qu'il recevait des princesses lui avaient suscité, parmi les chevaliers et encore plus parmi les littérateurs, une tourbe inquiète de jaloux et d'ennemis. On épiait ses démarches, ses visites à M^{me} Éléonore étaient comptées, on interceptait ses lettres, et tout était mis en œuvre pour le perdre. Il était donc résolu, aussitôt qu'il aurait payé à Alphonse, par la publication de la *Jérusalem*, son tribut de reconnaissance, à aller vivre à Rome. — J'y suis décidé de toute manière, écrivait-il; je veux vivre à Rome, soit dans une bonne, soit dans une moyenne, soit dans une mauvaise condition, si la malignité de ma fortune est la plus puissante. » — Bientôt ce désir devient de plus en plus pressant chez le Tasse; les soupçons qui l'agitent, les perfidies dont il se voit entouré le fatiguent, l'épuisent, il court chercher quelque distraction au milieu de ses amis de Padoue, puis profite de l'année sainte pour se rendre à Rome. Rome était alors toute préoccupée des grandes solennités qui s'y célébraient; aussi les démarches du Tasse pour obtenir quelques faveurs, pour être placé près de quelque cardinal, furent-elles peu écoutées, et, en désespoir de cause, Torquato reprit tristement le chemin de Ferrare. Alphonse accueillit le poète avec la même cordialité, la même affection qu'autrefois; il voulut même l'attacher à lui par de nouveaux liens, en le nommant historiographe de la cour; mais le Tasse refusa: sa position *n'était plus tolérable*, écrivait-il à ses intimes, il avait besoin *de changer de pays*.

On était alors à l'hiver de 1576, hiver brillant et animé, où de nouveaux astres, pour parler de langage du temps, apparurent sur l'horizon de Ferrare! c'était la comtesse de Sala et la comtesse Éléonore de Scandiano, sa belle-fille. Dès l'âge de quatorze ans, la comtesse de Scandiano avait été célèbre; les poètes l'avaient chantée, *soit que le rire fît étinceler ses yeux et épanouir ses joues*, soit qu'elle *mariât son pied léger au*

« Dites au seigneur le jugement du Sperone sur l'épisode, et nargue aux pédants (*cancaro ai pedanti*). »

chœur des jeunes Parmesanes. Aussi fut-ce un événement que son arrivée à Ferrare. On ne parla pendant tout l'hiver que des cheveux *tressés en couronne* de la comtesse de Sala, et de la *petite lèvres à l'autrichienne* de la comtesse de Scandiano; toutes les imaginations des courtisans furent en jeu; Guarini prit sa *lyre*, et Torquato épuisa tout ce qu'il avait de volupté dans son âme pour célébrer cette beauté nouvelle.

Avait-il donc oublié Éléonore? ou plutôt n'écrivait-il ces vers brûlants qu'afin d'éloigner les soupçons du duc et peut-être d'éveiller un peu de jalousie dans le cœur de la sévère princesse? Guarini le pensait. — « Il se vante de deux flammes, disait-il, il serre et brise plusieurs fois un même nœud, et, *par cet art* (qui le croirait!), il fléchit les dieux en sa faveur. »

Éléonore avait à cette époque passé quarante ans; mais les assiduités du Tasse ne diminuaient pas. Il s'en serait pris volontiers aux étoiles dans une *lettre amoureuse écrite sur les instances d'autrui*, sorte de voile diaphane dont il avait coutume de couvrir ses pensées. « Si l'amour était un effet de ma volonté, disait-il, je pourrais sans doute m'en accuser comme d'une faute très-grave (*gravissimo*) et d'une grande témérité, *n'ayant pas craint de placer mes pensées aussi haut*; mais l'amour venant chez moi de l'influence des étoiles ou de la puissance de votre beauté, je ne sais à qui l'imputer, du ciel ou de votre seigneurie. Je vous supplie de rejeter mes fautes sur la fortune, le destin, le ciel, vos charmes, vos vertus elles-mêmes, et permettez qu'avec ou sans votre concours je vous aime et je vous serve, entraîné que j'y suis par tant de raisons insurmontables que les obstacles ne feraient qu'irriter. »

Le voilà donc toujours *aimant et servant*; il passe onze jours avec la princesse à Consandolo, s'applaudit des largesses qu'il en reçoit; mais en même temps des accents pleins d'amertume bondissent de son cœur; il se plaint de ses *longs tourments* et de *l'encre qu'il dépense en vain* (1).

Au milieu de ses peines et des persécutions de ses ennemis, le Tasse cherche quelquefois à s'étourdir par des pensées folles. — « Très-humoriste et très-révérant seigneur, écrit-il à Luc

(1) E de miei spesi indarno inchiostri.

Scalabrino , pour tout ce qui n'est pas contraire au christia-
nisme , je veux être complètement épicurien , et je dis : *Pereat
qui crastina curat*. J'étudie quelques heures; le reste du temps,
je le consume à rire , chanter , bavarder , voir mes amis , mais
en petit nombre , car je dois vous dire que je me tiens sur mon
roide. Il n'y a pas de baron ni de ministre du duc , pour grand
qu'il soit , qui me trouve prompt à lui rendre hommage. Il n'est
pas jusqu'au *très-haut* , qui , s'étant aperçu de ma gravité , ne
me prévienne par ses courbettes , et je lui réponds avec une telle
majesté et un tel sang-froid qu'on dirait vraiment que j'ai été
élevé en Espagne. La foule dit : — D'où lui vient un front si
allègre et tant de prépondérance? A-t-il donc trouvé un trésor ?
— Deux fois, depuis mon retour de Rome, j'ai été invité à dîner,
et je dois vous dire que je me suis fait prier; puis , sans difficulté
aucune , j'ai accepté le pliant au haut bout de la table. J'ai fait
considérer ma naissance par trois astrologues , lesquels , sans
savoir qui j'étais , m'ont représenté d'une seule voix comme un
grand homme dans les lettres , me promettant très-longue vie
et très-haute fortune; et ils ont si bien deviné les qualités et les
défauts que je me connais à moi-même, soit dans ma complexion,
soit dans mes habitudes, que je commence à tenir pour certain
que je deviendrai un grand homme. Aussi je tranche du grand ,
comme si j'avais déjà atteint le faite. Tous les trois m'ont dit
que je recevrais de grands bienfaits des dames. Or , hier il me
vint une lettre de la duchesse d'Urbin , qui me proposait d'em-
ployer pour moi tout ce qu'elle avait d'autorité auprès de son
frère, encore bien que je ne le lui eusse point demandé. Aujour-
d'hui M^{me} Éléonore m'a dit , hors de tout propos , que jusqu'à
présent elle avait été peu riche, mais que, l'héritage de sa mère
commençant à lui donner de l'aisance, elle se proposait de m'aider.
Je ne demande, ni ne demanderai , ni ne rappellerai rien à elle
ou au duc. Si l'on fait quelque-chose, je serai reconnaissant de
la moindre grâce et j'accepterai volontiers. — Pour en revenir
à la duchesse d'Urbin , elle me plaisait ces jours derniers sur
ma lenteur à imprimer; elle me l'écrivait aujourd'hui ouvertement,
et paraît être mécontente de ces retards. Cela me fait venir un
peu d'humeur , la moutarde me monte au nez , et joignez à cela
l'indignation qu'excitent en moi les aboiements éternels de quel-
ques braques qu'on lance à mes trousses du matin au soir.

Mais laissons tout cela à qui commande; quant à moi, il me plaît de mépriser de pareilles taquineries et d'avoir bonne espérance. »

Lettre bizarre et où se révèle toute l'incohérence des pensées qui agitaient alors la tête du Tasse.

Le comte Ferrant Tassonne emmena Torquato passer les fêtes de Pâques 1576 à son gouvernement de Modène, mais l'absence du poète fut mise à profit par ceux qui le haïssaient. Ils étaient nombreux, et cette hauteur, cette outrecuidance, dont le Tasse se vantait ingénument, n'avait pu que les multiplier. C'était d'abord le philosophe ministre Montecatini, le juif Ascanio Giral dini, les professeurs Patrizio et Bertazzolo (Bertazzolo était le chef du cabinet noir de Montecatini); venaient ensuite deux individus dont on ne trouve les noms que dans les lettres du Tasse, Maddalo et Brunello; et enfin le célèbre chevalier Guarini.

Guarini était un bel esprit, un homme à conquêtes, un prétentieux versificateur; il avait été grand ami du Tasse, mais rivalité de poésie et rivalité d'amour peut-être les avaient brouillés. Torquato l'avait attaqué vivement. « Il est inconstant et volage comme la feuille au vent, avait-il dit, nulle foi chez lui, nul amour; ses tourments sont supposés, il aime et il méprise tout ensemble... Veuille l'amour, ajoutait-il, qu'une *haute* beauté, qu'il *refuse à ses plus fidèles*, ne devienne pas la proie des infidèles et des pervers. »

La réponse de Guarini avait été pleine d'amertume. « Vois-tu comment cet homme qui aspire *vainement* à un but *trop élevé* affine ses dents en accusant les autres d'une voix menteuse? Amour, ne permets pas que son cœur, habitué aux larcins, enflamme, enchaîne une telle beauté, mais fais qu'elle soit le prix de mon affection chaste et fidèle. »

Or, pendant que le Tasse était à Modène, Brunello, à qui il avait confié maintes fois la clef de son appartement, s'y introduit une nuit avec un serrurier; il parvient à la chambre où sont les livres et les écrits du poète; il ouvre une cassette mystérieuse... Qu'y avait-il dans cette cassette? — C'est là que je gardais mes compositions, dit le Tasse, et une grande partie des lettres de Luc Scalabrino et de Scipion Gonzague. — Or, au nombre des compositions de Torquato, il s'en trouvait de tellement secrètes

qu'il avait recommandé par son testament de les brûler, s'il était mort pendant son voyage de France. Ces compositions furent divulguées sans doute, et, en effet, dans les éditions des poésies du Tasse faites par des spéculateurs durant son emprisonnement, on remarque diverses pièces que le Tasse, dès qu'il le put, fit disparaître de ses œuvres. L'une d'elles est un dialogue entre un amant et l'amour, dialogue imprudent, excusable, où, se jouant de la pudeur de celle dont il se dit épris, il représente sa *vertu languissante*; les autres sont deux sonnets intitulés : *par M. G. C. alla sua donna*, toujours la même suscription, le même voile qui ne cache rien ! Ces sonnets sont obscènes, et, ce qui est plus grave encore, c'est que la dame y semble de moitié dans les idées cyniques du poète. Certes, on ne peut s'étonner que, lorsque de pareils vers furent montrés à Alphonse, lorsqu'il put croire, par les sentiments connus du Tasse, qu'il y était question de sa sœur, de la respectée Éléonore, on ne peut s'étonner qu'il y ait eu chez lui une ébullition de colère difficile à maîtriser.

Mais les choses allèrent lentement ; il paraît que les ennemis du Tasse gardèrent quelque temps le secret ; car, revenu de Modène, il continua à être bien vu d'Alphonse, qui le *traita toujours comme son frère*. Ferrare n'en était pas moins pour lui comme un volcan qui pouvait à chaque instant faire explosion sous ses pas. Il s'était aperçu de la trahison, et mille idées sinistres venaient tourmenter son imagination tremblante. « Le rire, chez moi, ne passe pas la gorge, écrivait-il, et si le seigneur duc de m'avait donné un panier de douze bouteilles de bon vin qui m'a adouci le palais, je cracherais du fiel et de l'absinthe. »

Cependant Torquato découvrait sans cesse des perfidies nouvelles ; un ami auquel il confiait toutes ses pensées, et n'avait même pas entièrement caché le mystère de ses amours, répéta un jour diverses particularités de ces secrets dangereux. Le Tasse rencontra ce traître ami, qui paraît être Maddalo, dans la cour du palais ; une vive altercation s'élève entre eux ; le Tasse reçoit un démenti, il répond par un soufflet ; on s'élance de part et d'autre sur la place, les épées sortent du fourreau, mais au moment où Maddalo, blessé, se défendait à peine, trois de ses frères tombent sur le Tasse ; le Tasse lutte énergiquement sans

reculer d'un pas ; il atteint même d'un coup d'épée l'un des assaillants, et tous prennent aussitôt la fuite. Depuis lors on dit à Ferrare : *Avec la plume ou avec l'épée, nul n'égale Torquato.*

Con la penna e con la spada,
Nesson val quanto Torquato.

Cependant l'agresseur du Tasse avait cherché un asile à Florence, et ses frères s'étaient dispersés de côté et d'autre. Dans cette circonstance, le duc continua à témoigner de l'intérêt au poète ; il l'emmena avec lui à Lopare, et parla publiquement de l'estime et de l'affection qu'il lui portait. Mais ces assurances ne tranquillisaient point le Tasse ; son imagination avait reçu un choc trop violent pour qu'elle pût se calmer bien vite. Pour comble de tourment, il apprend qu'on lui a ravi sa *Jérusalem*, et qu'on l'imprime en cachette dans une ville d'Italie. Aussitôt il recourt au duc, qui s'empresse de prévenir ce malheur par son intervention auprès des divers gouvernements de la Péninsule.

On était aux derniers mois de 1576, et l'esprit de Torquato était tellement agité que le comte Tassone crut devoir chercher à le distraire en l'invitant à venir de nouveau à Modène : le Tasse s'y rendit, mais au lieu du calme qu'il espérait y trouver, il y rencontra de plus grands troubles encore qu'à Ferrare. Vainement le comte, la belle Tarquinie Molza et une société élégante et choisie lui font joyeuse fête : le Tasse est comme frappé. Pour accroître encore ses inquiétudes, on lui écrit que Scipion Gonzague, qui était *une autre partie de lui-même et la meilleure*, est maintenant las de lui, et que les louanges qu'il donne à sa *Jérusalem* ne sont que des ironies amères. Cette nouvelle apocryphe bouleverse le Tasse. On lui communique des vers d'Horace Ariosto, petit-neveu de l'Arioste, qui l'élève au-dessus de tous les poètes et lui donne la souveraineté du Parnasse toscan. Le Tasse craint que ce ne soit là encore une ironie, il hésite sur ce qu'il doit répondre, puis il le fait avec dignité et mesure.

De nouvelles angoisses attendent le malheureux poète à Ferrare ; il découvre que ses domestiques sont subornés ; puis des livres

prohibés par *l'index* sont introduits dans sa maison ; sans doute, c'est dans le but de le dénoncer au saint-office. Il fait alors un retour sur lui-même, se souvient des *paroles scandaleuses* qu'il a proférées au milieu de ses amis, et le trouble de son esprit est à son comble.

Il y avait déjà un an que le Tasse était en proie à des scrupules de conscience ; l'étude des sophistes grecs lui avait inspiré des doutes sur la création du monde et l'immortalité de l'âme ; l'incarnation du Verbe était un dogme mystérieux auquel il se soumettait avec peine, et il était devenu tout aussi *enclin aux doctrines luthériennes qu'aux catholiques*. Cette disposition d'esprit l'effraya ; il se rendit donc à Bologne en 1575, et se présenta à l'inquisiteur ; celui-ci l'examina à peine, trouva qu'il péchait plutôt *par mélancolie que par hérésie*, et lui conseilla de s'adonner davantage à la prière. Le Tasse devint, dès-lors, plus fervent, et sa foi, nous dit-il, se fortifiait de jour en jour, lorsque les livres prohibés vinrent renouveler tout à coup ses inquiétudes. Le Tasse s'adressa aussitôt aux cardinaux du saint-office, et les supplia d'obtenir pour lui du duc de Ferrare l'autorisation d'aller à Rome pour s'y laver de toute accusation, et satisfaire en même temps à ce que demandaient *son honneur et son repos*.

Le Tasse considérait, en effet, non-seulement son repos, mais sa vie même comme menacée à Ferrare ; le fer, le poison, il voyait cela partout, il craignait tout. Un soir, le 17 juin 1577, il se jeta, le couteau à la main, en présence du duc et de toute la cour, sur un serviteur de la duchesse d'Urbin, dont il avait à se plaindre. Alphonse le fit aussitôt saisir et enfermer dans une chambre du palais. « Je vous annonce, écrivait alors Dominique Veniero au grand-duc de Toscane, qu'hier le Tasse a été incarcéré pour avoir tiré le couteau sur un serviteur dans la chambre de la duchesse d'Urbin ; on l'a arrêté plutôt pour le soigner que pour le punir. Il croit avoir péché d'hérésie ; il craint d'être empoisonné ; tout cela lui vient sans doute d'un sang mélancolique pressé au cœur et fumant à la cervelle. C'est bien malheureux, quand on songe à ses hautes qualités et à sa bonté. » Cherchons ici à soulever le voile qui a longtemps couvert les véritables causes de la détention du Tasse. Suivant une tradition transmise de père en fils dans la famille Tassone, Torquato,

entraîné par un sentiment plus que platonique, aurait embrassé M^{me} Éléonore en pleine cour et devant Alphonse : peut-être cette tradition n'a-t-elle d'autre fondement que le dialogue de *l'Amant et de l'Amour*, où le poète s'applaudit d'avoir donné un baiser à sa belle ; ainsi l'a pensé le savant professeur Rosini. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que ce dialogue et les deux sonnets ne fussent définitivement venus à la connaissance d'Alphonse. Or, quelque partialité que l'on se sente pour le génie malheureux et égaré, il faut bien se représenter le siècle où il vivait et la position qu'il s'était faite. Au xvi^e siècle et en Italie, les outrages à l'honneur d'une famille ne se lavaient que dans le sang. Le poison, une broche ardente pour vous crever les yeux, ou d'horribles mutilations en faisaient le plus souvent justice. Il y avait à peine un an qu'Éléonore de Tolède avait été poignardée par Pierre de Médicis, son mari, et Isabelle de Médicis étranglée par le duc de Bracciano, sur des soupçons d'infidélité. Or, de pareils supplices ne pouvaient-ils pas menacer celui qui avait osé profaner dans ses vers l'amitié de sa bienfaitrice ? Alphonse était prince, il était Italien ; il avait été le protecteur du Tasse ; il avait de grandes raisons de croire à la chasteté de sa sœur, et voilà qu'on lui montre des vers de son favori, de son ami, où cet ami représente une haute dame comme ayant eu pour lui de basses complaisances. Le nom n'y est pas, mais les courtisans qui l'entourent, mais l'assiduité du Tasse chez la princesse, les vers qu'il a cent fois composés pour elle, tout ne lui dit-il pas qu'il s'agit d'Éléonore ? Que fera-t-il ? Livrera-t-il à la publicité ces poésies coupables, pour mieux se donner le droit de frapper ? Mais alors l'honneur de la princesse est compromis. Il faut donc enfouir ce secret, et chercher un autre motif, un prétexte pour punir le Tasse, car de toute manière, Alphonse veut se venger. Or, les scrupules du Tasse, ses inquiétudes irréflechies, son duel sur la grande place de Ferrare, le couteau tiré dans la chambre de la duchesse, tout cela peut à la rigueur passer pour des folies. Eh bien ! on dira que le Tasse est fou ! Pour un poète à qui les astrologues ont prédit qu'il serait un grand homme, et qui *tranche déjà du grand*, ce sera pire que la mort. Oui, on dira qu'il est fou, et on l'enfermera pour *le faire soigner*.

Le Tasse fut bouleversé, anéanti, par cet affreux malheur. A toutes les questions, on répondait que sa santé était la seule

cause de sa détention, et qu'il fallait qu'il songeât à se guérir. Il écrivit au duc une lettre suppliante, et le duc le fit remettre en liberté. Quelle fut en ceci la pensée d'Alphonse? On l'ignore. Quant au Tasse, il avait été tellement troublé, agité, que son esprit ne put reprendre aucun calme. Il se présente de nouveau chez l'inquisiteur; on le déclare absous, on lui recommande de se tranquilliser; mais une inquiétude fébrile torture le malheureux poète. Il s'irrite de ce que l'inquisiteur ne lui a pas permis de se défendre, pour l'empêcher, sans doute, de divulguer les menées de ses ennemis. Tout à coup Alphonse le fait appeler et l'emmène à Bel-Riguardo. Là il y eut entre le prince et le poète une conférence mystérieuse; peut-être Alphonse voulut-il obtenir du Tasse l'aveu que dans les sonnets il s'agissait d'Éléonore; peut-être, et plus probablement, voulut-il le forcer à convenir de sa folie, afin que ce fût chose avérée aux yeux du monde. Ce qui paraît certain, c'est que le duc employa à l'égard de Torquato des artifices insolites, *insoliti arti*, pour lui arracher une parole, un mot qui l'autorisât à sévir. *Trar da me cerca onde ver me s'adiri.*

Peut-être ne lui avait-il rendu la liberté pour quelques jours, et n'était-il redevenu bienveillant à son égard, qu'afin de mieux le capter et de le faire plus sûrement tomber dans le piège. Peut-être avait-il voulu faire parade de clémence aux yeux de la cour, et mieux couvrir de ce voile de longanimité les mesures sévères qu'il méditait. Peut-être s'éleva-t-il entre eux une lutte poignante et ironique de la part du prince, faible et halétante de la part du poète, comme l'a si bien conçu M. Rosini dans ce passage de son drame (1) :

ALPHONSE. — Que le monde sache que vous avez perdu la tête, et qu'il vous excuse; qu'il sache que je m'en aperçus et ne vous châtaï pas.

LE TASSE. — Moi, fou!

ALPHONSE. — Oui, vous l'êtes, vous devez l'être, et malheur à vous si on soupçonne que vous ne l'êtes pas.

Alphonse renvoya le Tasse sous escorte, et le fit enfermer chez les moines de Saint-François.

(1) Je regrette de ne pouvoir citer ici toute la scène, qui est remarquablement belle.

La vie ordinaire du Tasse était toute de poésie, c'est-à-dire toute de fables et de brillants rêves ; aussi ne peut-on s'étonner que, lorsqu'il tombait dans le prosaïsme de la réalité, il ne trouvât plus cette fermeté de caractère, cette plénitude de raison, cette sagesse de pensée que donnent l'habitude du monde et la connaissance des hommes beaucoup plus que l'étude. Environné de jaloux et de traîtres, coupable d'une faute grave, d'une de ces fautes qui grossissent à l'infini lorsqu'on les considère de sang-froid, parce qu'elles s'attaquent à ce qu'il y a de plus élevé dans les sentiments humains, l'amitié, le respect envers les femmes et la reconnaissance, il était devenu inquiet et mélancolique. Souvent il parle dans ses lettres de ses idées sombres, du poids accablant qui semble étouffer dans son esprit toute idée joyeuse ; puis il ajoute avec une naïveté pénible : « Encore suis-je certain qu'en beaucoup de choses je ne suis pas fantasque, *non son umorista.* »

Alphonse dissimulait encore vis-à-vis du public ; il fit écrire au prieur de Saint-François : « Le Tasse retourne à Ferrare avec l'intention de demeurer au couvent et d'avoir deux frères en sa compagnie ; mais comme il dit toute sorte de choses en confession, et qu'il erre en une montagne de folies (*trascorre in un monte di pazzie*), son altesse le trouve plus mal que jamais. Elle veut que les frères qui se tiendront près de lui soient choisis par le père Righino, et qu'ils l'avertissent avec discrétion de ses folies... Si aucun frère ne consent à assumer cette charge ou ne réunit les qualités voulues, son altesse entend que ledit Tasse soit reconduit à ses appartements au palais, et votre seigneurie lui dira alors que, les pères ne se souciant pas de lui, il est plus convenable qu'il reste dans sa chambre que d'aller troubler ces religieux : elle veillera en outre de toute manière à ce qu'il y retourne et à ce qu'il y soit servi par ses deux domestiques comme auparavant. — De Bel-Riguardo, 11 juillet 1577. »

Ne dirait-on pas que Torquato jouit encore de toute sa liberté et de toute la faveur d'Alphonse ? Je ne sais si la vie du monastère lui plut, ou si, préparant sa fuite, il voulut feindre à son tour ; mais, peu de jours après son entrée à Saint-François, il écrivit au duc, lui parlant du bonheur qu'il trouvait dans la conversation des pères, puis il ajoutait : « J'ai très-fermement

résolu , aussitôt que ma guérison sera accomplie , de me faire moine , si je le puis avec le consentement de Votre Altesse. »

Mais de nouveaux tourments lui viennent à l'esprit relativement à la sentence d'absolution de l'inquisiteur de Ferrare ; il voudrait paraître devant l'inquisition de Rome , afin d'y dévoiler les sourdes menées de ses ennemis. Dans ce but , il s'adresse une seconde fois aux cardinaux du saint-office , à Scipion et à Curtius Gonzague ; il s'adresse à Alphonse lui-même. « Ne me refusez pas cette grâce , très-juste prince , s'écrie-t-il ; dans cette extrémité de mon humeur mélancolique , vous devez le faire autant pour vous que pour moi ; si cette grâce m'est accordée , je prendrai les remèdes non-seulement volontiers , mais du plus grand cœur , car , de toute manière , je sens qu'il m'est nécessaire de me soigner : oui , je sens qu'avoir soupçonné Votre Altesse et parlé publiquement de mes soupçons est une folie qui exige des remèdes (*e pazzia degna di purga*). Mais pour tout le reste , très-clément prince , croyez-moi par les entrailles du Christ , et vous croirez la vérité , je ne suis pas tant fou que vous êtes trompé (*non tanto io sono il folle , quanto ella è l'ingannata*). »

Alphonse ne répondit pas ; le Tasse refusait tout remède dans la crainte qu'il ne fût empoisonné ; bref , le 20 juillet , déjouant la vigilance des deux frères qu'il avait *désirés en sa compagnie* , il parvint à s'évader. Il prit aussitôt la route des Abruzzes par un temps affreux , traversa seul comme un pauvre abandonné toute sorte de périls , arriva à Naples sous un habit de berger pour se soustraire à l'édit de proscription qui y avait été lancé contre lui (1) , et se dirigea ainsi vêtu vers Sorrente.

« Lorsqu'il fut entré dans la maison de sa sœur , raconte Manso , il la trouva seule avec ses femmes , car elle était veuve de son premier mari , et les deux enfants qu'elle en avait étaient dehors. Le Tasse s'avança donc , et , feignant d'être un envoyé , il lui remit quelques lettres qu'il dit être de son frère. On lisait dans ces lettres que Torquato se trouvait dans le plus grand danger de la vie , si sa sœur ne l'aidait promptement de son af-

(1) Cet édit de proscription avait été lancé contre Torquato et contre son père pour la part que ce dernier avait prise à la révolte du prince de Salerne , en 1552.

fection toute fraternelle en lui obtenant des lettres de faveur dont il avait besoin. Cornélie fut consternée, abattue par une aussi terrible nouvelle; et comme elle voulait apprendre le malheur de son frère avec plus de détails, Torquato se plut à grossir le fabuleux danger où il se représentait lui-même, inventant un conte tellement vraisemblable et l'accompagnant de si lamentables paroles, que la pauvre dame, tout anéantie de douleur, s'évanouit. S'étant ainsi assuré du grand amour de sa sœur, mais regrettant de lui voir souffrir pour lui d'aussi pénibles angoisses, il se prit à la consoler, puis à se découvrir lentement, lentement, de crainte que, s'il se nommait trop vite, l'excès de la joie ne la mît en nouveau risque de la vie. Or, lorsqu'elle le reconnut, tout son ennui fut oublié, car elle aimait tendrement ce frère unique et plus jeune qu'elle de quelques années..... Cornélie, s'étant donc tout à fait remise, et ayant appris plus complètement de son frère la cause de sa mystérieuse arrivée, résolut, pour lui plaire, de le tenir caché. Elle fit en conséquence appeler ses fils et un de leurs plus proches parents, leur découvrit le secret; puis, leur ayant recommandé un profond silence, elle répandit le bruit qu'un de ses cousins de Bergame, appelé à Naples par ses affaires, était venu jusqu'à Sorrente pour la voir. Cette supercherie ayant rassuré le Tasse, il resta avec elle et jouit gaiement tout le reste de l'été des douceurs de la maison paternelle qu'il n'avait goûtées qu'à un âge dont il ne pouvait avoir souvenir. »

L'imagination du Tasse se tranquillisa doucement sous le beau ciel de Sorrente; il se laissa traiter par les médecins, agréant tout remède, *hormis celui de l'eau*, pour lequel il eut toujours une sainte aversion. Mais, sa santé s'étant raffermie, il lui prit un ardent désir de revoir Ferrare; l'inimitié d'Alphonse lui pesait lourdement sur le cœur, et puis il n'entendait plus sortir *des bouches angéliques de mesdames Lucrece et Éléonore ces paroles divines pleines de doux et hauts enseignements qui l'avaient si longtemps charmé*. Il écrit donc au duc et aux princesses; Alphonse et la duchesse d'Urbin ne lui répondent pas; Éléonore lui fait entendre que son retour serait inopportun; toutes les lettres qu'il reçoit d'ailleurs augmentent son désespoir: sans doute alors il demeurera à Sorrente, il s'efforcera d'oublier, au bruit de la mer qui vient se briser contre les ro-

chers jaunâtres du rivage, les orages plus terribles des palais ; il cherchera dans l'amitié, dans les égards prévenants d'une affectueuse famille, un refuge contre les poisons de l'envie et les tourments de l'amour ? Non, une vague inquiétude le ronge sans cesse et il y cédera toujours ; il se laissera balloter toujours au gré de la fortune, sans avoir jamais cette force d'âme qui la maîtrise ; il appellera le danger et il n'aura jamais la puissance de le vaincre. Le voilà donc qui abandonne l'asile fraternel où son âme avait trouvé un peu de calme dans ses souffrances, et qui va, suivant ses expressions, *remettre librement sa vie entre les mains du duc de Ferrare.*

Arrivé à Rome, ses amis combattent sa résolution ; afin d'ôter tout prétexte à son voyage, le cardinal Albano redemande à Alphonse les écrits du Tasse ; Alphonse promet tout et n'envoie rien ; mais en même temps il écrit à son ambassadeur Guallengo : « Si le Tasse a l'intention de revenir ici, nous le verrons avec plaisir ; mais il faut qu'il reconnaisse combien il est tourmenté d'humeur mélancolique, et que c'est cette humeur seule qui lui a fait rêver les haines et les persécutions dont il s'est imaginé qu'on le poursuivait. Il doit reconnaître que parmi les symptômes de cette maladie est l'idée qu'il s'est créée que nous voulons le faire mourir, lorsque nous l'avons toujours volontiers accueilli et favorisé, et lorsqu'il nous eût été si facile, dans le cas où nous aurions eu une telle fantaisie, de la mettre à exécution. Qu'il prenne donc bien la résolution, s'il veut venir, de se laisser tranquillement soigner par les médecins ; que s'il veut encore brouiller tout et parler à tort et à travers comme par le passé, nous ne prétendons nullement nous charger de lui ; et une fois rendu ici, s'il ne se laisse soigner, nous le ferons incontinent sortir de notre État, avec défense d'y rentrer jamais. »

Cette lettre parut au Tasse être une invitation ; il consentit à tout ce qu'on exigea de lui, et finit par se reconnaître lui-même fou pour recouvrer les bonnes grâces d'Alphonse. « Je l'avouai librement, écrivait-il... ; je pensai que d'être en tiers, avec Brutus et Solon n'avait rien de honteux, espérant d'ailleurs par cet aveu acquérir tellement la bienveillance du duc, que les occasions ne me manqueraient pas de détromper Son Altesse, et tous ceux qui auraient ici de moi une fausse et injuste opinion. »

Le Tasse revient donc comme un fou à cette ville de Ferrare qui l'avait reçu, douze ans auparavant, comme un noble et brillant génie! Le voilà le jouet d'une foule insultante et railleuse dans le palais dont les échos avaient cent fois répété les éclatants hommages rendus à son talent. Il croit ses ennemis humiliés; rouges de colère et de désespoir, et ses ennemis triomphent! Il se croit bien vu d'Alphonse, il en est *idolâtré*, c'est lui qui le dit, et Alphonse insulte à son malheur! Désormais ses plus beaux ouvrages déplaisent au duc; on voudrait que, *désertant le Parnasse, le lycée, l'académie, il se vauvrat dans les bauges du troupeau d'Épicure*; car ne serait-ce pas une complète vengeance que d'étouffer ainsi le génie sous le poids de la honte? Le Tasse s'irrite d'abord, puis il se laisse entraîner à des excès d'intempérance qui aggravent sa maladie. En même temps ses écrits, ses œuvres deviennent comme une ville au pillage où chacun peut butiner à son aise. Son *Godefroy* lui-même est volé; sans doute on va le publier avec toutes les incorrections qu'il espérait en faire disparaître. Il se plaint à Alphonse, mais Alphonse ne lui répond que par des *paroles vaines*; il veut se plaindre à la duchesse d'Urbin et à M^{me} Éléonore, mais toute audience lui est refusée, et souvent *sans respect, sans raison aucune, les portiers lui interdisent l'entrée de leurs appartements*. Désespéré, il recourt au confesseur du duc, mais c'est toujours sans succès. Bref, « ne pouvant plus vivre dans un si continuel tourment qu'aucune parole consolante, aucune circonstance heureuse ne venaient jamais adoucir, son extrême patience, nous dit-il, fut définitivement vaincue. Laisant donc ses livres et ses écrits, il partit, nouveau Bias, après treize ans de service, car jusque-là le malheur n'avait pu lasser sa constance. »

Le Tasse se dirigea cette fois vers Mantoue; mais tout le monde, sauf le jeune prince Vincent Gonzague, se montra indifférent à sa tristesse. Il est obligé, pour vivre, de vendre un rubis et un collier qu'il tient de la générosité de la duchesse d'Urbin, et les brocanteurs profitent de sa détresse pour le flouter. Il va à Padoue, puis à Venise; mais partout *les cœurs sont endurcis, partout l'intérêt et le désir de plaire aux princes ferment les portes à la miséricorde*. Maffeo Veniero chercha seul à lui être utile. Il écrivit en sa faveur au grand-

duc de Toscane. — « Le Tasse, disait-il, est ici, inquiet d'esprit ; et encore bien qu'on ne puisse dire qu'il ait l'intelligence très-saine, on découvre cependant en lui plutôt des signes d'affliction que de folie. Il voudrait que le seigneur duc de Ferrare lui restituât son livre, dont il n'a point de copie ; toujours il en parle, et se laisse emporter par son imagination. Il ne se désespère cependant pas, comptant bien faire un meilleur ouvrage en moins de trois années, et je le crois vraiment, car la poésie est chez lui aussi vive et pure que jamais. Peut-être, si ce pauvre homme (*questo poverino*) n'avait pas à combattre contre la faim, n'aurait-il point de guerre avec ses pensées. »

Le Tasse n'attendit pas l'effet des démarches de Veniero. Il quitta Venise et s'aventura dans le duché d'Urbain, *de tout temps l'asile de l'innocence et de la vertu malheureuse*. En mettant le pied sur les rives du Métaure, petite rivière de l'Urbinate, il lui adressa une ode touchante, dans laquelle, rappelant toutes les infortunes de sa vie, il la suppliait d'accueillir *courtoisement un pauvre fugitif* ; puis faisant allusion au chêne héraldique des La Rovère : — Que le noble chêne, ajoutait-il, dont tu baignes le pied de tes eaux bienfaisantes, et dont tu fais épandoir les rameaux, me reçoive, m'enferme dans le plus épais de sa feuillée ; que je puisse échapper aux regards de cette cruelle déesse, qui, tout aveugle qu'elle est, me voit, me poursuit, bien que je me cache à elle tantôt sur la colline, tantôt dans la vallée, hasardant la nuit un pied inconnu dans les routes les plus solitaires.... Hélas ! depuis le jour où j'aspirais pour la première fois le souffle de la vie, et que j'ouvris les yeux à la lumière, jamais elle ne m'a été propice ! »

Le duc d'Urbain accueillit Torquato avec bienveillance et amitié ; il le fit traiter par ses médecins ; la belle Lavinie de La Rovère voulut lui servir elle-même de garde-malade, ce qui exalta fortement l'imagination du poète, et lui inspira un élégant madrigal pour sa noble infirmière. Peu à peu son esprit se calma, il reprit quelque confiance, et les lettres qu'il écrivit à cette époque respirent parfois une naïve gaieté.

Le bruit de la folie du Tasse s'était répandu de ville en ville, et le Tasse passait son temps à protester contre cette poignante calomnie : « Ne me croyez pas plus sot que je l'étais autrefois, » criait-il à ses amis, et il leur envoyait d'éloquents justifica-

tions qu'il les priaît de répandre au loin ; mais frappés de ses inquiétudes, de ses scrupules, de son inconstance dans ses projets, ses amis, tout en joignant leurs voix à la sienne, se laissent dominer par des craintes pénibles. Comment expliquer en effet cette fatigue morale, cette agitation nerveuse qui empoisonnent toutes ses jouissances ? Comment se rendre compte de cet ennui qui lui rend bientôt intolérable le lieu où il se trouve, et le fait errer perpétuellement dans un dédale d'anxiétés et de souffrances ? Tout le monde le fête, l'applaudit à Urbino et à Pesaro ; il semble heureux, et voilà pourtant que le séjour d'Urbino et de Pesaro lui pèse ; il est trop près de Ferrare, il croit remarquer dans ses rapports avec le duc François-Marie une froideur inaccoutumée. Dès-lors il s'adresse au duc de Savoie, l'appelant *le premier, le plus valeureux et le plus glorieux prince d'Italie* ; et il quitte furtivement Urbino pour se rendre en Piémont.

« C'était, nous raconte-t-il, dans la saison où le vendangeur exprime le vin des grappes mûres, et où les arbres se dépouillent de leurs fruits. Vêtu de l'obscur habit d'un étranger, je chevauchais de Novare à Verceil ; or, voyant que l'atmosphère commençait à brunir et que l'horizon était couvert de nuées qui semblaient grosses de pluie, je me pris à hâter ma monture. » Tout à coup apparut un jeune homme qui invita le Tasse à passer la nuit dans la maison de son père. — « Je me présentai au bon père de famille, continue le Tasse, et le saluai avec ce respect qui était dû à ses années et à son air vénérable. Il se tourna alors vers son fils, et lui dit avec un gracieux visage : — D'où nous vient cet hôte ? je ne me souviens de l'avoir vu ni dans ce pays, ni ailleurs. — Mon nom et mon prénom sont tellement obscurs, répondis-je, que lorsque je vous les dirais, vous n'en sauriez ni plus ni moins de ce qui me concerne... Je fuis la colère d'un prince et de la fortune, et vais chercher un asile dans les États du duc de Savoie. — Qui que vous soyez, vous êtes le bienvenu, reprit le vieillard, car ici on rend toujours honneur et service aux étrangers... Cependant les serviteurs avaient apporté l'eau pour qu'on se lavât les mains, et cela fait, nous nous mîmes à table comme il plut au bon vieillard, qui voulut, en ma qualité d'étranger, me placer au plus noble lieu... Mais, s'étant aperçu que sa femme était absente,

le père de famille me dit : Ma femme est retenue par votre présence ; elle attend peut-être qu'on l'invite ; mais, s'il vous semble bon, je la ferai appeler... On appela la dame, et elle vint se placer au haut bout de la table sur le siège qui était demeuré vacant pour elle. »

Alors on parle d'agriculture, d'économie domestique, d'astronomie, et le vieillard, frappé de la conversation du Tasse, s'écrie : « Je vois bien que j'ai donné asile à un hôte plus considérable que je ne croyais, et peut-être êtes-vous cet homme dont il est arrivé quelque bruit jusqu'à nous, lequel, tombé dans le malheur par quelque erreur humaine, et autant digne de pardon pour la cause de sa faute, qu'il l'est d'ailleurs d'admiration et de louange. » Le Tasse garda le silence, et l'on continua de discourir avec une simplicité tout homérique.

A partir de Verceil, le Tasse fut obligé d'aller à pied dans les bourbiers et la fange, et il arriva à Turin dans un accoutrement si misérable, que la garde lui refusa l'entrée de la ville, craignant qu'il ne fût infecté de la peste. Heureusement, Angelo Ingegneri, qui venait d'ouïr la messe chez les pères capucins, le reconnut, le nomma, et le conduisit suivant son désir chez le marquis d'Este, gendre d'Emmanuel-Philibert. Le marquis avait connu Torquato à Ferrare, et pris de compassion pour son triste état, il l'environna de soins et de prévenances, et le présenta au duc et au prince de Piémont, Charles-Emmanuel, qui lui offrit de le prendre à son service aux mêmes conditions que lui faisait Alphonse, et de lui obtenir la restitution de ses écrits. Cette affectueuse bienveillance charma le Tasse ; il s'occupait de littérature, adressa des vers à la marquise d'Este, puis composa un dialogue sur la noblesse, « qui prouvera, disait-il, que mon esprit, en ce qui touche à écrire, est dans toute sa vigueur, et sera un indice de ce que je pourrais faire si je travaillais en repos et avec des livres. » Peut-être aussi son cœur volage oublia-t-il quelque peu Éléonore au milieu des beautés de la cour de Turin. — « Je vois bien les autres, et je les admire, disait-il à une dame de la marquise d'Este ; mais tu es la seule que je chante et que je courtise, et je te demande pour toute grâce de ne voir sur ton front ni dédain ni colère. Un de tes doux rayons peut féconder le génie, les gouttes de ta pure rosée peuvent rafraîchir un terrain stérile, et faire rapporter

à avril et à mai des fleurs et des fruits pour orner les autels aux jours de fête. »

C'est à Turin que le Tasse fit connaissance et lia amitié avec Antoine Forni et Augustin Bucci de Carmagnola, célèbre professeur de l'université. Tout se réunissait donc pour le distraire et modérer ses inquiétudes ; mais un mal interne le travaillait toujours ; il se défiait de ses amis, il se défiait de lui-même, de sa légèreté, de ses inconstances ; il avait refusé les offres du prince de Piémont, et s'était attaché au marquis d'Este, mais redoutant de nouveaux caprices, il suppliait le cardinal Albano de confirmer cet engagement *du poids de son autorité, qui peut, disait-il, apaiser les mouvements de mon esprit, et l'empêcher de vaciller par inconstance ou par folie.*

Le cardinal lui répondit avec bonté, mais avec une sévérité toute paternelle. Il lui reprocha son extrême défiance, *chose non moins ridicule que digne de pitié.* — « Je vous assure, ajoutait-il, que personne ne songe à vous offenser en quoi que ce soit. Chacun vous aime, chacun désire souverainement que vous viviez à cause de vos singulières qualités. Les effets ont pu et peuvent vous convaincre que vos craintes, vos soupçons ne sont qu'imaginaires fausses et vaines. Repoussez-les donc, chassez-les ; si vous le faites, tout le monde vous aimera et vous honorera ; sinon, vous perdrez à la fin la vie et l'honneur ; car, loin d'éviter la mort, comme vous l'espérez, en courant ainsi de côté et d'autre, vous la rencontrerez certainement bien vite. Croyez donc qui vous aime, tranquillisez-vous et vachez à vos études. Mais, comme il est nécessaire d'arracher jusqu'à la racine cette humeur pernicieuse, il faut vous laisser soigner par les médecins, gouverner par vos patrons, conseiller par vos maîtres et vos amis. »

Cette lettre donna un peu de cœur au Tasse ; il reconnaissait que les fantômes dont il se laissait troubler avaient pu l'exclure *de la condition des autres hommes*, et il ambitionnait, *plus qu'un million d'or*, d'être rendu à cette condition commune. En même temps, il pria le cardinal d'employer son intervention auprès d'Alphonse, non-seulement pour en obtenir la restitution de ses écrits, mais encore un don de quelque centaine d'écus (*qualchè centinaja di scudi*), afin de terminer l'œuvre qu'il avait commencée sous sa protection, et de se maintenir

auprès du marquis d'Este dans une *tolérable pauvreté*. — J'ai toujours *révéré et aimé* le duc de Ferrare, disait-il, *et je l'aime singulièrement ; or, à beaucoup d'amour on pardonne beaucoup de fautes*.

Alphonse se tut sur ce qu'on lui demandait, et prit plaisir à supposer des questions qui ne lui étaient pas faites. Il répondit qu'il reprendrait volontiers Torquato à son service, pourvu que celui-ci consentît à subir les ordonnances des médecins, et à entretenir des rapports convenables avec les seigneurs de sa cour. Le cardinal engagea donc Torquato à profiter du mariage du duc avec Marguerite Gonzague, qui allait s'asseoir à son tour sur le trône où avait passé si rapidement Barbe d'Autriche; ce devait être un moment de grâce et de miséricorde, où les souvenirs fâcheux seraient plus facilement oubliés. Nulle ouverture ne pouvait être plus agréable au Tasse. Par l'effet d'un charme qui lui fascinait la vue à Turin comme à Rome, comme à Sorrente, il ne voyait, il ne rêvait que Ferrare. Vainement le marquis d'Este s'efforce-t-il de le détourner d'un aussi funeste projet, en lui faisant espérer qu'il le mènerait lui-même à la cour d'Alphonse au carême; vainement ses amis veulent-ils le retenir, il est résolu à partir de toute manière, et le voilà bientôt à Ferrare.

La ville était toute joyeuse, toute bruyante comme la première fois qu'il y arriva, et l'on faisait de somptueux préparatifs à la cour pour l'arrivée de la nouvelle épouse. Or, le Tasse ne trouve aucun logement au palais; il veut parler au duc, mais on le repousse; il veut voir les princesses Lucrèce et Éléonore, mais on le repousse; il veut se plaindre aux ministres, mais partout, mais toujours il est repoussé. Le voilà donc errant sans asile; il écrit au cardinal Albano que les belles promesses qu'on lui a faites sont méconnues; il demande qu'on lui donne *un rang égal à celui qu'il occupait autrefois, et un appartement stable où il puisse étudier*; mais on se joue de ses prières, et les courtisans l'insultent sans pitié. Torquato était colère; il s'emporte, il répond à l'insulte par des outrages, et traite avec une méprisante indignation le duc, sa famille et sa cour.

Peut-être cette irritation d'un moment provoquée avec art, servit-elle les vues d'Alphonse, comme l'avait fait déjà le cou-

teau tiré dans la chambre de la duchesse d'Urbin : peut-être raviva-t-elle en lui ce besoin de punir qu'il couvait dans son cœur. Ce qui est certain, c'est qu'il fit saisir le Tasse et que, par son ordre, le malheureux poète fut enfermé à l'hôpital Sainte-Anne, qui était la maison des fous.

La loge dans laquelle le Tasse fut déposé était *un trou sombre et étroit*, nous dit-il, *une noire prison où il ne voyait rien que de vil et d'indigne; c'était une tombe où il gisait comme un cadavre* (1).

Tomba de' vivi, ov' io son chiuso
Cadavero spirante....

« Hélas ! que je suis malheureux, écrivait-il ; j'avais résolu d'écrire deux poèmes épiques sur des sujets très-nobles et très-honnêtes ; quatre tragédies, dont j'avais déjà conçu le plan, beaucoup d'ouvrages en prose, de telle sorte qu'il restât de moi une éternelle mémoire par le monde.... Mais aujourd'hui,

(1) Voilà ce que M. Valéry appelle, dans son *Indicateur italien*, « une détention dans une maison de santé et les tracasseries de la police. » — « Comment supposer un seul instant, ajoute-t-il, que le Tasse ait pu habiter sept années et deux mois dans un pareil gîte, y revoir son poème, y composer ses dialogues, etc. ? » — Mais personne ne l'a supposé ; ce qu'on a dit, ou plutôt ce que le Tasse a dit, c'est que pendant *quatorze mois* il a vécu dans un *trou sombre*, au plus bas étage de la maison, *sotto tutti i dolenti*. Nous verrons qu'en 1580 on substitua à ce trou un appartement où le Tasse put travailler et *se promener en philosopant* ; plus tard, on lui permit quelques sorties avec des personnes connues. — Le marquis de Villa avait déjà parlé des chambres agréables, *agiatissime stanze*, qu'on avait données au Tasse à Sainte-Anne, sans faire mention du cachot ; mais le marquis de Villa écrivait peu de temps après la mort du Tasse et était lié avec plusieurs membres de la famille d'Este, le prince de Venosa, par exemple, époux d'une autre Éléonore d'Este, cousine-germaine d'Alphonse. — Quant au cachot qu'on montre à Ferrare pour avoir été celui du Tasse, son authenticité est fort contestée et n'a pour garantie que la tradition. Il faut convenir cependant qu'il réunit assez bien les caractères indiqués par le poète.

oppressé par tant d'infortunes, j'ai abandonné toute pensée d'honneur et de gloire. Je m'estimerais heureux si je pouvais étancher sans crainte la soif qui me brûle, si, comme un homme du peuple, il m'était permis de couler mes jours en liberté dans quelque pauvre cabane, non avec une parfaite santé (cela ne peut plus être), mais au moins sans être aussi cruellement infirme; non pas honoré, mais au moins sans être haï.... Déjà je ne redoute plus autant la grandeur du mal que sa continuité, qui se présente horrible à mon imagination, voyant surtout qu'en un tel état je ne puis ni travailler ni écrire. La crainte d'une éternelle prison accroît donc beaucoup ma tristesse; elle s'accroît par les indignités auxquelles il faut m'abaisser, par le désordre de ma barbe, de ma chevelure, de mes habits. La saleté et l'ordure me fatiguent affreusement. Mais ce qui m'accable par-dessus tout, c'est la solitude, ma cruelle et naturelle ennemie, qui me tourmentait déjà tellement lorsque j'étais heureux, qu'aux moments même les plus inopportuns j'allais cherchant et trouvant de la société... *Je suis certain que, si celle qui a si mal répondu à ma tendresse me voyait dans un tel état et une telle affliction, elle aurait quelque pitié de moi.* »

Plainte douloureuse dans laquelle se révèle complètement la véritable cause des malheurs du Tasse. Les autres causes ne furent qu'accessoires; c'est son amour pour Éléonore, ce sont les vers brûlants qu'il lui inspira qui courroucèrent si profondément Alphonse: c'est pour avoir écrit *d'amour* qu'il fut jeté en prison; le Tasse lui-même nous l'a dit dans des vers dont la découverte, il y a quelques années, a si bien éclairci cette partie de son histoire (1):

« Puissant seigneur, tu pouvais m'arracher la vie; c'est... le droit des monarques; mais m'arracher cette raison que je tiens de la bonté infinie, parce que j'ai écrit d'amour (d'amour,

(1) Ces vers, trouvés à Rome, par M. Salvator Betti, dans la bibliothèque du comte Alberti, ont été publiés pour la première fois par M. Rosini, dans son *Saggio storico sugli amori di T. Tasso*, 1832.

auquel la nature et le ciel nous invitent), c'est un crime pire que tout autre crime. Je te demandai pardon, tu me le refusas. Adieu ! je me repens désormais de mon repentir. »

C'est sans doute au moment de sa première fuite que le Tasse jetait cette imprécation à Alphonse. Depuis lors, quelle avait été la position d'Éléonore vis-à-vis du poète ? Compromise par lui, elle ne se souvient plus de son amour, et doit-on s'en étonner ? Vertueuse, l'outrage vous offense ; coupable, il vous offense plus encore. Ainsi elle écrit à Torquato lorsque celui-ci est à Sorrente, mais c'est pour le détourner de revenir à Ferrare ; il y revient en 1578, mais la porte de la princesse lui est fermée ; il y revient en 1579, mais elle lui est fermée encore. On ne peut donc croire, comme l'écrit Manso, que ce fut elle qui rappela Torquato de la cour de Turin par ses vœux et ses prières. C'eût été une perfidie atroce, une noire et révoltante trahison.

Cette froideur, ce mécontentement d'Éléonore, avaient été si poignants pour le Tasse qu'il s'était remis à chanter Laure Peperara. Laure avait été d'ailleurs la première pensée de sa jeunesse, et cette pensée lui revenait plus douce aujourd'hui qu'il se repentait de son long servage près d'une autre qui avait été sa joie et son tourment. Laure Peperara épousa le comte Annibal Turchi vers l'époque du mariage d'Alphonse avec Marguerite Gonzague, et le Tasse célébra cette union avec un amer dépit. Il exprima même dans ses vers des espérances peu morales, avec une nudité moins morale encore. Ces vers furent écrits peu de jours avant son emprisonnement à Sainte-Anne. Une fois au cachot, Torquato reporta ses regards suppliants vers Éléonore, vers la duchesse d'Urbin, vers Alphonse, et, il faut le dire, jusque vers le bouffon de la cour. C'est à lui qu'il disait : « Obtiens de ton seigneur que ma prison s'ouvre, et toi, d'un coup de sabre, envoie en cannelle la porte et les verroux. »

Les *canzoni* adressés aux princesses sont plus nobles et plus dignes :

« O filles de Renée ! c'est à vous que je parle, à vous nées

d'un sang royal et d'un même sein comme d'une terre fertile, élevées ensemble, petites enfants, comme deux belles plantes, reines de la terre et délices du ciel... C'est à vous que je parle, sœurs du grand, de l'invincible Alphonse... à vous en qui l'honneur, la gloire, la modestie, la beauté et la sagesse, forment une divine harmonie. J'élève vers vous ma tristesse, et ma voix entrecoupée de larmes vous rappelle mes douleurs et ma cruelle histoire; elle rappelle à votre souvenir votre courtoisie bienveillante, mes années écoulées près de vous, ce que je suis, ce que j'ai été, ce que je demande, où je me trouve, qui m'a conduit, qui m'a enfermé, hélas! qui m'a inspiré de la confiance, qui m'a trompé!

» Je vous rappelle toutes ces choses en pleurant, ô famille de héros! ô souche brillante et glorieuse de rois! et si mes paroles sont brèves, ma douleur s'épanche en torrents de larmes. Harpes, joyeuses trompettes, fraîches guirlandes, je pleure tout cela! Je pleure mes études, mes plaisirs, mon bien-être, et les tables, les vastes galeries, les palais où je fus reçu comme un noble serviteur ou comme un ami. Je pleure ma liberté, ma santé et ces lois humaines dont je me vois déchu.

» Je méritai d'être puni, *j'errai*, oui, je l'avoue, *j'errai*, mais *la langue fut seule coupable*, le cœur s'excuse et nie. Maintenant, j'implore merci, et si vous ne vous abaissez vers mes misères, qui donc s'abaissera vers elles? Hélas! qui priera pour moi dans mon infortune, si vous êtes sourdes à mes prières? Que cet assemblage de rares vertus qui vous rend si belles, fasse en ma faveur des prodiges! Qu'il émeuve l'âme de ce seigneur à cause duquel ma faute me devient plus pesante que mes affreux tourments! Faites qu'à tant de titres brillants qui célèbrent sa gloire, à tant de victoires, à tant de trophées, à tant d'honneur, il ajoute une nouvelle couronne! Qu'il pardonne à qui l'offense, et qui, maintenant s'humilie à ses pieds!

Il paraît que les princesses demeurèrent *sourdes à ces prières*, quelque touchantes qu'elles fussent. Alphonse pouvait-il être plus facile à ébranler? Torquato s'était adressé à lui en même temps qu'à ses sœurs, et il ne lui avait épargné ni tableaux poignants de son état, ni formules de louange.

« Jette sur moi un regard de clémence , lui avait-il dit , et tu verras , là où languit et souffre un vil peuple recueilli par pitié , au dessous de tous les malades , ton serviteur gémissant , pâle , le visage plein d'une horrible mort. Mille tourments l'accablent ; ses yeux sont creux et obscurs , ses membres défaits et souillés tombent lourdement , car l'humeur de la vie s'est desséchée en eux. Il envie le sort des plus malheureux que la pitié console. »

Nulle réponse ne fut faite à ces instantes démarches , et le prieur de Sainte-Anne , Agostino Mosti , put librement exercer sur le Tasse toutes les rigueurs de son inflexible sévérité.

Agostino Mosti était un noble ferrarais, *non insuavis poeta*, disent les historiens de Ferrare. Élève de l'Arioste, c'est lui qui lui avait érigé un tombeau dans l'église des Bénédictins. Or, soit jalousie littéraire, soit fâcheux naturel, cet homme traita indignement le Tasse. Il l'empêchait d'écrire, de vaquer à ses études, de faire imprimer ses œuvres. Il permettait que les voisins le troublassent, et que les employés de l'hôpital usassent envers lui de manières dures et hautaines; il n'avait pour lui aucun des égards qui sont dus, non pas seulement aux seigneurs, nous dit le Tasse, mais même aux gens du peuple; et, pour comble de misère, le chapelain n'allait point voir le prisonnier; il le laissait gémir dans son cachot, sans miséricorde, et refusait, malgré ses prières, d'entendre sa confession. Ces souffrances étaient telles, enfin, que le Tasse les croyait parfois ignorées d'Alphonse. Alphonse avait été son protecteur, son ami, et le Tasse ne pouvait penser que ses fautes l'eussent irrité au point qu'un si noble prince prît plaisir à le voir mourir de douleur.

Dans un si grand abandon, dans une telle misère, que restait-il à Torquato? Une seule chose, la pensée de tous ses jours depuis quinze ans, l'œuvre de son génie, l'espoir de son avenir, la *Jérusalem*. Toutes les copies lui en avaient été enlevées, et il avait craint d'abord qu'elle ne fût brûlée par ordre d'Alphonse; mais bientôt il apprend qu'elle est publiée à Venise sous le titre du *Godefroy, de messire Torquato Tasso*. Cette édition, faite par Celio Malaspiña, comprenait les dix premiers chants et des fragments de quelques autres. Ainsi, tous les rêves de fortune que le pauvre poète avait basés sur son ouvrage, s'évanouissent!

et puis le texte était incomplet, lacéré; il fourmillait de ces fautes grossières qui font bouillir le sang dans les veines des auteurs. Sous prétexte de corriger ces fautes, et croyant Torquato véritablement fou peut-être, ses amis cherchent des copies plus fidèles, et multiplient les éditions du poëme qui met tout en rumeur. C'est d'abord Angelo Ingegneri à Casalmaggiore, puis Viotti à Parme, Roussin à Lyon, Baldine à Ferrare. Tout le monde s'arrache, se dispute le grand œuvre comme une proie opulente, tandis que le malheureux poëte, gisant sans ressources dans son cachot, gémit de voir lancé dans le monde un enfant qui n'était pas encore paré de tous ses charmes, et tend vainement à ceux qui s'enrichissent de ses dépouilles une main suppliante.

Pour se distraire de ces sombres préoccupations, il se remet au travail, bien que son esprit *soit lent à penser, que son imagination languisse, qu'il soit pris d'étourdissements et de stupeurs*. Il compose néanmoins divers dialogues philosophiques et rassemble quelques poésies dont il fait hommage aux princesses de Ferrare. Il voulait qu'elles crussent toujours à son respect et au désir qu'il avait de les servir et les honorer. Malheureusement il se laissa aller envers elles à un excès d'adulation pénible : leur *intelligence des choses d'état, leur jugement si droit* en fait de littérature, sont exaltés par lui avec complaisance. Ce n'est ni Sapho, ni Corinne, ni Diotime, ni Aspasia (*ces comparaisons, suivant le Tasse, sont trop peu dignes d'elles*); mais on dirait la mère des Gracques, et telle autre femme d'un égal caractère.

Cependant la princesse Éléonore se mourait, mais Torquato ne lui consacra cette fois aucun vers par une *certaine répugnance de son génie*, c'est son expression. Il pria seulement le père Panigarola de baiser en son nom les mains de la princesse si elle venait à guérir, et de lui témoigner toute la douleur qu'il avait ressentie de ses souffrances. Il offrit en même temps d'écrire pour elle ce qu'elle voudrait, surtout s'il s'agissait de poésie joyeuse. Éléonore ne guérit point; calme et résignée, elle quitta doucement la terre le 10 février 1581, à l'âge de quarante-six ans. Torquato garda le silence sur cette mort.

On serait heureux d'attribuer aux prières de la princesse les

adoucissements qui avaient été apportés depuis quelque temps dans le régime de la prison du Tasse. Son cachot, en effet, avait été changé en un appartement vers 1580, et Torquato espérait pouvoir y joindre bientôt l'appartement voisin qui *était plus vaste et où il pourrait se promener en philosopant*. Il eût préféré néanmoins être transféré dans les prisons de Castello, dont Coccapani était directeur, ou plutôt encore conduit dans quelque maison où il lui fût facile de se faire soigner, car *il était bien infirme*. Il était d'ailleurs sans argent, réduit presque à la mendicité (*mia proverbà è quasi mendicITÀ*), et obligé de se fournir de beaucoup de choses, car les ministres, à la discrétion desquels il était abandonné, le laissaient souvent, nous dit-il, manquer du convenable et même du nécessaire.

Dans ce triste état, ses seules consolations étaient le travail auquel il s'adonnait avec un nouveau zèle, et les lettres, les visites de ses amis. Il composait des dialogues philosophiques sur la *noblesse*, la *dignité*, le *plaisir*, et, pour cela, on lui donnait chichement (*scarsamente*) le vêtement et la nourriture; mais, quant à la poésie, souvent il ne se sentait plus de verve pour elle, souvent l'atmosphère de la prison étouffait en lui l'imagination poétique.

Le Tasse avait toujours aimé à épancher ses sentiments dans le sein de quelques hommes d'élite qui lui restèrent attachés dans ses malheurs; aussi était-ce un besoin pour lui dans sa solitude de s'entretenir fréquemment avec eux. Il leur écrivait de longues, d'interminables lettres qui lui rendaient moins pesantes les heures du jour; mais il avait peine à trouver des porteurs fidèles, et cette dernière jouissance lui eût manqué encore sans l'affection respectueuse de Jules Mosti, qui était loin de partager la roideur impitoyable du prieur son oncle. Jules était jeune, studieux, et avait cette noblesse de caractère qui se laisse facilement toucher par l'infortune. Il s'attacha donc au Tasse, s'enferma souvent avec lui, copia ses ouvrages et servit d'intermédiaire pour sa correspondance.

Ainsi le Tasse n'était pas entièrement mort pour le monde: parfois ses amis obtenaient l'autorisation de le voir, et il les appelait de tous ses vœux. « Si je suis favorisé de quelque visite, disait-il, j'en demeurerai toujours reconnaissant. » Le prince

Vincent Gonzague, fils du duc de Mantoue, et frère de la duchesse de Ferrare, avait été des premiers à le consoler dans sa solitude, et il revint en 1581 avec le plus dévoué des amis du poète, Scipion Gonzague. En même temps Alde-Manuce, François Persi, Muzio Fanfredi, Jules Segni, Jules Guastavini, et le révérend père bénédictin Angelo Grillo accouraient de Venise, de Bergame, de Mantoue, de Pise, de Gênes, pour rendre hommage au génie malheureux.

Alde-Manuce était le petit-fils du grand Alde; il apporta à Torquato quelques éditions précieuses, et passa deux jours à raisonner avec lui, le trouvant d'un esprit sain et entier, mais dans un désolant état physique, à peine vêtu de guenilles et souffrant de la faim. François Persi, célèbre peintre bergamasque, s'entretint longtemps avec lui de peinture et de statuaire, et lui offrit ses portraits des *invincibles princes de la maison d'Autriche*, œuvre merveilleuse, écrivait le Tasse, et d'une excellente main. Le Tasse produisit sur le poète Manfredi la même impression que sur tous ceux qui le visitaient. — *Il a toute sa tête*, disait Manfredi (*è assai in cervello*). C'est en 1583 qu'un jeune Bolonais, Jules Segni, plein d'enthousiasme pour la poésie et pour les poètes, se présenta à l'hôpital Sainte-Anne avec une lettre de recommandation d'un des amis du Tasse; mais lorsqu'il vit devant lui l'auteur de la *Jérusalem*, dominé par son émotion, il put à peine balbutier quelques paroles. Une seconde entrevue lui rendit un peu de courage; il offrit à Torquato quelques poésies latines de sa composition, et acquit son amitié et son estime.

Quelques jours après vinrent les deux Génois Guastavini et Castello. Guastavini était un ardent travailleur qui ne *restait jamais les mains sur les hanches*, comme on disait à Gênes. Latiniste, helléniste, poète, philosophe et professeur de médecine à l'université de Pise, c'était un de ces enfants de la renaissance qui raisonnaient sagement sur toute science, *de omni re scibili*. — Castello était peintre et s'illustra plus tard par les vignettes dont il orna plusieurs éditions de la *Jérusalem*. Il offrit à Torquato quelques dessins projetés pour ces vignettes, et une tête de Christ que Torquato chanta en de beaux vers.

Suivant une tradition apocryphe, Guastavini et Castello

auraient rencontré le Tasse méditant et versifiant au sommet d'une haute tour. Lui ayant demandé ce qu'il faisait là : *Je pense et je repense*, aurait dit le poëte ; *et à force de penser je deviens fou*. La vérité est qu'ils trouvèrent Torquato gravement malade, et *dans un état si déplorable qu'il tirait les larmes des yeux*. Voilà tout ce que raconte Guastavini.

Mais parlons de l'excellent père Angelo Grillo, qui, du jour où il vit le Tasse à Sainte-Anne, devint son ami le plus ardent, le plus infatigable, et fut pour lui comme *un ange de consolation et de paix*. Le père bénédictin Angelo Grillo appartenait à une grande famille génoise alliée aux Giustiniani et aux Spinola. Adonné à la poésie italienne, il s'intéressait, sans le connaître, aux malheurs du prince des poëtes italiens ; et, ne pouvant aller à Ferrare, il pria un religieux de son ordre, dom Basilio Zaniboni, d'aller voir le Tasse et de lui remettre de sa part une lettre et deux sonnets. Cette lettre fut *plus douce au Tasse que celles qu'il avait reçues depuis bien des années*, et il se prit aussitôt d'affection pour le bon père. « J'espère qu'il ne m'oubliera pas dans ses saintes prières, disait-il, et je voudrais qu'il priât continuellement pour moi comme on fait pour des amis qu'on aime tendrement. » Puis il répondit noblement à ses sonnets :

« Je semai, mais d'autres moissonnent ; cultivateur peut-être non indigne, j'arrosai une belle plante, mais d'autres en cueillent les fruits, et je suis désolé ; mais la crainte me fait renfermer mon chagrin dans mon cœur.

» Je porte le fardeau, je sillonne la mer profonde, mais d'autres la récompense. Qui donc gouverne avec une telle justice ? qui viendra à mon secours si je tombe sous le faix, ou si je sombre parmi les écueils ?

» Et, pendant que je vieillis, pendant que de jour en jour je vois mes forces épuisées domptées par les ans, la gloire n'a point encore égalé mes douleurs.

» Le laurier sacré ne fleurit point sur le Parnasse pour ma chevelure, et, pour comble d'humiliation, la voix de ma trompette célébrant mille grandes victoires se perd vainement dans les airs. »

« Qu'il y a d'éloquence dans ce cri de douleur du poëte dépouillé et méconnu ! Et c'est pourtant ce noble génie que Montaigne nous a représenté *survivant à soy-même, meconnosant et soy et ses ouvrages* ! Michel de Montaigne passa à Ferrare en 1581 , et il voulut voir le Tasse. Peut-être celui-ci fut-il peu sensible à l'attention délicate du voyageur étranger qui prenait son infortune pour une des curiosités de la ville ; peut-être se soucia-t-il peu de lui faire les honneurs de sa prison. Montaigne ne vit en lui qu'un pauvre fou. « Infinis esprits, dit-il, se trouvent rayserés par leur propre force et souplesse. Quel sault vient de prendre de sa propre agitation et alaignesse l'un des plus judicieux, ingénieux, et plus formez à l'air de cette antique et pure poésie qu'aulture poëte italien ay de longtemps été ? N'a-t-il pas de quoy savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière, à cette clarté qui l'a aveuglé, à cette exacte et tendue appréhension de la raison qui l'as mis sans raison, à la curieuse et laborieuse questes des sciences qui l'a conduit à la bestise, à cette rare aptitude aux exercices de l'âme qui l'a rendu sans exercice et sans âme ? J'eus plus de despit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux état, survyvant à soi-même, meconnosant et soy et ses ouvrages, lesquels sont son être et toutefois à sa vue on a mis en lumières incorrigez et informes. » Et toutes les lettres du Tasse écrites à cette époque expriment la douleur qu'il ressentait de voir ses œuvres *mises en lumière* sans sa participation ! Et il le disait en vers : « Je sèmai et d'autres moissonnent ; j'arrosai une belle plante et d'autres en cueillent les fruits. » C'est de l'hôpital Sainte-Anne, c'est lorsque Montaigne le trouvait *sans âme et sans raison*, qu'il défendait sa *Jérusalem* avec tant d'âme, avec une raison si puissante contre toutes les attaques de la *Crusca* ! C'est dans son cachot qu'il écrivait les *Canzoni* : *O Figlie di benata. O Figlie della Terra*, et les sonnets *Me novello Ission ; Io sparsi ed altri miete*, c'est-à-dire plusieurs de ses plus belles poésies ! Montaigne avait pour principe qu'il *faut nous abestir pour nous assagir* (rendre sage). *Voulez-vous un homme sain ?* disait-il ; *le voulez-vous réglé et en ferme seûre posture ? affublez-le de ténèbres, d'oysifreté et de pesanteur.* Aussi se plaisait-il à accumuler de grands exemples des funestes effets de l'étude, mais il ne lui appartenait pas d'insulter au génie mal-

heureux , de prendre pour graves les causeries du palais de Ferrare , et de transformer en un lourd abrutissement les fluctuations irréfléchies d'une volonté ardente et inquiète.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LA RUSSIE

ET

CONSTANTINOPLE.



L'Angleterre est à nos portes ; la plupart des secrets de son gouvernement nous sont dévoilés par la publicité. En Russie , au contraire, la presse , soumise à la censure, se tait, ou elle ment ; ce que le gouvernement veut cacher reste dans le mystère ; les déclarations qu'il fait publier ont presque toujours pour but de détourner l'attention de ce qu'il ne dit pas. La diplomatie russe passe pour adroite ; sûre du secret, accoutumée à obéir passivement, n'ayant à craindre ni presse, ni tribune nationale, ni opposition, il faudrait qu'elle fût bien malheureuse, en effet, pour ne pas montrer une facile habileté.

Pourtant, aujourd'hui plus que jamais, la France doit être impatiente de connaître l'état actuel et vrai de la Russie. Peut-être mes observations, fondées sur une étude attentive de ce pays, ne paraîtront-elles pas inutiles au moment où il importe que tous les systèmes politiques soient connus et signalés.

L'occupation de Constantinople par les Russes, voilà le thème sur lequel s'exerce depuis quelque temps la polémique quotidienne. Quel est le danger de cette occupation ? Quelle en est l'imminence ? Est-elle vraiment à craindre, et que doit-on faire pour la prévenir ? questions graves dont la solution doit

naturellement découler des faits que je vais successivement indiquer; mais qu'on me permette d'abord de poser une première question pour point de départ :

« Pourquoi, lorsqu'ils étaient vainqueurs des Turcs et en possession d'Andrinople, les Russes n'ont-ils pas pris et gardé la capitale de l'empire ottoman? »

Je dis que personne n'a trouvé ce *pourquoi*. Et pour déblayer le terrain de toute discussion oiseuse, je commence par affirmer qu'aucune menace, ni aucune représentation d'une puissance quelconque n'a été adressée au czar à cette époque; que c'est bien de son propre mouvement qu'il a agi, et qu'il était parfaitement libre d'entrer ou de ne pas entrer à Constantinople, quand il a renoncé à la possession de cette capitale, qui est, dit-on, l'objet de tous ses vœux.

Aucun obstacle ne s'opposant alors à cette occupation, qui, pour l'empereur Nicolas, eût été si facile, il est évident qu'il n'a pas voulu l'entreprendre. Faire vanter sa modération, sa générosité, c'est un beau triomphe d'amour-propre, mais on ne sacrifie pas à une gloriole d'amour-propre une ville comme Constantinople. Il y a là-dessous une autre raison; et la première idée qui se présente naturellement, c'est que, si le czar n'a pas *voulu*, c'est qu'il n'a pas *pu*. Voilà déjà une première probabilité.

S'il n'a pas *pu*, où était l'obstacle? Il ne saurait venir que de l'extérieur ou de l'intérieur. L'extérieur? J'ai déjà dit qu'aucune puissance n'avait protesté pour arrêter la marche des Russes. L'empêchement n'étant pas là, c'est de l'intérieur de la Russie qu'il a dû venir.

Il importe que l'Europe sache à quoi s'en tenir à ce sujet, car si le prétendu désintéressement de la Russie n'est qu'un jeu destiné à nous éblouir, si un obstacle paralyse encore, mais seulement pour un temps, les desseins véritables de l'empereur Nicolas, n'est-il pas rigoureusement nécessaire d'étudier cet obstacle pour en calculer la puissance et la durée, afin que les cabinets, bien avertis, puissent se trouver en mesure le jour où l'œuvre sera prête, et où les projets du czar pourront s'accomplir?

Examinons l'intérieur de la Russie. Là, comme partout ailleurs, la population se compose de trois classes distinctes; la

noblesse, le peuple, et la classe commerçante et industrielle. Je vais parler de chacune de ces trois classes et de leurs dispositions.

La noblesse. — Complètement opposée à l'esprit de notre code français, qui va subdivisant sans cesse la propriété, la tendance des institutions russes a pour résultat perpétuel de fondre la moindre propriété dans la grande. Le petit seigneur, souvent pauvre, ruiné par le luxe ou le jeu, est naturellement, dans ce pays de servage, plus disposé à opprimer et à pressurer le paysan que l'aristocrate riche et indépendant qu'aucun besoin ne tourmente. De là des achats continuels des petites propriétés par les possesseurs des grandes; or, ces derniers, augmentant sans cesse la population de leurs terres, peuvent, avec le secours de quelques chefs d'industrie appelés de France ou d'Allemagne, multiplier comme ils le font sur toute la surface de leurs possessions les fabriques, usines, distilleries, établissements de toute espèce dont les travaux et les produits ont déjà pris une place remarquable dans le commerce européen.

Le noble sert l'État dans l'armée ou dans l'administration, qu'il est aussi une sorte d'armée, dans laquelle chacun est appelé par le grade militaire qui correspond à ses fonctions. Un chef de bureau, conseiller de collège, est appelé *mon colonel*; un conseiller d'État, médecin ou professeur, est nommé *mon général*. La hiérarchie est en Russie la grande loi d'organisation sociale. Le gouvernement est servi avec zèle par cette classe noble, spirituelle et ambitieuse; et ce qu'il donne en appointements à ces employés leur suffit tout au plus pour payer leur train de maison. Les gentilshommes mangent leur bien au service de l'État, en attendant quelque Richelieu qui les force à se ruiner à ce métier-là. Ils concentrent ainsi dans leurs mains la propriété territoriale et l'argent, ce qui forme la puissance matérielle; puis les emplois civils et militaires, ce qui forme la puissance administrative et politique. Ils sont donc tout dans l'État, et c'est véritablement en Russie que l'on peut dire que le czar n'est que le premier gentilhomme de son empire.

Ce n'était pas seulement une seconde capitale que créait Pierre le Grand lorsqu'il jeta les fondements de Saint-Pétersbourg. En instituant une marine, il forçait à arriver à sa suite le commerce, l'industrie, et par conséquent la bourgeoisie, qui oc-

cupe les positions moyennes; il créait donc une espèce de *tiers état* dans un pays qui ne connaissait jusqu'alors que des serfs et des seigneurs. En effet, Saint-Pétersbourg est devenu le centre des affaires commerciales, la marine marchande s'est accrue, étrangers et nationaux ont ravalisé d'efforts pour se créer une certaine aisance; et qui connaît l'intérieur de la Russie prendrait presque sa capitale pour une ville étrangère, tant elle ressemble déjà aux autres grandes villes du continent.

A cette activité de commerce et de trafic, la grande propriété, qui tous les jours se concentre davantage, oppose un contre-poids formidable. Étendue sur cette vaste surface dont tous les habitants sont ses sujets et ses serviteurs, elle règne partout; excepté à Saint-Pétersbourg, ville de diplomatie et d'affaires, que mépriseraient les nobles si la cour n'y était pas. Pour eux, la véritable capitale est toujours Moscou, Moscou la sainte et la grande, ville exclusivement russe, à la physionomie asiatique, où l'orgueil des vainqueurs a laissé subsister sur tous les minarets le croissant du Tartare surmonté de la croix grecque triomphante. Qui n'a pas vu Moscou n'a pas vu la Russie, ses édifices nationaux, ses boyards tout puissants; sa population barbue et ses superstitions traditionnelles. On sent qu'ici siègent le rang, la fortune, la puissance, et qu'ailleurs seulement est la bureaucratie gouvernementale. Aussi est-ce à Moscou que l'empereur se fait couronner; il ne s'écoule pas une année sans qu'il fasse sa visite à la vénérable capitale. Quant à son respect pour la noblesse, j'en ai vu une preuve éclatante. L'empereur avait daigné m'accorder une audience à trois heures. Je me présente au cabinet, et n'y trouve qu'un aide de camp général. « L'empereur vous fait ses excuses, me dit-il, et vous recevra demain. La vieille princesse Gallitzin (la mère du gouverneur) est arrivée, et a fait prévenir l'empereur, qui s'est hâté d'aller lui rendre visite. »

Il suffit donc qu'une vieille princesse fasse dire à l'empereur qu'elle arrive, pour que sur-le-champ il aille lui présenter ses respects à domicile; c'est que cette dame était le type de la noblesse moscovite, que le czar se serait bien gardé de négliger.

Allez-vous de Prusse en Russie, vous avez à franchir trois fleuves, et vous ne trouverez pas un seul pont; le gouverne-

ment n'a pu s'entendre avec la noblesse pour que ces ponts fussent construits. L'empereur voulait des chemins de fer ; la noblesse a vu des inconvénients dans ce rapprochement des distances, dans ces voyages rendus trop faciles au paysan, qui pourrait comparer le régime de chaque seigneurie, ce qui nuirait à beaucoup de nobles ; et les chemins de fer ont été abandonnés. Avec cette fortune et cette puissance, on conçoit jusqu'à quel point l'aristocratie russe a dû prendre en aversion une capitale commerçante et industrielle qui enlève à Moscou sa vieille prééminence, qui attache de nouvelles fortunes à des noms nouveaux, qui prépare à la noblesse des rivaux, aux employés une concurrence, au pays une influence démocratique. Quelle prudence, quelle dissimulation ne doit pas avoir l'empereur, avant de proposer à cette noblesse une capitale plus vaste encore, plus riche et plus commerçante que Saint-Pétersbourg ! Étonnez-vous qu'aux yeux de ses gentilshommes, comme à ceux de l'Europe, il cache encore des projets qu'il ne pourra accomplir que lorsque sa politique adroite aura acquis un contre-poids pour balancer la redoutable autorité de la noblesse de son empire !

Le peuple. — Comme Pierre le Grand fonda la politique de l'empire, Catherine en créa l'administration, et, relativement au temps et au pays, son système communal fut un chef-d'œuvre. Ainsi, pour la levée des hommes, le nombre est fixé par province, et une grande latitude est laissée à l'autorité provinciale ; d'autre part, celle-ci avertit la commune du nombre de soldats qu'elle doit fournir, et la laisse s'arranger là-dessus comme elle l'entend. Alors le célibataire, le paresseux, le tapageur, qui sont un fléau pour la localité, sont principalement offerts pour le service militaire, et c'est le magistrat du lieu qui les désigne. Chef des habitants d'un même village, c'est ce magistrat qui reçoit les premières plaintes, qui inflige les premières punitions. Or, ce magistrat, ce maire est lui-même un paysan, élu chaque année par les paysans de la commune. Rien n'est plus démocratique assurément que cette base. Multipliez-la par le nombre de villages russes, et vous verrez que dans chaque seigneurie l'administration de la commune constitue une espèce de petite république ; or, ces communes couvrent le sol de la Russie tout entier. Mais ce qui rend cet élément démocratique

sans danger, c'est le défaut de communication des paysans entre eux, aucun ne pouvant quitter la terre de son seigneur.

Le servage du paysan consiste dans son travail donné à la terre du seigneur quatre jours de la semaine; deux jours de travail sont réservés pour lui et sa famille. Comme les terres sont d'une étendue infinie et toujours plus considérables que ne le comporte leur exploitation, on conçoit que la richesse du propriétaire se compte par le nombre des paysans dont le travail l'enrichit.

Au-dessus de l'élément populaire qui forme toutes ces petites communes, groupées en nombre plus ou moins grand autour du château du maître, se trouve l'élément féodal, qui le domine avec un pouvoir immense et quelquefois arbitraire. On a peint trop souvent cette domination du gentilhomme sur les serfs pour que je m'y arrête un seul instant. Les abus d'autorité, on le comprend, sont chose facile. Supposez que, contrairement aux lois de la seigneurie qui en sont comme la charte héréditaire, le noble exige cinq jours de travail au lieu de quatre. Le revenu du paysan, ses moyens d'existence diminuent tout à coup de moitié. La force et souvent la violence étant alors du côté de l'injustice, le serf serait perdu sans ressource, s'il n'avait un recours contre le seigneur. Et ce puissant recours, où sera-t-il? Dans le czar, dans le *père*, comme l'appelle le paysan, dans le chef de la religion et de l'empire, être presque idéal que le serf entrevoit comme un prophète, destiné par le ciel même à châtier le seigneur qui fait souffrir le pauvre peuple.

En effet, sur la nouvelle d'une profonde injustice, ou sur l'avis d'une administration intolérable, l'empereur retire tout à coup la gestion de ses biens au noble qui en a abusé, lui fait accorder une pension comme à un interdit, et remet l'administration à l'héritier naturel, pour lequel cette leçon est un avis salutaire. Le pouvoir absolu, qui partout est un mal, se trouve donc être en Russie le correctif d'un autre mal qui sans lui serait trop redoutable.

Ainsi, dans tout ce qui le frappe et l'opprime, le paysan ne voit rien qui annonce le czar, tous les actes de sa vie le mettant en rapport avec le seigneur féodal seulement. Ce n'est que dans le cas d'une souffrance extrême qu'apparaît ce *père*, cet envoyé mystérieux du ciel qui frappe comme la foudre, et laisse dans

les cœurs, avec l'image de sa puissance, un long sentiment d'admiration et de respect. Diminuez le pouvoir absolu en Russie sans toucher à l'aristocratie, vous enlèverez au peuple sa dernière ressource, son recours suprême, ce qui fait sa consolation et sa foi.

Ajoutez maintenant, car voici l'essentiel, que, partout où passe le czar, le peuple a cette idée de sa puissance : « Voilà, dit-il, le représentant de Dieu sur la terre ; la seule main assez forte pour frapper nos maîtres s'ils abusaient de leur pouvoir ! » A cette idée morale se joint la tradition religieuse qui leur enseigne que le czar ou le *père* est le chef spirituel de la religion, et que les papes ne sont que ses ministres. On consulte le paysan qui a été à Moscou, et celui-ci raconte comment il a vu l'empereur, fendant les flots du peuple pour se rendre à l'église de l'Assomption, y être reçu avec humilité par les évêques, entrer à l'église, marcher droit à l'autel, et y communier de sa propre main, aucun prêtre n'étant assez élevé en dignité pour offrir le sacrement à son pontife suprême. On fait des signes de croix multipliés, on adore Dieu, et on dévoue son sang et sa vie à ce pape grec, chef visible de la véritable église chrétienne.

Que signifient ces détails ? Que c'est comme *chef de l'église* et non comme *chef de l'empire* que le czar est aussi puissant qu'adoré dans son pays. La population qui le nomme son *père*, l'armée qui se recrute dans cette population fidèle, croient à lui et à sa mission divine. Détruisez cette foi, cette confiance surnaturelle, et la force de l'empereur devient incertaine et douteuse. On sait ce que doit donner de puissance l'exaltation du fanatisme de l'Orient.

Or, Moscou est pour ce peuple la ville sainte. Porté par sa politique vers une autre capitale où siègent des infidèles, il faut donc que l'empereur, par ses croyances hautement professées, par l'influence de son clergé, et par l'ascendant bien ménagé de son caractère, entraîne avec lui les chrétiens fidèles de son peuple et de son armée. Ne vous étonnez plus de la réputation de dévot faite au czar. Sa piété même fait partie de son système ; et sous prétexte d'assurer dans tout l'Orient la prépondérance du christianisme sur l'islamisme, il se prépare à opposer à l'influence de la noblesse moscovite le double caractère de prophète et de général que lui reconnaissent son peuple et ses soldats.

Mais une autre force est surtout combinée dans sa pensée pour l'exécution de ses vastes projets.

La classe industrielle. — Les commerçants, les fabricants, les industriels, voilà ceux pour lesquels se fera tôt ou tard la conquête de Constantinople. Quand leur fortune sera assez élevée, leur influence assez puissante pour balancer la fortune et l'influence de l'aristocratie; lorsque les mœurs bourgeoises, si positives, et l'habitude des relations fréquentes avec l'étranger auront modéré le fanatisme et modifié ce qu'a d'exclusif et de sauvage la nationalité pure; lorsque les objets de fabrication seront assez multipliés pour exiger des débouchés lointains, et la partie laborieuse de la population assez libre, assez indépendante, pour pouvoir fixer alternativement sa résidence dans les belles manufactures d'Iaroslaff ou sur les rives animées du Bosphore, alors l'opinion sera assez forte pour que le czar accomplisse son œuvre; et lorsqu'il portera à Constantinople le siège de sa puissance, toute la Russie intelligente l'y suivra.

Une sage politique consiste à prévoir cette époque. J'ai vu de près l'industrie russe; j'en ai admiré les produits, vraiment miraculeux par la rapidité du progrès qui les crée et qui les perfectionne. J'ai, à ma grande surprise, vu à Moscou des soies comme à Lyon, des couteaux comme à Moulins, du linge de table comme en Saxe, et mille articles divers qui attestent que l'essor manufacturier et commercial est désormais donné. Tout y contribue, même la noblesse, car cette excellente eau-de-vie est celle de M. le prince un tel; ce sucre de betterave, c'est M. le comte un tel qui le fait fabriquer dans ses domaines. La noblesse tenant tous les capitaux, c'est au sein de ses terres, dans les usines qu'elle a fait construire, avec les avances qu'elle a faites à des maîtres et contre-maîtres étrangers, qu'ont pu s'entreprendre ces travaux d'où naissent tant de brillants résultats. Le serf les exécute avec la bourse du seigneur, et trouve dans son industrie et dans la générosité du château de quoi se créer une fortune si assurée, qu'il préfère encore son servage qui l'enrichit, à une émancipation qui le priverait des fonds et du patronage de son bienfaiteur. Le progrès matériel est donc assuré; le progrès politique suivra; il amènera l'existence d'un tiers-état, d'une classe de citoyens indépendants, et c'est sur cette partie de la nation que s'appuiera un jour le czar pour

disputer aux nobles leurs privilèges, pour rendre au peuple sa liberté, pour opérer enfin cette révolution à la suite de laquelle les populations du Nord, soustraites à la glèbe, porteront au sein de Constantinople leurs fortunes, leurs lumières et leur activité.

Un exemple donnera l'idée de ce progrès et des fortunes qui s'amassent déjà pour entrer un jour dans la circulation générale.

L'empereur Nicolas voyageait dans l'automne de 1854 pour visiter plusieurs des manufactures de son empire, et ne revenait pas de son étonnement à l'aspect de progrès si réels en toute sorte de fabrications. Arrivé dans je ne sais quelle petite ville industrielle qui fait partie des domaines du comte Chéréméteff, on lui présente un nécessaire dans lequel brillent plusieurs objets en acier fin et poli. Une députation de serfs barbus était venue lui rendre visite au nom de tous les fabricants du lieu, parmi lesquels on ne compte pas un homme libre. — Es-tu déjà riche? demanda-t-il à celui qui lui présentait le nécessaire. — Oui, père, assez riche; j'ai déjà une fortune de *trois millions* de roubles. — J'en suis enchanté, dit l'empereur. Puis se retournant vers les autres: « Prenez tous exemple sur ce brave homme, que son industrie et son travail ont si fort enrichi. » A peine a-t-il ainsi parlé qu'il voit sourire toute la députation. — Père, dit l'un d'eux, nous sommes presque tous les six autant et plus riches que lui. — Et toi qui parles? — Moi, c'est différent; je suis le plus riche de tous. — Quelle est ta fortune? — *Neuf millions* de roubles... — L'empereur ne revenait pas de sa surprise. Ces millionnaires barbus étaient et sont encore des serfs appartenant au comte Chéréméteff, dont les richesses, aujourd'hui incalculables, augmentent dans la même proportion que les ressources de ses paysans. Et combien ces millionnaires auraient-ils à payer pour recouvrer leur liberté? *Quinze mille francs*, une simple bagatelle pour eux; mais ils ne s'en soucient pas. Qu'un de ces paysans, envoyé pour affaires de commerce, voyage sur la frontière d'Asie avec un passeport qui le désigne comme *serf employé aux manufactures du comte Chéréméteff*, il trouvera partout confiance, crédit et protection. Que son passeport le présente comme *homme libre*, il courra grand risque de mourir de faim, si quelque voleur le détrouse en chemin.

C'est pourtant au moyen des affranchissements successifs opérés par lui chaque année que le czar compte arriver graduellement à la création de cette classe manufacturière, industrielle, commerçante, qui déjà prend un remarquable accroissement. J'ai dit que les petites propriétés étaient en Russie continuellement absorbées par les grandes. L'administration des domaines de la couronne seconde surtout cette tendance. De riches manufactures, des fabriques de toute sorte étant établies dans ces domaines, leur exploitation forme non-seulement une riche branche de revenus, mais aussi une immense école d'industrie dans laquelle tous les serfs de la couronne apprennent un état qui suffira à leur existence et leur assurera des moyens de fortune, lorsqu'arrivera le jour de leur affranchissement. Chaque année donc il entre par voie d'achat une foule de paysans ignorants dans les propriétés de l'empereur, et chaque année il en sort une foule d'industriels instruits, qui, avec leurs premières économies, prennent place dans la troisième classe des marchands. On voit bien ce que ces dispositions, et celles que j'ai citées précédemment, préparent pour l'avenir.

En attendant cet avenir, que le czar presse de toutes ses forces, en quoi consiste sa politique actuelle? A se tenir le chemin de Constantinople toujours ouvert, en empêchant qu'aucune puissance rivale ne vienne dès aujourd'hui prendre la place qu'il ne cessera de convoiter. Or, cette politique est presque aussi menaçante que l'occupation.

Mais comment la Russie défendra-t-elle aujourd'hui avec la moindre apparence du droit cette capitale et cet empire qui lui sont étrangers? En se liant avec le sultan par un traité d'alliance qui laisse toujours supposer à l'Europe que c'est *le trône actuel* que l'on défend, et non *l'établissement futur*; et pourtant cet établissement sera rendu facile en raison des triomphes qu'on aura obtenus sur les obstacles qui menaçaient le trône. Tel est le motif véritable de cette générosité, qui consiste à garantir avec tant d'apparat *l'intégrité de l'empire ottoman*.

Vieille alliée de la Turquie, la France aussi doit garantir cette *intégrité*; mais comme elle ne se propose pas, elle, de retenir sa place à Constantinople, ce n'est pas contre une usurpation

passagère, mais contre toutes les usurpations futures, qu'elle doit soutenir et défendre l'empire turc.

Protéger, de la part de la Russie, signifie donc *affaiblir*; *protéger*, de la part de la France, signifie *fortifier*. Un jour, après avoir tout tenté pour obtenir le passage par l'isthme de Suez, l'Angleterre, n'ayant pu accomplir son œuvre, en est venue à croire que les forces turques lui étaient trop hostiles, qu'il fallait *affaiblir* pour triompher, et dès ce moment elle s'est trouvée d'accord avec la politique russe, mais seulement pour un temps.

Or, la force dont on médite aujourd'hui la destruction est la véritable et l'unique force de l'islamisme, la seule qui soit encore à l'abri de l'action dissolvante de la Russie, la seule qui puisse résister aux usurpations de l'Angleterre en Egypte, la seule sur laquelle doive un jour s'appuyer la France, lorsque de grandes ambitions, encore cachées, croiront pouvoir se produire sans crainte, et jetteront le masque en Orient.

La France ne peut donc consentir à laisser affaiblir le vice-roi d'Egypte, à laisser diminuer ses forces de terre et de mer, à laisser réduire le territoire qu'il a conquis à des limites qui ne lui permettraient plus que l'entretien d'une armée et d'une flotte insuffisantes. Il est d'une nécessité absolue pour l'équilibre de la politique européenne que la France, qui peut-être sera un jour appelée à se prononcer comme arbitre en Orient, veille à la conservation de la force égyptienne. Tantôt alliée avec l'Angleterre, l'Egypte pourrait en effet contenir la Russie; tantôt alliée avec la Russie, elle pourrait contenir l'Angleterre, et, au besoin, elle fournirait à notre politique un point d'appui tel que, dans le cas d'un grave conflit, rien ne pourrait désormais s'accomplir sans nous, ni malgré nous.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Mémoires d'un maître d'armes (fin); par M. Alexandre Dumas.	5
Femmes de la Régence. — Madame de Verrue; par M. Paul de Musset.	77
Salvator Rosa. — La poésie. — La peinture; par M. Delécluze.	94
Les ouvriers de Paris. — Lettres à M. le ministre de l'Intérieur; par M. A. Granier de Cassagnac.	115
Les châteaux de France. — Rambouillet; par M. Léon Gozlan.	150
La cloche; par M ^{me} Desbordes-Valmore.	212
La vie de campagne en automne. — A M. le directeur de la <i>Revue de Paris</i> ; par M. A. H.	252
A la France; par M. Antoni Deschamps.	242
Le Tasse à Ferrare; par M. Eugène de la Gournerie. . . .	245
La Russie et Constantinople; par M. O.	284

FIN DE LA TABLE.









